This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

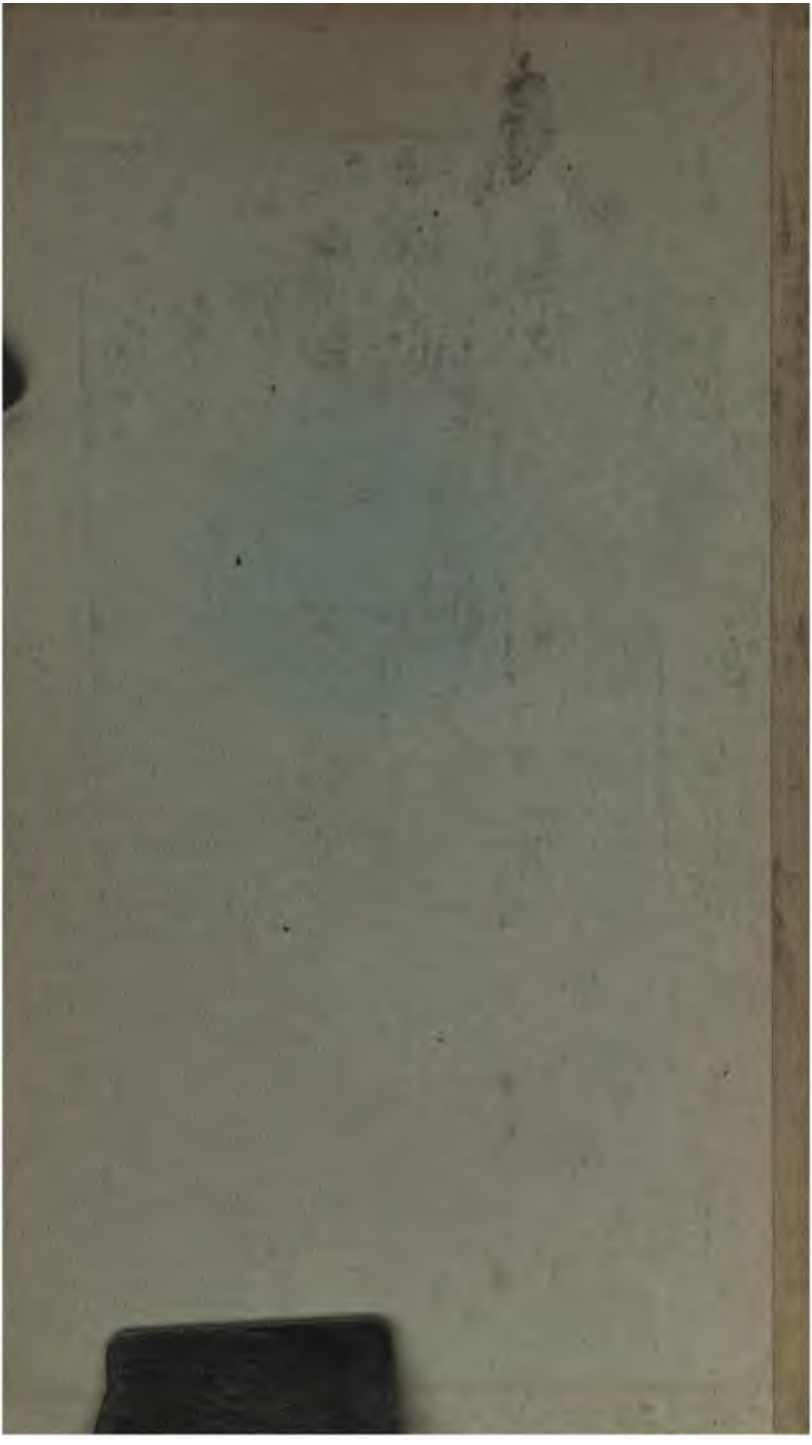
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06727575 4



MUSÉE

DES

PROTESTANS CÉLÈBRES.

DE L'IMPRIMERIE DE RICHOMME,
RUE SAINT-JACQUES, N°. 67.

MUSÉE

DES

PROTESTANS CÉLÈBRES,

OU

Portraits et Notices biographiques et littéraires des personnages les plus éminens dans l'histoire de la réformation et du protestantisme.

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES,

Et publié par Mr. G. T. DOIN.

Nulle puissance humaine ne peut forcer le retranchement impénétrable de la liberté du cœur.... Accordez à tous la tolérance civile, non en approuvant tout comme indifférent, mais en souffrant avec patience tout ce que Dieu souffre.

Fénélon, *Direction pour la consc. d'un Roi.*

TOME PREMIER.

PREMIÈRE PARTIE.

A PARIS,

Chez
- WEYER frères et Compe., Négocians, rue de l'Echiquier, No. 4;
- TREUTTEL et WURTZ, Libraires, rue de Bourbon, No. 17;
- SCHERFF, Libraire, rue de l'Oratoire, No. 6;
- GUITEL, Libraire, rue J. J. Rousseau, No. 5.

1821.

INTRODUCTION.

C'EST un sort commun à toutes les institutions humaines, de s'altérer et de dégénérer, à mesure qu'elles s'éloignent de leur origine. On ne peut leur donner quelque stabilité, qu'au moyen d'une censure rigoureuse et puissante qui les ramène incessamment à leur principe, d'où la diversité des esprits et les passions humaines tendent sans cesse à les faire dévier. La plus belle institution qui ait été formée parmi les hommes, l'église chrétienne, bien que fondée par Dieu lui-même, ne put se soustraire à l'action de cette loi générale, dès qu'elle fut abandonnée à l'esprit humain. Outre les causes ordinaires d'altération, il y en eut encore de particulières qui hâtèrent sa dégénération, et qui, dans le cours de quelques siècles, l'amenèrent à un tel état de corruption, que, sans le té-

moignage de l'histoire, il eût été impossible d'en reconnaître l'origine et l'état primitif.

Deux causes contribuèrent sur-tout à cette déplorable corruption.

Dès que Constantin eut adopté le christianisme, et qu'il en eut fait la religion de l'Etat; dès que, de persécutée, cette religion devint dominante, et d'un titre à la proscription, un titre à la faveur; dès qu'elle ouvrit une source de dignités et de richesses, elle commença à dégénérer rapidement de sa pureté primitive. Il y eut plus de chrétiens de nom que de cœur; l'ambition, l'avarice, l'adulation et la crainte firent plus de prosélytes que la conviction, produite par une connaissance approfondie de la doctrine religieuse et par un sentiment intime de sa divinité. L'épiscopat devint une dignité lucrative, et les évêques, des puissances; dès-lors ce titre fut brigué comme un consulat ou comme une préfecture, et ceux qui l'obtenaient y portèrent d'autres vues que celles d'avancer le règne

de Dieu. Les prêtres en général, au mépris de l'exemple et des préceptes formels de J. C. et des apôtres, réunirent bientôt l'intolérance des prêtres juifs au faste et à l'importance politique des pontifes païens. Les hérésies, inévitables en tout temps, et peu dangereuses lorsqu'elles sont laissées à elles-mêmes, prirent un caractère plus déterminé, et donnèrent lieu à des persécutions, dès qu'il y eut une religion dominante, armée des édits et du glaive des empereurs; et cette religion, montée sur le trône, annonça, par des proscriptions, par son faste mondain, par l'ambition et l'orgueil de ses organes, qu'elle n'était plus cette religion apportée du ciel par celui qui disait : « *mon empire n'est pas de ce monde* », et qui avait déclaré expressément que ses vrais disciples se reconnaîtraient à la charité, à la modération et à la tolérance. La première cause de la corruption de l'église fut dans l'*importance politique* que lui donnèrent Constantin et ses successeurs; de là, un très-grand nombre

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

et d'en suivre les divins préceptes, ils ne furent touchés que du faste dont les empereurs l'avaient revêtue, et ne s'appliquèrent qu'à en observer les pratiques extérieures. Ils conservèrent, en général, leurs idées grossières sur la Divinité, leurs préjugés superstitieux, et sur-tout leurs passions fougueuses et leurs vices funestes. Aussi, pour ne citer qu'un seul exemple, voyons-nous Clovis non moins cruel après sa conversion qu'auparavant.

Alors, seuls dépositaires des connaissances humaines, et superstitieusement révérés pour cette supériorité même, et pour le caractère sacré dont ils se trouvaient revêtus; corrompus par la fortune brillante qu'ils avaient faite sous les empereurs, au lieu de se contenter d'être les anciens, les conseillers paternels des chrétiens, les directeurs et les présidens de leurs assemblées; au lieu de se servir de leur ascendant sur les esprits, pour les humaniser et pour les éclairer, les prêtres et les évêques reprirent de plus en plus l'esprit des an-

ciens prêtres d'Égypte, des mages, des pontifes, s'érigèrent en puissances, et fondèrent leur empire sur la superstition et sur l'ignorance. A la faveur des ténèbres, ils établirent, sous le nom du christianisme, une religion nouvelle, presqu'uniquement dans l'intérêt de leur caste, et plus destinée à assurer leur empire qu'à rendre les hommes meilleurs et plus heureux. Ils la formèrent des débris du christianisme et du paganisme, et de tous les matériaux que leur offraient, soit leur propre imagination et leurs propres préjugés, soit les superstitions des peuples divers. A mesure que leur puissance se consolidait par le temps et se légitimait par la prescription, ils négligèrent leur propre instruction, et, à chaque génération, ils devinrent plus semblables au reste des hommes. Ainsi, les ténèbres s'épaissirent chaque jour d'une manière plus générale et plus profonde. Vers le onzième siècle, le monde se trouva plongé dans la barbarie la plus affreuse, avec une religion plus

propre à maintenir qu'à dissiper cette barbarie, à aggraver la misère humaine, qu'à y porter remède; c'est assez dire que cette religion n'était plus le vrai christianisme. On avait complètement oublié, ou l'on ne comprenait plus les livres sacrés. Cependant la barbarie, arrivée à son comble dans le onzième siècle, diminua vers le douzième. Plusieurs nations européennes commencèrent à connaître la stabilité et le repos, et à se livrer aux arts de la paix. La civilisation avait passé chez les Arabes établis en Asie, sur les côtes d'Afrique et en Espagne. Des communications avec eux alimentèrent quelques foyers de lumières, qui s'étaient conservés en Italie et en Grèce. C'est là que se ralluma la flamme divine, qui, de quelques cités libres de l'Italie, se répandit dans les autres contrées de l'Europe. Le Dante, Pétrarque, Boccace annoncèrent et préparèrent un nouvel ordre de choses. Les trésors de l'antiquité, enfouis dans les monastères, furent reproduits au grand jour, et avec eux se rele-

vèrent, d'un oubli presque aussi profond, les livres sacrés des chrétiens. On en reprit l'étude; et, quelque peu que l'on fût encore en état d'en saisir tout l'esprit, des hommes de sens durent être frappés de l'énorme différence du christianisme écrit et du christianisme pratiqué. En effet, quel contraste surprenant entre la doctrine de J. C. et celle des évêques de Rome; entre l'humilité, le désintéressement, la charité des premiers apôtres, et l'esprit de domination, d'avarice, de cruauté même de la plupart des prêtres d'alors!

La religion des livres sacrés enseignait un Dieu de bonté et de miséricorde; la religion en vigueur, un Dieu farouche et jaloux. L'une prêchait un Dieu de justice, qui récompensait l'amour des hommes, qui commandait l'oubli des injures, la véracité, la chasteté; l'autre un Dieu, auprès duquel toutes les vertus étaient inutiles, si l'on n'était pas encore catholique, si l'on n'exerçait pas une foule de pratiques infructueuses; un Dieu qui permettait au

pécheur de racheter tous les crimes par des dévotions extérieures, impuissantes pour changer le cœur et pour l'empêcher de rester tout entier voué au vice. L'une enseignait un Dieu, à qui les hommes pouvaient avoir recours comme les enfans à un père, et qui veillait avec une sollicitude toute paternelle sur le dernier des humains; l'autre, au contraire, annonçait un Dieu inaccessible aux prières des simples mortels, et que l'on ne pouvait fléchir que par des intercesseurs; un Dieu dont la puissance souveraine était partagée par le génie du mal, qui souvent l'emportait sur sa douce influence. Le sauveur avait recommandé qu'on adorât Dieu en esprit et en vérité, que la dévotion fût sans affectation, le culte simple; les prêtres du moyen âge, au contraire, imposaient des jeûnes rigoureux, des pénitences et des mortifications pénibles, et en dispensaient pour de l'or; ils frappaient les yeux des peuples d'un culte pompeux, d'un faste imposant, attiraient la multitude par des spectacles in-

convenans ; et, au lieu de nourrir l'âme, d'éclairer l'esprit, de toucher le cœur, ils ne songeaient qu'à captiver et à amuser les sens. Un apôtre avait prescrit aux évêques d'être époux fidèles et bons pères, et un pontife défendait aux prêtres de devenir époux et pères, afin qu'affranchis de tous les liens qui eussent pu les attacher à leur patrie, ils en fussent plus dévoués à leur culte, dont le siége principal était dans une terre étrangère. Un apôtre avait écrit aux fidèles : *travaillez et priez !* et, se livrant à une honteuse oisiveté, à une contemplation sans fruit, des légions de moines se dispensaient du travail et se bornaient à des oraisons, au moins inutiles à autrui. Enfin, J. C. avait dit : « *mon royaume n'est pas de ce monde* », et des évêques possédaient des contrées entières, qu'ils tyrannisaient comme les autres seigneurs ; et l'un d'entre eux, se faisant passer pour le vicaire du Christ, comme les califes de Bagdad étaient les lieutenans de Mahomet, prétendait à l'empire du monde, déposait les rois, dis-

posait des couronnes, et, tout en se nommant *le serviteur des serviteurs de Dieu*, aspirait à devenir le maître des maîtres de la terre.

Telles étaient les différences essentielles qui, dès le treizième siècle, furent observées entre le christianisme véritable et celui de l'église romaine, par le petit nombre de ceux qui joignaient à la connaissance de l'Evangile assez de courage et de désintéressement pour rendre hommage à la vérité. Dès-lors, et même avant cette époque, il y eut des hommes généreux qui élevèrent courageusement leur voix en faveur de l'Evangile oublié, et contre les abus sans nombre qui s'étaient introduits dans l'église. Telle fut l'origine des Vaudois, qui, dans les vallées du Piémont, avaient établi des communautés semblables à celles de l'église primitive, et qui ne reconnaissaient d'autre autorité que celle de la Bible. Pierre Waldo, riche négociant de Lyon, embrassa hautement, dans le douzième siècle, leurs principes, dévoilà les abus de l'église

lui qui ordonna des croisades contre les hérétiques, et fit exterminer par le fer et le feu ceux qui prétendaient innover dans l'intérêt de l'humanité et de la raison. Son exemple ne fut que trop bien suivi par ses successeurs ! et plus l'esprit humain s'efforçait de sortir de la barbarie, et de s'affranchir des liens qui le tenaient enchaîné, plus ils redoublaient aussi d'efforts pour l'abrutir, ou pour retarder du moins son émancipation. C'est alors que le christianisme eût péri, s'il pouvait périr, et que l'esprit humain eût été avili sans retour, s'il avait pu l'être. Mais, ainsi qu'autrefois, le sang des martyrs avait multiplié les chrétiens ; ainsi, à cette époque, les flammes des bûchers augmentèrent le nombre de ceux que l'on nommait des hérétiques, c'est-à-dire les adversaires d'une religion qui consacrait de telles horreurs.

La raison humaine une fois réveillée de sa léthargie, une fois sortie de la barbarie, rien ne put plus désormais l'arrêter. Elle fit des progrès rapides durant les quator-

zième et quinzième siècles; et, malgré les bûchers et les Dominicains, elle se préparait à secouer le joug de la superstition et de la tyrannie. La cour de Rome put bien encore réprimer les énergiques réclamations que WICLEF élevait au quatorzième siècle, dans un des pays où son empire était le mieux établi; mais elle ne put empêcher que ces mêmes protestations ne fussent reproduites avec plus de force encore par Jean HUSS, en Bohême, et par son vertueux ami, Jérôme de PRAGUE. Et si elle obtint du concile, assemblé à Constance, la condamnation de ces précurseurs des réformateurs, ce même concile, tout en apportant encore ce sacrifice à l'esprit du temps, proclama que le *concile était au-dessus* du *pontife romain*, et il fallut une guerre longue et acharnée pour réprimer les Hussites, commandés par le vaillant ZISKA, et pour empêcher leurs principes de franchir les montagnes de la Bohême et d'envahir l'Allemagne et l'Europe. Malgré ces nouveaux succès de la

puissance sacerdotale, tout annonçait, vers la fin du quinzième siècle, sa décadence et sa ruine prochaine. Les semences jetées par Pétrarque et ses contemporains avaient fructifié ; des universités avaient été établies dans divers pays de l'Europe ; les savans fugitifs de Constantinople avaient donné une nouvelle impulsion à l'étude des Anciens ; on commençait à les comprendre et à désirer de les imiter. Les grandes découvertes maritimes, des inventions importantes excitèrent une fermentation générale, et accoutumèrent les esprits à de grands changemens. L'art de l'imprimerie, sur-tout, inventé dans ce siècle, devint un moyen d'affranchissement pour l'esprit humain, en formant une opinion publique, en multipliant les moyens d'instruction, et en les répandant avec facilité d'un bout de l'Europe à l'autre. D'un autre côté, l'anarchie du moyen âge avait cessé ; les limites des diverses provinces de la grande république européenne étaient fixées, la société était raffermie et commençait à

jouir des douceurs de la paix et à s'enrichir par le commerce et l'industrie. Les princes aussi commençaient à mieux connaître leurs forces et leurs droits, et brûlaient d'impatience de secouer le joug du clergé et de s'emparer de ses riches domaines. Cependant, aveuglée par de trop longs succès, sourde aux réclamations qui s'élevaient de toutes parts, au cri universel qui demandait une réformation, méprisant les menaces de ses ennemis, les conseils de ses amis, les avis prophétiques de Machiavel qui prédisait sa ruine, la Cour pontificale hâta elle-même sa chute, en se décréditant par des désordres scandaleux, et en autorisant des abus qui révoltaient tous les bons esprits et tous les hommes vertueux. A peine le saint-siége se fut-il relevé du mépris, dans lequel il était tombé par un schisme de quarante ans, durant lequel les papes d'Avignon et ceux de Rome s'excommuniaient et se maudissaient réciproquement, qu'il fut successivement occupé par Alexandre VI,

et la corruption du clergé, et fit traduire en français un extrait de l'Ecriture; sa doctrine fit beaucoup de prosélytes dans le midi de la France et dans la Lombardie. Persécuté par le clergé, il s'enfuit en Picardie, où il prêcha avec le même succès; de là en Allemagne et en Bohême. Déjà Arnauld de Brescia, disciple d'Abailard, avait, en 1155, expié dans les flammes la hardiesse avec laquelle il avait osé, en Italie et dans Rome même, dévoiler les iniquités, l'ambition et le despotisme du clergé. Telle fut encore l'origine des Albigeois, qui s'élevaient contre la messe, le purgatoire, l'invocation des saints, et surtout contre les prétentions du Saint-Siége.

Mais le temps de la réforme n'était pas encore arrivé; les bons esprits étaient encore en trop petit nombre; la superstition, trop générale, laissait le clergé encore trop puissant. Il lui fut facile, avec le secours des princes menacés de l'excommunication, et au moyen du fanatisme des peuples attachés à ce qu'ils croyaient la vraie reli-

tentats contre la morale publique, un objet de luxe (1), fut l'écueil contre lequel vint enfin se briser cette formidable puissance. Déjà avait commencé ce seizième siècle, époque de la régénération de la société européenne, où l'esprit humain devait enfin ressaisir ses droits imprescriptibles, et revendiquer ses libertés éternelles.

De tant de grands hommes qui commençaient déjà à s'élever, et qui depuis illustrèrent le seizième siècle, un moine saxon devait se faire l'interprète de l'opinion publique en s'élevant avec force contre la vente des indulgences, prêchée sous ses yeux par un dominicain, commis de l'archevêque de Mayence, fermier général

(1) C'est ce qu'on peut dire des indulgences, avec plus de raison encore que des amendes et des confiscations, dont *Beccaria* a dit : « *I delitti degli uomini erano il patrimonio del principe : gli attentati contro la publica sicurezza erano un oggetto di lusso. Chi era destinato a diffenderla aveva interesse di vederla offesa.* » *Trat. dei delitti et delle pene.*

du pape en Allemagne. Mais ce moine était un homme doué d'un vaste génie uni à une grande force de caractère, un homme armé d'une éloquence entraînante et secondée d'une grande érudition, unissant l'enthousiasme de la religion à l'enthousiasme de la vertu et de la liberté : c'était Luther. Eloquent et hardi jusqu'à l'audace, soumis, avec une entière résignation, à la voix de sa conscience, mais inébranlable aux menaces des hommes, désintéressé et sans ambition, aussi vertueux que religieux, incapable de sacrifier son opinion à personne ni personne à son opinion, nourri de la lecture des livres sacrés, nul n'était plus propre que lui à provoquer la réformation, à la commencer et à la consommer, autant du moins que son siècle le permettait.

On a essayé de flétrir la réforme, si glorieusement entreprise et achevée par Luther, en avançant que, dans le principe, ce grand homme ne fut guidé que par l'intérêt de son ordre, irrité de se voir en-

zième et quinzième siècles; et, malgré les bûchers et les Dominicains, elle se préparait à secouer le joug de la superstition et de la tyrannie. La cour de Rome put bien encore réprimer les énergiques réclamations que WICLEF élevait au quatorzième siècle, dans un des pays où son empire était le mieux établi; mais elle ne put empêcher que ces mêmes protestations ne fussent reproduites avec plus de force encore par Jean HUSS, en Bohême, et par son vertueux ami, Jérôme de PRAGUE. Et si elle obtint du concile, assemblé à Constance, la condamnation de ces précurseurs des réformateurs, ce même concile, tout en apportant encore ce sacrifice à l'esprit du temps, proclama que le *concile était au-dessus* du *pontife romain*, et il fallut une guerre longue et acharnée pour réprimer les Hussites, commandés par le vaillant ZISKA, et pour empêcher leurs principes de franchir les montagnes de la Bohême et d'envahir l'Allemagne et l'Europe. Malgré ces nouveaux succès de la

servit pour l'opérer. Le seizième siècle était assez éclairé pour que, au défaut de Luther, il se fût élevé mille voix généreuses contre l'église romaine. Les temps étaient accomplis; le terme marqué pour la chute de la formidable puissance des papes était arrivé; l'œuvre de la restauration commença. Luther en donna le signal. Il n'attaqua d'abord que la vente des indulgences; mais, ayant éprouvé des contradictions, il avança courageusement dans la carrière, devenant toujours plus hardi et plus ennemi du papisme, à mesure qu'il s'enfonça davantage dans l'examen du système ultramontain, et qu'il porta le flambeau de la critique sur toutes ses parties. A peine eut-il fait entendre sa voix que mille autres y répondirent : c'étaient celles des savans qui partageaient ses opinions et son indignation, des princes amis de leurs peuples ou qui entrevoyaient les avantages qu'ils pourraient tirer de la réforme, des chrétiens qui entendaient ses discours éloquens, ou qui

lisaient ses écrits pleins de verve et d'énergie. En Allemagne, sur-tout, il fut utilement secondé par le savant et aimable Mélancthon, qui, véritable représentant des progrès de l'esprit humain, dans son siècle, réunissait une douce philosophie à une grande piété, et qui était digne, par son immense érudition, de coopérer avec Luther au renversement de la puissance pontificale, mais que sa douceur et un manque d'énergie, dégénérant quelquefois en faiblesse, rendaient incapable d'occuper la première place.

Deux hommes, l'un Suisse, l'autre Français, se placèrent, par leurs travaux et leur génie, à peu de distance de Luther.

L'un fut ce noble citoyen de Zurich qui voua sa vie à l'humanité et qui mourut en combattant pour sa patrie, ZWINGLI, le plus hardi et le plus indépendant des réformateurs. Aussi sincère et aussi intrépide, mais moins impétueux que Luther, il égalait Mélancthon en science, et le surpassait en force et en énergie. Joignant

une philosophie éclairée et un caractère grand et généreux à une piété évangélique, rejetant toute tradition et toute autorité humaines en matière de foi et de morale, également éloigné de la violence et de la faiblesse, il fut celui qui saisit avec le plus de justesse l'esprit de l'Evangile, qui le reproduisit avec le plus de pureté, et qui représenta le véritable esprit du protestantisme. Arrivé avant Luther à la connaissance de la vérité, il attaqua en même temps que lui le trafic des grâces de l'Eglise, et parvint plus tôt que lui, bien que sur un théâtre moins vaste, au but que tous deux s'étaient proposé.

L'autre fut Jean Calvin, prêtre français, d'un naturel ardent et sévère, qui égalait Luther en génie et Zwingli en érudition, mais dont la gloire eût été plus grande, s'il avait su réunir à l'indépendance du premier l'humanité du second. Tout en combattant comme eux le clergé romain, il en conserva les principes de persécution et d'intolérance; et, tout en ad-

tentats contre la morale publique, un objet de luxe (1), fut l'écueil contre lequel vint enfin se briser cette formidable puissance. Déjà avait commencé ce seizième siècle, époque de la régénération de la société européenne, où l'esprit humain devait enfin ressaisir ses droits imprescriptibles, et revendiquer ses libertés éternelles.

De tant de grands hommes qui commençaient déjà à s'élever, et qui depuis illustrèrent le seizième siècle, un moine saxon devait se faire l'interprète de l'opinion publique en s'élevant avec force contre la vente des indulgences, prêchée sous ses yeux par un dominicain, commis de l'archevêque de Mayence, fermier général

(1) C'est ce qu'on peut dire des indulgences, avec plus de raison encore que des amendes et des confiscations, dont *Beccaria* a dit : « *I delitti degli uomini erano il patrimonio del principe : gli attentati contro la publica sicurezza erano un oggetto di lusso. Chi era destinato a diffenderla aveva interesse di vederla offesa.* » *Trat. dei delitti et delle pene.*

seins et concouraient au même but : celui de briser les fers dont le clergé romain tenait les esprits enchaînés, de détruire la tyrannie dont Rome moderne fatiguait la terre, non moins que ne l'avait fait l'ancienne ; de restituer l'Evangile aux hommes, de rétablir le christianisme dans sa primitive pureté, et de ramener l'Eglise au véritable but de son institution.

Leurs travaux furent couronnés du succès, malgré la résistance que devaient naturellement y opposer les pontifes de Rome, et malgré les persécutions que la politique italienne leur suscita.

Par ignorance de l'esprit du siècle, Léon X avait autorisé le trafic des indulgences ; et, par mépris et ignorance de la force de ses ennemis, il fut d'abord peu effrayé de leurs attaques ; enfin ce fut par ignorance à la fois de l'esprit du siècle et de la nature humaine, que ses successeurs voulurent les réprimer par d'autres moyens que des concessions, et qu'ils employèrent ceux dont on s'était servi avec

tant de succès dans les siècles de barbarie. Mais ces temps n'étaient plus. Les foudres du Vatican avaient perdu leur vertu. En peu d'années les principes de la réforme se répandirent avec succès des montagnes de la Dalécarlie jusqu'aux Pyrénées, et des bouches du Rhin jusqu'aux Alpes.

Ils furent reçus par la plus grande partie de l'Allemagne et de la Suisse, par la moitié de la France et des Pays-Bas, par la Grande-Bretagne, la Prusse, la Suède et le Danemarck. L'Espagne en fut garantie par les Pyrénées et les terreurs de l'inquisition, et l'Italie, par la présence des papes et par l'irréligion.

Dans plusieurs de ces contrées, la réforme s'est établie et maintenue sans beaucoup de troubles. Dans quelques autres, elle occasionna de grands déchiremens et de grandes révolutions; elle fut opprimée dans les unes par la politique et la persécution, et victorieuse dans la plupart, grâces à de glorieux efforts.

Il serait trop long d'entrer ici dans des détails sur les causes véritables des troubles qui accompagnèrent et suivirent la réformation, et de retracer les circonstances qui les rendirent plus ou moins funestes. Il était impossible qu'une révolution, qui froissait tant d'intérêts en en créant de nouveaux, qui renversait tant de dominations pour en élever de nouvelles, se consommât sans rencontrer la plus vive résistance. Il était sur-tout impossible que la cour de Rome ne mît pas en mouvement toutes ses forces, n'épuisât pas toutes ses ressources, pour réprimer une entreprise qui menaçait toute sa puissance. Elle avait trop mêlé le profane avec le sacré, les choses temporelles avec les spirituelles, pour qu'on pût attaquer celles-ci sans toucher à celles-là; enfin, comme puissance politique, elle était trop importante pour ne pas faire épouser ses intérêts à plusieurs princes qui avaient des projets sur l'Italie.

Elle opposa donc à la réforme ses armes

accoutumées : le fanatisme et la superstition des peuples restés fidèles, les intrigues des prêtres et la politique des souverains. D'un autre côté, les réformés n'étaient pas encore assez au-dessus de leurs contemporains pour être libres de tout fanatisme, et pour ne pas se permettre, bien que sans aucune proportion avec ce qu'ils souffraient, des représailles indignes de leur cause ; ils étaient d'ailleurs, le plus souvent aussi, conduits par des chefs qui se servaient de l'enthousiasme religieux dans des vues politiques.

L'Allemagne, l'Angleterre, la France et les Pays-Bas, furent pendant long-temps le théâtre de guerres sanglantes occasionnées par la réformation, religieuses quant aux peuples, mais presque toujours politiques quant aux princes.

En Allemagne, les premiers troubles furent causés par un démagogue fanatique, qui, incapable de comprendre les principes des réformateurs, les interpréta au gré de ses passions. C'est ainsi que souvent

une philosophie éclairée et un caractère grand et généreux à une piété évangélique, rejetant toute tradition et toute autorité humaines en matière de foi et de morale, également éloigné de la violence et de la faiblesse, il fut celui qui saisit avec le plus de justesse l'esprit de l'Evangile, qui le reproduisit avec le plus de pureté, et qui représenta le véritable esprit du protestantisme. Arrivé avant Luther à la connaissance de la vérité, il attaqua en même temps que lui le trafic des grâces de l'Eglise, et parvint plus tôt que lui, bien que sur un théâtre moins vaste, au but que tous deux s'étaient proposé.

L'autre fut Jean Calvin, prêtre français, d'un naturel ardent et sévère, qui égalait Luther en génie et Zwingli en érudition, mais dont la gloire eût été plus grande, s'il avait su réunir à l'indépendance du premier l'humanité du second. Tout en combattant comme eux le clergé romain, il en conserva les principes de persécution et d'intolérance; et, tout en ad-

mettant les formes philosophiques dans ses écrits, il ne mit pas assez de philosophie dans sa doctrine.

Si son activité infatigable, son scrupuleux désintéressement, l'austérité de ses mœurs, ses grands et salutaires travaux, ne peuvent l'absoudre de la condamnation de l'infortuné Servet, par laquelle il rendit encore un dernier hommage à l'esprit de l'église dont il s'était séparé; néanmoins ses éminentes qualités et ses succès lui assurent une place distinguée parmi les grands hommes, dont les efforts réunis rendirent la liberté à l'esprit humain, et préparèrent le règne de la philosophie, de la vraie piété et de la tolérance.

Tels furent les principaux réformateurs, qui, tout en différant sur quelques points de doctrine, parce qu'ils ne pouvaient également se dépouiller de toute prévention, et tout en se traitant quelquefois en ennemis, parce qu'ils ne pouvaient entièrement se soustraire à l'influence de leur siècle, avaient néanmoins les mêmes des-

France jouirent de quelque repos sous le règne heureux de Henri IV et du fidèle Sully ; mais ensuite on les vit affaiblis par la défection de ce grand roi, abattus par le génie despotique de Richelieu, *convertis* en grand nombre par les missionnaires et par les dragons de Louis XIV. Ceux qui restèrent fidèles à leurs principes, dépouillés de tous les droits civils par la révocation de l'*irrévocable* édit de Nantes, cherchèrent un refuge sur le sol étranger, ou dans les montagnes des Cévennes. Proscrits, tourmentés sans cesse par les convertisseurs et par leurs cruels satellites, ces derniers adorèrent pendant cent années leur Dieu dans le *désert*, jusqu'à ce qu'enfin l'immortel Malesherbes plaida leur cause auprès du vertueux Louis XVI, qui les rendit à la société, et dont la sagesse de Louis XVIII a consommé l'ouvrage.

Reçue dans les Pays-Bas par un peuple industrieux et libre, la réforme y créa une nation nouvelle, en donnant aux Pro-

tant de succès dans les siècles de barbarie. Mais ces temps n'étaient plus. Les foudres du Vatican avaient perdu leur vertu. En peu d'années les principes de la réforme se répandirent avec succès des montagnes de la Dalécarlie jusqu'aux Pyrénées, et des bouches du Rhin jusqu'aux Alpes.

Ils furent reçus par la plus grande partie de l'Allemagne et de la Suisse, par la moitié de la France et des Pays-Bas, par la Grande-Bretagne, la Prusse, la Suède et le Danemarck. L'Espagne en fut garantie par les Pyrénées et les terreurs de l'inquisition, et l'Italie, par la présence des papes et par l'irréligion.

Dans plusieurs de ces contrées, la réforme s'est établie et maintenue sans beaucoup de troubles. Dans quelques autres, elle occasionna de grands déchiremens et de grandes révolutions; elle fut opprimée dans les unes par la politique et la persécution, et victorieuse dans la plupart, grâces à de glorieux efforts.

phe des derniers, prouva lequel des deux partis avait exercé l'empire le plus odieux, et quelle forme de religion était la plus chère à la nation.

Victorieux dans la moitié de l'Europe, et jouissant d'une paix assurée, le protestantisme put enfin se développer et agir sur lui-même ; il se montra dès-lors, dans la plupart des contrées où il était établi, ce qu'il était par sa nature, ennemi de toute persécution et de toute intolérance, comme de toute superstition et de tout fanatisme, et favorable aux progrès des lumières, de la liberté, et de la prospérité des peuples.

Telle est à grands traits l'histoire de la plus mémorable et de la plus salutaire de toutes les révolutions de l'Europe moderne. Rappelons-en rapidement la cause et les importans résultats.

Pendant plusieurs siècles de barbarie et d'ignorance, des altérations successives avaient entièrement dénaturé l'esprit d'une religion bienfaisante et divine, et avaient

accoutumées : le fanatisme et la superstition des peuples restés fidèles, les intrigues des prêtres et la politique des souverains. D'un autre côté, les réformés n'étaient pas encore assez au-dessus de leurs contemporains pour être libres de tout fanatisme, et pour ne pas se permettre, bien que sans aucune proportion avec ce qu'ils souffraient, des représailles indignes de leur cause ; ils étaient d'ailleurs, le plus souvent aussi, conduits par des chefs qui se servaient de l'enthousiasme religieux dans des vues politiques.

L'Allemagne, l'Angleterre, la France et les Pays-Bas, furent pendant long-temps le théâtre de guerres sanglantes occasionnées par la réformation, religieuses quant aux peuples, mais presque toujours politiques quant aux princes.

En Allemagne, les premiers troubles furent causés par un démagogue fanatique, qui, incapable de comprendre les principes des réformateurs, les interpréta au gré de ses passions. C'est ainsi que souvent

la réformation fut une conséquence nécessaire du triomphe de la civilisation sur la barbarie. Le vœu si général d'une réforme, et l'empressement avec lequel elle fut reçue, ne furent donc pas un désir vague d'innover, comme l'a dit Bossuet, ni un mouvement séditieux, contre une autorité légale, comme l'a prétendu Massillon; mais un désir de reconquérir des droits aussi anciens que le monde, et de secouer le joug d'une tyrannie odieuse et funeste. Les véritables *novateurs* n'étaient pas les réformateurs qui ne cherchaient qu'à rétablir l'ancien culte, mais bien ceux qui avaient substitué au pur christianisme une religion *nouvelle*, si différente de l'ancienne. Les *innovations* les plus coupables, c'étaient les prétentions inouies de Grégoire VII, l'empire illégitime qu'exerça Boniface VIII, l'inquisition qu'établit Innocent III. La réforme fut une *rénovation* plutôt qu'une *innovation*. Elle fut le résultat des efforts réunis des hommes religieux, qui voulaient rétablir le vrai christianisme;

des hommes éclairés, qui voulaient briser l'obstacle qui s'opposait aux progrès des lumières; des hommes vertueux, qui voyaient la morale publique menacée par ceux-là même qui devaient en être les gardiens; des princes, qui portaient impatiemment le joug d'une puissance étrangère; enfin des amis de la liberté, qui ne peut s'établir que sous l'empire des lumières et de la vertu.

Ce grand événement eut les conséquences les plus importantes et les plus étendues, non-seulement pour les nations qui adoptèrent la réforme, mais encore pour l'humanité tout entière. La nature salutaire de cette influence, qu'on ne saurait nier sans donner un démenti à toute l'histoire des trois derniers siècles, a été solennellement reconnue, alors qu'un des tribunaux littéraires les plus éclairés de l'Europe, l'Institut de France, ayant ouvert un concours sur cette question, décerna le prix à l'ouvrage d'un savant ca-

tholique (1) qui l'avait résolue en faveur de la réformation, et qui, s'appuyant sur des faits irrécusables, avait démontré que les effets salutaires et permanens de cette révolution l'emportaient sans proportion sur les maux momentanés et passagers qu'elle occasionna.

La réforme, qui ne semblait avoir d'autre objet que la restauration du christianisme, fut le rétablissement de tous les droits de l'homme, et favorisa tous les intérêts légitimes; et, bien qu'elle fût plus spécialement salutaire pour les peuples qui l'embrassèrent, toute l'Europe participa à ses bienfaits. Son influence doit être envisagée sous trois points de vue principaux: sous le rapport religieux, sous le rapport politique, et sous le rapport des progrès de la civilisation et des lumières. De même que l'ancien ordre de choses avait été gé-

(1) L'*Essai sur l'esprit et l'influence de la réformation de Luther*, par M. Villers. Paris, 3e. édit. 1808, qui se trouve à la Librairie protestante de F. Scherff.

néralement nuisible, le nouveau fut universellement bienfaisant : ainsi que la corruption de la religion et l'empire absolu du clergé avaient été la cause de maux innombrables, et un obstacle à toute amélioration, ainsi la réforme de l'église, qui détruisit cet empire et qui rétablit l'Évangile, rouvrit toutes les sources de la prospérité publique et de la grandeur humaine.

En épurant la religion de toute superstition et de tout fanatisme, et en la ramenant à sa première simplicité, la réformation la rendit digne des siècles les plus éclairés ; et, en provoquant des discussions aussi libres que profondes, elle en établit si bien la vérité, que les Newton même purent y croire et y puiser des consolations que sans elle ne sauraient accorder ni la science la plus vaste, ni les connaissances les plus sublimes. L'église romaine éprouva elle-même en partie l'influence salutaire de la réforme. Les invectives des réformateurs contre la dissolution des mœurs du clergé forcèrent ses

membres à se conduire avec plus de réserve et d'austérité ; et le désir d'égaler leurs adversaires en talens et la nécessité de repousser leurs attaques les obligèrent d'acquérir des connaissances utiles. Bientôt des Fénélon, des saint Vincent-de-Paule, des Massillon, des Ganganelli et tant d'autres prélats vertueux et éclairés, prouvèrent combien l'église catholique des dix-septième et dix-huitième siècles différait de celle des Grégoire VII, des saint Dominique et des Philippe II.

Relativement à la politique, les conséquences de la réformation ne furent pas moins importantes. Elle se montra à la fois favorable à la liberté des peuples et à l'autorité légitime des souverains. Dans l'intention de nuire à la cause du protestantisme auprès des gouvernemens, on lui reprocha de nourrir un désir insatiable d'innover et un penchant à l'insoumission. La vérité est que l'habitude de raisonner sur les plus hautes matières, et de réclamer contre des abus, conduisit naturelle-

fini par en faire une institution presque uniquement profitable au clergé. A la faveur des ténèbres, la hiérarchie sacerdotale avait usurpé sur les esprits un empire absolu, qui pouvait être salutaire dans des temps barbares, mais qui empêchait l'Europe d'en sortir, et qui se montrait à la longue aussi contraire aux intérêts des peuples qu'à ceux des rois. Lorsqu'enfin l'esprit humain se releva de ce long avilissement, ses premiers efforts devaient naturellement se porter contre une puissance qui l'avait si long-temps tenu dans l'asservissement, et qui l'empêchait de faire des progrès ultérieurs. Ces efforts, faibles d'abord, et facilement étouffés, mais dont chaque nouvelle tentative augmentait l'énergie, durent l'emporter enfin lorsque l'enthousiasme religieux et la politique des princes les secondèrent. La raison alors put attaquer l'ennemi à forces égales, et, devenue toujours plus forte dans le combat, tandis que l'ennemi s'affaiblissait, la victoire dut lui rester. Ainsi

la réformation fut une conséquence nécessaire du triomphe de la civilisation sur la barbarie. Le vœu si général d'une réforme, et l'empressement avec lequel elle fut reçue, ne furent donc pas un désir vague d'innover, comme l'a dit Bossuet, ni un mouvement séditieux, contre une autorité légale, comme l'a prétendu Massillon; mais un désir de reconquérir des droits aussi anciens que le monde, et de secouer le joug d'une tyrannie odieuse et funeste. Les véritables *novateurs* n'étaient pas les réformateurs qui ne cherchaient qu'à rétablir l'ancien culte, mais bien ceux qui avaient substitué au pur christianisme une religion *nouvelle*, si différente de l'ancienne. Les *innovations* les plus coupables, c'étaient les prétentions inouies de Grégoire VII, l'empire illégitime qu'exerça Boniface VIII, l'inquisition qu'établit Innocent III. La réforme fut une *rénovation* plutôt qu'une *innovation*. Elle fut le résultat des efforts réunis des hommes religieux, qui voulaient rétablir le vrai christianisme;

des hommes éclairés, qui voulaient briser l'obstacle qui s'opposait aux progrès des lumières; des hommes vertueux, qui voyaient la morale publique menacée par ceux-là même qui devaient en être les gardiens; des princes, qui portaient impatiemment le joug d'une puissance étrangère; enfin des amis de la liberté, qui ne peut s'établir que sous l'empire des lumières et de la vertu.

Ce grand événement eut les conséquences les plus importantes et les plus étendues, non-seulement pour les nations qui adoptèrent la réforme, mais encore pour l'humanité tout entière. La nature salutaire de cette influence, qu'on ne saurait nier sans donner un démenti à toute l'histoire des trois derniers siècles, a été solennellement reconnue, alors qu'un des tribunaux littéraires les plus éclairés de l'Europe, l'Institut de France, ayant ouvert un concours sur cette question, décerna le prix à l'ouvrage d'un savant ca-

tholique (1) qui l'avait résolue en faveur de la réformation, et qui, s'appuyant sur des faits irrécusables, avait démontré que les effets salutaires et permanens de cette révolution l'emportaient sans proportion sur les maux momentanés et passagers qu'elle occasionna.

La réforme, qui ne semblait avoir d'autre objet que la restauration du christianisme, fut le rétablissement de tous les droits de l'homme, et favorisa tous les intérêts légitimes; et, bien qu'elle fût plus spécialement salutaire pour les peuples qui l'embrassèrent, toute l'Europe participa à ses bienfaits. Son influence doit être envisagée sous trois points de vue principaux: sous le rapport religieux, sous le rapport politique, et sous le rapport des progrès de la civilisation et des lumières. De même que l'ancien ordre de choses avait été gé-

(1) L'*Essai sur l'esprit et l'influence de la réformation de Luther*, par M. Villers. Paris, 3e. édit. 1808, qui se trouve à la Librairie protestante de F. Scherff.

néralement nuisible, le nouveau fut universellement bienfaisant : ainsi que la corruption de la religion et l'empire absolu du clergé avaient été la cause de maux innombrables, et un obstacle à toute amélioration, ainsi la réforme de l'église, qui détruisit cet empire et qui rétablit l'Évangile, rouvrit toutes les sources de la prospérité publique et de la grandeur humaine.

En épurant la religion de toute superstition et de tout fanatisme, et en la ramenant à sa première simplicité, la réformation la rendit digne des siècles les plus éclairés ; et, en provoquant des discussions aussi libres que profondes, elle en établit si bien la vérité, que les Newton même purent y croire et y puiser des consolations que sans elle ne sauraient accorder ni la science la plus vaste, ni les connaissances les plus sublimes. L'église romaine éprouva elle-même en partie l'influence salutaire de la réforme. Les invectives des réformateurs contre la dissolution des mœurs du clergé forcèrent ses

membres à se conduire avec plus de réserve et d'austérité ; et le désir d'égaler leurs adversaires en talens et la nécessité de repousser leurs attaques les obligèrent d'acquérir des connaissances utiles. Bientôt des Fénélon, des saint Vincent-de-Paule, des Massillon, des Ganganelli et tant d'autres prélats vertueux et éclairés, prouvèrent combien l'église catholique des dix-septième et dix-huitième siècles différait de celle des Grégoire VII, des saint Dominique et des Philippe II.

Relativement à la politique, les conséquences de la réformation ne furent pas moins importantes. Elle se montra à la fois favorable à la liberté des peuples et à l'autorité légitime des souverains. Dans l'intention de nuire à la cause du protestantisme auprès des gouvernemens, on lui reprocha de nourrir un désir insatiable d'innover et un penchant à l'insoumission. La vérité est que l'habitude de raisonner sur les plus hautes matières, et de réclamer contre des abus, conduisit naturelle-

ment les peuples réformés à un désir très-prononcé d'être gouvernés en hommes, et de jouir de toutes les libertés compatibles avec la stabilité de la société ; mais c'est là l'effet inévitable des lumières, et non pas de telle ou telle forme de religion.

Si le besoin que les princes protestans avaient de leurs peuples, et leurs propres lumières les engagèrent à céder au vœu général, cette condescendance, loin de nuire à la stabilité des gouvernemens, ajouta à leur force autant qu'à la prospérité des nations. D'ailleurs les princes étaient délivrés de la suprématie du saint-siége, et de l'opposition de leur clergé, qui ne formait plus un état dans l'état. Les peuples ne payaient plus un tribut onéreux à un prince étranger ; les richesses accumulées entre les mains du clergé furent remises en circulation et plus utilement employées ; l'abolition des congrégations religieuses rendit une foule de bras à la société ; l'activité des peuples reçut une impulsion nouvelle et se tourna

vers l'industrie et vers des travaux de tout genre; les craintes que la réformation inspira à la cour de Rome la forcèrent d'ailleurs à plus de modération et à plus de ménagemens dans ses relations avec les puissances catholiques; enfin, par une influence moins directe, le protestantisme, secondé par la politique, mit un terme aux envahissemens de la maison d'Autriche qui, deux fois, sous Charles-Quint et sous Philippe II, avait menacé la liberté de l'Europe. Les desseins ambitieux du premier échouèrent contre l'énergie déployée par les princes protestans d'Allemagne, et ceux de Philippe contre l'enthousiasme religieux des Hollandais et des Anglais.

L'influence de la réforme sur le progrès des lumières fut encore plus sensible et plus salutaire. Si les guerres acharnées et les vaines disputes de la controverse, engendrées par la réformation, ralentirent pour quelque temps l'essor qu'avait pris l'esprit humain, il s'élança, quand la

tourmente eut cessé, avec d'autant plus de rapidité vers le but qu'il a depuis si glorieusement atteint. Rien ne l'arrêta plus désormais dans le brillant développement de ses facultés. La superstition ne mit plus de bornes au génie; les Gallilée ne gémirent plus dans les cachots de l'inquisition, ils ne furent plus forcés de rendre hommage au mensonge et de rétracter leurs conceptions sublimes. Nous terminerons cette imparfaite esquisse par ces paroles de d'Alembert: « Le milieu » du seizième siècle a vu changer rapide- » ment la religion et le système d'une » grande partie de l'Europe; les nouveaux » dogmes des réformateurs, soutenus » d'une part et combattus de l'autre, avec » cette chaleur que les intérêts de Dieu, » bien ou mal entendus, peuvent seuls » inspirer aux hommes, ont également » forcé leurs partisans et leurs adversaires » à s'instruire; l'émulation, animée par » ce grand motif, a multiplié les con- » naissances en tout genre; et la lumière,

» née du sein de l'erreur et du trouble,
» s'est répandue sur les objets même qui
» paraissaient les plus étrangers à ces
» disputes. »

Ainsi les bienfaits de ce grand changement furent universels. Ils pénétrèrent partout, et franchirent toutes les bornes que leur opposaient le despotisme et la superstition; et les efforts généreux de plusieurs associations de chrétiens philosophes les portent tous les jours encore jusqu'aux extrémités de l'univers.

En traçant ce tableau rapide des causes qui ont nécessairement amené la réformation, et des effets qui l'ont suivie, nous n'avons été nullement guidés par des intentions hostiles contre ceux qui ne l'ont pas adoptée. Notre unique but a été d'offrir à nos lecteurs un résumé des principaux événemens de cette grande révolution, auquel ils pussent rapporter les détails renfermés dans le recueil que nous leur présentons.

J. WILLM.

MUSÉE

DES

PROTESTANS CÉLÈBRES.

ARNAUD DE BRESCIA — PIERRE WALDO. — JEAN WICLEF.

L'HISTOIRE du protestantisme est au fond l'histoire de l'esprit humain dans les temps modernes. Ses premiers pas, dès qu'il commença à se relever, furent dirigés contre la servitude morale que prétendait lui imposer la hiérarchie romaine.

Au milieu des révolutions et des bouleversemens continuels qui remplissent l'histoire de plus de cinq siècles, après la chute de l'empire d'Occident, une seule puissance était parvenue à s'asseoir sur des bases solides ; c'était la puissance ecclésiastique, dont le pontife de Rome était le chef : empire salutaire dans les commencemens, mais devenu funeste à mesure qu'il s'était consolidé. C'est ainsi que l'ancienne Rome

avait d'abord civilisé le monde, mais que plus tard elle avait fait peser sur les peuples un despotisme cruel et avilissant. La haine des nations restées libres avait renversé son empire. Rome moderne succomba de même sous l'opposition courageuse des esprits qui aspiraient à devenir libres ; à force de constance, ils détruisirent enfin l'empire de la superstition et la servitude de la pensée.

Pendant toute cette longue période, qu'on appelle communément le *moyen âge*, la hiérarchie romaine joua le premier rôle, tant en bien qu'en mal ; au point que l'histoire politique générale n'est, pendant long-temps, que celle de la lutte du sacerdoce avec l'empire, et que dans la dernière moitié, l'histoire de la civilisation peut être, presque toute entière, rapportée à celle d'une autre lutte qui s'engagea entre cette même hiérarchie et l'esprit humain.

On ne pourrait néanmoins, sans ingratitude et sans blesser la vérité historique, méconnaître les grands services rendus à l'humanité par le clergé romain, durant la première moitié de cette longue période, services dont nous recueillons encore aujourd'hui les fruits. En effet, si c'est à l'introduction du christianisme et à l'étude approfondie des anciens, que les nations de l'Europe moderne doivent leur supériorité sur tous

les autres peuples, n'est-ce pas au zèle infatigable et à l'esprit conservateur des premiers papes (1) et des prêtres romains que l'Occident a dû, en grande partie, et la connaissance bien qu'imparfaite de cette religion divine, et la conservation des monumens les plus précieux de l'antiquité? En appréciant le moyen âge, n'oublions pas que les âges meilleurs qui lui succédèrent sont sortis de lui et n'en sont que le développement.

En général la hiérarchie romaine fut long-temps ce qu'elle devait être, relativement aux besoins des temps et à la nature des circonstances. Elle ne devint nuisible et coupable que, lorsque méconnaissant le but de son institution, et les progrès qu'elle-même avait fait faire à l'esprit humain, elle sortit des bornes de la modération, et qu'elle prétendait prolonger sa domination au-delà du temps pour lequel seul la providence la lui avait confiée, et perpétuer son empire aux dépens de la civilisation, dans l'intérêt de laquelle elle semblait d'abord avoir été instituée.

Pendant long-temps les formes de l'Eglise romaine, vicieuses quant à l'esprit du christianisme, mais adaptées au génie du temps, trou-

(1) Ce nom commença à être généralement usité depuis Léon-le-Grand, en 461.

vaient leur apologie dans cette conformité même et dans l'utilité qui en résultait. Plusieurs institutions ecclésiastiques que réprouve une raison cultivée, et qui ne peuvent que nuire dans des temps ordinaires, furent salutaires dans l'enfance de la nouvelle société européenne. La religion, quoiqu'imparfaitement enseignée, servait néanmoins de frein aux passions qui se manifestaient encore dans toute leur vivacité native, et commanda des sacrifices, nécessaires à la consolidation de la société, mais auxquels rien d'ailleurs n'aurait été capable d'engager les barbares fondateurs de la nouvelle Europe. Si depuis Constantin l'élévation des prêtres, qui déjà avant lui avaient pris le nom lévitique de *Clergé* (1), nourrissait en eux la passion de dominer, et si la pompe dont cet empereur revêtit le culte public nuisit à la pureté de la religion, cette magnificence du culte et le respect qu'inspiraient ses ministres, frappant d'étonnement et d'admiration les Barbares, les gagnèrent plus facilement à la religion qui devait les civiliser. On sait que nourrissant un mé-

(1) Ce mot, qui signifie *partage*, *héritage*, est la traduction d'un nom hébreu, par lequel on désignait le peuple juif, le peuple de Dieu; et qu'on affectait plus particulièrement aux lévites, comme spécialement consacrés au Seigneur. Voyez I Pet. V, 3.— Deuteron, IV, 20.

pris profond pour les Romains efféminés, ils ne consentaient souvent à traiter qu'avec les prêtres. On peut douter qu'ils leur eussent témoigné la même déférence, si le culte avait encore eu la même simplicité, et si les prêtres avaient encore vécu dans la même humilité que dans les premiers temps du christianisme. La tradition de *Léon-le-Grand,* allant au-devant d'*Attila* qui marchait sur Rome, et l'engageant par son éloquence et par la pompe religieuse qui l'environnait, à épargner la capitale du monde, est à la fois un exemple et l'image du succès avec lequel le clergé s'opposait aux ravages des Barbares, et conserva quelques restes de l'ancienne civilisation. Ainsi l'intervention des prêtres dans les affaires du monde trouve son excuse dans son indispensable nécessité. Eux seuls possédaient les connaissances nécessaires pour organiser et pour diriger un gouvernement; c'est de leur ordre qu'on tirait les ministres, les secrétaires, les notaires, etc. Dans plusieurs contrées ils administraient la justice; sur-tout ils cherchaient à mettre plus de régularité et plus de formalités dans l'administration. Les évêques visitant, une fois par an, toutes les parties de leurs diocèses, veillaient sur les mœurs, et souvent par leurs discours, et par des peines ecclésiastiques, suppléaient à l'impuissance des lois. « Il faut

avouer, dit Hume, que l'influence des prélats et du clergé fut souvent très-utile au public. Quoique la religion de cet âge ne mérite d'autre nom que celui de superstition, elle servait néanmoins à unir étroitement ensemble un ordre de personnes qui avait un grand ascendant sur le peuple, et qui empêchait la société d'être détruite par les factions et l'esprit d'indépendance des nobles; et, ce qui fut très-important, elle donnait une grande autorité à des hommes qui par leur profession étaient ennemis des armes et de la violence; qui, par leur médiation, tempéraient la disposition générale pour les entreprises militaires, et qui au milieu du choc continuel des armes, maintenaient ces liens secrets sans lesquels il est impossible que la société humaine subsiste.» (Hist. d'Anglet., ch. XII, an. 1222.)

Il y a plus ; les commencemens de la civilisation des conquérans de l'empire romain furent leur ouvrage. Dans plusieurs contrées, les prêtres se livraient avec zèle à l'étude, et cherchaient à répandre l'instruction ; ils fondèrent plusieurs institutions de bienfaisance et d'utilité publique. Des asiles ouverts par eux, depuis Boniface V (633), offraient des refuges à l'innocent contre une justice barbare, et au faible contre le fort. Ils cherchaient à diminuer l'effusion du sang par

l'établissement de la *Trève de Dieu* (*Treuga Dei*), qui devait assurer une paix perpétuelle à certaines personnes et à certaines choses, et suspendre la guerre pendant certains jours de la semaine. Tous les chrétiens, lors de leur confirmation, juraient l'observation de la Trève de Dieu. Il est vrai que les évêques prétextaient des lettres envoyées du ciel qui leur ordonnaient de rétablir la paix ; mais c'était là moins une fraude pieuse, que l'expression figurée de la vérité.

Les cloîtres même, qui sont aussi contraires à la véritable perfection du chrétien qu'à une bonne économie politique, étaient à cette époque excusables quant à leur origine, et, en général, plus utiles que nuisibles dans leurs effets. Cette institution, née de l'imagination exaltée des Orientaux et des persécutions des chrétiens par les empereurs, transportée par saint Athanase en Occident, où le malheur des temps la fit promptement prospérer ; ennoblie et rendue plus régulière par saint *Benoît de Nursie*, qui prescrivit aux moines de joindre aux exercices de piété et à l'étude, les travaux de l'agriculture et l'instruction des peuples, acquit bientôt une grande importance, et fut pendant long-temps très-utile. Les monastères offraient à la piété et aux lettres un asile contre les fureurs du temps,

un refuge aux malheureux, un toit hospitalier aux voyageurs. C'est là que furent conservés les trésors les plus précieux de l'antiquité. Souvent dans des contrées incultes, et au milieu de nations encore à demi sauvages, de pieux solitaires défrichaient la terre, et traçaient dans les esprits les premiers sillons de la culture morale et intellectuelle.

Les prétentions des évêques de Rome à la suprématie sur les autres évêques, à l'indépendance de la puissance séculière, et même à une juridiction suprême sur les rois, pouvaient de même être assez long-temps excusées par les circonstances. Dans un temps où il s'agissait de jeter, au milieu des bouleversemens et des révolutions, les fondemens d'une civilisation nouvelle, dont le christianisme devait être l'instrument, la suprématie des papes avait les mêmes avantages pour le gouvernement de l'Eglise, que le pouvoir d'un seul a ordinairement dans les temps difficiles. Le Saint-Siége était le centre de la propagation du christianisme; c'est de-là que partaient ces missionnaires, qui allaient à travers mille dangers apporter l'Evangile aux peuples de l'Europe: et, je ne crains pas de le dire, ainsi que le mérite personnel de plusieurs papes n'avait pas été une des causes les moins efficaces de l'accroissement de leur autorité; ils employèrent souvent,

dans les premiers siècles sur-tout, cette autorité à l'affermissement de la société. Les foudres du Vatican ne frappaient pas toujours seulement les ennemis de l'Eglise, quelquefois elles tombaient aussi sur des têtes coupables. La crainte des censures ecclésiastiques fut souvent pour des princes barbares la chaîne qui contient la fureur du lion.

Enfin, on peut pardonner au clergé romain de n'avoir pas, dès les commencemens, enseigné la religion chrétienne dans toute sa pureté, parce que souvent les missionnaires eux-mêmes ne la comprenaient pas toute entière, et sur-tout parce que leurs grossiers catéchumènes n'en étaient pas encore susceptibles.

C'est ainsi que, sans blesser la vérité, on pourrait faire l'apologie de la hiérarchie romaine, eu égard aux circonstances dans lesquelles elle se forma, et au bien qui en résulta pendant quelques siècles; et elle n'aurait eu que des droits à la reconnaissance et à la considération générales, si elle avait su se tenir dans de justes bornes, et si, à mesure que les temps changeaient, elle aussi avait changé d'esprit et de système. Mais, quoiqu'elle ne fût excusable que parce que les circonstances la rendaient en quelque sorte nécessaire, elle ne tarda pas à élever plus haut ses prétentions, à donner plus d'extension et de

solidité à ses institutions temporaires, en raison inverse de sa nécessité et de son utilité. Il est difficile que les hommes n'abusent pas des avantages de leur position. Les prêtres ne tardèrent pas à s'apercevoir combien la leur était favorable, et quel parti ils en pouvaient tirer pour eux-mêmes. La plupart d'entre eux (car nous sommes bien éloignés de ne pas reconnaître de nombreuses exceptions), les prélats sur-tout, qui furent bientôt pris généralement parmi les nobles, succombèrent à la tentation de profiter personnellement de leur influence. Toute la chrétienté se trouva bientôt partagée en bénéfices et en sinécures. D'ailleurs, le clergé dégénéra rapidement, non-seulement de sa vertu, mais aussi de ses lumières : se recrutant nécessairement parmi les peuples dont la civilisation était encore peu avancée, il devint, en général, de plus en plus semblable au reste des hommes.

Ne voulant pas s'apercevoir que le temps de sa dictature expirait, le pape prétendait la garder indéfiniment; l'empire qui lui avait été confié pour le salut des peuples, il voulait le conserver pour lui-même ; ce qui ne devait être qu'un moyen de civilisation par le christianisme, il voulait en faire le but du christianisme et le terme de la civilisation. Dès-lors, la domination

et les richesses, comme moyen de dominer, devinrent le but unique des efforts des pontifes, le motif constant de leur conduite. Un homme de génie, trop préconisé de nos jours par des écrivains protestans même, qui oubliant, comme il l'oubliait lui-même, qu'il devait se contenter d'être le premier évêque de la chrétienté, ne voient en lui que le grand prince, *Grégoire VII*, (mort en 1085), conçut le premier dans toute son étendue l'inique pensée de faire de la religion le moyen d'une domination universelle, et organisa l'église d'après ses vues ambitieuses. Ses successeurs suivirent son plan avec plus ou moins de succès et de fermeté, mais tous avec la même constance. Les armes spirituelles qui leur avaient été confiées dans des temps barbares, pour humilier l'orgueil féroce, pour diminuer la tyrannie des forts sur les faibles, pour faire respecter la justice et pour fonder les mœurs, ils les lançaient maintenant presqu'exclusivement sur leurs ennemis personnels et sur leurs rivaux; ils s'en servaient pour fonder eux-mêmes la plus pernicieuse des tyrannies, puisqu'elle s'étendait sur les esprits et qu'elle enchaînait la pensée.

La hiérarchie romaine, ayant dû son influence et ses richesses à l'ignorance générale et à la barbarie, mettait toute sa politique à maintenir ce

qui était le principe de sa puissance. C'était un tuteur infidèle et prévaricateur, qui au lieu d'apprendre à ses pupilles à se gouverner par eux-mêmes, s'efforçait de prolonger leur enfance, de reculer l'époque de leur émancipation. Dans les premiers temps le christianisme n'avait pas pu être enseigné dans toute sa pureté ; maintenant on ne voulait pas l'enseigner. Les livres sacrés furent de plus en plus soustraits à la connaissance générale, avec le même soin qu'un gouvernement tyrannique met à dérober à ses sujets la connaissance des chartes, qui contiennent leurs droits et leurs franchises.

Les cloîtres enfin, dégénérant de plus en plus de leur primitive institution, se multiplièrent à proportion qu'ils devenaient moins utiles et moins excusables. Autrefois le refuge du malheur et de l'amour de l'étude, ils devenaient insensiblement l'asile de l'oisiveté et de la mollesse, et trop souvent le réceptacle du vice et le foyer de la superstition. Tandis qu'ils avaient été dans les commencemens comme des colonies qui répandaient autour d'elles les germes de la civilisation, depuis les saint Dominique et les saint François, sauf quelques honorables exceptions bien peu nombreuses en comparaison de la multitude de congrégations, ils n'étaient

plus que les boulevards du fanatisme, et en quelque sorte des citadelles destinées par les tyrans spirituels à maintenir la servitude morale qu'ils faisaient peser sur les peuples.

C'est ainsi que toute cette institution devint insensiblement un immense abus. D'une puissance d'abord nécessaire, généralement utile, légitime puisqu'elle était consentie, amie de la paix, des mœurs et de la civilisation dans les commencemens, elle devint ennemie des progrès de l'esprit humain, dangereuse pour l'ordre politique par des prétentions surannées et outrées, nuisible aux mœurs publiques par de funestes exemples et des indulgences plus funestes encore. C'est alors que naquit le *protestantisme* politique de la part des **princes**, philosophique et moral de la part des **philosophes**, religieux de la part des théologiens. **C'est** alors aussi que commença ce grand **mouvement**, dont tout ce que nous voyons fut le **résultat**. Ce mouvement remonte jusqu'au douzième siècle, et marque la véritable époque du réveil de l'esprit humain et de la renaissance des lettres en Occident. Les premiers protestans ne furent pas ceux qui protestèrent en 1529 contre les résolutions de la diète de Spire. Il y en eut dès que les abus se firent sentir. *Claude de Turin* protesta avant *Luther;*

et sans l'inquisition et ses bûchers, sans les enfans de saint Dominique et tant d'autres moyens qu'on sut habilement employer, le nouvel empire romain succombait quelques siècles plus tôt aux progrès des lumières et de la civilisation.

Quelques exemples vont prouver que ce ne fut point un esprit d'innovation ou de licence qui inspira les réformateurs du seizième siècle; mais qu'ils ne furent que les heureux continuateurs d'un ouvrage qui était commencé depuis plusieurs siècles, et qu'ils ne firent que reproduire avec plus de succès des griefs que depuis long-temps tous les hommes tant soit peu éclairés, courageux et de bonne foi, n'avaient cessé d'élever contre la hiérarchie et sur-tout contre la Cour romaine. Nous ne parlerons point ici de l'opposition politique des rois aux prétentions des papes; elle est hors de notre plan. D'ailleurs les querelles du sacerdoce et de l'empire, les triomphes de Grégoire VII sur Henri IV, les démêlés d'Innocent III et de Grégoire IX avec Othon IV et Frédéric II, enfin la victoire de Philippe-le-Bel sur Boniface VIII (en 1303), qui marque la décadence politique du Saint-Siége, sont trop connus, pour qu'il soit nécessaire de les rapporter ici.

En nous attachant de préférence à l'opposition

religieuse et morale, que nous faisons remonter au douzième siècle, nous pourrions même citer des exemples pris à des époques encore plus anciennes. Ainsi que dans les premiers âges, au milieu de la corruption et de la superstition générale, il y avait toujours eu quelques hommes plus vertueux et plus éclairés que le grand nombre, qui, soit isolés, soit réunis en sociétés, avaient mérité d'être les dépositaires des premières révélations; ainsi les vérités du christianisme et les traditions de la primitive église traversèrent les ténèbres du moyen âge, transmises de génération en génération par une suite non interrompue de sages, jusqu'à ce qu'enfin elles furent de nouveau reconnues et adoptées plus généralement. Ils appelaient de tous leurs vœux un meilleur ordre de chose, et préparaient de tous leurs efforts un avenir plus heureux. L'histoire en nomme un grand nombre (1), mais un plus grand nombre sans doute est resté inconnu, parce qu'ils exerçaient leurs vertus sans bruit et sans ostentation, ou parce que leurs contemporains ne les comprenaient pas.

---

(1) Voyez *Flacius*, *Catalogus testium veritatis*. Ce livre, bien qu'il ait été entrepris par un esprit de parti et qu'il manque souvent de critique, peut néanmoins servir par de nombreuses citations aussi importantes que fidèles.

Semblables à des orateurs qui élèveraient leurs voix sur les bords d'une mer battue par l'orage, ces dépositaires des doctrines saines et du véritable christianisme furent rarement entendus. L'histoire de l'humanité recherche en vain leurs noms et leurs vies : ainsi que ceux des premiers bienfaiteurs des hommes, ils sont ensevelis dans l'oubli. Mais leur œuvres restèrent; et leurs titres sont inscrits dans d'autres annales plus fidèles et plus durables.

Ceux qui plus hardis et plus actifs, ou vivant dans des siècles moins reculés, attirèrent l'attention de leurs contemporains, n'acquirent le plus souvent de la célébrité qu'aux dépens de leur repos et même de leur vie. S'ils élevaient une voix trop courageuse contre les abus de l'Eglise dominante, ils étaient traités, de leur vivant, en dangereux novateurs, et décriés après leur mort comme des hérétiques et des révolutionnaires.

Il s'en présente plusieurs dès le douzième siècle. Nous ne citerons ici que les plus remarquables. Le premier en date est un certain *Arnolphe* de Lyon, dont l'historien des papes, Platina, malgré son attachement pour l'Eglise romaine, n'a pu s'empêcher de faire une mention honorable. Il rapporte que ce saint homme, étant venu à Rome sous Honorius II, qui régna de 1124 à 1130, et s'étant permis de s'élever avec

beaucoup de zèle contre les vices, l'avidité et le faste du clergé, dont il faisait d'autant mieux ressortir l'inconvenance, qu'il les comparait avec les vertus et la pauvreté de J. C., les prêtres effrayés de la sensation que les prédications d'*Arnolphe* faisaient sur le peuple et les nobles, le firent assassiner secrètement (1).

Quelques années plus tard, un autre Français, Bernard de Cluny, adressa trois satires à Pierre, abbé de Cluny, dirigées contre le clergé romain. Il l'accuse de se livrer à la volupté, à l'orgueil et à l'avarice. Il s'emporte sur-tout contre la vénalité et la cupidité de la cour papale.

« O temps criminels, s'écrie-t-il, la thiare est mise à l'enchère! Rome se livre au crime et enseigne le crime!.... tout s'y obtient à prix d'argent. L'or y tient lieu de sagesse, d'éloquence, de courage. Toutes les richesses de Crésus ne pourraient assouvir ton avidité, ô Rome! l'or est ton dieu, ce n'est plus le Christ (2). »

---

(1) Voy. *Platina*, *Vitæ pontificum Honor. II.* Platina, garde de la bibliothèque du Vatican, mourut en 1481.

(2) Voyez *Flacius*, *Catalog. test. veritat.*

Voici quelques passages de cette pièce remarquable :

O mala sæcula, venditur infula pontificalis.
Roma dat omnibus omnia, dantibus omnia Romæ
Cum precio.....

Mais les deux opposans les plus illustres de ce siècle furent *Arnauld de Brescia*, et *Pierre Waldo de Lyon*. Le premier ne se contenta pas de censurer les mœurs dépravées du clergé et les abus du gouvernement pontifical, il refusa tout pouvoir politique à l'un et à l'autre. Le dernier, dont les prédications avaient une tendance plus religieuse, est sur-tout remarquable, pour avoir de si bonne heure déjà enseigné à peu près les mêmes doctrines que les réformateurs du seizième siècle.

Arnauld de Brescia naquit au commencement du douzième siècle, dans la ville dont il tira son nom. L'éclat avec lequel *Pierre Abeilard* enseignait à Paris la philosophie et la théologie,

---

Roma nocens nocet, atque viam docet ipsa nocendi,
Jura relinquere, lucra requirere, pallia vendi.
Quam sapientia non valet, *uncia* dat tibi pacem:
Uncia fœderat, *uncia* temperat ore minacem;
Aurea lamina dat tibi lumina cæca quiritum,
Ostia pervia, verbaque tullia, cor stabilitum.
Si datur uncia, stat propè gratia pontificalis, etc.
Si tibi (ô Roma!) det sua, non repleat tua guttura Croesus.
Marca vel Aureus amodo, non Deus est tibi Jesus.
Roma, quid exsequar, imò quid eloquar aut tibi promam?
Uncia te rotat, uncia te notat, haud fore Romam.
Fas mihi scribere, fas mihi dicere, Roma fuisti:
Sunt tua mœnia vociferantia: Roma peristi.

l'engagea à aller grossir le nombre de ses disciples. Il se lia bientôt d'une amitié étroite avec ce professeur célèbre. Il apprit aussi à connaître *saint Bernard*, un des plus fidèles gardiens de l'orthodoxie d'alors, et depuis un des plus ardens persécuteurs d'*Arnauld*. De retour dans sa patrie, il prit l'habit religieux, et s'adonna à la prédication. Il ne tarda pas à se faire un grande réputation, autant par sa mâle éloquence que par les sujets ordinaires de ses discours. C'étaient les vices du clergé, et les graves inconvéniens de son pouvoir temporel, qu'il regardait comme la cause et de sa propre corruption et de la misère publique. Il prêchait avec d'autant plus de succès que, de l'aveu même de ses ennemis, il avait des mœurs pures, ce qui commençait à devenir rare chez les prêtres depuis que Grégoire VII avait établi le célibat, et qu'on ne pouvait rien lui reprocher quant à l'orthodoxie en matière de foi. « Plût à Dieu, s'écrie saint Bernard dans une de ses lettres, que la sainteté de sa doctrine répondît à l'austérité de sa conduite! *Arnauld* est un homme qui ne boit ni ne mange. » Néanmoins le clergé sut lui trouver des crimes. Flétrissant du nom d'*hérésie politique* ses opinions sur l'inconvenance du pouvoir temporel des prêtres, le concile de Latran, tenu en 1139, le condamna et l'obligea

de quitter l'Italie. Il se retira dans l'évêché de Constance, où il continua de répandre sa doctrine, et où la persécution le suivit. Saint Bernard écrivit contre lui à l'évêque de ce diocèse, pour l'engager à mettre ce dangereux novateur hors d'état de nuire. « Je doute, écrit-il, que vous puissiez rien faire de mieux dans un si grand danger, que de suivre le précepte apostolique, *ôter le mal du milieu de vous*. Il vaudrait mieux cependant le lier que de le mettre en fuite, de peur qu'en errant davantage il ne nuise encore plus. Notre seigneur le pape en avait donné l'ordre par écrit; mais il ne s'est trouvé personne qui voulût faire une si bonne action (1). » C'est que le tribunal de la sainte inquisition n'existait pas encore. Il paraît que l'evêque de Constance ne voulut pas non plus faire cette bonne œuvre. *Arnauld* fut néanmoins obligé de quitter Zurich, où il avait été en quelque sorte le précurseur de Zwingle.

Il erra pendant plusieurs années en Suisse et en Allemagne jusqu'en 1145, où il se vit rappelé à Rome par ses partisans. Ses predications paraissent avoir eu du succès en Helvétie, puisque *Jean Muller* rapporte, d'après une chronique de Corbe, que deux mille suisses des montagnes

(1) Voy. Saint Bernard, epist. 196 et 196.

le suivirent à Rome pour y rétablir la liberté (1).

Tandis que les papes dictaient des lois aux rois de l'Europe, ils n'étaient pas les maîtres à Rome. Après la mort d'Honorius II, arrivée en 1130, deux papes élus en même temps par les cardinaux divisés, Innocent II et Anaclet, se disputèrent la thiare, l'épée à la main, et en livrant Rome à la guerre civile (2). De longs troubles furent la suite de cette querelle scandaleuse, qui fournit à *Arnauld* des armes contre le pouvoir temporel du clergé, et une occasion au peuple romain de ressaisir les franchises et les privilèges dont il s'était laissé dépouiller par l'habile Grégoire VII. On alla plus loin : en 1143 les nobles et le peuple, ayant les disciples d'*Arnauld* à leur tête, qui invoquaient le souvenir de l'ancienne Rome, rétablirent sur le mont Capitolin la république Romaine, en instituant un sénat. On dit qu'Innocent II conçut tant de chagrin de cette révolution, qu'il en mourut peu de jours après. Son successeur, Célestin II, ne régna que quelques mois. Lucius II, élu après lui, en 1144, s'étant mis à la tête du parti théocratique, et ayant attaqué le capitole pour en chasser le sénat, fut at-

(1) J. Muller, Histoire de la Suisse, livre I. ch. XIV.

(2) Sismondi, Histoire des républiques ital., ch. VII.

teint d'une pierre et mourut peu après de sa blessure. Eugène III, à peine nommé pape, en 1145, sortit de Rome, refusant de reconnaître la nouvelle république. Il y revint cependant, à condition que les Romains renonceraient à leur Patrice, qui présidait le sénat, et qu'ils recevraient à sa place un préfet nommé par le pape. Mais ayant de nouveau quitté Rome pour aller faire un voyage en France, les ennemis de la théocratie reprenant le dessus, rappelèrent aussitôt *Arnauld de Brescia*. Il fut reçu en triomphe, et y jouit pendant près de dix années d'une grande considération, bravant les censures ecclésiastiques, et rappelant aux Romains à la fois la gloire de l'ancienne république et les vertus et la pauvreté des apôtres. Les historiens nous laissent dans l'ignorance sur le succès de ses projets de réforme. « Il paraît seulement, dit M. *Sismondi* (1), que durant tout le pontificat d'Eugène III, les Romains furent en guerre avec le pape, et que durant le même temps, Arnauld ne cessa point de leur rappeler l'exemple de leurs ancêtres, et les efforts qu'ils devaient faire pour maintenir la liberté de leur pays. » Mais son ouvrage n'eut pas le temps de se consolider. En 1152 le pape, de

(1) Hist. des Républiq. ital. du moy. âge, ch. VII, fine.

retour en Italie, appela à son secours le nouveau roi des Allemands, *Frédéric*, surnommé *Barberousse*, qui venait de succéder à Conrad III, et qui, réunissant les deux partis Guelfe et Gibelin, avait mis fin aux troubles de l'Allemagne, et se préparait à déployer sa puissance contre l'Italie. Il promit au pontife de rétablir son autorité dans Rome. Cependant Eugène mourut, avant que Frédéric eût pu réaliser sa promesse. Anastase IV, son successeur, n'eut pas le temps de rien entreprendre ; mais *Adrien IV*, qui fut élu en 1154, irrité de quelques violences exercées contre ceux de son parti, mit, pour la première fois, Rome en interdit. Le sénat, effrayé de l'effet que cette mesure faisait sur le peuple, et de l'approche de l'armée de *Frédéric*, acheta la levée de l'interdit, et la réconciliation avec le pape par le bannissement d'*Arnauld*. Il se retira auprès d'un gentilhomme de Campanie, l'un de ses partisans, attendant la détermination de *Frédéric* qui s'avançait sur Rome, et dont les deux partis recherchaient l'appui. *Frédéric* qui avait sur les droits des princes les idées d'un despote oriental, et qui n'était venu en Italie que pour réprimer son esprit d'indépendance, ne balança pas entre Adrien, qui lui promettait la couronne impériale, et ses adversaires. Il força le gentil-

homme campanien à remettre *Arnauld* entre les mains du préfet de Rome, nouvellement nommé par le pape. Ce magistrat, dévoué au pontife, jugea son noble prisonnier; et, sur l'avis du clergé, le condamna à être brûlé vif. La sentence fut exécutée devant la Porte du peuple. On avait choisi l'heure du matin où la ville était encore plongée dans le sommeil. Elle ne se réveilla que lorsque déjà le sacrifice était consommé. Le peuple accourut armé pour sauver ou venger du moins la généreuse victime, mais il fut repoussé par les satellites du pape.

Ainsi périt, en 1155, martyr de la vérité et de la liberté, ce grand homme, qui le premier avait osé s'élever publiquement contre la puissance pontificale. Il ouvrit cette longue suite d'adversaires, mais aussi de victimes de la superstition et du despotisme sacerdotal.

On est étonné de trouver parmi les censeurs et presque parmi les ennemis du clergé, ce même *saint Bernard* qui prêcha la croisade, et que nous avons vu parmi les adversaires les plus acharnés d'Arnauld. Cependant il est très-vrai qu'il laissa plus d'une fois éclater son indignation des mœurs corrompues du clergé de son temps. Il ne ménagea ni les papes, ni les évêques; il disait qu'ils étaient plutôt propres à toute autre chose qu'à paître le

troupeau de Dieu. Il alla jusqu'à les appeler les ministres de l'antechrist. Dans une de ses lettres à Eugène, son ancien disciple, il lui reproche de négliger la parole de Dieu en faveur des traditions humaines, et de tyranniser l'Église. Il soupirait après une réforme; mais il n'attaqua que les mœurs du clergé et la discipline, et non les institutions elles-mêmes : c'était vouloir arrêter les effets sans en ôter la cause. Il fallait que la corruption fût bien grande, pour qu'un homme aussi dévoué à l'église s'en plaignît aussi amèrement. Nous avouons que le temps de la réforme n'était pas encore venu, et qu'elle eût été impossible dans ce siècle; mais qu'on nous permette aussi de nous prévaloir du témoignage de saint Bernard, et qu'on ne condamne pas des hommes qui, quelques siècles plus tard, provoquèrent la réformation lorsque les temps étant accomplis, le besoin en était généralement senti.

Cependant il y eut, dès le douzième siècle, non-seulement des hommes isolés qui osèrent attaquer les abus et les erreurs de l'église dominante, mais encore des sociétés entières, qui s'en séparèrent avec plus ou moins d'éclat, et qui suivirent un culte particulier, et plus conforme à l'esprit de la religion chrétienne. La

nature de cet ouvrage, et les bornes que nous nous sommes prescrites, ne nous permettent pas de rapporter ici les diverses conjectures qu'on a faites sur leur origine, ni d'entrer dans de grands détails sur leur histoire : nous nous contenterons d'indiquer quelle fut leur tendance commune, malgré la diversité de quelques-unes de leurs doctrines, et quelle part elles eurent au mouvement progressif qu'on remarque dans les esprits depuis cette époque.

Les opinions des *Pauliciens* de l'Orient (1), qui rejetaient toute hiérarchie sacerdotale, et qui se rapprochaient autant que possible de la simplicité de l'Église primitive, apportées en Occident par le commerce des villes italiennes avec le Levant, par les guerres des Grecs en Italie, par des pélerins, et enfin par les Croisés eux-mêmes; la fidélité constante des simples habitans de quelques contrées reculées et ignorées, conservant la religion de leurs pères, pure de toutes les inventions humaines, et telle qu'elle

(1) Les Pauliciens, qui jouent un grand rôle dans l'histoire de l'empire grec, mêlaient aux dogmes du christianisme quelques idées mystiques empruntées à la philosophie orientale, et qui les firent accuser de manichéisme. Cependant ils étaient loin de partager les opinions des sectateurs de Manès, et encore leurs opinions ne furent-elles apportées en Italie que fort modifiées.

leur avait été primitivement enseignée; enfin le sentiment des abus de l'église romaine, et le mépris qu'inspirait dans quelques pays la corruption des prêtres (1) : telles furent les causes qui, tantôt réunies, tantôt séparées, donnèrent de bonne heure naissance à plusieurs sectes. Quelle que fût la différence de leurs noms et de quelques-uns de leurs dogmes, elles étaient néanmoins animées du même esprit et tendaient au même but. Elles s'accordaient toutes à rejeter la hiérarchie romaine avec tout ce qui en dérivait, à fonder leur doctrine sur la seule autorité des livres sacrés, et à organiser leur culte sur le modèle des églises apostoliques. L'ensemble de leurs opinions est tellement conforme à celles des réformateurs du seizième siècle, que ceux-ci ont pu, à juste titre, invoquer leur témoignage, et que les défenseurs de la réformation ont pu, en quelque sorte, établir sur leur histoire la perpétuité de la véritable église (2). Les prêtres

(1) Une preuve frappante de ceci, c'est le rôle qu'on fait jouer aux prêtres et aux moines dans des contes généralement lus et approuvés.

(2) C'est ce qu'a fait sur-tout Jacques *Basnage*, dans son Histoire de la religion des Eglises réformées, dans laquelle on voit la succession de leur église, la perpétuité de leur foi, etc., en réponse à l'Histoire des variations des églises protestantes, par Bossuet.

romains les persécutèrent avec un acharnement, qui prouve à la fois les craintes que ces prétendus novateurs leur inspirèrent, et combien ils étaient eux-mêmes éloignés du vrai christianisme. Après les avoir long-temps poursuivis, sous le prétexte de crimes imaginaires, qu'ils leur imputaient pour justifier leur haine aux yeux de la loi, ils parvinrent à faire regarder et punir comme le plus grand des forfaits l'hérésie elle-même. Pour maintenir leur odieux et funeste empire, menacé par ces opinions anti-romaines, que leur simplicité pouvait si facilement faire adopter par les peuples, les papes, secondés par le fanatisme et la superstition, instituèrent ce redoutable tribunal de l'inquisition, qui ralentit pour long-temps les progrès de l'esprit humain, et dont les derniers cachots n'ont enfin été détruits qu'au dix-neuvième siècle.

Les plus renommés de ces partisans des doctrines évangéliques sont les *Vaudois* et les *Albigeois ;* ceux-là, par leur haute antiquité et par leur influence sur tous les autres, ceux-ci par leurs malheurs.

Dans les vallées profondes du Piémont, il existait, de l'aveu unanime de tous les historiens, catholiques et protestans, de temps immémo-

rial (1), un petit nombre d'églises, dont l'organisation était presqu'en tout conforme à celle des églises apostoliques, et dont la doctrine était entièrement fondée sur l'Évangile, et presque toute semblable à celle qui fut ensuite rétablie par les réformateurs. Elles semblent avoir été le berceau de toutes les sectes anti-romaines qui remplissent tout le moyen âge depuis le onzième siècle, et qui devinrent tour-à-tour célèbres par la persécution, sous les noms divers de Petro-Bruysiens, d'Albigeois, de Patarins, d'Apostoliques, de Lollards, etc., noms dérivés tantôt de leurs pasteurs, tantôt des lieux où ils étaient sur-tout nombreux, tantôt de leur doctrine, mais qui désignaient toujours des ennemis de Rome, et des co-religionnaires des Vaudois. Leur rapport avec ces derniers furent si intimes et si constans, que l'historien des églises évangéliques des vallées du Piémont (2), a pu, sans dénaturer les faits, rattacher leur histoire à celle des Vaudois, comme à un centre

---

(1) Telle est l'expression dont plusieurs historiens se sont servis.

(2) Histoire générale des Eglises vaudoises, par *Jean Léger*, en deux livres, avec figures. Leyde, 1669, in-fol.

Perrins history of th old Waldenses. Lond., 1711.

Bret, histoire des Vaudois, 2 vol. in-8°., 1796.

commun. Le défaut d'espace nous oblige de renvoyer nos lecteurs à cet auteur, qui, ayant été long-temps un des principaux pasteurs des vallées, avait été à même de recueillir toutes leurs traditions, et de compulser leurs monumens.

Appuyé sur le témoignage d'auteurs catholiques et contemporains, cet historien des Vaudois fait remonter leur séparation de l'église romaine jusqu'au temps de Charlemagne, où *Claude*, archevêque de Turin, s'étant, ainsi que plusieurs autres théologiens, vainement opposé aux erreurs et aux abus que la hiérarchie romaine commençait dès-lors à introduire dans l'Eglise, une partie de son diocèse, et nommément les vallées du Piémont, s'en séparèrent et refusèrent de reconnaître l'autorité du pape. On trouve dans les fragmens des œuvres de Claude, qui nous ont été conservés par ses adversaires, à peu près le même langage contre l'église romaine, que celui que tinrent depuis les réformateurs.

Il accusait l'église romaine de superstition et d'hérésie; il s'élevait contre le culte des images, et l'adoration de la croix, comme pouvant dégénérer en idolâtrie; on lui reproche d'avoir empêché les fidèles d'aller en pélerinage à Rome, d'avoir refusé de reconnaître la suprématie des

successeurs de saint Pierre. Il s'efforça de préserver son diocèse de ces commencemens de corruption. Les habitans des vallées, moins accessibles aux émissaires de Rome, persévérèrent avec une constante fidélité dans la religion pure et simple de leurs pères, et repoussèrent depuis constamment tous les abus, qui bientôt se répandirent dans tout l'Occident. Ainsi, tandis que tout le reste de cette partie de l'Europe était plongée dans les ténèbres, brillait chez eux, comme le portait une de leurs devises, le flambeau de l'Évangile (1).

Quant à leur doctrine, qui se conserva toujours à peu près la même jusqu'au temps de la réformation, il en existe des monumens authentiques : ce sont des manuscrits fort anciens, qui lors de la grande persécution de 1655, furent transportés en Angleterre (2), et dont notre auteur a donné plusieurs extraits.

Ils sont, pour la plupart, écrits dans la langue du pays, mélange d'italien, d'espagnol et de français. Voici quelques traits d'un de ces ouvrages, écrit en vers rimés et intitulé la *Noble*

(1) La vallée de Lucerne avait pour armoiries un flambeau, environné de ténèbres, avec cette devise : *Lux lucet in tenebris.*

(2) Ils se trouvent à la bibliothèque de Cambridge.

Leiçon, et daté, dans le texte même, de 1100. On voit dès le commencement de ce poëme, que l'auteur partageait l'opinion commune à la majorité de ses contemporains, que la fin du monde approchait (1) ; mais du reste, il enseigne une théologie bien supérieure à celle des catholiques romains d'alors.

« Si nous aimons le Christ, dit-il, il faut que nous veillions et que nous suivions l'écriture (2). Les faux chrétiens, aveuglés par l'erreur, et surtout ceux d'entre eux qui se nomment pasteurs, maltraitent tous ceux qui sont meilleurs ; ces derniers n'aiment les brebis que pour la toison (3).

» Que s'il se trouve quelqu'un aimant Dieu et le

---

(1) O frayres entendè une noble leiçon !
Souvent deven veglar e star en oreson ;
Car nos veen acquest mont esser pres del chavon.
Mot curiòs deorian esser de bonas obras far,
Car nos veen acquest mont de la fin apropiar ;
Benha *mil et cent an* compli entièrement...

(2) Ma se Christ volen amàr e saber sa doctrina
Nos conventa veglar e leger l'Escriptura...

(3) Tant son li fals crestiàn enceca per error
E majormènt que li autre aquilli que son pastor,
Que illi persegon e aucion aquilli que son mellior.
Ma enço se po conoysser qu'illi non son bon pastor,
Car no aman las feas si non per la toison.

Christ, qu'il ne veuille médire, ni jurer; ni mentir, ni commettre adultère, ni dérober, ni se venger de ses ennemis, c'est un *Vaudois* (Vaudès), dit-on, qu'on le fasse mourir. » L'auteur de cet écrit s'élève ensuite, avec tant soit peu de malice, contre l'abus de la confession auriculaire. « Le mourant s'accorde avec le prêtre pour être absous. S'il a un ou deux cents francs, ou plus du bien d'autrui, alors le prêtre l'acquitte aisément pour cent sols, et parfois même pour moins, s'il ne peut avoir davantage. Il promet le pardon tant aux méchans qu'aux bons..... Mais, j'ose le dire, ni papes, ni cardinaux, ni évêques n'ont la puissance d'absoudre; nul ne le peut, c'est Dieu seul qui pardonne. Mais ce que doivent faire les pasteurs, c'est de prêcher au peuple, de le repaître souvent de la divine doctrine, d'inviter le pécheur à la repentance, et à suivre les commandemens du Christ. »

Celui des anciens ouvrages des Vaudois, qui me paraît le plus remarquable, est une sorte de profession de foi, en forme de catéchisme, que *Jean Léger* croit du commencement du douzième siècle. C'est une preuve manifeste des progrès que l'éducation avait déjà faits chez cette intéressante peuplade, et combien la véritable religion est favorable aux lumières. Ce caté-

chisme est écrit d'un style simple et à la portée des jeunes gens, et contient, dans un enchaînement naturel, les principales vérités de la religion. Tout y est subordonné aux trois vertus cardinales, la foi, l'espérance et la charité, et fondé sur des passages de l'Ecriture. Un des objets principaux de cette instruction était de mettre les Vaudois en garde contre les erreurs de l'église romaine. C'est ainsi qu'entre autres questions le *barbe* ou pasteur demande : « A quoi reconnais-tu les faux ministres ? Le catéchumène répond : A leurs fruits, à leur aveuglement, à leurs mauvaises œuvres, à leur perverse doctrine, et à l'indue administration des sacremens. » La demande suivante prouve quelle importance ils donnaient à la morale. « A quoi reconnaît-on ceux qui n'appartiennent pas à la véritable église ? Réponse : A *leurs péchés publics*, et à leur foi erronée. » Enfin, une des dernières réponses contient l'énumération des erreurs, et des abus qu'ils reprochaient aux catholiques romains. Le pasteur demande : « Quelles choses détournent de l'espérance ? Réponse : La foi morte en d'autres qu'en Christ ; savoir : aux saints, en l'autorité de l'antechrist (c'est ainsi que les Vaudois appelaient le pape), aux reliques, au purgatoire inventé par les hommes ; l'adoration des images,

la simonie. » Dans ce même endroit sont également condamnés l'invocation des saints, les jeûnes, les pélerinages, toutes les vaines cérémonies qui ne peuvent rien pour le salut auquel une vie sainte peut seule nous conduire. Quant aux sacremens, les Vaudois n'en admettaient que deux, et encore les célébraient-ils avec la plus grande simplicité. N'attribuant d'autres effets au baptême que celui de faire reconnaître, par l'église, pour frères et chrétiens, ceux auxquels il est administré, ils condamnaient expressément les exorcismes et les autres pratiques superstitieuses que les catholiques romains mêlaient à cette touchante cérémonie (1). De même ils ne voyaient dans la sainte cène qu'une institution destinée à rapprocher de plus en plus les membres d'une même église, et à rappeler aux fidèles, par un signe visible, la mémoire de la passion de Jésus-Christ; rejetant ainsi, par une interprétation toute naturelle, cette doctrine singulière que l'amour du merveilleux a seul pu faire trouver dans un texte si simple et si clair. Ces assertions des Vaudois se trouvent dans des écrits fort anciens.

Nous pourrions encore en citer plusieurs au-

(1) V. *Léger*, liv. I, p. 65.

tres, qui prouvent tous combien ces chrétiens étaient en opposition avec les catholiques romains, et combien ils leur étaient supérieurs à tous égards. Nous ne nous permettrons plus qu'une seule citation ; elle prouvera que les Vaudois, exempts de tout fanatisme, sincères dans la recherche de la vérité, joignaient à une fervente piété, une sage modération quant aux dogmes.

Dans un écrit intitulé l'*Antechrist* (1), exposant les erreurs et les abus qu'ils reprochaient à l'église romaine, et les raisons pour lesquelles ils ont cru devoir s'en séparer, on lit ces paroles, qui renferment une des maximes fondamentales du protestantisme. « Que s'il en est donné à quelqu'un plus abondamment (de la connaissance de la vérité), nous désirons humblement en être enseignés, et apprendre mieux de lui, pour être corrigés de nos défauts. »

La source intarissable de leur excellente doctrine était l'étude assidue des livres saints, dont ils eurent de bonne heure une traduction en langue vulgaire.

Les mœurs de ces chrétiens apostoliques étaient conformes à leur doctrine et à leurs lumières. Notre historien, après avoir refuté les

(1) *Léger*, l. c. p. 79. Léger croit cet ouvrage daté de 1126.

absurdes calomnies inventées par la haine, pour justifier l'atroce persécution dirigée contre les Vaudois, au milieu du dix-septième siècle, cite plusieurs témoignages, qui attestent que leurs mœurs étaient aussi pures et aussi évangéliques que le permet l'imperfection de la nature humaine; témoignages d'autant plus puissans et moins suspects, qu'ils ont été déposés par des écrivains catholiques et ennemis, et par des historiens dignes de ce nom. Tel est celui de Reinerus Sacco, qui, au treizième siècle, exerça pendant vingt années l'office d'inquisiteur contre les Vaudois, et qui, dans un rapport fait à la cour de Rome sur ces *hérétiques*, dit, que du reste ils montrent beaucoup de piété, et qu'ils *vivent justement devant les hommes.* Un autre inquisiteur va bien plus loin encore, en disant, que ces hérétiques se reconnaissent *à leurs bonnes mœurs et à leur honnêteté.* L'historien *de Thou*, dont le témoignage vaut mieux encore que celui d'un inquisiteur, rapporte au livre XXVII, que les Vaudois avaient un si grand soin de la chasteté et de l'honneur, que leurs voisins, encore qu'ils ne fussent pas de leur religion, pour soustraire leurs filles à la licence des soldats, avaient coutume de les mettre sous la sauve garde de ces habitans des vallées. « Ils observent, dit le même auteur, les

préceptes du Décalogue; ils éloignent d'eux et de leurs assemblées toute iniquité; ils ont en horreur et détestent de tout leur cœur les juremens illicites, les parjures, les imprécations, les injures, les rixes, les séditions, les débauches, l'ivrognerie, l'impureté, les divinations, les sacrilèges, les enchantemens, le vol, l'usure et choses semblables. »

Leur bonté et leur douceur, généralement reconnues, leur firent donner entre autres noms ceux de *bons hommes*, et de Patarini (de *pati*, souffrir).

La discipline introduite parmi les Vaudois, était singulièrement propre à conserver, sans altération essentielle, la pureté de la doctrine et des mœurs. Les pasteurs, sans autre ambition que celle de s'acquitter avec intégrité des devoirs de leur ministère, sans autres richesses que les contributions volontaires des fidèles, qu'ils partageaient encore avec les pauvres, sans autre subordination que celle de l'ancienneté, se contentaient du rôle que les apôtres avaient assigné aux évêques et aux anciens, et d'être les surveillans et les conseillers paternels de leurs ouailles, les présidens de leurs assemblées, les directeurs du culte, les distributeurs des aumônes. Mariés pour la plupart, et rigides observateurs

des préceptes du christianisme, ils prêchaient d'exemple autant que de paroles. Ils instruisaient la jeunesse, et apprenaient aux parens à bien élever leurs enfans. Ils se réunissaient fréquemment en consistoire, et une fois par an en synode général. Pour se rendre doublement utiles, la plupart d'entre eux joignaient à l'étude de la théologie celle de la médecine, ou la pratique de quelqu'art mécanique. Ils entretenaient, sur-tout depuis 1180, une correspondance suivie avec leurs co-religionnaires dispersés en Provence, dans le Dauphiné, en Gascogne, en Italie, en Angleterre, en Allemagne, en Bohème. Souvent quelques-uns d'entre eux entreprirent de périlleux voyages pour visiter leurs frères éloignés, et ceux-ci, accoutumés à regarder les églises des vallées comme le berceau des leurs, y envoyaient, comme à leur université, ceux qui se destinaient au ministère.

On trouve, dès le onzième siècle, en France, des sociétés persécutées pour des opinions semblables à celles des Vaudois, et qui paraissent de véritables affiliations des églises des vallées. Telle est celle d'Orléans, qui fut exterminée en 1019, et dont la mémoire a été conservée par la chronique de *Pierre-le-Vif*, insérée dans le

recueil de dom Luc d'Achéry (1); elle tenait son instruction, dit-on, d'une femme italienne et d'un chanoine nommé *Théodat.* Elle comptait beaucoup de prêtres. Ils n'invoquaient point les saints, ne se prosternaient point devant leurs images, ne regardaient pas le baptême comme d'une absolue nécessité, et niaient la présence réelle. Ils s'assemblaient en secret, ce qui donna lieu à les accuser de manichéisme et de crimes infames. Toutes les horreurs dont, au rapport de saint Jérôme, *Minutius Félix* avait accusé les premiers chrétiens, pour provoquer la persécution, toutes les infamies dont, aveuglé par la haine et l'intérêt, il osa charger les plus purs et les plus vertueux des hommes, furent mises sur le compte des prêtres d'Orléans, et de toutes les sociétés semblables qu'on avait intérêt à persécuter. Cependant, d'un autre côté, leurs ennemis mêmes reconnurent que ces ecclésiastiques étaient d'une sainteté exemplaire, et les meilleurs prêtres de la ville. Un concile assemblé par le roi Robert les condamna au feu; ils subirent le supplice avec une héroïque fermeté. On rapporte que la reine fut entraînée, par son zèle

(1) D'*Acherii* spicilegium, t. II. — *Basnage,* Hist. des églises réf., I, p. ch. IV.

pour l'orthodoxie, jusqu'à crever de sa main royale l'œil à l'un de ces malheureux, qui avait été son confesseur. Ces dignes juges de la vérité, ayant fait déterrer le corps du chanoine Théodat, qui était mort avant la persécution, le soumirent à l'épreuve de l'eau, pour connaître s'il avait été véritablement hérétique en sa vie; et s'en étant convaincus par ce moyen, ils le firent jeter sans sépulture sur un grand chemin.

Le même d'Achéry a conservé les actes d'un synode tenu à Arras en 1025. Il fut réuni pour examiner la doctrine hétérodoxe de gens qui faisaient profession de s'en tenir uniquement à ce qu'avaient enseigné les apôtres, crime odieux dans ces temps, où les traditions et les pratiques nouvelles avaient plus d'autorité que l'Évangile. On les accusa exactement des mêmes *erreurs* que les Vaudois; et leurs opinions avaient en effet été apportées en Flandre des frontières de l'Italie. Le synode les condamna; mais l'hérésie seule n'étant pas encore un crime capital, leurs ennemis les accusaient d'autres forfaits, qui ne sont guères en harmonie avec les préceptes de l'Évangile, unique règle de leur foi, de l'aveu même de leurs persécuteurs, et qu'ils auraient pu commettre tout à leur aise en restant au giron de l'Eglise. La seule preuve de leurs

crimes fut l'aveu qu'arracha à quelques-uns d'entre eux l'application de la torture. Plusieurs périrent dans des supplices divers.

Jean Léger (1) compte parmi les anciens barbes ou pasteurs des Vaudois les deux de *Bruys* et un autre *Arnauld* que celui de Brescia. *Pierre de Bruys*, natif des montagnes du Dauphiné, confinant aux vallées du Piémont, répandit, avec quelques modifications, les opinions des Vaudois dans les diocèses d'Arles, de Lyon et en Gascogne. Il paraît que son zèle contre les images le porta quelquefois trop loin : dans son emportement, il alla jusqu'à les briser. Mais il faut avouer qu'il expia trop cruellement cette audace : il fut brûlé à *Saint-Gilles*, vers 1126, à la sollicitation de Pierre-le-Vénérable, abbé de Clugny.

Henri Bruys (2), son disciple, augmenta de beaucoup le nombre des Petro-bruysiens. Ses plus grands ennemis le représentent comme un homme fort austère dans ses mœurs, et comme très-éloquent dans ses discours. Arrivé dans la ville du *Mans*, il y fut très-bien accueilli par l'évêque et le chapitre : ses succès furent

(1) Hist. des Egl. vaud., liv. I, p. 202.

(2) *Basnage*, part. I, chap. VI.

prodigieux ; mais s'étant permis de censurer trop librement les vices du clergé, et le peuple, entraîné par ses prédications, ayant commencé à murmurer des désordres des prêtres, au point d'en maltraiter quelques-uns, l'évêque le chassa de son diocèse. Un légat, assisté de saint Bernard, fut envoyé dans ces contrées pour poursuivre ses disciples ; lui-même fugitif fut atteint à Rheims, où le pape Eugène III convoqua en personne un concile, en 1149, qui condamna les erreurs de Bruys. Il finit ses jours dans les prisons de Toulouse.

Le barbe *Arnauld*, vivant à peu près dans le même temps, périt par le feu avec plusieurs de ses disciples, à Cologne, où il avait osé soutenir une dispute publique avec des docteurs de Rheims. On lui prouva qu'il avait tort, en le livrant aux flammes.

Mais le plus célèbre des adversaires de la hiérarchie romaine, qui répandirent au-dehors les opinions des fidèles des vallées, fut *Pierre Waldo* ou Baldon, qui fleurissait vers 1170. L'opinion commune fait même dériver de son nom celui des *Vaudois*. Cependant tout porte à croire que ce nom existait long-temps avant lui, ainsi que les doctrines qu'il prêcha, bien qu'il contribuât plus que personne à les répandre.

Pierre Waldo était un riche négociant de

Lyon. Assistant un jour, vers 1175, à un festin où l'un des convives fut frappé d'une mort subite, et vivement affecté de cette perte soudaine d'un de ses amis, et de ce contraste de la mort avec la vie et la joie, il ne put s'empêcher de méditer sur l'instabilité et le néant des choses humaines. Il résolut dès-lors de mener une vie plus sainte que par le passé, d'abandonner des richesses vaines et périssables pour des trésors plus précieux et plus solides, et de pourvoir avant tout à son salut éternel. Mais pour exécuter ses pieuses résolutions, au lieu de se confiner dans un cloître et de revêtir le froc, il pensa avec raison qu'il était plus conforme au christianisme de se rendre utile aux hommes. Il est probable qu'il connaissait depuis long-temps les opinions des Vaudois, puisque déjà Pierre de Bruys les avait enseignées à Lyon même. Il les embrassa avec ardeur, et résolut de les répandre davantage. « *Pierre Waldo*, dit le président *de Thou* (liv. VI), ayant abandonné tous ses biens, se consacra entièrement à la profession de l'Évangile, et fit traduire en langue vulgaire les écrits des prophètes et des apôtres, avec plusieurs témoignages des anciens Pères, pour prouver que sa doctrine n'était point nouvelle. Il se mit à enseigner et à interpréter l'Évangile au peuple

même dans les rues et dans les places publiques, disant qu'en matière de religion il fallait obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes; que l'église romaine, ayant renoncé à la foi et à la doctrine de J.C., était la prostituée de Babylone, et l'arbre stérile que le Christ a maudit dans l'Évangile et commandé d'arracher; qu'il ne fallait point obéir au pape, ni aux évêques qui fomentaient ses erreurs. » L'austérité de ses mœurs nouvelles, ses abondantes aumônes, la simplicité de sa doctrine, lui firent de nombreux partisans. La traduction d'une partie des livres sacrés dut nécessairement jeter un grand jour sur les usurpations et les inventions romaines, et faire un grand effet en faveur de la doctrine de *Waldo*, sur tous ceux qui avaient quelqu'instruction, et qui n'étaient pas personnellement intéressés au maintien des abus existans. Cependant l'ignorance était trop générale, et les commensaux du clergé trop nombreux et trop puissans, pour que les prédications des Vaudois pussent avoir un succès étendu et durable. Il faut convenir aussi qu'ils participaient naturellement un peu à l'ignorance et à la superstition de leurs grossiers contemporains. C'est ainsi qu'ils accordaient à l'apocalypse de saint Jean un genre d'autorité que la nature de cet ouvrage ne comporte pas, et qu'ils faisaient d'inexactes

applications des oracles qu'ils croyaient y trouver. L'archevêque de Lyon, Jean de Belle-Maison, ne laissa pas Waldo exercer long-temps son ministère apostolique. Ayant vainement cherché à lui imposer silence, il s'adressa au pape Alexandre III, qui excommunia le prétendu hérésiarque, lui et les siens. Obligé de quitter Lyon, il erra long-temps de contrée en contrée, trouvant et se faisant partout des partisans. Il paraît qu'il eut sur-tout beaucoup de succès en Picardie, d'où ses disciples furent aussi appelés *Picards*, et dans les Pays-Bas. Il parcourut l'Allemagne, la Moravie et la Bohème, où il termina ses jours, échappant ainsi à la persécution qui atteignait par-tout ceux qui partageaient ses opinions. On rapporte que *Philippe-Auguste*, régnant de 1180 à 1223, fit raser en Picardie jusqu'à trois cents maisons de gentilshommes attachés à la doctrine de *Waldo*. *Les pauvres de Lyon*, comme on appelait ses premiers disciples, se dispersèrent et se retirèrent en grande partie dans les montagnes du Dauphiné, et dans les vallées du Piémont. Tandis que les habitans de ces contrées, protégés par leurs seigneurs, qui voyaient de près leurs bonnes qualités et leur fidélité, et dont quelques-uns, peut-être, partageaient leur croyance, vivaient

paisiblement selon la religion de leurs pères (1), leurs frères, établis dans le midi de la France, essuyaient les plus horribles persécutions.

Les prédications des de Bruys et d'autres missionnaires des Vaudois, et peut-être aussi des Pauliciens d'Italie, avaient jeté de profondes racines dans la Provence et le Languedoc. Des populations entières avaient embrassé leur doctrine, surtout à Alby, à Toulouse, à Cabrières, à Mérindol, noms à jamais célèbres par les malheurs et la constance héroïque de tant de martyrs de la vérité, et par le sanguinaire fanatisme, et l'atroce politique plus odieuse de leurs persécuteurs.

Dès 1163, le pape Alexandre III, qui était venu en France chercher un asile pendant le schisme, tout fier encore des hommages que venaient de lui rendre, sur les bords de la Loire, les rois de France et d'Angleterre, avait assemblé un concile à Tours, lequel condamna les *Albigeois*. Des actes même de ce concile, il résulte qu'on regardait les Albigeois comme *fort anciens*, comme *très-nombreux*, et comme répandus

(1) Les Vaudois des Alpes restèrent long-temps tranquilles. Le détail des persécutions qu'ils essuyèrent depuis, et sur-tout au 17e. siècle, se trouve dans le second livre de l'Histoire de Jean Léger. On peut en prendre une idée dans *Voltaire*, Conspiration contre les Peuples, dernier paragraphe.

dans la Gascogne, et diverses autres provinces. Il interdit à tous les bons catholiques tout commerce avec ces hérétiques. Ils avaient des assemblées particulières, et possédaient des villes entières et des places fortes ; de sorte que les interdits lancés contre eux, loin de leur nuire, ne firent qu'ajouter à la ferveur avec laquelle ils étaient attachés à leur croyance. Leur nombre s'accroissant de plus en plus, et leurs principes trouvant des partisans jusque dans les cloîtres, puisque Henri de Bruys en était sorti, la cour de Rome en fut vivement alarmée, et mit dès-lors tout en œuvre pour les exterminer. Les excommunications étant restées sans effet, on eut recours à la violence. En 1170, on trouve un légat du pape assiégeant et prenant le château de Lavaur, occupé par des Albigeois. En 1177, le concile de Lombez les condamna de nouveau, et l'année suivante, un légat du pape en excommunia un grand nombre à Toulouse, et les fit bannir de cette ville. Les bannis trouvèrent un refuge auprès de Roger, comte d'Alby, qui les protégeait ouvertement. Bientôt après le comte de Toulouse se déclara également pour la croyance de la majorité de ses sujets, prêt à la défendre par les armes si l'on venait l'attaquer. Déjà Alphonse II, roi d'Aragon, avait publié, en 1194,

un édit sévère (1) contre les *Vaudois et les pauvres de Lyon* qui se trouvaient dans son royaume, lorsqu'il monta en 1198 sur la chaire de saint Pierre ou plutôt de Grégoire VII, un pontife qui semblait avoir hérité du génie ambitieux de cet audacieux usurpateur. Innocent III sentit le danger

---

(1) Il y a deux observations à faire sur cet édit. Il prononce la peine de l'exil contre les Vaudois et les pauvres de Lyon, *comme ennemis de la croix de J. C., et aussi comme ennemis de notre personne et de notre royaume.* Il résulte de là, que dès-lors les prêtres romains étaient parvenus à persuader aux rois, que les ennemis du pape étaient aussi les ennemis du trône, assertion absurde et autant réfutée par l'expérience que par le raisonnement. Car, pour qu'elle fût fondée, il faudrait que le christianisme primitif, que les Vaudois et les autres adversaires du papisme faisaient profession de suivre, fût dangereux pour le gouvernement monarchique, et que les prêtres romains se fussent particulièrement appliqués à inculquer le respect de l'autorité des rois. Or, rien n'est plus inexact. Le véritable chrétien est ami de l'ordre ; il est soumis, il souffre et ne se soulève point ; tandis que tant de rois humiliés, excommuniés, détrônés et même poignardés, attestent l'opposition qui exista si long-temps entre les prétentions ultramontaines et l'autorité royale. La seconde observation est relative à la peine prononcée contre les hérétiques. Tout commerce avec eux est interdit aux catholiques. « Si quelqu'un de nos sujets, est-il dit, rencontre un hérétique, et qu'il lui fasse du mal et le frappe, pourvu qu'il ne le tue pas et ne lui coupe ni bras ni jambe, il ne doit pas craindre qu'on l'en punisse ; mais au contraire il mérite notre faveur. »

pressant dont l'empire pontifical était menacé de toutes parts. L'hérésie avait de nombreux partisans dans toutes les parties du monde chrétien; mais son siége principal semblait être dans la France méridionale. Ce fut contre les *Albigeois* sur-tout qu'il résolut de porter ses coups. Le péril dut être bien imminent, à en juger par les mesures extraordinaires, que le pape crut devoir prendre pour le prévenir. Ces moyens étaient dignes des intentions dans lesquelles on les employa, et du but qu'on se proposait. C'était une guerre civile et l'inquisition. Après de nombreuses et inutiles condamnations prononcées par les conciles, et après d'aussi inutiles persécutions individuelles, Innocent fit enfin, vers 1205, prêcher une croisade contre les Albigeois et ceux qui les protégeaient. Nous nous garderons bien d'entrer dans tous les détails de cette exécrable expédition. C'est un long tissu de perfidies, d'iniquités et d'incroyables cruautés, qui font de ce temps une des époques les plus déplorables de l'histoire de l'humanité.

Les principaux chefs des *Albigeois* furent Roger V, comte d'Alby et de Carcassonne; Raymond, comte de Toulouse; les comtes de Foix et de Béarn. Le digne général des croisés, composés d'Allemands et de Français, fut le comte

de Montfort, secondé dans les derniers temps par le fils de Philippe Auguste, depuis Louis VIII.

Les croisés signalèrent le commencement de leur expédition par la prise de Béziers, en 1209. Tous les habitans, sans distinction d'âge, de sexe, et même de religion, furent passés au fil de l'épée. « Frappez toujours, criait Arnauld, abbé de Citeaux, Dieu saura bien distinguer ceux qui lui appartiennent. » L'année suivante, Montfort ayant pris Carcassonne, il s'empara de Roger V, le fit mourir, et reçut pour prix de son zèle les états de ce prince. En 1212, les Albigeois ne possédaient plus que Toulouse et Montauban. Leurs chefs implorèrent alors l'alliance du roi d'Aragon, qui vint en effet à leur secours avec une puissante armée. La bataille qu'il livra à Montfort, en 1213, fut malheureuse. Vingt-trois mille Albigeois et le roi lui-même y périrent. Le vieux comte Raymond se réfugia en Aragon; les Albigeois paraissaient anéantis. Louis, fils de Philippe-Auguste, vint encore grossir l'armée des croisés. Il fit raser les murs de Narbonne et de Toulouse; et le concile de Latran, tenu en 1215, en condamnant de nouveau les hérétiques, en prononçant la confiscation de leurs biens, et en enjoignant aux seigneurs de les punir, adjugea de sa seule autorité le comté de

Toulouse à Simon de Montfort. Cependant, Louis ayant passé en Angleterre, dont les seigneurs révoltés lui avaient offert la couronne, et Montfort ayant renvoyé une partie de ses troupes, les Albigeois respirèrent, et reprirent partout les armes. Le vieux comte de Toulouse sortit de sa retraite, et se remit en possession de sa capitale. Marseille, Avignon, Tarascon, Agen se révoltent et font cause commune avec les Albigeois. Ils sont plus puissans que jamais. L'exécrable Montfort est tué au siège de Toulouse, en 1218, et ses fils sont incapables de se maintenir dans les conquêtes de leur père. Innocent III était mort, mais l'affreuse institution qu'il a créée lui survit, et Honorius III est animé de son esprit. Il conjure le roi de France de venir au secours de l'Eglise, il lui offre le comté de Toulouse. Philippe permet à son fils d'aller se remettre à la tête des croisés. Louis assiégea vainement Toulouse, en 1220, mais ayant succédé à son père, en 1223, il se préparait à marcher contre les Albigeois avec une puissante armée, lorsqu'il apprit que le jeune comte de Toulouse, pour éviter la guerre, avait, par une feinte soumission, obtenu sa grâce de Grégoire IX. La paix fut de courte durée. Le pape, ayant appris que le comte de Toulouse et ses alliés tardaient à rentrer au sein

de l'Eglise, et montraient peu de zèle à seconder les soins charitables des inquisiteurs, fit de nouvelles instances au roi de France, de se croiser contre les hérétiques, de les exterminer, et de s'emparer du Languedoc. Louis VIII, au lieu de poursuivre ses succès contre les Anglais, accepta la donation formelle que lui fit un cardinal-légat des états du comte de Toulouse, de rechef excommunié, et marcha en Languedoc, en 1226, suivi de sa noblesse et d'un grand nombre d'évêques et d'inquisiteurs, qui, comme des vautours affamés, attendaient avec impatience qu'on leur livrât leur proie. Louis s'empara par trahison de la ville d'Avignon, après trois mois de siège. La plupart des villes du Languedoc se soumirent; Toulouse seule résista. Le roi, attaqué d'une maladie mortelle, allait retourner à Paris; mais la mort le surprit à Montpensier. Les troubles des premiers temps de la régence de Blanche de Castille, veuve de Louis VIII, ne l'empêchèrent pas d'envoyer quelques renforts au comte de Beaujeu, général des croisés, qui ravageait cruellement les environs de Toulouse, pour forcer cette ville à se rendre. Elle se rendit en effet, en 1228, à de dures conditions. Le comte de Toulouse fut dépouillé de ses états en faveur du roi de France, et de Jeanne, sa propre fille, qui

devait épouser Alphonse, frère de Louis IX. Il ne garda que l'usufruit de quelques seigneuries. Depuis ce temps, on laissa le soin d'exterminer le reste des hérétiques à la sainte inquisition, qui établit son principal siège dans la ville de Toulouse. Il est inutile de rapporter ici tous les moyens qu'elle mit en usage pour arriver à ses fins. Son nom seul suffit pour rappeler toutes les iniquités et toutes les cruautés. (1). Son in-

---

(1) Voici en peu de mots le code pénal de l'inquisition, en vers latins dignes de leur sujet :

Qui sancto obsequeris, dum mandat justa, synedro,
Suspendens laqueo crimina boja tuo,
Exilio portato, rogis imponito, ponto
Mergito, forcipibus cædito, ferto feris.
Ense feri, necato fame, serràque secato.
Compede stringe pedes, fune ligato manus.
Ossa revellito, crura refringito, rumpito membra,
Lictor, et in plures scindito particulas.
Hinc aditum ad crates reserato nudatoque fibras
Cerne sinisterius dexteriusque latus.

« Licteurs, qui obéissez au saint inquisiteur, et qui exécutez ses justes sentences, bannissez, pendez, brûlez les criminels, abîmez-les dans l'onde, tenaillez-les, ou faites-les déchirer par les bêtes féroces. Il faut les accabler de fers, les faire périr par la faim, leur briser les membres, les égorger, les couper avec la scie, les tailler en morceaux. Faites mieux encore, avant de les porter sur le gril, découvrez jusqu'aux fibres, afin que vos yeux se

troduction en France souilla long-temps le règne d'ailleurs glorieux de Louis IX. Elle pénétra sous des formes différentes, dans presque toutes les contrées de l'Europe, immolant des milliers de victimes, démoralisant les peuples, enlaçant toute la chrétienté de ses nombreuses ramifications, et raffermissant l'empire pontifical sur ses honteux fondemens, le fanatisme et l'ignorance.

Mais vers la fin du treizième siècle, une heureuse révolution vint au secours des adversaires des papes et des abus de l'Eglise; et en rendant les forces plus égales entre les deux partis opposés, prépara de loin le triomphe de la raison et de la véritable religion. Des hommes de génie consentent à parler et à cultiver la langue du peuple. L'Italie commence à avoir une littérature nationale, et non-seulement acquiert par là un puissant moyen d'instruction pour elle-même, mais encore éclaire les autres nations, et excite leur émulation. Ce mouvement une fois imprimé à l'esprit humain, rien ne pourra plus l'arrêter.

---

repaissent de plus cuisantes douleurs. » Sont-ce des hommes qui ont pu dicter et exécuter de pareils supplices?

La seconde partie de l'Histoire des Vaudois, par Léger, prouve que tout cela fut exécuté à la lettre.

Une révolution en appellera une autre, et d'heureuses innovations se succédant sans relâche, dissiperont enfin la barbarie. Vainement tous les despotismes feront-ils cause commune ensemble ; ils céderont à l'influence toute puissante des lumières. Les trois hommes immortels, qui ont eu le plus de part à ce grand événement, ne contribuèrent pas seulement d'une manière générale et indirecte à la décadence de la puissance du clergé, mais encore ils l'attaquèrent directement, si ce ne fut pas toujours dans son principe, du moins dans ses abus. Quelques citations vont prouver de quel œil ils regardaient l'impudeur avec laquelle la plupart des prêtres et sur-tout des moines, abusaient de leur influence et de l'imbécillité du vulgaire, et par quels traits ils la dépeignirent.

Dante Alighierri, Florentin (né en 1265, mort dans l'exil en 1321), gibelin, c'est-à-dire, du parti politiquement opposé aux papes, ne se contenta pas de borner l'autorité des pontifes au spirituel, dans un ouvrage latin, *sur la Monarchie ;* il se prononça avec bien plus de force contre le pouvoir temporel des papes, contre les iniquités de leur cour, et l'hypocrisie des moines, dans son immortel poëme écrit en langue vulgaire, et lu de tout ce qui savait lire.

Il osa mettre en enfer le pape Nicolas III, mort en 1280, et y assigner une place auprès de lui à ses deux successeurs Boniface VIII et Clément V (1). Rencontrant le premier, dans son voyage infernal, plongé dans un gouffre enflammé, il lui adresse de graves reproches, et sans un vieux respect pour la thiare, dit-il, il lui en ferait de plus graves encore. « Votre avarice corrompt le monde, foule les bons, élève les méchans. C'est vous, pasteurs iniques, que l'évangéliste avait en vue, quand il voyait celle qui était assise sur les eaux, se prostituer aux rois. Vous vous êtes fait des dieux d'or et d'argent... — Ah! Constantin, ajoute-t-il, que de maux a produits, non ta conversion, mais la dot dont tu fus le premier à enrichir l'Église. » A l'occasion de l'ombre du roi Mainfroi, mort excommunié, et qu'il rencontre au purgatoire, il dit que l'excommunication prononcée par un pape n'ôte pas tout moyen de rentrer en grâce auprès de l'Eternel, pourvu que l'on nourrisse une ferme espérance (2). La félicité paisible des bienheureux en paradis est un instant interrompue par un discours véhément, prononcé par saint

(1) *Voyez* la Divina comedia, inferno cant. XIX.

(2) Purgator, cant. IV.

Pierre, contre certains papes ses successeurs, contre la corruption et le luxe de leur cour (1). « Ce ne fut point notre intention, s'écrie le prince des apôtres, qu'une partie du peuple chrétien fût à la droite de nos successeurs, et l'autre à la gauche; ni que les clefs qui me furent accordées devinssent, sur des étendards, l'enseigne sous laquelle on combattrait contre des peuples qui ont reçu le baptême, ni que ma figure servît de sceau à des privilèges vendus et menteurs. C'est là ce qui souvent me fait rougir et m'enflamme de colère. On ne voit là bas dans les pâturages que des loups ravisseurs en habits de berger. O vengeance divine! pourquoi restes-tu oisive?... Quelle avilissante fin d'un commencement si glorieux! » Enfin, dans un discours que lui adresse Béatrix, sa conductrice dans le paradis, il lui fait dire, en parlant des moines prêcheurs, auxquels elle reproche de débiter en chaire des fables et des contes absurdes, pour tromper le peuple : « Ils ne cherchent en prêchant que des bons mots et des bouffonneries, et pourvu qu'ils fassent bien rire, ils se gonflent dans leur froc, et n'en demandent pas davantage; mais ce froc renferme

(1) Parad., c. XXVII.

quelquefois un tel oiseau, que si le peuple pouvait le voir, il ne viendrait pas à lui pour recevoir des pardons (1). »

Pétrarque (né à Arezzo, en 1304, mort près de Capoue, en 1374), qui ne fut pas gibelin, et qui avait même à se louer des papes, ne s'exprima pas avec moins d'amertume et de véhémence sur les scandaleux abus, et les mœurs honteuses du haut clergé romain. Il fait, dans ses lettres (2) et dans ses sonnets, une peinture effroyable de la cour d'Avignon. « Il n'y a, dit-il, dans cette nouvelle Babylone, ni charité, ni piété, ni sincérité, ni honte; de vérité encore moins: comment la divine vérité établirait-elle son séjour là où l'air, la terre, les maisons, les rues, les cours, les églises, les tribunaux et le siége papal lui-même sont remplis de mensonges? » Dans le sonnet 105, il appelle Avignon, où les papes résidaient depuis Clément V (1304), un repaire de trahisons, où se prépare tout le mal aujourd'hui répandu sur la terre; qui est esclave du vin, du lit et de la bonne chère; chez qui la luxure exerce tout son pouvoir. Il prédit sa chute prochaine. « L'avare Babylone a comblé

(1) Parad., cant. XXIX.

(2) Lettres, 4e. part.

la mesure de la colère céleste, et de ses vices impies. Il faut enfin que cette colère éclate : ses idoles seront renversées, éparses sur la terre, et ses tours, superbes ennemies du ciel, et ceux qui les habitent, seront consumés par les flammes au-dedans et au-dehors (1). » Dans un autre sonnet (2) encore, il épuise, dit Ginguéné, contre la cour romaine et contre l'église, telle qu'elle était devenue dans cette cour, toute la violence de sa bile et tout le fiel de sa plume. « Source de maux, s'écrie-t-il, asile de colère, *école d'erreurs et temple de l'hérésie*, Rome autrefois, aujourd'hui Babylone fausse et coupable, pour qui sont répandus tant de pleurs et poussés tant de soupirs ; ô forge d'artifices ! ô cruelle prison, où le bien expire, où tout le mal est produit et nourri ! ô enfer des vivans ! ce serait un grand miracle, si le Christ ne te faisait enfin sentir son courroux. *Fondée jadis dans une chaste et humble pauvreté*, tu lèves contre tes fondateurs ta tête menaçante. Courtisane effrontée ! où as-tu placé ton espérance ? dans tes adultères, et dans tes richesses immenses et *mal acquises*.

---

(1) Sonnet 106.

(2) Sonnet 107. V. Ginguéné, Histoire lit. d'Italie, t. 2, p. 555.

Constantin ne reviendra plus pour les accroître ; c'est au monde pervers à te les fournir, puisqu'il le souffre. » Tels furent les accens énergiques et véhémens qu'inspirait au plus tendre des poètes une trop juste indignation, malgré son état d'ecclésiastique, et malgré la reconnaissance que pouvaient lui faire sentir les bienfaits de la plupart des papes, ses contemporains.

Le troisième membre enfin de cet illustre triumvirat, *Jean Boccace* (1), fut plus hardi encore, et porta des coups non moins sensibles au crédit du clergé; mais il est plus difficile à citer, parce qu'il mit dans ses écrits toute la licence que les prêtres et les moines, qu'il censurait ou dont il se moquait, mettaient dans leur vie. L'hypocrisie des uns, l'effronté cynisme des autres plus odieux encore, parce qu'il ajoutait le mépris des hommes au mépris de la vertu, les faux miracles et les fausses reliques, sont tour-à-tour l'objet de sa satyre, les sujets intarissables sur lesquels s'exerce sa plume, tantôt mordante, tantôt comique. Des prêtres et des moines sont souvent les principaux héros des honteuses aventures

(1) Jean Boccace est né à Paris, d'un père florentin, en 1313; il publia le Décamerone en 1353, fut le premier professeur expliquant le Dante à Florence, et mourut à Certaldo, en 1375.

qu'il raconte. Dès la première *Nouvelle*, il introduit un scélérat consommé, qui couronne sa vie criminelle par une confession hypocrite, meurt en odeur de sainteté, et fait des miracles après sa mort. Dans la *Nouvelle* suivante, il flétrit tout le clergé de Rome, y compris le pape, par le conte d'un juif qui, ayant vu à Rome les mœurs abominables qui y régnaient, se convertit à une religion qui doit être divine, puisqu'elle subsiste toujours malgré les efforts que, par leur vie déréglée, font ses ministres pour la renverser. Enfin, dans le fameux conte des *trois Bagues*, il fit sentir la nécessité d'une sage tolérance en matière de religion.

Certainement nous ne prétendons pas insinuer par ces citations, que Boccace, Pétrarque, et le Dante doivent être considérés comme les précurseurs de Luther et de Calvin, mais du moins elles prouvent que le temps était enfin arrivé, où le clergé ne pouvait plus impunément abuser de sa position et de son influence; et que les lettres, toujours amies de la raison et de l'humanité, signalèrent leur renaissance en Occident, en déclarant la guerre à la superstition et à l'imposture.

Qu'il nous soit permis, avant de passer à Wiclef, qui commença une nouvelle période, de citer encore quelques exemples d'une oppo-

sition toujours plus caractérisée, pris chez d'autres nations que les Italiens. En France, où les abus étaient peut-être le plus sensibles, et où fleurissaient, depuis le douzième siècle, des écoles déjà devenues célèbres, sur-tout l'Université de Paris, il s'éleva au treizième et au quatorzième siècles des plaintes fréquentes contre l'hypocrisie des prêtres et des moines. « La plupart des écrivains de ce temps, dit M. Dulaure (1), semblent s'être concertés pour s'élever contre l'hypocrisie du clergé, et la corruption de ses membres. » Cependant il ne se présenta, depuis la croisade contre les Albigeois jusqu'à Pierre d'Ailly et Gerson, qui appartiennent au quinzième siècle, aucun successeur digne de remarque de Pierre Waldo et des de Bruys.

Il y en eut en Allemagne, ou du moins il y eut des hommes qui, s'ils ne se mettaient pas ouvertement en opposition avec l'Eglise, cherchaient pourtant à arrêter le torrent de la corruption, en se conduisant d'une manière exemplaire, et en enseignant une religion plus pure et une morale plus austère. Deux moines sur-tout

(1) Histoire de Paris, tome 2, Tableau moral de Paris au treizième siècle.

se distinguèrent, en dépit de leur profession, par un enseignement vraiment apostolique.

L'un fut un Dominicain, nommé *Tauler*, célèbre prédicateur, qui vivait tantôt à Cologne, tantôt à Strasbourg, où il est mort en 1361. Tandis que la doctrine intéressée de la plupart des prêtres de son temps faisait consister la piété dans l'exacte observation des lois de l'Église, dans un respect sans bornes pour ses ministres, dans l'invocation des saints et l'adoration des images, et sur-tout dans des donations en faveur des monastères et des églises (1), et qu'ils réduisaient en quelque sorte la morale à l'observation du droit canonique, dont encore on pouvait racheter l'infraction par des pénitences et par des dispenses; *Tauler*, prenant les saintes écritures pour base de son enseignement, recommandait dans ses prédications la véritable piété, et demandait qu'on s'amendât de cœur et de sentimens. Il rejetait expressément l'invocation des saints, en démon-

(1) Un article du concile tenu à Paris en 1221, enjoint à tous les ecclésiastiques d'exiger des legs par testament. Voy. *Fleury*, Hist. de l'égl., t. 16. Ce concile était d'ailleurs animé d'un assez bon esprit; ce qui résulte des prohibitions qu'il décréta contre de nombreux abus. On y eut peu d'égards, si ce n'est à l'article des legs.

trant la nécessité de mettre sa confiance en Dieu seul. Une des opinions les plus remarquables de *Tauler*, est celle que Rousseau a défendue depuis avec tant d'éloquence. Il regardait la nature humaine comme bonne en elle-même, et nullement comme corrompue. *Un homme vraiment naturel est un homme pur*, disait-il. Il est plus naturel d'être vertueux que vicieux. Mais cette noblesse de notre nature se corrompt, livrée à elle-même; elle ne devient vraiment incorruptible que par un commerce intime, la réunion avec la Divinité (1).

Nous joignons à *Tauler* un autre de ses compatriotes, le célèbre auteur du livre de *l'Imitation de J. C.* Il appartient, à la vérité, plutôt au quinzième siècle qu'au quatorzième, mais il eut beaucoup de rapport avec ce moraliste mystique, et contribua avec lui à répandre le goût d'une morale plus pure et d'une doctrine plus biblique.

Thomas a Kempis, qui nous paraît réunir le plus de titres à être regardé comme l'auteur de cette remarquable production, naquit à Kem-

(1) Ses ouvrages ont été recueillis par le célèbre *Spener*, sous le titre : Joh. Tauleri predigten, samt dessen ubrigen geistreichen schriften. Francf., 1703.

pen, petite ville de l'ancien électorat de Cologne, vers 1380. Elevé dans l'estimable congrégation *des Clercs de la vie commune*, à Windesheim, où il fut nourri de la lecture de la Bible et de Sénèque, il entra lui-même dans cet ordre à Zwoll, dans les Pays-Bas. Tout ce qu'on sait de sa vie prouve qu'il s'appliquait à imiter les apôtres dans sa conduite, comme il imita leur style dans ses écrits. Il écrivit plusieurs ouvrages, notamment sur les devoirs d'un bon moine, et sur la vie monastique; mais le plus remarquable est celui de *l'Imitation de J. C.*, ouvrage qui a été traduit dans toutes les langues européennes et même en arabe, et dont il y a eu plus de dix-huit cents éditions latines. Il méritait l'empressement général avec lequel il fut reçu, et peut-être un des philosophes les plus spirituels du dix-huitième siècle, Fontenelle, avait-il raison de dire que « c'était le plus beau livre qui soit sorti des mains des hommes, puisque le N. T. n'est point un ouvrage humain.» Il fut un heureux symptôme des progrès du temps. Il ne contient pas seulement une morale pure, et toute conforme à l'esprit du christianisme, mais aussi des passages évidemment di-

(1) Il y en a eu, suivant le savant M. Barbier, soixante traductions françaises.

rigés contre les opinions dominantes et sur-tout contre le vain fatras de la prétendue science des Scolastiques. « A quoi te sert-il, dit-il, de disserter savamment sur la Sainte-Trinité, si par ton humilité tu ne parviens à lui plaire. Ce ne sont pas de grands mots et de fastueux discours qui font l'homme juste et pieux, mais bien une vie vertueuse. Ne t'énorgueillis pas de ta science, et songe que tu ignores bien plus de choses que tu n'en sais. Le plus grand nombre aime mieux savoir beaucoup que de vivre saintement. »

Il est à croire que ce livre ne contribua pas peu à préparer les esprits à la grande révolution morale qui allait bientôt éclater, et dont la cour romaine put bien reculer le terme fatal, mais qu'aucune puissance humaine ne pouvait empêcher d'arriver. Les adversaires des opinions dominantes se multipliaient dans tous les pays, à mesure que les lumières y pénétrèrent. Le plus redoutable et le plus déclaré des ennemis du papisme, au quatorzième siècle, fut l'anglais *Wiclef*. Il avait été devancé dans son propre pays par *Lollard*, qui dès le treizième siècle apporta en Angleterre la doctrine des Vaudois, et par un Franciscain, des ouvrages duquel il est très-probable qu'il profita. C'est *William Occam*, né vers le commencement de ce

même siècle à Ockham, dans le comté de Surrey. On le regarde comme le chef de la secte philosophique des *nominaux*, la moins mauvaise des sectes scolastiques; et il eut assez d'indépendance d'esprit pour qu'on puisse le mettre aussi bien parmi les devanciers de *Bacon*, le restaurateur de la philosophie moderne, que parmi ceux de Luther. Il fut un ennemi déclaré des papes, ainsi que beaucoup d'autres membres de son ordre; mais il alla plus loin qu'aucun d'eux. Le célèbre Selden représente ses écrits contre la puissance ecclésiastique, comme les meilleurs qui aient été composés avant l'époque de la réformation. Non-seulement il défendait les droits du pouvoir séculier contre les usurpations de l'Eglise, en développant les paroles de J. C., *mon empire n'est pas de ce monde;* mais encore accoutumé à ne reconnaître aucune autorité en matière de philosophie, il osa attaquer l'infaillibilité des papes en matière de religion, en reprochant à plusieurs d'entre eux des erreurs graves, et en exposant les contradictions qui se trouvent entre leurs décisions. On sait trop peu de la vie *d'Occam*, qui mourut vers 1350, pour pouvoir expliquer par quels moyens il sut se soustraire à la persécution. Les Lollards et les Occamistes subsistèrent, et furent

persécutés jusqu'au milieu du siècle suivant. Le plus célèbre entre ceux qui marchèrent sur leurs traces fut *Wiclef*, par lequel nous terminerons cette longue notice sur les hommes qu'on peut regarder comme ayant plus ou moins, durant les douzième, treizième et quatorzième siècles, préparé les voies aux réformateurs.

Jean Wiclef naquit à Wickliffe, bourg dans le comté d'Yorck, en 1324, vers la fin du règne du faible et malheureux Édouard II. Il fit ses études à l'Université d'Oxford, et se voua à la théologie. On a dit qu'il ne s'éleva dans la suite contre la puissance du pape, que dans des vues personnelles et par esprit de vengeance; cependant, dès 1356, âgé seulement de trente ans, et lorsque son ambition n'avait encore essuyé aucun refus, il publia un traité *contre les Bénéficiers*; et, en 1360, un autre contre *les ordres mendians;* ce qui prouve que dès les commencemens de sa carrière il avait des vues de réforme et d'opposition. Néanmoins il parait que des motifs personnels se joignirent en effet à l'amour de la vérité, dont il avait depuis long-temps donné des preuves. Nommé en 1360 président du collége de Baliol et curé de Sylingham, il devint en 1365 principal du collége de Cantorbéry, à Oxford. Quelques années après Langham,

archevêque de Cantorbéry, le destitua de cette place, sans autre motif que celui de la donner à un de ses protégés. *Wiclef* appela de cet acte arbitraire au pape Urbain V, qui donna gain de cause au prélat. En 1372, *Wiclef* fut reçu docteur en théologie, et nommé professeur de cette faculté à Oxford. Bientôt après il sollicita l'évêché de Wincton; mais le pape refusa de ratifier son élection, ce qui prouve que déjà il passait pour être peu favorable aux intérêts ultramontains. Alors devenu plus fort de ses propres ressentimens, s'il faut en croire des historiens peut-être infidèles, et plus frappé des abus, il résolut de laisser un libre cours à des pensées depuis long-temps méditées, et d'engager sans détour une lutte inégale avec la puissance du pape et du clergé. Ses premiers coups furent dirigés contre les exactions de la cour de Rome, contre la suprématie du Saint-Siége, et contre ses milices, les ordres mendians. Se fondant sur les saintes écritures et sur les antiquités ecclésiastiques, il émit sur le pape, le haut clergé, les moines et sur la discipline en général, à peu près les mêmes opinions que les réformateurs du seizième siècle.

Appliquant ces principes aux intérêts de sa patrie, il soutint que le peuple anglais ne pouvait sans honte continuer de payer à l'évêque

de Rome l'impôt appelé le denier de saint Pierre. L'Angleterre était alors une des provinces les plus productives du nouvel empire romain, et une de celles qui étaient exploitées avec le plus d'impudence. Voici le tableau que Hume a fait de ces exactions sous le roi Henri III, au milieu du treizième siècle ; les choses avaient peu changé du temps de Wiclef : « Le pape tirait de l'Angleterre les revenus de tous les bénéfices vacans, le vingtième de tous les revenus ecclésiastiques sans exception, en outre le tiers de tous ceux qui excédaient cent marcs par an, la moitié de tous les revenus des non-résidens (raison de plus pour conférer beaucoup de bénéfices à des italiens, et pour en donner plusieurs à la même personne ; le chapelain du roi en avait sept cents à-la-fois). En 1240, le légat Othon obtint, par des intrigues et par des menaces, de fortes sommes des prélats et des couvens, et on dit qu'il emporta du royaume plus de numéraire qu'il n'y en laissa. Le produit des bénéfices du clergé italien en Angleterre fut estimé à 60,000 marcs par an, somme qui surpassait les revenus annuels de la couronne. Le pape réclamait les biens de tous les ecclésiastiques morts sans avoir fait de testament; il prétendait hériter de toutes les sommes gagnées par usure; enfin il levait des contributions volontaires sur

le peuple, et quand le roi faisait mine de vouloir s'opposer à ces exactions, il était menacé des censures de l'Eglise. » (1)

Tel fut l'odieux et impie usage que la hiérarchie romaine avait fait de l'empire, que les circonstances lui avaient donné sur les esprits, et qu'elle aurait dû exclusivement employer à les éclairer, à les civiliser; et c'est ainsi que le divin christianisme était devenu entre ses mains un vil moyen de finance. *Wiclef* fit sentir toute l'inconvenance d'un pareil ordre de choses; il demanda que le clergé, renonçant à ses immenses richesses en faveur de l'Etat et des pauvres, à ses immunités et à son indépendance en faveur de l'ordre public, rentrât dans ses véritables fonctions, qui étaient de consoler, d'exhorter et d'éclairer les hommes.

C'était vers la fin du règne brillant d'Édouard III. Les circonstances étaient favorables; et bien que l'esprit du temps ne fût pas encore assez avancé pour admettre à la fois, et sans le concours du haut clergé, toutes les innovations raisonnables en elles-mêmes que la doctrine de *Wiclef* tendait à introduire dans l'Eglise, au moins il put émettre impunément ses opinions,

(1) *Hume*, Hist. of Engl. ch. XII. an. 1253.

que dans d'autres circonstances on punissait d'ordinaire d'une peine plus sévère que le vol et l'homicide. Édouard III nourrissait un vif ressentiment de ce que la cour de Rome lui avait refusé les décimes sur les biens ecclésiastiques ; il en voulait à son clergé, qui s'était excusé de lui fournir des subsides, sur la crainte d'encourir la censure du souverain pontife. Le duc de Lancastre, second fils du roi, menacé des foudres du Vatican, s'était vu forcé de licencier une armée qu'il avait levée à grands frais, pour faire valoir les prétentions de sa femme au trône de Castille. Il protégea *Wiclef*, qui trouvait aussi de nombreux partisans parmi les prêtres séculiers, en général plus favorables aux intérêts de leur pays, et irrités de la manière arbitraire et abusive dont les délégués de Rome conféraient les bénéfices. Encouragé par ses suffrages, le nouveau prophète prêcha dans la chaire, enseigna dans l'école que le pape, ni les évêques, n'avaient le droit d'excommunier les souverains; que les mauvais prêtres ne pouvaient administrer les sacremens, et d'autres opinions semblables. Quelquefois il parcourait l'Angleterre jusqu'à Londres, allant pieds nus, simplement vêtu, faisant partout des disciples par l'austérité de ses mœurs et par le feu de sa parole. Grégoire XI,

informé du progrès de *l'hérésie*, ordonna à l'évêque de Londres et à l'archevêque de Cantorbéry de faire saisir *Wiclef* et d'examiner ses opinions. Le premier le cita devant son tribunal. Il y vint, accompagné du duc de Lancastre, qui gouvernait alors le royaume ; et ayant donné quelques explications sur les trois prétendues erreurs qu'on lui reprochait, il fut renvoyé absous.

Enhardi par ce succès, il donna un plus grand développement à sa doctrine. Il établit en principe, que les saintes écritures devaient être la seule règle de la foi, de la morale et de la discipline ; et pour mettre un plus grand nombre d'esprits en état de les lire, il traduisit le N. T. en anglais. Appuyé sur le texte sacré, il argumenta victorieusement contre l'autorité du pape, et toute hiérarchie contraire à la simplicité primitive. Il se déclara contre la plupart des usages de celle de son temps, comme étant des innovations pernicieuses, introduites à la faveur des ténèbres, contre la confession auriculaire, le culte des saints, les pélerinages, les jeûnes, le trop de cérémonies en général, comme nuisibles à la véritable piété, contre la vente des indulgences, les vœux monastiques, le célibat des prêtres. Quant aux dogmes, il niait la présence réelle, et admettait la prédestination, d'après saint Augustin.

Si toutes ces opinions nous paraissent aujourd'hui bien ordinaires et bien peu hardies, elles annonçaient alors des connaissances et une hardiesse étonnantes. En voici d'autres qui ne semblent pas encore bien communes aujourd'hui, et dont quelques-unes peut-être mériteraient de le devenir. Il regardait tout homicide comme immoral, sans en excepter la peine capitale, infligée par la justice publique. Comme la secte respectable des *amis*, vulgairement appelés quakers, il déclarait toute guerre antichrétienne, ainsi que la prestation du serment; opinions qui font plus d'honneur au cœur de ceux qui les embrassent qu'à leur connaissance des hommes. Une des assertions de *Wiclef* est sur-tout remarquable et importante : selon lui les erreurs, même les plus condamnables, ne sont pas les seules hérésies; les immoralités en sont d'aussi réelles, parce que, disait-il, il était impossible que celui qui croyait véritablement persévérât dans le mal (1), et qu'un chrétien moralement bon ne pouvait pas être regardé comme hérétique, quelle que fût d'ailleurs l'apparence. En effet, dans la multitude d'explications possibles de plusieurs points de doctrine, ne vaudrait-il pas mieux juger de

(1) Wiclefi Trialog. lib. III, cap. II.

l'orthodoxie de chacun par sa conduite morale plutôt que par son adhésion souvent gratuite à telle ou telle façon de penser, puisque J. C. lui-même a dit : c'est à leurs fruits que vous reconnaitrez mes disciples?

Cette dernière opinion était au-dessus du siècle de *Wiclef;* et cela n'est pas étonnant, puisque dans le nôtre même elle a encore tant de peine à s'établir généralement. Mais en rejetant la subtile distinction entre les péchés appelés *véniels* et ceux nommés *mortels*, dont on abusait si fort de son temps, il donnait à ses contemporains une leçon aussi utile qu'elle était sage. Il disait que, ne sachant pas quels péchés étaient véniels ou mortels, les hommes devaient s'efforcer d'éviter le péché en général, parce que tout péché était indigne du chrétien, et une ingratitude envers la Divinité.

Grégoire XI, irrité de l'indulgence des prélats anglais, qui avaient absous ce redoutable adversaire, condamna les propositions de *Wiclef*, et ordonna à l'Université d'Oxford de le remettre entre les mains de l'évêque de Londres et de l'archevêque de Cantorbéry, qui devaient de nouveau instruire son procès. Il adressa en même temps un bref au roi, l'avertissant que les erreurs de *Wiclef* n'étaient pas moins dangereuses pour

le trône que pour l'autel. Richard II, âgé seulement de onze ans, venait de succéder, en 1377, à son ayeul. Le duc de Lancastre, régent, ne cessa de protéger *Wicleff*, durant la minorité de Richard. La princesse de Galles, mère du jeune roi, prit également son parti, et défendit aux prélats assemblés à Cantorbéry, où le réformateur n'avait pas hésité à se rendre, de prononcer aucune peine contre un aussi saint homme. Il promit néanmoins de garder le silence sur les articles condamnés, qui étaient seulement relatifs aux dogmes. Le schisme qui éclata à la mort de Grégoire XI, en 1378, lui fournit une nouvelle occasion de reproduire sa doctrine. La chrétienté était divisée entre Urbain VI et Clément VII. L'Italie, l'Allemagne, la Hongrie, le Portugal et l'Angleterre reconnurent Urbain; l'Espagne et la France suivirent avec la reine de Naples le parti de Clément. L'Europe était ensanglantée par la scandaleuse querelle des deux orgueilleux pontifes. Urbain VI fit prêcher en Angleterre une croisade contre la France. *Wicleff* alors éclata de nouveau, et s'éleva contre cette croisade impie avec toute l'indignation qu'elle devait inspirer. Il adressa au parlement, sous le titre de *remède contre le schisme*, un mémoire contre les prétentions du pape et les

usurpations du clergé. Le mémoire fut rejeté, et son auteur fut cité, pour la troisième fois, devant les prélats anglais, assemblés en concile national à Londres, par Guillaume de Courtenay, primat du royaume et légat du Saint-Siége. Sa doctrine fut condamnée. Abandonné par le duc de Lancastre, à qui Urbain venait d'adjuger la Castille, dont le roi avait reconnû l'anti-pape, *Wiclef* comparut, et, pour conserver sa liberté, eut la prudente faiblesse de signer une déclaration, qui dans la forme n'était qu'un adoucissement de ses principes, mais qui au fond était une véritable rétractation. On ne put prononcer aucune peine afflictive contre lui, parce que les lois anglaises ne punissaient pas encore l'hérésie. Seulement le roi publia une *proclamation* ou ordonnance contre les Wiclefites, et enjoignit à l'Université d'Oxford de rayer leur chef de la liste de ses membres, avec tous ses adhérens. *Wiclef*, retiré dès-lors dans son rectorat de Lutterword, dans le comté de Leicester, y vécut encore deux années, et mourut d'apoplexie, l'avant dernier jour de l'an 1384. Le clergé, irrité de le voir échapper à sa vengeance, ne manqua pas de représenter au peuple son genre de mort comme un jugement visible du ciel, et comme une preuve manifeste de sa damnation éternelle.

Les écrivains catholiques, oubliant à combien de désordres les prétentions du clergé avaient donné lieu avant la réformation, essayent communément de rattacher à l'histoire de *Wiclef* celle des mouvemens populaires qui éclatèrent pendant la minorité de Richard II. L'impassible historien *Hume*, qui était assez porté à juger sévèrement l'enthousiasme religieux, de quelque côté qu'il se montrât, pour que tous les partis puissent s'en rapporter à lui dans ces matières, en a agi autrement. Il parle de ces troubles avec beaucoup de détails, sans seulement nommer *Wiclef* et les Wiclefites, dont il traite séparément dans les considérations placées à la fin du règne de Richard, sans leur attribuer aucune part à ses troubles.

En effet, quoique les prédications de *Wiclef*, dans lesquelles il mêlait rarement de la politique locale, puissent avoir eu une influence indirecte sur ces mouvemens populaires, lui et les siens y restèrent constamment étrangers. La cause réelle de ces soulèvemens fut la tyrannie féodale ; la levée arbitraire d'un nouvel impôt en fut l'occasion. « Les faibles progrès » que commencèrent à faire, durant cette époque, » les arts et la science du gouvernement, avaient » porté les peuples, dans divers états de l'Eu-

» rope, à souhaiter une meilleure condition, et à » murmurer contre les fers dont une noblesse » altière les tenait enchaînés depuis si long- » temps. Les soulèvemens du peuple en Flan- » dre et des paysans en France furent les effets » naturels de ces commencemens de l'esprit » d'indépendance ; la nouvelle de ces événemens » ayant été apportée en Angleterre, où l'escla- » vage personnel était plus général que dans » aucune autre contrée de l'Europe, avait pré- » paré les esprits à l'insurrection. Un prédica- » teur séditieux et populaire, nommé Jean » *Ball*, parcourant les campagnes, parlait à » ses auditeurs de la première origine du genre » humain d'une souche commune ; de leurs » droits égaux à la liberté et à tous les biens de » la nature ; de la tyrannie des distinctions arbi- » taire, etc. Ces doctrines, si agréables au peuple » et si conformes aux idées d'une primitive » égalité, gravées au fond de tous les cœurs, » furent avidement accueillies par la multitude, » et préparèrent la sédition, que la taxe nou- » velle fit bientôt éclater (1). » L'historien auquel nous empruntons ce récit, raconte ensuite la manière dont cette insurrection éclata. Elle

(1) Hume, Hist. of Engl. chap. XVII, Richard II, a. 1378.

commença dans un village du comté d'Essex, où un forgeron assomma un collecteur insolent ; action criminelle sans doute, contraire aux lois de tout état, et plus encore aux préceptes du vrai christianisme auquel *Wiclef* voulait ramener ses compatriotes, mais excusable, jusqu'à un certain point, dans un père qui a vu un commis porter une main brutale sur sa fille, et qui, dans ce moment critique, armé d'un marteau, s'est trouvé prêt à suivre le mouvement irréfléchi auquel dut le porter sa colère paternelle. Les assistans y applaudirent, et en peu de temps la flamme de la sédition se répandit dans toutes les contrées voisines. Elle trouva des chefs, qui commirent les plus atroces cruautés. C'étaient tous des hommes des dernières classes du peuple, et l'on ne voit point de Wiclefites parmi eux. Il est vrai qu'ils firent périr l'archevêque-primat ; mais ce prélat était en même-temps ministre du roi, et comme tel, il eut le même sort que le grand-trésorier et d'autres personnes de distinction. Nous ne pousserons pas plus loin le récit de ces déplorables effets de la tyrannie, aux prises avec la licence : ils n'appartiennent pas à l'histoire de *Wiclef*. On pourrait reprocher à ce docteur plutôt une certaine facilité à céder, quand il se voyait menacé, qu'un

enthousiasme fanatique, si l'on ne se rappelait combien son incarcération ou son martyre eût été inutile à la bonne cause.

Il laissa divers écrits, tant en latin qu'en anglais, dont plusieurs sont restés inédits. Le plus important est celui qui est intitulé *Trialogus*. Il a été réimprimé plusieurs fois, entr'autres à Francfort et Leipsick, sous le titre de *Dialogorum libri IV*, in-4°., par L. P. Wirth. Il écrivit aussi, en anglais, une espèce de catéchisme, intitulé : *Le pauvre Paysan*, qu'une généreuse pitié pour les malheureux habitans des campagnes lui avait dicté, et où il leur enseignait, non à se révolter contre leurs oppresseurs, mais à supporter avec résignation les misères de cette vie, dans l'attente d'une meilleure (1). Ce livre n'a pas été imprimé.

Pierre Payne, l'un de ses disciples, passant d'Angleterre en Bohême, y apporta la doctrine de son maître ; Jean Huss l'adopta, quant à la hiérarchie ecclésiastique. Le concile de Constance, de 1414, par une contradiction manifeste qui caractérise cette assemblée, et l'époque où elle fut tenue, tout en abaissant les papes et en

(1) Voyez sur la vie et les ouvrages de Wiclef : *Lewis*, history of the life and sufferings of J. Wicleffe. Lond. 1720.

nourrissant des vœux de réforme; condamna quarante-cinq articles de *Wiclef;* et en regrettant de ne pouvoir livrer au même bûcher, *Jean Huss* et *Jean Wiclef*, il ordonna du moins que les ossemens de ce dernier seraient exhumés et brûlés. Ce décret fut exécuté. Le supplice de *Jean Huss*, et la violation du tombeau de *Wiclef* font leur apologie. Puisque leurs adversaires usèrent de pareilles représailles, sans doute la guerre qu'ils leur avaient déclarée fut juste, et dans l'intérêt de l'humanité. C'est à ce titre que les protestans les ont adoptés, et qu'ils leur ont assigné une place honorable dans leurs annales.

J. Willm.

JEAN HUSS.

On a vu dans la vie de Pierre Waldo, qu'il termina sa carrière apostolique dans la Bohême. C'est de lui que, dans son histoire de ce royaume, AEneas Sylvius fait descendre les *frères de Bohême*, qu'on appelait aussi *Picards* et *Vaudois*; on prétend même qu'ils tiraient leurs pasteurs du Dauphiné et du Piémont jusqu'en 1391, qu'une violente persécution éclata contre eux. La nouvelle des prédications de *Wiclef* ranima leurs espérances et leur courage, et augmenta leur nombre : ses ouvrages furent apportés en Bohême, et même traduits en langue vulgaire. Parmi ceux qui embrassèrent avec le plus d'ardeur la doctrine de *Wiclef*, sauf son sentiment sur l'Eucharistie et quelques autres points moins importans, se trouvaient deux professeurs distingués de l'université, *Jean Huss* et *Jérome de Prague*, devenus célèbres par leurs malheurs et par leur constance, et respectables à jamais, puisqu'ils

aimèrent mieux perdre la vie par un supplice cruel, que de trahir les intérêts sacrés de la vérité.

Jean Huss naquit de pauvres parens, dans un village de Bohême, dont il prit le nom, suivant la coutume du temps où il vivait. Il fit ses études à l'université de Prague, qui avait acquis une si grande célébrité, que des milliers de jeunes gens de tous les pays venaient en suivre les cours. Après y avoir pris tous les grades, il en fut nommé recteur en 1409. Son talent pour la prédication lui procura la place de curé de l'église de Bethléem, dans la même ville, et celle de confesseur de Sophie de Bavière, femme de Venceslas, roi de Bohême.

Il connut de bonne heure les opinions de *Wiclef* sur la hiérarchie sacerdotale, et ne put se défendre d'en reconnaître la justesse, non plus que de partager son indignation des désordres et des abus qui déshonoraient l'Eglise. Sa franchise et son amour de la vérité ne lui permirent pas de déguiser ses sentimens : il les prononça sans aucune réticence, et avec toute la hardiesse que, malgré le danger, l'ardeur de servir leurs semblables inspire aux hommes de bien.

Huss avait à redouter déjà de nombreux ennemis : la plupart des ecclésiastiques se croyaient

personnellement attaqués par ses prédications; dans lesquelles, avec une sainte énergie, il s'élevait contre la corruption du clergé, contre l'abus des indulgences, et même contre l'autorité des souverains pontifes. Une autre cause des ressentimens et des haines dont il devint l'objet, fut la chaleur avec laquelle il usa de son influence pour faire cesser, dans le conseil académique de l'université de Prague, où les Allemands accouraient en foule, la prépondérance qu'ils y avaient usurpée, au détriment des sujets de la Bohême. Les Allemands furent tellement irrités de cet acte de justice, qu'une grande partie d'entre eux quitta la ville de Prague, et alla fonder l'université de Leipsick. On n'attendait qu'un prétexte pour éclater contre Jean Huss : ce prétexte se présenta, lorsqu'il eut commencé à manifester son estime pour Wiclef, et à traduire quelques-uns de ses écrits en langue bohême. Dès ce moment, les dénonciations contre lui arrivèrent de tous côtés à la cour de Rome.

L'an 1411, le pape Jean XXIII le cite à comparaître à jour fixe devant son tribunal. Huss ne croit pas qu'il soit prudent d'obéir en personne à cette injonction ; mais, à la prière de la reine Sophie, de la noblesse de Bohême, de la ville et de l'université de Prague, le roi

Venceslas écrit au pape en faveur de l'accusé. « Jean Huss, lui dit-il, tout innocent qu'il est, » se voit en butte à tant de calomnies, qu'il ne » peut entreprendre le voyage de Rome sans » courir le risque d'être assassiné sur la route. » Je prie donc votre Sainteté de le dispenser » de faire ce voyage, et d'envoyer en Bohême » des légats qui examineront si réellement une » fausse doctrine s'est répandue dans mon » royaume ; je prends à ma charge tous les frais » de la légation. » De son côté, Jean Huss députe des fondés de pouvoirs pour comparaître à sa place au jour indiqué.

Bientôt son procès est instruit par le cardinal Colonne, et ce cardinal le déclare publiquement excommunié. Huss appelle au pape de de cette sentence ; le pape lui donne pour juges les cardinaux d'Aquilée, de Venise et d'autres. Ceux-ci confirment la sentence ; Jean Huss est de nouveau condamné, et de plus ses fondés de pouvoirs, qui continuaient leur poursuite, sont maltraités et emprisonnés. Révolté de l'injustice avec laquelle on a procédé à son égard, Huss en appelle au concile futur.

Le fameux schisme d'Occident durait encore. Trois papes, Jean XXIII, Grégoire XII et Benoît XIII, se disputaient la tiare, s'excom-

muniant réciproquement et anathématisant, chacun de son côté, les rois et les nations qui reconnaissaient le titre d'un rival.

Le pape Jean XXIII venait de publier une bulle tendant à ordonner une croisade contre Ladislas, roi de Naples, qui soutenait Grégoire XII. Du fond de son village où il s'était retiré après son excommunication, Jean Huss fit paraitre des observations, qui avaient pour objet de relever l'absurdité des motifs de cette bulle et des indulgences qu'elle promettait à ceux qui s'y soumettraient. Il démontra que la croisade ordonnée était contraire à l'esprit de l'Evangile, parce qu'elle soulevait des chrétiens contre des chrétiens; parce que la bulle, qui mettait en interdit le royaume de Naples, ne protégeait la moitié de l'Eglise que pour détruire l'autre moitié. « Le pape, disait-il, ne peut faire la » guerre que pour des intérêts purement tem- » porels : Jésus-Christ n'a par permis à saint » Pierre de s'armer pour lui sauver la vie. Si le » souverain pontife avait le pouvoir de faire la » guerre pour défendre sa prérogative, il fau- » drait que sa vie et sa dignité lui fussent plus » précieuses que la vie de Jésus-Christ. »

Ces observations produisirent un grand effet : le pape Jean XXIII l'éprouva. Il ne s'était

jamais piqué d'être un imitateur zélé du Christ ; tremblant sur son trône, il ne songeait et ne travaillait qu'à le conserver ; mais sa bulle ne lui fut pour cela d'aucun secours.

L'an 1413, Jean Huss publia son *Traité de l'Eglise*, le plus important de ses ouvrages. Il y renouvelle la doctrine de Wiclef, la présente avec toute la force de la dialectique, et la justifie par des passages tirés de l'Ecriture sainte. « L'Eglise, dit-il, est un corps mystérieux. » Jésus-Christ en est le chef; les justes et » les prédestinés en sont les membres. Ceux-ci » ne peuvent en être séparés par une injuste ex- » communication ; leur conscience doit suffire » pour les rassurer contre l'injustice. Les réprou- » vés, sous aucun rapport, ne sont considérés » comme de vrais membres de l'Eglise ; ayant » le droit de participer au culte et aux sacre- » mens, ils se trouvent dans le corps de cette » Eglise, mais ils n'en font point partie : sem- » blables à ces humeurs vicieuses qui se for- » ment dans le corps humain, et cependant » n'ont aucune homogénéité avec le corps hu- » main. Le souverain pontife, les cardinaux, » les évêques appartiennent au corps de l'Eglise, » et le souverain pontife n'en est point le chef. » Quand il n'y aurait ni pape, ni cardinaux,

» l'Eglise n'en subsisterait pas moins. Le pape,
» les cardinaux, les évêques, les prêtres cessent
» d'être membres de l'Eglise, s'ils sont en état
» de péché mortel. Si, dans l'exercice du saint
» ministère, comme successeurs des apôtres,
» le pape et les évêques exercent le pouvoir de
» lier et de délier, ce pouvoir ne lie ni ne délie
» rien par lui-même, mais seulement par Jésus-
» Christ, puisque, pour justifier un pécheur, il
» faut une puissance infinie qui n'appartient
» qu'à la divinité. La contrition suffit donc pour
» la rémission des péchés; l'absolution ne les
» remet pas, elle ne fait que les déclarer remis.
» Sans doute les évêques ont droit à l'obéissance
» des fidèles, mais l'Ecriture n'ordonne qu'une
» obéissance raisonnable. Les chrétiens ont,
» pour les conduire, un guide plus sûr que la
» parole des hommes: c'est la parole divine;
» or cette parole est toute entière dans les
» livres saints. »

Une doctrine qui dégageait ainsi les consciences de tant de vains scrupules, enfans de la superstition, et qui n'enchaînait point la raison, eut de nombreux partisans. Elle fut adoptée avec ardeur par la plus grande partie de la jeunesse studieuse assemblée à Prague, et par la majorité des seigneurs de la Bohême. On sent bien que

cet éclatant succès dut être un nouveau prétexte de persécution contre Jean Huss. Plus animés que jamais, ses ennemis le poursuivirent avec acharnement, et la cour papale reçut une foule de violentes dénonciations. Accusé de tous les côtés, Jean Huss ne put résister à l'orage. Le roi Venceslas lui-même se vit contraint de le presser de comparaître devant le concile général qui s'assemblait à Constance, et auquel Huss avait appelé de son premier jugement. L'empereur Sigismond lui envoya un sauf-conduit. L'inquisiteur du diocèse de Prague déclara qu'il avait eu des relations très-fréquentes avec ce théologien, et qu'il n'avait jamais aperçu la plus petite erreur dans sa doctrine. Muni de cette attestation et du sauf-conduit de l'empereur, Jean Huss avait droit de croire que sa liberté et sa vie ne pouvaient courir aucun danger, et qu'elles seraient partout respectées. Avec la sécurité d'un homme qui ne soupçonnait aucun piége, et sur-tout qui ne se doutait pas que son arrêt fût prononcé d'avance, il se mit donc en route pour Constance, et y arriva au mois de novembre 1414.

On ne troubla point d'abord sa tranquillité; mais vingt-trois jours après son arrivée, il voit entrer chez lui l'évêque d'Augsbourg et l'évêque

de Trente, accompagnés du magistrat de Constance; au nom du pape et des cardinaux, ils lui annoncent qu'ils sont prêts à l'entendre. « Je » ne suis point venu, leur répond-il, pour » plaider ma cause devant le pape et les cardi- » naux, mais pour faire, dans l'assemblée géné- » rale du concile, les réponses que Dieu voudra » bien m'inspirer sur toutes les questions qui » pourraient m'être adressées. Si vous le vou- » lez, je ne refuse pas de me présenter devant » les cardinaux. Quand même j'en serais mal » reçu, j'ai assez de confiance en Dieu pour croire » que j'aimerais mieux mourir que de nier la » vérité, telle que les livres saints me l'ont fait » connaître. » Toujours confiant dans la foi impériale attestée par son sauf-conduit, Huss suit les deux évêques; s'il eut résisté, des hommes armés étaient cachés dans l'auberge et les maisons voisines pour le contraindre à obéir.

Il se présente devant les cardinaux. — « Vous » êtes accusé, lui disent-ils, de répandre en » Bohême des erreurs graves contre la foi. Nous » vous avons mandé pour savoir au juste ce » qui en est. — J'aimerais mieux, répond Jean » Huss, faire le sacrifice de ma vie que de sen- » tir le poids d'une erreur sur ma conscience. » Je suis venu d'autant plus volontiers au con-

» cile, que je suis prêt à reconnaître l'erreur » même la plus légère, si toutefois elle m'est » démontrée. » Les cardinaux se retirent après cette réponse, dont ils semblent satisfaits. Cependant, malgré son sauf-conduit, Jean Huss est jeté dans une prison; cette prison est si malsaine, qu'il éprouve bientôt de violens accès de fièvre, et qu'on désespère de ses jours. Les pères du concile craignent alors que, par une mort naturelle, il n'échappe au sort qu'ils lui préparent. Des médecins sont chargés de le soigner; on cherche à conserver la victime qu'on veut immoler.

Un événement qui attira toute l'attention des pères du concile fit suspendre la procédure. Ayant refusé de se démettre de la tiare, comme il s'y était engagé, et s'étant imprudemment, ainsi qu'il le disait, *jeté dans la fosse aux renards*, en allant à Constance, Jean XXIII était accusé lui-même, devant le concile, d'une série de crimes, dont quelques-uns étaient loin d'être prouvés, mais dont plusieurs n'étaient que trop réels. Ce pape, qui avait fait le métier de corsaire avant de prendre l'état ecclésiastique, et qui, dans cette nouvelle carrière, était toujours le même, n'avait songé qu'à piller. Les principaux chefs d'accusation dont on le chargeait étaient d'avoir exercé toutes les espèces de simonies;

d'avoir été, pendant ses légations, le fléau des peuples; d'avoir empoisonné le pape Alexandre V pour lui succéder ; de s'être montré l'oppresseur des pauvres, l'ennemi de la justice, l'appui des méchans, l'idole des simoniaques, l'esclave des voluptés, la sentine des vices, le scandale de l'Eglise ; d'avoir été un marchand public de prélatures, de bénéfices, de reliques et de sacremens ; enfin, d'être un dissipateur des biens de l'Eglise romaine, un homicide, un parjure, un fauteur du schisme, un hérétique, un impie. Effrayé de tant d'accusations, ce pontife résolut de s'évader de Constance. Frédéric, duc d'Autriche, donna un tournoi pour lui en faciliter les moyens. Jean XXIII s'échappa, déguisé en palefrenier, le 23 mars 1415 ; mais il fut saisi à Fribourg, transporté dans un château voisin, ensuite déposé le 29 mai de la même année, et retenu dans une prison, d'où il ne sortit que trois ans après, lorsqu'il eut reconnu Martin V.

Mais Jean Huss était réservé à un sort plus rigoureux. Déchus de leur pouvoir par la fuite de leur maître, les ministres du pape livrèrent leur prisonnier aux cardinaux et à l'empereur. Le concile, à son tour, le mit entre les mains de l'évêque de Constance ; ce dernier le fit con-

duire au-delà du Rhin, dans la tour d'une citadelle des environs ; là, par un raffinement de cruauté, le malheureux Jean Huss fut chaque nuit attaché sur son lit avec une chaîne fixée au mur ; et, pendant le jour, il ne pouvait marcher qu'avec des fers aux pieds. La noblesse de Bohême envoya plusieurs mémoires au concile pour se plaindre de ces traitemens barbares, et réclamer contre la violation du sauf-conduit délivré par l'empereur Sigismond à l'accusé. Le concile déclara qu'il n'y avait pas lieu à délibérer sur ces plaintes et ces réclamations ; et, pour colorer son manque de foi, l'empereur ne rougit pas d'avoir recours à une méprisable subtilité, en répondant que le sauf-conduit qu'il avait donné ne concernait que le voyage de Jean Huss à Constance, et qu'il n'avait jamais entendu le ravir à l'autorité de l'Eglise, à qui seule appartient de prononcer sur les matières relatives à la foi.

Pendant sept mois, la doctrine de l'accusé occupa les pères du concile. Leur examen porta notamment sur les articles qui suivent :

« La véritable église est la communion des » justes et des prédestinés. — Les prêtres, en » état de péché mortel, n'ont plus le pouvoir » d'administrer les sacremens ni de consacrer.

» — Un pape, également coupable de péché » mortel, a perdu la puissance des clefs. — Une » excommunication injuste est nulle et de nul » effet. — Les rois peuvent disposer, selon » qu'ils le jugent convenable, des biens de » l'Eglise. » Ces articles et d'autres du même genre furent condamnés.

« Vous avez à choisir entre deux partis, dit à » Jean Huss le cardinal de Cambray, ou de » vous soumettre au jugement du concile, ou de » vous attendre à subir la peine due à votre » obstination. »

« Je suis prêt, répond Jean Huss, à recevoir » du concile toutes les lumières qu'il voudra » bien me donner. Mais, au nom de Dieu, notre » père commun, je vous conjure de ne pas me » forcer à blesser ma conscience, et à mettre » en danger mon salut éternel : je le ferais, si » j'abjurais les articles que vous condamnez. Si » quelqu'un m'enseigne quelque chose de meil- » leur que la doctrine contenue en ces articles, » je n'hésiterai pas à faire sincèrement ce qu'on » exigera de moi. »

L'empereur, les princes, les prélats qui attachent une grande importance à la rétractation d'un théologien dont ils ne peuvent se dissimuler que la doctrine a de nombreux partisans,

pressent vivement Jean Huss de faire cette rétractation ; ils emploient tour-à-tour les prières et les menaces ; avec une fermeté modeste, il résiste aux unes et aux autres, et rien ne peut l'ébranler.

La session où il devait être condamné était la quinzième du concile ; elle eut lieu dans la cathédrale de Constance. Les princes, les seigneurs s'y rendirent, et l'empereur Sigismond présida l'assemblée avec toute la magnificence impériale. Le prélat qui prononça le sermon d'appareil ne manqua pas de féliciter ce souverain de l'honneur auquel il était appelé, en recevant la mission d'exécuter les œuvres du concile. « Ne voyez-» vous pas, s'écria-t-il, roi très-chrétien, quelle » immense renommée, quelle gloire éclatante » vous allez recueillir? Exterminer un schisme » impie, rendre l'Eglise à son ancienne liberté ; » condamner et détruire l'hérésie : fut-il jamais » rien de plus juste, de plus saint, de plus » agréable à Dieu? Avant d'être élu sur la terre, » vous l'avez été dans le ciel pour accomplir une » œuvre si pure et si sainte ; oui, les puissances » célestes vous ont nommé avant les électeurs » de l'empire pour détruire, avec le sceptre, » l'hérésie que nous allons condamner. »

Après avoir entendu cette exhortation fana-

tique, persuadé qu'il était réellement l'élu du Seigneur, Sigismond se promet bien de faire exécuter à la lettre le jugement des pères du concile. Enfin, ce jugement est prononcé. Il porte que Jean Huss sera dégradé et que ses livres seront brûlés. La cérémonie de la dégradation terminée, elle est suivie d'une autre aussi bizarre que grotesque, et qui peint l'esprit de ces temps d'erreurs et de superstition. Avec une solennité que l'on pourrait nommer risible, si elle n'avait pas un résultat barbare, on place sur la tête du condamné une mitre de papier, haute d'une coudée, en forme de pyramide, et sur laquelle on a peint trois diables, avec cette inscription : L'HÉRÉSIARQUE.

Les évêques se tournent ensuite vers l'empereur, et lui remettent la victime. « Le saint con» cile, lui disent-ils, livre à la puissance civile » Jean Huss, qui n'est plus rien dans l'église. » Or, ce peu de mots signifiait que l'infortuné devait être brûlé. Alors, s'adressant à Louis, duc de Bavière, qui est debout devant lui, décoré des ornemens de sa dignité, et tient une pomme d'or et un crucifix, Sigismond lui donne l'ordre de recevoir le condamné, et de le livrer à la justice pour qu'il expire dans les flammes. Louis de Bavière exécute cet ordre ; le magistrat de Cons-

tance lit la sentence; les valets de ville se saisissent de Huss, le font passer devant le palais épiscopal pour voir brûler ses livres, et de là ils le conduisent au bûcher, le 6 juillet 1415.

Pendant tout le trajet, sa physionomie ne fut pas un moment altérée; elle conserva cette sérénité qui est le signe caractéristique d'une conscience pure; il marchait à la mort, pénétré de la douce conviction qu'il allait entrer dans un monde meilleur que celui qu'il quittait; il récitait des psaumes, et faisait des vœux pour le bonheur de ses ennemis.

Arrivé au lieu du supplice, le calme de son âme n'est point altéré, lorsqu'il se voit attacher au fatal poteau, lorsqu'il contemple le bois dont il est entouré, et qui va consumer sa dépouille mortelle. L'électeur palatin et le maréchal de l'empire s'approchent de lui, le conjurent encore de rétracter ce qu'ils nomment ses erreurs, et de souscrire à la doctrine professée par le concile. Vaines tentatives! ils n'obtiennent de l'inébranlable Huss que cette réponse : « Ma vie est peu » de chose: j'aime mieux en faire le sacrifice que » de mentir à ma conscience. » — Croyez, ou vous serez brûlé. — Il ne crut point, et subit sa malheureuse mais glorieuse destinée.

Dès que l'électeur Palatin et le maréchal de

l'empire se furent retirés, on mit le feu au bûcher. Son saint enthousiasme, loin de se démentir au milieu des flammes, ne fit qu'augmenter avec ses souffrances. Le martyre s'accomplit ; un gros tourbillon de fumée poussé par le vent contre son visage abrégea ses douleurs en terminant sa vie.

De l'aveu des auteurs contemporains, notamment d'*Æneas Sylvius*, depuis pape, sous le nom de Pie II, jamais aucun sage de l'antiquité, aucun martyr des premiers siècles de l'Eglise ne souffrit la mort avec plus de constance.

Dans la crainte que les amis de Jean Huss, et ceux que ses derniers momens avaient édifiés, ne recueillissent les restes de son corps, on en ramassa les ossemens, que l'on réduisit en cendres, et on les jeta dans le Rhin. Ses disciples, au défaut de reliques, conservèrent sa mémoire, et jurèrent de le venger de ses bourreaux.

On a fait une remarque, au sujet du procès de cette respectable victime du fanatisme, c'est que le concile de Constance était si pressé de la sacrifier, qu'il viola une règle dont aucun autre concile ne s'est écarté : au lieu de condamner les propositions du prétendu hérésiarque, en les qualifiant chacune en particulier, les unes après les autres, il les condamna en masse.

Outre son *Traité de l'Eglise*, Jean Huss a laissé des *Commentaires* sur divers morceaux de l'Ecriture sainte, et plusieurs *Traités dogmatiques et moraux*, dont quelques-uns ont été composés pendant sa captivité. L'édition de ses *œuvres*, faite à Nuremberg, 2 vol. in-folio, 1558, redonnée en 1715, et qui comprend sa vie et celle de Jérome de Prague, est très-recherchée.

JÉROME DE PRAGUE.

Si les tentatives des premiers réformateurs n'eurent pas tout le succès qu'on aurait pu désirer, on n'en doit pas moins admirer le courage dont ils firent preuve en attaquant les abus qui déshonoraient l'Église ; on éprouve un sentiment de respect pour la constance avec laquelle ils surent affronter la mort, plutôt que de trahir leur conscience et ce qu'ils regardaient comme la vérité. Les Vaudois avaient déjà souffert les plus affreuses persécutions pour s'être récriés contre les désordres du clergé, et pour avoir voulu ramener le christianisme à sa simplicité primitive : Jean *Wiclef*, curé anglais, et professeur de théologie de l'université d'Oxford, avait été en butte aux anathèmes de la cour de Rome pour la même cause ; et *Jean Huss*, apôtre zélé des nouvelles doctrines en Bohême, aima mieux périr dans les flammes que de faire une rétractation contraire à ses sentimens. Son ami et son compagnon d'infortune, *Jérome de Prague*, avait

fait des études qui pouvaient passer pour brillantes, à cette époque où l'esprit humain sortait à peine des ténèbres. Il visita les universités de Paris, de Heidelberg, de Cologne, d'Oxford, et prit, dès l'an 1399, les grades de bachelier en théologie et de maître-ès-arts. De retour des voyages qu'il avait faits dans les contrées de l'Europe les plus éclairées, il s'attacha d'amitié, et en qualité de disciple, à Jean *Huss*, dont il goûtait les opinions. Bientôt l'éloquence avec laquelle il prêcha la nouvelle doctrine lui donna quelque célébrité. Ses connaissances étendues, jointes aux talens oratoires dont il faisait preuve, le firent connaître avantageusement au roi de Pologne; ce prince lui écrivit, en 1410, pour l'inviter à venir régler l'université de Cravovie, dont la fondation remontait à l'an 1343. *Jérome de Prague* passa de Pologne en Hongrie : mais il y fut accusé d'hérésie; et s'étant retiré à Vienne, on le jeta dans une prison, d'où il ne sortit qu'à la sollicitation de l'université de Prague.

Jérome continua ses prédications, et si l'on en croit quelques auteurs, il mit beaucoup de violence dans son zèle pour la réforme. On dit qu'un jour il jeta dans la Moldau un moine qui voulait lui résister. Un caractère bouillant, et un esprit satirique le portèrent à divers excès, qui,

dans tous les cas, sont répréhensibles; mais auxquels un siècle à demi-barbare et des mœurs grossières peuvent aussi servir en partie d'excuse. Tous les partis se livraient alors sans réserve à la fougue de leurs passions; et la conduite intolérante des pères de Constance, paraîtra sans doute aussi peu chrétienne que celle des Hussites, insultant à des abus qu'ils regardaient comme destructeurs de la véritable religion.

C'est en 1414 que *Jean Huss*, chef de ces derniers, fut sommé de comparaître devant les prélats assemblés au concile de Constance, pour y rendre compte de ses opinions. *Jérome de Prague* lui promit d'y aller lui-même, afin d'embrasser sa défense dès qu'on oserait l'opprimer; et il l'exhorta à soutenir avec fermeté tout ce qu'il avait dit ou écrit jusqu'à cette époque. *Jean Huss* ayant été mis en prison peu de temps après son arrivée à Constance, écrivit à ses amis pour les engager à détourner *Jérome* de son dessein généreux; mais toutes les représentations furent inutiles : *Jérome*, résolu de tenir parole, quitte Prague pour voler au secours de son maître. Il arrive à Constance le 4 avril 1415, va trouver *Jean Huss* dans la prison, s'entretient longuement avec lui; est transporté d'indignation en apprenant qu'on lui refuse une audience pu-

blique ; et averti lui-même qu'on cherche à s'emparer de sa personne, il se retire au bout de deux jours à Uberlingen, petite ville peu éloignée et située sur les bords du lac. De là il écrit à l'empereur *Sigismond* et aux seigneurs de Bohême assemblés à Constance, pour leur demander un sauf-conduit ; mais on le lui refuse d'abord, et le concile, d'accord avec l'empereur, ne consentit plus tard à lui donner une garantie que pour venir à Constance ; mais non pour s'en retourner en Bohême. *Jérome* n'a pas plutôt reçu cette réponse, qu'il fait afficher aux portes des églises et des monastères, ainsi qu'à celles des cardinaux, un petit écrit en latin, en allemand et en bohémien, dans lequel il s'offre à comparaître devant les pères pour y rendre raison de sa foi, en plein concile, et pour répondre aux calomnies de ses ennemis. Il est prêt à subir, dit-il, les peines portées contre les hérétiques, si l'on parvient à le convaincre de quelque erreur ; mais comme c'est pour venir se justifier qu'il a demandé un sauf-conduit, il proteste d'avance contre toute espèce de violence qu'on pourrait lui faire : il en appelle, le cas échéant, à tout l'univers de l'injustice du concile. Cet écrit n'ayant point produit d'abord l'effet que *Jérome* en attendait, il reprit la route de Bohême.

Cependant quelques jours après (le 11 avril) le concile accorda le sauf-conduit, qui était plutôt une espèce de citation, terminée par une clause si dérisoire, qu'on ne pouvait, sans imprudence, se croire en sûreté sur la foi de paroles aussi équivoques. Ce sauf-conduit, disait la formule, lui était donné pour le mettre à couvert de toute violence, *sauf néanmoins la justice, et autant qu'il dépend du concile, et que l'exige la foi orthodoxe.*

Arrivé sur les terres du prince de Sulcbach; *Jérome* fut arrêté en vertu de cette pièce, et mis en prison par ordre de ce prince, qui l'envoya à Constance chargé de chaînes, d'après les instructions qu'il avait reçues. C'est dans cet état que l'électeur palatin, à qui la garde en fut confiée, le conduisit, comme en triomphe, au monastère des Franciscains, dans lequel s'était rassemblée la congrégation qui devait l'interroger. *Jérome* essaya de justifier sa fuite, en disant qu'il avait inutilement demandé un sauf-conduit pour se rendre au concile, et qu'il n'avait point eu connaissance de la citation qui lui avait été faite de la part de cette assemblée : mais en vain parla-t-il avec la plus grande soumission; des murmures défavorables s'élevèrent de tous côtés; quelques voix demandèrent même son supplice. Après ce pre-

mier interrogatoire, on le remit dans les fers; et il fut conduit dans une tour, où, garrotté de chaînes, et attaché à un poteau dans une position douloureuse, il tomba dangereusement malade. Lorsque l'état de sa santé le permit, on le fit comparaître encore à plusieurs reprises, et l'on ne négligea aucun moyen pour lui arracher une abjuration de ses prétendues erreurs. On espérait que le supplice de *Jean Huss* lui inspirerait quelque crainte, et le rendrait plus docile. Comme les troubles de Bohême commençaient à devenir sérieux et à donner de l'inquiétude, on voulait éviter d'allumer un nouveau bûcher, et d'irriter encore les esprits. Enfin, après une captivité de plusieurs mois, et de pressantes sollicitations de la part du concile, *Jérôme* promit de se soumettre et de souscrire la condamnation des erreurs de *Wiclef* et de *Jean Huss*. Amené devant l'assemblée des prélats, le 23 septembre 1415, il fit à haute voix l'acte de rétractation qu'on exigeait de lui, et fut reconduit dans sa prison.

Cependant on doutait encore de sa franchise : des Carmes ayant apporté de Prague des nouvelles charges, on nomma d'autres commissaires pour sonder ses sentimens, et mettre à l'épreuve sa sincérité : les premiers commissaires avaient paru trop favorables à l'accusé;

et voyant qu'on ne le mettait point en liberté, ils avaient donné leur démission. Ce ne fut que le 27 avril de l'année suivante, 1416, que *Jérome de Prague* fut appelé à comparaître de nouveau devant la congrégation. Différentes questions lui ayant été adressées, il demanda une audience publique pour y faire sa profession de foi définitive.

Le 23 mai, il est amené devant l'assemblée générale des pères, qui lui fait donner lecture des griefs d'hérésie portés contre lui, et lui ordonne de répondre aux divers chefs d'accusations. Mais *Jérome* refuse de s'expliquer sur ce point, si l'on ne lui permet de plaider sa cause avant de répondre aux calomnies de ses ennemis. Le concile, persistant dans sa première décision, l'accusé proteste contre l'injustice d'un tel procédé. « C'est donc trop peu, s'écrie-t-il, de m'avoir retenu trois cent quarante jours dans les horreurs d'un cachot! vous refusez encore de m'entendre, tandis que vous n'avez jamais cessé de prêter l'oreille à mes ennemis! vous me condamnez sans me connaître; et moi malheureux, je ne puis obtenir la faculté de me défendre! êtes-vous donc des demi-dieux ou des hommes inaccessibles à l'erreur! On vous nomme les lumières du monde: mais si vous êtes les sages des nations, songez qu'en

jugeant d'après le hasard, vous devenez des juges *d'injustice* et d'iniquité : songez qu'une décision inconsidérée de votre part compromet l'honneur du concile ! »

Interrompu à chaque instant par les clameurs de ses ennemis, *Jérome* est forcé de s'expliquer successivement sur les différentes erreurs qu'on lui reproche. Il répond à tout avec la même solidité, la même finesse de raisonnement : il combat ses adversaires avec l'arme de l'ironie et et du sarcasme, et plus d'une fois, dans une circonstance aussi triste, il fait rire aux dépens de ses ennemis. Enfin toutes les charges ayant été résumées à la séance du 26 mai, *Jérome* obtient de l'assemblée, malgré une opposition bruyante, la liberté de plaider sa cause : il commence par invoquer l'assistance divine, afin de ne rien dire qui puisse être contraire au salut de son âme. Son innocence, il le sait, ne pourra le sauver si ses ennemis ont juré sa perte : au reste les supplices ne l'effrayent point : il n'ignore pas que les sages de tous les temps furent exposés aux persécutions : *Socrate* périt victime de la calomnie, *Platon* subit une injuste captivité, *Anaxagore* fut obligé de fuir loin de sa patrie, *Joseph*, *Moyse* et les prophètes furent tous en butte à la calomnie ; le Christ lui-même

et les saints apôtres furent envoyés au martyre comme des ennemis de l'autel et des perturbateurs du repos public : « J'adore ces victi-» mes sacrées, dit *Jérome de Prague* à ses » juges, j'aspire à la gloire de leur sacrifice ; » j'ai cherché la vérité de bonne foi, continue-» t-il, j'ai usé même sobrement de la faculté » donnée aux théologiens de soutenir des » thèses contraires à l'opinion commune : c'est » dans l'Evangile, et dans les écrits des saints » pères que j'ai puisé ma doctrine, et vous me » condamnez comme hérétique ! *saint Jérôme,* » *saint Augustin* eurent aussi des opinions » souvent opposées : furent-ils jamais taxés d'hé-» résie ? » *Jérome* fait ensuite l'éloge de *Jean Huss ;* il reproche au concile d'avoir fait mourir cet homme juste, qui était, dit-il, un vrai fils de l'Eglise de Dieu, un ministre irréprochable des autels, et qui, en attaquant les abus qui désolent l'Eglise du Christ, fut toujours soumis à la foi. En vain les clameurs l'interrompent, il continue à se défendre avec dignité ; il cite, avec une justesse et une présence d'esprit admirables, les passages des pères et des théologiens célèbres favorables à son opinion. Sa voix est douce, pleine, retentissante ; son geste, rempli de noblesse, exprime une sainte indignation : il invo-

que la mort, il la désire comme un triomphe, et pour ne laisser aucun doute sur ses sentimens, il finit par désavouer solennellement la rétractation qu'on lui avait arrachée.

« Je ne crains pas de l'avouer, dit-il à ses » juges, c'est la frayeur du supplice qui m'a » fait souscrire lâchement et contre ma cons- » cience à la condamnation de la doctrine de » *Wiclef* et de *Jean Huss*. Je déclare que je » me reproche comme un crime cette rétracta- » tion, et que jusqu'à mon dernier soupir je » reste attaché à la doctrine de ces docteurs, » qui est aussi pure que leur vie. J'en excepte » l'opinion de *Wiclef* sur l'eucharistie. »

En vain le cardinal de Florence et d'autres prélats distingués cherchent-ils à sauver *Jérome*, en voulant le ramener à un avis opposé : il persiste dans ses dispositions.

Le 30 mai 1416, la congrégation s'assemble ; *Jérome de Prague* est condamné comme hérétique à être brûlé vif ; on le livre au bras séculier, et deux jours après il subit sa sentence, avec un courage héroïque. On raconte que l'exécuteur, voulant allumer le bûcher par derrière, *Jérome* lui dit sans s'émouvoir : « Mettez le feu par » devant : si je l'avais craint, je pouvais fa- » cilement m'y soustraire. » Il expira bientôt

dans les flammes, en chantant un hymne à la gloire de Dieu : ses cendres furent ramassées soigneusement, et jetées dans le Rhin.

« C'est ainsi, dit *Poge*, Florentin, dont le témoignage ne saurait être suspect (1), qu'a fini un homme excellent, au-delà de toute créance. J'ai été témoin oculaire de cette tragédie, et j'en ai vu tous les actes. Je ne sais si c'est obstination ou incrédulité qui le faisait agir; mais vous eussiez cru voir la mort de quelqu'un des philosophes de l'antiquité. *Mutius Scævola* mit sa main sur le brasier, *Socrate* prit le poison avec moins de courage et d'intrépidité, que *Jérome de Prague* ne souffrit le supplice du feu. »

C. C.

---

(1) *Poge*, Florentin, l'un des beaux esprits de ce temps, avait été quarante ans secrétaire de la cour de Rome. Il se trouvait à Constance au moment du concile.

JEAN ZISKA.

Le personnage qui fait le sujet de cette notice n'a point, comme quelques-uns de ses contemporains, contribué directement à la propagation des lumières que virent naître les quatorzième et quinzième siècles; il ne prêcha point, comme *Wiclef*, *Jean Huss* et *Jérome de Prague*, des doctrines qui, cent ans plus tard, devaient changer la face de l'Europe. Simple partisan de ces doctrines, c'est dans des combats plus sanglans qu'il s'en porta le défenseur, et qu'il se rendit, malheureusement, aussi fameux par ses cruautés que par son courage.

Jean, surnommé *Ziska*, c'est-à-dire le *borgne*, parce qu'il avait perdu un œil dans une bataille, était né à Trocznova, gros bourg situé dans les environs de Kônigratz, en Bohême; issu d'une famille noble, mais pauvre, il avait été reçu comme page à la cour de l'empereur *Charles VI*. Il s'était de bonne heure distingué dans la carrière des armes, et s'était signalé particulièrement

dans la victoire remportée en 1410 par *Ladislas Jagellon*, roi de Pologne, sur les chevaliers de l'ordre teutonique.

Les déréglemens du clergé lui avaient inspiré, dès long-temps, une grande aversion pour les ecclésiastiques; et l'une de ses sœurs, qui était religieuse, ayant été séduite par un prêtre, cette circonstance n'avait pas peu contribué à l'exaspérer contre eux. Mais rien ne produisit sur son esprit une impression aussi profonde que le supplice de *Jean Huss*. Ce docteur, qui depuis plusieurs années prêchait en Bohême la doctrine de *Wiclef*, avait fait de nombreux prosélytes. La plus grande partie du royaume s'était déclarée en sa faveur : mais le clergé ayant cru devoir le combattre de toutes ses forces, il s'éleva bientôt une guerre intestine, que la rigueur du concile rendit encore plus désastreuse.

Jean Ziska était chambellan du roi *Wenceslas*, lorsque l'on reçut, à Prague, la nouvelle du malheureux sort de *Jean Huss*. Aussitôt les grands de Bohême se rassemblent et écrivent une lettre au concile: ils protestent contre la condamnation de ce docteur, et contre la violence qu'on lui a faite. *Ziska* signe lui-même cette protestation, et parait plus sensible que tous les autres à l'affront que vient de recevoir sa patrie. Agité

d'un côté par le désir de la vengeance, de l'autre par une indignation profonde contre ceux qui voulaient perpétuer les abus, et comprimer par des supplices la liberté des consciences, il forma dès-lors des projets qu'il ne tarda pas à réaliser.

On raconte qu'il se promenait un jour tout pensif dans la cour du palais de *Wenceslas :* le roi le fit appeler, et lui demanda quel pouvait être le sujet de sa rêverie. « C'est, dit-il, le sanglant affront qu'on vient de faire au royaume de Bohême. »—«Ni vous, ni moi, répondit *Wen-*
» *ceslas*, ne pouvons en tirer vengeance ; cepen-
» dant si vous voyez quelque moyen d'y réussir,
» prenez courage, et vengez vos compatriotes. »

Par une singularité assez remarquable, la première fois que *Ziska* parut comme chef de parti, ce fut contre ce même *Wenceslas.*—Les troubles augmentaient tous les jours en Bohême ; les Hussites, forts de l'appui des principaux seigneurs du royaume, se rendaient de jour en jour plus redoutables : au mois d'avril 1418, ils tinrent une assemblée, et députèrent au roi *Wenceslas, Nicolas de Hussinetz,* ancien protecteur de *Jean Huss,* pour le supplier de leur accorder un plus grand nombre d'églises, attendu que les leurs ne suffisaient pas. *Wenceslas,* surpris

d'une telle proposition, demande un délai de trois jours pour se décider; et ce terme étant expiré, il fait répondre aux Hussites qu'il est bien intentionné pour eux, mais qu'il exige des preuves d'obéissance : il leur ordonne, en conséquence, de venir à un certain jour mettre bas les armes dans son palais. Les Hussites épouvantés veulent désobéir. Les plus timides sont d'avis de se disperser et de fuir : mais *Ziska* leur représente le danger et la lâcheté d'une pareille démarche, il les rassure, se met à leur tête, marche au palais du prince, et le harangue avec tant d'adresse, que celui-ci, trompé par ses discours, renvoie les Hussites sans les désarmer, persuadé qu'ils sont prêts à verser leur sang pour sa défense.

C'est ainsi que *Ziska* était devenu chef d'un parti dont l'importance augmentait chaque jour: bientôt il eut occasion de déployer toute l'activité nécessaire dans sa position. Animé par les conseils de *Nicolas de Hussinetz*, il entra dans Prague (en 1418), où il était attendu avec impatience : son entrée dans cette ville fut une espèce de triomphe. Les Hussites, excités par la présence de leur chef, qui donne lui-même l'exemple du désordre, commettent les plus grandes violences : ils insultent les églises et les

monastères, pillent et massacrent ceux qui s'opposent à leur fureur. Ils se rendent au sénat, qui en ce moment était à délibérer sur les mesures à prendre contre eux. Onze sénateurs s'échappent; les autres sont précipités des fenêtres, et déchirés impitoyablement par une multitude effrénée, qui les reçoit sur des pointes de fourches et de javelots. C'est avec peine qu'on est forcé de rendre compte de pareils excès, si fréquens dans l'histoire de ces temps barbares.

Wenceslas s'était retiré dans la forteresse de Wisrhade, où il attendait avec anxiété l'issue des événemens. A la nouvelle du massacre de Prague, toute sa cour fut consternée, et lui-même, dans un moment de colère contre quelqu'un de sa suite, fut frappé d'apoplexie et mourut peu de temps après (1419).

Son frère, l'empereur *Sigismond*, élu roi de Bohême, après un court interrègne, laissa la régence de ce royaume à *Sophie*, veuve de *Wenceslas*, qui se fortifia de son mieux dans le château de *Wisrhade*. Mais *Ziska*, général des Hussites, appelle de l'élection de *Sigismond*, et prétend qu'il s'est rendu indigne de régner sur la Bohême, en consentant au supplice de *Jean Huss* et de *Jérome de Prague*. Une violente opposition s'organise. *Ziska* rassemble ceux de son

parti à Aust, ville située près du mont Thabor; et la guerre contre *Sigismond* est résolue. Les Hussites, conduits par *Ziska*, font d'abord des incursions dans le district de Pilsen : ils pillent et détruisent les monastères, dévastent les campagnes, commettent des excès dans les villes; et après avoir remporté quelques victoires sur les troupes de *Sigismond*, ils s'emparent de plusieurs forteresses : c'était dans les années 1419 et 1420. *Ziska*, se voyant en force, conçut et exécuta le projet de bâtir une ville forte qui pût le mettre à couvert en cas de danger. Il choisit, pour cet effet, une pointe de montagne qui s'avançait en forme de presqu'île entre un torrent et une rivière; et la nouvelle ville achevée avec célérité, et bien fortifiée, reçut le nom de *Thabor*, du lieu où elle était bâtie.

Cependant les Hussites avaient surpris la nouvelle Prague, et en avaient confié le gouvernement à un nommé *Ceuque*, qui trahit bientôt leur confiance, en livrant cette place à l'empereur. A la nouvelle de cette défection, *Ziska* fit investir la place; mais elle était en mesure, et pouvait attendre des secours. *Sigismond* rassemble ses forces, marche sur Prague, et force les Hussites à lever le siège. Il détache ensuite un corps de troupes vers le Thabor, dans le dessein

de s'en rendre maitre ; mais *Ziska*, ayant eu avis de cette marche, met *Nicolas de Hussinetz* à la poursuite des impériaux, qui sont entièrement défaits. Alors *Sigismond* marche contre le camp de *Ziska*, établi sur la montagne de Villechon ; il veut tenter un assaut, et réparer la perte qu'il vient de faire ; mais ses troupes sont repoussées avec furie par les Hussites, qui les précipitent de la montagne, et profitent du trouble que cet échec jette dans l'armée impériale, pour rentrer dans Prague, où ils se livrent à de nouveaux excès.

La ville d'Aust avait été prise d'assaut et les habitans passés au fil de l'épée : *Ziska* et ses Thaborites avaient réduit en cendres Sedlitz, Cremopuk et Rabi. En faisant le siège de cette dernière forteresse, il fut atteint d'un éclat de bombe qui le priva de l'œil qui lui restait, mais cet accident ne diminua rien de son activité ni de sa valeur : malgré lui ses soldats l'obligèrent à garder le commandement, et plus d'une fois il les conduisit encore à la victoire.

La diète de Brünn, en Moravie, tenue par l'empereur au mois de septembre 1420, et la croisade publiée l'année suivante contre les Hussites par le nonce de pape *Martin V*, vinrent encore attiser le feu de la guerre. Toujours à la tête des siens, *Ziska* battit à plusieurs reprises les

troupes impériales, rentra dans Prague, s'empara de Wisrhade, dont il avait été chassé par l'empereur, et marqua tous ses avantages par quelques cruautés sur ceux du parti contraire.

Cependant les Hussites avaient voulu se donner un roi : *Jagellon*, roi de Pologne, ayant refusé la couronne qu'ils lui offraient, ils jetèrent les yeux sur *Sigismond Coribut* (1422), neveu de *Withod*, grand duc de Lithuanie : *Coribut* accepte la royauté, se met à la tête d'un parti, et fait son entrée dans Prague. Mais il trouve deux oppositions puissantes : celle des catholiques et celle des Thaborites, suite des Hussites, à la tête de laquelle était *Jean Ziska*. Celui-ci s'oppose à *Coribut*, et demande qu'il soit renvoyé, parce qu'un peuple libre comme les Bohémiens, ne doit point s'assujétir à un roi; mais ceux qui l'avaient élu, refusent de l'abandonner : et *Ziska*, irrité d'une telle résistance, s'écrie, en levant son bâton de commandement : « J'ai sauvé deux fois ceux de Prague ; je suis » maintenant résolu de les perdre : je ferai voir » que je puis également et sauver et opprimer » ma patrie. »

Dès ce moment une guerre intestine s'allume entre les Thaborites et les Hussites attachés au nouveau roi. Pendant deux années (1423 et

1424), *Ziska* continue à exercer ses ravages en Bohême ; il prend plusieurs villes, met tout à feu et à sang, est tour-à-tour vaincu et vainqueur, et vient enfin mettre le siège devant Prague, occupée par les Hussites royalistes (1424). Il presse cette place avec vigueur, et jette la terreur dans ses murs. *Coribut* assemble son conseil ; on délibère, et l'on se décide à capituler. Le roi des Hussites abdique la couronne et se retire. *Ziska* entre dans Prague, et l'harmonie se rétablit. Bientôt après, l'empereur *Sigismond,* fatigué des troubles de Bohême, cherche à gagner *Ziska,* en lui offrant le gouvernement du royaume, avec les conditions les plus honorables. Le vieux capitaine, loin d'être insensible à ses offres, allait se jeter aux pieds du prince, lorsqu'il mourut de la peste qui ravageait son armée. On dit qu'en mourant, il ordonna de jeter son corps aux oiseaux, et de faire de sa peau un tambour, pour effrayer les ennemis. Quoi qu'il en soit, l'ordre ne fut pas exécuté : son corps fut déposé à Graditz, et ensuite enterré dans l'église cathédrale de Craslaw.

On mit sur son tombeau l'épitaphe suivante :

CI-GIT ZISKA.....

« Je n'ai jamais manqué à la fortune, elle

» ne m'a jamais manqué. Tout aveugle que
» j'étais, j'ai bien vu les occasions d'agir. J'ai
» vaincu onze fois en bataille rangée. »

C. C.

MARTIN LUTHER.

)oué de talens éminens, pénétré d'une pro-
nde piété, favorisé par l'opinion des princes
des peuples, entraîné par des circonstances
i donnèrent à son plan un développement infi-
ment plus étendu qu'il ne l'avait d'abord voulu
i-même, Luther est le premier réformateur
nt la voix fut entendue d'une partie notable
la chrétienté, et dont l'œuvre subsista pour
archer de progrès en progrès. Son portrait,
ıcé par Luc Cranach, son contemporain
son ami, a été multiplié par des copies colo-
ies, répandues dans toute l'Allemagne, en
17, époque du troisième jubilé de la réfor-
ation; c'est sur l'une de ces copies, déposée
ns les archives du consistoire de la Confession
Ausbourg, à Paris, qu'a été exécuté le por-
ait lithographié que nous offrons à nos lecteurs.
ı courte notice biographique que nous donne-

rons ici fera voir combien Luther était éloigné de tout mouvement d'ambition ; elle prouvera qu'il ne fit que céder à l'impulsion de sa conscience, en travaillant de toutes ses forces à ramener le christianisme à sa pureté primitive, et à le purger des nouveautés que le cours des siècles y avait abusivement introduites. Depuis plus d'un siècle, c'est un fait reconnu, une voix générale réclamait une réforme de l'Eglise *dans le chef et dans les membres*, *dans la foi et dans les mœurs*. Les conciles de Constance, de Bâle et de Latran, réunis pour l'opérer, n'avaient pas même ébauché ce grand travail. Les ouvrages d'une foule de docteurs célèbres, tels que Gerson, chancelier de l'université de Paris, et Pierre d'Ailly, archevêque de Cambrai ; les sermons des prédicateurs les plus pieux de cet âge, tels que Gayler de Kaisersberg et autres ; les réclamations multipliées des souverains, attestaient l'état de corruption et de décadence où était tombée la chose religieuse, et ne cessaient de solliciter, sans jamais les obtenir, des améliorations indispensables auprès de l'autorité ecclésiastique alors reconnue. Le mal était si profondément senti, que même les princes allemands, qui avaient réuni leurs efforts pour étouffer les premiers acceps de Luther, n'en-

souscrivirent pas moins, d'un commun accord, à la diète de Nuremberg, en 1523, un acte formel par lequel ils demandaient au siége de Rome la réforme de cent griefs capitaux qu'ils lui avaient hautement signalés.

Telle était la situation des choses, lorsque Luther parut. Né à Eisleben, petite ville de Saxe, en 1483, au sein d'une famille pauvre, il fréquenta d'abord les écoles de Magdebourg et d'Eisenach, puis l'université d'Erfurt. La carrière à laquelle il se destinait était celle de la jurisprudence; mais un profond sentiment religieux, fortifié par la lecture d'une Bible latine qu'il découvrit dans la bibliothèque de l'université, et ensuite la frayeur qui le saisit à l'aspect de la mort subite de l'un de ses amis, le déterminèrent à se vouer à la théologie; il entra, en conséquence, en 1505, au couvent des Augustins d'Erfurt. Si ces dernières circonstances n'indiquent pas une piété éclairée, elles nous montrent du moins dans l'âme de Luther cette idée du pouvoir de la Divinité, cette vive conviction de notre responsabilité devant elle, qui forment l'un des traits les plus caractéristiques de l'homme pieux. Les études et les pratiques religieuses auxquelles le jeune cénobite ne cessa de se livrer dans la suite, affermirent ce sentiment de

plus en plus, et communiquèrent à sa raison de nouvelles lumières. Ses lectures favorites étaient, outre la Bible, les ouvrages de Gerson, de Pierre d'Ailly, d'Occam et de saint Augustin. Dans les écrits de ce père de l'Eglise, il trouva, sur la justification des hommes, par les mérites de J. C., des idées bien différentes de celles que l'église romaine répandait alors ; il y apprit à faire dépendre le salut de la foi en J. C. démontrée par une conduite morale et pure, au lieu de l'attacher à cette foule d'observances et de pratiques minutieuses, telles que jeûnes, macérations, vœux, libéralités faites aux églises et aux couvens, qu'on désignait sous le nom de bonnes œuvres. Un vieux moine, qui fut appelé à le visiter dans le cours d'une grave maladie, le confirma dans ces nouvelles idées, et lui montra en J. C. seul le refuge auquel doivent recourir les chrétiens, pour calmer les frayeurs de leur conscience, et pour s'assurer un bonheur éternel. Si dès-lors Luther dut sentir combien la religion réelle, telle que le Sauveur a voulu nous l'inspirer, diffère de ces vaines pratiques qui laissent l'esprit vide et le cœur froid, il en fut bien plus frappé encore, lorsqu'ayant fait, en 1510, un voyage à Rome à la suite de Staupitz, provincial de son ordre, il eût observé de près les mœurs

corrompues, la profonde immoralité, et la scandaleuse irreligion de la cour de Jules II. De retour à l'université de Wittenberg, où déjà ses talens distingués l'avaient fait appeler comme professeur de philosophie, il ne tarda pas à manifester ses nouvelles opinions. Elevé au grade de docteur et de professeur en théologie, et appelé, en 1512, à la place de pasteur de l'église de Wittenberg, il se fit un devoir d'insister, dans ses cours académiques et dans ses sermons, sur la religion pratique et véritable, d'apprendre à ses auditeurs et à son troupeau à la distinguer de tout ce qui n'est pas elle. Cette manière d'enseigner inusitée jusqu'alors, ces discours émanés de la plus profonde conviction, furent reçus avec tout l'intérêt qu'ils devaient inspirer; et c'est ainsi que, sans bruit et sans éclat, Luther travaillait consciencieusement dans sa sphère à pénétrer les fidèles confiés à sa direction, de sentimens conformes à l'Evangile, et à former à la piété la jeunesse académique destinée à servir un jour de guide à la multitude. En peu d'années sa réputation se répandit; et la sublimité de ses idées, la pureté de ses mœurs, la fidélité avec laquelle il s'acquittait de ses devoirs, imprimèrent un respect dont n'osèrent s'écarter ceux mêmes qui écrivirent d'abord contre lui;

on trouve jusque dans le livre de Longueil, son premier adversaire, le témoignage le plus formel rendu à son beau caractère et à sa conduite irréprochable ; et les écrits d'Erasme, son contemporain, qui se rangea sous les bannières de ses persécuteurs, n'en respirent pas moins pour lui l'estime la plus franche et la plus sincère.

Mais plus Luther était consciencieusement dévoué aux intérêts de la vérité, plus il devait aussi mettre d'énergie à combattre l'erreur ; la véhémence avec laquelle il s'acquitta bientôt de cette nouvelle tâche était le résultat naturel de son intime conviction, de la fermeté de son caractère, de cette confiance en Dieu, et de cette intrépidité qui le distinguaient, et qu'aucun péril ne put jamais ébranler. Si quelquefois elle parut dégénérer en excès, il est juste, avant de lui en faire un reproche, de faire entrer en ligne de compte la rudesse qui caractérisait en général les écrits polémiques de son siècle, l'aigreur avec laquelle ses ennemis l'attaquèrent, et les actes de violence par lesquels on s'efforça de l'opprimer.

Quelle indignation d'ailleurs ne devait pas éprouver un sincère ami de la religion et des mœurs, à l'aspect de ce trafic d'indulgences, par lequel on assurait aux plus grands pécheurs la rémission de toutes leurs fautes, même de

celles qu'ils auraient encore intention de commettre, sans exiger de leur part autre chose que le versement d'une somme d'argent! Tel était le rôle corrupteur que vint jouer, dans les campagnes des environs de Wittenberg, le dominicain Tetzel, en 1517. Si Luther lui résista, ce ne fut point, comme on l'a prétendu, par suite d'une jalousie de l'ordre des Augustins contre celui des Dominicains, comme si celui-ci eût été exclusivement chargé de la prédication des indulgences; Tetzel et quelques autres en avaient reçu personnellement la mission de la part de l'archevêque de Mayence, à qui le pape Léon X les avait affermées. Trop élevé au-dessus de motifs si sordides pour en être touché, Luther était mu par des considérations d'une toute autre nature; il voyait dans les indulgences un funeste moyen de plonger les consciences dans la sécurité, un abus qui renversait les principes du vrai christianisme sur la nécessité de la repentance, de la conversion et de la foi. Quelle que fût l'autorité qui favorisât une erreur si pernicieuse, Luther dut s'y opposer, en vertu du serment qu'il avait fait en recevant le grade de docteur en théologie, et dont la formule était : « Je jure devant Dieu » d'enseigner désormais sa parole avec une inal- » térable pureté et vérité, suivant ma conscience

» et sans égard à aucun respect humain. » Bientôt cependant les quatre-vingt-quinze thèses qu'il avait publiées contre les indulgences, le 31 octobre 1517, furent attaquées avec violence ; Tetzel prit sur lui de les faire brûler publiquement, et de lancer sur leur auteur les foudres de l'Église. Cette conduite peu mesurée ne fut point d'abord approuvée de la cour de Rome ; Luther, de son côté, loin de croire avoir encouru les censures ecclésiastiques, avait agi dans l'intime persuasion que le prédicateur d'indulgences avait outrepassé son mandat. Cité, en 1518, devant le cardinal Cajetan, qui le somma, au nom du pape, de se rétracter, il s'y refusa avec l'assurance d'un homme dont la conscience est exempte de reproches ; il offrit de justifier tout ce qu'il avait avancé par la parole de Dieu et par les traditions, demanda qu'on lui désignât pour juges les docteurs des quatre plus célèbres universités d'alors ; mais le cardinal lui ayant déclaré que déjà ses opinions étaient réprouvées, et qu'il ne pouvait recevoir de lui qu'une rétractation, Luther se retira, en appelant du pape mal informé au pape mieux informé ! Les tentatives du nonce Charles de Miltitz n'eurent pas plus de succès que celles de Cajetan. Inquiété d'une part par ces sollicitations importunes, de l'autre par les dia-

tribes virulentes que publiait contre lui le docteur Jean Eck, professeur à Ingolstadt, et plusieurs autres de ses adversaires, Luther n'en continuait pas moins à travailler dans sa sphère au bien général ; il publia successivement son traité *De la grâce et des indulgences*, sa traduction allemande des vingt-deux premiers psaumes, et son commentaire sur l'Epître aux Galates. Les travaux et les disputes continuelles auxquelles il était obligé de faire face, développaient de plus en plus ses idées, et le conduisaient à discuter des principes sur la vérité desquels il n'avait eu auparavant aucun doute. Il n'était pas encore sorti néanmoins des bornes du respect qu'il croyait devoir au chef de l'Église ; il lui avait même offert, dans les termes les plus respectueux, de garder le silence, si on voulait l'imposer à ses adversaires. Mais lorsqu'au lieu d'une réponse favorable il reçut en 1520 la bulle de Léon X qui fulminait l'anathême contre lui, qui condamnait ses livres au feu, et qui ordonnait même de lui courir sus et de le tuer, s'il n'abjurait sous soixante jours, il se jugea libre de toute obligation envers une autorité qui abusait à ce point de son pouvoir ; il brûla à Wittenberg la bulle du pape et les décrétales, et publia ses livres *de la liberté chrétienne et de la captivité de*

Babylone, et quelques autres écrits dans lesquels il démontrait aux princes et aux peuples qu'aucune loi fondée sur la parole de Dieu ne les obligeait à porter le joug de Rome. Ces actes d'audace d'une part, et de l'autre la violence avec laquelle les adversaires de Luther l'accablèrent de leurs outrages, mirent toute l'Allemagne en mouvement. L'électeur de Saxe lui-même fut effrayé de la tournure que prenait la querelle; Luther fut sur le point de quitter Wittenberg, et déjà ses amis François de Sikingen et Sylvestre de Schaumbourg lui avaient fait offrir par Ulric de Hutten un asile dans leurs châteaux-forts, lorsque, de l'aveu de l'électeur, il se détermina à demeurer à son poste. Charles-Quint convoqua en 1521 la diète de Worms pour remédier à ces troubles; Luther, sommé d'y comparaître, fut à cet effet muni d'un sauf-conduit par l'empereur. Ses amis se rappelant qu'un siècle auparavant, un sauf-conduit pareil délivré par l'empereur Sigismond au docteur Jean Huss, ne l'avait pas garanti du bûcher, tremblaient pour le nouveau réformateur, et s'efforçaient de l'engager à se soustraire au danger par une prudente retraite; c'est alors qu'il leur répondit dans son style énergique : *J'irai à Worms, y eût-il autant de démons que de tuiles sur les toits.* On

assuré que ce fut aussi en cette occasion qu'il composa les paroles et la musique du sublime cantique *ein feste burg ist unser Gott* (notre Dieu est une forteresse inexpugnable), qui se chante encore aujourd'hui avec le plus vif enthousiasme dans les églises saxonnes. Luther comparut donc devant la diète ; il y défendit sa doctrine avec une fermeté dont l'auguste assemblée fut étonnée ; mais l'électeur de Saxe, son protecteur, craignant les suites que son intrépidité pourrait lui attirer, le fit enlever et conduire à la forteresse de Wartbourg, où il demeura caché jusqu'à l'année suivante. Mis au ban de l'empire par la diète, condamné par les universités qui ne crurent pouvoir se dispenser d'adhérer au jugement de la cour de Rome, Luther n'en fut ni surpris ni découragé ; il mit à profit sa retraite, en traduisant en allemand le *Nouveau Testament.* Bientôt il fit des doctrines de la messe et des vœux religieux l'objet de ses réflexions ; les écrits qu'il publia sur ces deux sujets tendirent à rétablir l'eucharistie sous les deux espèces, et à démontrer l'inutilité et le danger de ces vœux monastiques dont l'Evangile ne dit rien, et qui, retirant de la société une foule de personnes capables de lui rendre les plus éminens services, les contraignaient à vivre dans un état où leur

rentrant par cet abandon des couvens sous la main de l'autorité civile, Luther s'efforça d'engager les princes et les magistrats à les faire concourir à l'amélioration des écoles et du culte public. Pour reconnaître par lui-même l'étendue des besoins sous ce double rapport, il visita en 1527 les églises et les écoles de Saxe; et, contristé de l'état de décadence où il trouva l'instruction religieuse, il chercha de son côté à y remédier, en publiant son grand sermonaire dit *Postille*, son *grand catéchisme* à l'usage des pasteurs et des instituteurs, et *son petit catéchisme* à l'usage des pères de famille d'une part, de la jeunesse et des domestiques de l'autre.

L'esprit d'amélioration et de réforme commençait cependant à produire en Suisse les mêmes effets qu'en Allemagne. Ulric Zwingle, curé de Zurich, avait, comme Luther, prêché contre les indulgences; mais bientôt un funeste malentendu vint diviser les deux réformateurs sur le point de l'eucharistie. L'un et l'autre étaient d'avis de rendre le calice au peuple, et d'élaguer la doctrine de la transsubstantiation avec ses suites; mais ils ne purent s'entendre sur le sens des paroles du Sauveur : *Ceci est mon corps*. Zwingle n'y voyait que l'indication d'un emblême qui représentait la mort du Christ; Luther y voyait la présence

Affligé des mesures violentes que l'on prenait en confirmant la condamnation dont il était l'objet, en fondant l'ordre des jésuites pour arrêter les progrès de sa doctrine, et en persécutant ses adhérens, dont trois venaient d'être condamnés au feu à Bruxelles, Luther le fut plus encore de l'abus que firent de ses principes les anabaptistes et les paysans de Souabe en 1524, en se prétendant autorisés à la révolte contre leurs souverains légitimes. Déjà il avait fait son possible pour ramener ces esprits égarés, en publiant ses écrits *sur le respect dû à l'autorité civile;* il alla plus loin encore en décidant, de concert avec ses collègues, qu'il n'était pas permis de prendre les armes contre l'empereur, lors même qu'il tenterait de mettre à exécution par la force les décrets portés contre les réformateurs et contre la réforme.

Il ne s'en crut pas moins obligé à poursuivre l'œuvre qu'il avait commencée, et à vivre lui-même d'une manière conforme aux principes qu'il avait émis. Il déposa en conséquence dès 1524 l'habit monastique, et épousa en 1525 Catherine de Bora qui, à son exemple, avait quitté le couvent ainsi qu'une foule d'autres moines et religieuses. Le peintre Cranach fut l'un des témoins de ce mariage. Des biens considérables

rentrant par cet abandon des couvens sous la main de l'autorité civile, Luther s'efforça d'engager les princes et les magistrats à les faire concourir à l'amélioration des écoles et du culte public. Pour reconnaître par lui-même l'étendue des besoins sous ce double rapport, il visita en 1527 les églises et les écoles de Saxe; et, contristé de l'état de décadence où il trouva l'instruction religieuse, il chercha de son côté à y remédier, en publiant son grand sermonaire dit *Postille*, son *grand catéchisme* à l'usage des pasteurs et des instituteurs, et *son petit catéchisme* à l'usage des pères de famille d'une part, de la jeunesse et des domestiques de l'autre.

L'esprit d'amélioration et de réforme commençait cependant à produire en Suisse les mêmes effets qu'en Allemagne. Ulric Zwingle, curé de Zurich, avait, comme Luther, prêché contre les indulgences; mais bientôt un funeste malentendu vint diviser les deux réformateurs sur le point de l'eucharistie. L'un et l'autre étaient d'avis de rendre le calice au peuple, et d'élaguer la doctrine de la transsubstantiation avec ses suites; mais ils ne purent s'entendre sur le sens des paroles du Sauveur : *Ceci est mon corps*. Zwingle n'y voyait que l'indication d'un emblême qui représentait la mort du Christ; Luther y voyait la présence

réelle du corps et du sang du Christ uni aux espèces sacramentelles. En vain l'électeur de Hesse Philippe-le-Magnanime ménagea une entrevue à Marbourg entre Luther et Zwingle en 1529 : les deux docteurs ne purent tomber d'accord ; ils se quittèrent en paix, mais la controverse entre eux et leurs sectateurs n'en continua pas moins ; ceux de Zwingle furent nommés *Sacramentaires*, et dès ce moment les deux branches de la réforme saxonne et helvétique restèrent séparées.

Cette année fut aussi celle de la réunion de la diète de Spire, contre le récès de laquelle protestèrent les princes et états adhérens de la réforme. Le nom de *Protestans* qui leur fut donné à l'occasion de cet acte, servit dans la suite à leurs adversaires pour les désigner ; eux-mêmes ils prenaient le titre de princes et états *évangéliques*. Dès-lors ils durent se préparer à soutenir leur cause, soit devant la diète, soit devant un concile libre dont ils réclamaient la convocation, et dans lequel le pape paraîtrait comme partie et non comme juge. Luther rédigea d'avance à cet effet les *articles de Torgau*, qui indiquaient les principaux points sur lesquels le futur concile aurait à prononcer. Ils servirent l'année suivante (1530) de base à la *confession de foi* qui fut présentée à la diète d'Augsbourg sur l'ordre de l'empereur, et dont

Mélanchton, collègue de Luther, fut le rédacteur principal. La violence avec laquelle le parti du pape se déclara en cette occasion contre les princes protestans engagea ces derniers à songer à leur sûreté; ils formèrent en conséquence la ligue de Smalkalde, et Charles-Quint, effrayé de cette mesure au moment où il se voyait menacé par les armes ottomanes, se décida à proclamer la paix de religion à la diète de Nuremberg en 1531. Etrangers à ces débats politiques, Luther et ses collègues continuaient sans relâche à perfectionner leur ouvrage; le réformateur fit paraître en 1534 sa traduction de la Bible entière en langue allemande, et l'un de ses disciples, Melchior Wolmar, instruisit à Bourges Calvin et Théodore de Bèze, qui ne tardèrent pas à paraître à leur tour sur la scène. L'espoir de voir enfin convoquer un concile à Mantoue engagea Luther à mettre par écrit, de la manière la plus précise, les articles sur lesquels les opinions des réformateurs différaient de celles de l'église romaine. Cet ouvrage, sous le titre d'*Articles de Smalkalde*, fait partie des livres symboliques des chrétiens de la confession d'Augsbourg. Le concile n'eut point lieu, et Luther, irrité des lenteurs par lesquelles on différait de le convoquer, manifesta toute son indignation dans les

écrits qu'il composa en 1537 et 1539 contre la papauté, contre *la donation de Constantin*, sur *l'église et les conciles, etc.* Cependant la réformation continuait à se répandre. Luther eut la satisfaction de l'établir à Leipsick après la mort du duc Georges de Saxe, son ennemi personnel; Genève avait publié dès 1535 l'édit de sa réformation; le Danemarck accédait à la ligue de Smalkalde en 1538; la diète germanique, fatiguée des délais perpétuels que la cour de Rome apportait à la convocation du concile dont l'Allemagne entière attendait avec anxiété la future décision, prit le parti de travailler elle-même à la réforme que le pape ne voulait point faire. Réunie à Ratisbonne en 1541, elle envoya une députation à Luther, et déjà quatre articles essentiels avaient été arrêtés lorsque les intrigues de Rome rompirent cette négociation. Nouveau sujet de chagrin pour Luther, et nouvelle cause de la véhémence avec laquelle il continua d'écrire contre la cour de Rome. Aigri par tant de contrariétés que la décadence de sa santé ne lui laissait pas la force de supporter avec assez d'égalité d'âme, il mit de l'humeur aussi dans ses discussions avec les sacramentaires ou réformés de l'Allemagne et de la Suisse, et même avec Mélanchton, son ami, qui se montrait plus disposé que lui à adop-

ter un moyen terme entre les diverses opinions sur l'eucharistie. Les travaux relatifs à l'explication de la Bible dont il donna successivement une deuxième et une troisième édition en langue allemande, remplirent le reste de sa carrière. Les commentaires sur les prophètes et sur le livre de la Genèse furent du nombre des derniers qu'il fit paraître. En terminant ce travail, qui fut la matière de son dernier cours académique en 1544, il se recommandait aux prières de ses auditeurs, regardant sa mort comme très-prochaine.

Avant sa fin cependant il vit se réunir à Trente, en 1545, le concile promis depuis si long-temps; mais quelle différence entre cette assemblée présidée par les légats du pape et soumise toute entière à l'influence de Rome, et le concile libre qu'avaient réclamé les princes évangéliques! Les adhérens de la réforme ne pouvaient attendre que des anathêmes d'une réunion où leurs adversaires les plus déclarés étaient à la fois juges et parties; il durent regarder comme une démarche inutile celle d'y envoyer leurs députés, et ils y furent en effet condamnés sans avoir été entendus. Loin de rétablir la paix, l'excommunication prononcée par le concile ne fit donc qu'affermir la scission. Ni Luther ni ceux qui avaient adopté ses principes ne pouvaient s'effrayer de cet arrêt

qui les séparait de la communion de Rome, mais non de l'église du Christ.

Fidèles à ce chef unique dont ils n'avaient jamais méconnu l'autorité, et à son Évangile qu'ils avaient toujours considéré comme leur invariable loi, ils n'eurent jamais la pensée de mettre nulle autre autorité à la place de la sienne. Luther lui-même s'était exprimé à cet égard de la manière la plus formelle ; il n'avait prétendu ni publier une religion nouvelle, ni s'en déclarer le chef, ni faire de ses opinions la règle de celles des fidèles, ni interdire à ses collaborateurs et à ceux qui viendraient après lui, les nouvelles recherches qu'ils seraient à même de faire dans le fonds inépuisable de l'Évangile. « *Avant tout,* » dit-il dans l'un de ses écrits, « *je demande qu'on ne se serve pas de mon nom, qu'on ne s'appelle pas luthériens, mais chrétiens. Qu'est Luther? Cette doctrine n'est pas de moi ; aussi n'ai-je été crucifié pour personne. Amas de poussière, destiné à servir de pâture aux vers, irais-je souffrir qu'on donnât mon misérable nom aux élus du Christ! Non, mes frères, extirpons les noms de sectes, et n'admettons que celui de disciples du Christ dont nous suivons la doctrine. — Je ne suis ni ne veux être le maître de personne ; je ne professe, en commun avec*

l'église, que la seule doctrine du Christ, notre chef unique. » Telles furent les expressions de Luther, et telle est encore aujourd'hui l'opinion des chrétiens évangéliques qui révèrent sa mémoire, mais sans le croire infaillible, et sans faire de ses paroles la règle de leur foi.

Chrétien dans toute la force de ce terme, il en porta le caractère jusqu'au dernier de ses jours, qu'il termina en faisant encore une bonne action. Ses souverains naturels, les comtes de Mansfeld, venaient de l'inviter à arbitrer entre eux quelques différends : malgré ses infirmités qui de jour en jour devenaient plus sensibles, et qui l'avaient presque entièrement privé de l'usage de l'un de ses yeux, il se rendit à leur appel, et ce fut dans le cours de ce voyage qu'il mourut à Eisleben, lieu de sa naissance, le 18 février 1546, à l'âge de soixante-trois ans. Il était encore monté en chaire l'avant-veille de sa mort; les soins les plus touchans lui furent prodigués dans ses derniers momens par les comtes de Mansfeld et de Schwarzbourg qui se rendirent auprès de son lit de souffrances ; les docteurs Jonas et Cœlius, ses amis, lui adressèrent les exhortations et les consolations religieuses ; il les reçut avec les sentimens de la plus vive piété, en répétant à plusieurs reprises les dernières paroles du Seigneur : *Père,*

je remets mon esprit entre tes mains. Transféré à Wittenberg, son corps fut inhumé avec les plus grands honneurs dans l'église du château, au pied même de la chaire qu'il avait occupée d'une manière si honorable et si utile à la religion, à son siècle et à la postérité.

BOISSARD.

ULRIC DE HUTTEN.

Il est peu de personnages historiques qui offrent dans leur caractère plus d'originalité qu'*Ulric de Hutten;* l'unité la plus constante y brille au milieu d'une variété non moins remarquable. Représentant de son siècle et de sa nation, il réunit en lui seul ce que l'un et l'autre eurent de grand et de sublime, et sa vie, en nous présentant un tableau fidèle de l'esprit du temps où il a vécu, nous fait connaître aussi le génie de l'époque qui l'a précédé et de celle qui le suivit. Né dans un moment où le monde moral travaillait à se dégager des vieilles formes sous lesquelles on voulait encore le tenir captif, il fut un des instrumens les plus vigoureux dont la providence se servit pour opérer cette révolution : digne émule de Luther, il le seconda de tous ses efforts; l'amour de la liberté avait passé dans son cœur avec le sang germanique; l'activité de la pensée fut toujours chez lui sans égale; poussé par ces deux forces puissantes, enchaîné

Ulric de Hutten.

Dubois del. *Litho. de C. Mott.*

duire cet effet, et il en est une à laquelle on n'a pas donné peut-être une attention assez sérieuse. La plupart des biographes de *Hutten* parlent des excès de jeunesse auxquels il se livra, et qui entraînèrent à leur suite les résultats les plus fâcheux. Il avoue lui-même, dans un de ses écrits, qu'il ne sut pas toujours maîtriser la violence de ses penchans, et ce fait, quelque pénible qu'il soit pour l'historien de le rapporter, doit entrer dans cette notice, et nous paraît être d'une grande importance. Toute la vie de *Hutten* annonce une âme aigrie par une cause secrète : son aigreur se dirige sans cesse contre le vice, et cette disposition caractéristique a même paru bizarre, lorsqu'on l'a rapprochée des écarts de mœurs auxquels il s'était livré. Il me semble que cette inconséquence apparente s'évanouit en partie lorsqu'on en recherche la cause. *Hutten* céda à ses passions : des suites graves furent le résultat de sa faiblesse : rappelé à lui-même, il sentit l'avilissement dans lequel il était tombé, et des réflexions sérieuses, renouvelées fréquemment par les maux qui le tourmentaient, lui inspirèrent de l'horreur pour des excès qu'il avait malheureusement partagés. De là ce mécontentement habituel et cette âpreté qui percent dans les moindres circonstances de sa vie, et qui

s'exhalent sur-tout contre ceux qui, chargés de guider les hommes dans la route du bien, leur donnent l'exemple d'un déréglement pernicieux. L'impression qu'il reçut à Rome à la vue des désordres et des abus crians dont le clergé se rendait coupable, fit encore germer en lui des idées de réforme, secondées plus tard par sa courageuse persévérance.

Ulric de Hutten quitta l'Italie, en emportant des souvenirs pénibles sous tous les rapports : malade et privé de toutes ressources pécuniaires, il traversa l'Allemagne, et vint à Rostock, où il vécut péniblement en donnant des leçons. Exilé du toit paternel, ne sachant à quel état se vouer, à qui donner sa confiance, il passa bientôt de Rostock à Francfort sur le Mein, de Francfort à Brunswick, et de Brunswick à Wittenberg, où il mit au jour (1511) son premier ouvrage, intitulé : *Ars versificandi.* Ce travail, exécuté en quelque mois, ne lui valut que de la gloire. On le regarda comme un chef-d'œuvre, et l'auteur occupa dès-lors un certain rang dans la république des lettres. Ici les biographes ne sont pas d'accord sur l'ordre des événemens qui se succédèrent dans la vie de *Hutten*, pendant les deux ou trois années qui suivirent. Tous conviennent qu'il ne s'arrêta pas long-temps à Wittenberg :

il paraît certain qu'il en sortit pour se rendre à Vienne, et qu'il profita de l'occasion pour visiter la Bohême, la Moravie, et diverses contrées voisines.

L'évêque d'Olmutz, *Nicolas Turso*, l'accueillit avec intérêt : il lui rendit tous les devoirs de l'hospitalité, et le combla de présens à son départ. A Vienne, il trouva les mêmes attentions chez son ami *Joachim Vadianus*. Il se fit connaître dans cette ville par quelques essais poétiques pleins d'originalité et de talent. Une gaîté franche règne encore dans ces premières productions de sa muse : mais elle se perdit par la suite, pour faire place à une ironie plus sérieuse et plus mordante.

Sur ces entrefaites, *Hutten* s'était réconcilié avec son père. Celui-ci avait consenti à le revoir, à condition qu'il renoncerait à la poésie, pour suivre la carrière du barreau. Mais *Hutten* avait l'imagination trop ardente et l'esprit trop vif pour trouver de grands charmes dans l'étude du droit. Cependant, son génie inquiet, l'incertitude fatigante de sa position, le déterminèrent à obéir aux volontés paternelles, et il se rendit à Pavie, dans l'intention de s'y occuper de jurisprudence (1512). A peine y était-il établi, que la fortune vint encore l'y persécuter. Pavie, as-

siégée par les Suisses, tombe en leur pouvoir : *Ulric*, malade de la fièvre, maltraité, dépouillé de tout, est forcé de s'enfuir à Bologne. C'est dans cette ville qu'il publia (1513), en latin, un poëme intitulé : *Vir bonus*, où l'on retrouve, comme dans tous ses autres ouvrages, le cachet particulier de son esprit.

Ce deuxième voyage en Italie renouvela les impressions que *Hutten* avait reçues du premier. Il vit Rome encore une fois; le spectacle de la corruption du clergé vint réveiller son indignation, et des épigrammes caustiques dirigées contre les moines et les prêtres, le rendirent tellement odieux qu'il se vit forcé d'abandonner le pays. Ces épigrammes laissent déjà percer tous les sentimens qui dans la suite lui firent embrasser le parti des réformateurs; elles lui furent dictées non-seulement par des considérations générales, mais encore par le ressentiment qu'il éprouva en entendant les Italiens parler avec mépris de sa nation.

De retour en Allemagne (1514), *Ulric* dédia le recueil de ses poésies à l'empereur *Maximilien* : mais il ne reçut de ce prince aucun encouragement. Il prit alors le parti de s'adresser à son ancien protecteur, *Ethelwolf de Stein*, qui était en ce moment chancelier d'*Albert de Brande-*

bourg, devenu archevêque et électeur de Mayence. Cet homme généreux ne se démentit point dans cette circonstance : il intéressa son maître en faveur du poète malheureux, et *Albert* le fit venir auprès de lui (1514). *Hutten* témoigna sa reconnaissance à l'électeur, dans un petit poëme où il chanta ses louanges, et où il célébra l'Allemagne avec toute sa verve patriotique. Grâces à ses deux bienfaiteurs, il se voyait maintenant dans une position moins critique : il goûtait toutes les douceurs de l'étude et de l'amitié au sein d'un repos dont il n'avait pas l'habitude, lorsqu'un événement imprévu vint renouveler ses agitations.

Jean, comte de *Hutten*, son cousin, avait épousé depuis peu la fille du maréchal de *Thumb*, et trouvait le bonheur dans cette union. Malheureusement *Ulric*, duc de *Wirtemberg*, conçut pour cette jeune femme une passion violente, et voyant que son mari était décidé à ne point supporter l'affront qu'il voulait lui faire, il l'invita un jour à une partie de chasse, et le perça de son épée dans l'épaisseur d'une forêt (1515).

A la nouvelle d'un assassinat aussi lâche, *Ulric de Hutten* est transporté d'indignation et comme électrisé jusqu'au fond du cœur ; il ne songe

plus qu'à venger l'outrage fait à sa famille, et dans cette première inspiration, il compose contre le meurtrier de son parent plusieurs discours dignes de *Démosthène* et de *Cicéron*, qu'il adresse à l'empereur *Maximilien*. Toutes les émotions généreuses qu'éprouve une belle âme à la vue de l'iniquité, sont exprimées dans ces espèces de philippiques, avec une énergie peu commune, et une éloquence qui rappelle les grands orateurs de l'antiquité.

Un autre chagrin bien sensible pour *Ulric*, fut la perte qu'il fit vers le même temps de son digne ami *Ethelwolf de Stein*, qui mourut en 1515. Accablé de douleur et d'ennui, il chercha de la distraction dans les voyages, et retourna en Italie, dans l'intention d'y reprendre son cours de droit; mais, comme on l'a vu précédemment, cette étude n'était nullement dans ses goûts : il revint à la poésie, fit de nouvelles épigrammes, s'attira de nouveaux ennemis, passa d'une ville à l'autre, sans se fixer dans aucune, et termina son voyage par Venise, où il ne resta que peu de temps (1).

---

(1) *Hutten* connaissait déjà *Erasme* à cette époque, et grâce à cette liaison, il fut parfaitement accueilli en Italie, et à Venise sur-tout, par les gens de lettres.

Une aventure arrivée à *Hutten* pendant ce dernier séjour qu'il fit en Italie, lui donne un trait de ressemblance de plus avec ces anciens chevaliers errans dont il rappelait les mœurs et le caractère. Allant un jour à Viterbe, il fut obligé de se battre contre cinq Français qu'il rencontra sur sa route, et qui parlaient injurieusement de l'empereur Maximilien. Il tua l'un d'eux, et mit en fuite les quatre autres. C'est lui qui nous raconte les détails de ce combat dans une épigramme qu'il fit à cette occasion (*In quinque Gallos a se profligatos*).

De Venise, *Ulric* repassa bientôt en Allemagne (1516). Il vint à Augsbourg, où il se lia d'amitié avec le célèbre *Conrad Peutinger*, qui le recommanda vivement à l'empereur. Ce prince décerna lui-même à *Hutten* la couronne de poète dans une assemblée publique, faveur honorable qui augmenta sa réputation sans améliorer sa fortune. Peu de temps après, il fit à Bamberg la connaissance particulière de *Joachim Camerarius*.

Sa correspondance, ainsi que l'histoire littéraire du temps, attestent qu'à cette époque, les plus belles dispositions régnaient parmi les savans et les gens de lettres. L'étude des anciens commençait à ramener le bon goût dans les ouvrages de l'esprit; et des poètes assez distingués,

parmi lesquels *Hutten* occupe un des premiers rangs, faisaient renaître quelques étincelles du génie classique. Les autres branches de littérature étaient également cultivées par des hommes d'un rare mérite. La philologie, la critique, commençaient à prendre une nouvelle face : la philosophie s'essayait, et préludait aux succès brillans qu'elle devait obtenir plus tard. La théologie elle-même, soumise jusqu'alors à une puissance tyrannique, s'engageait dans une direction plus conforme aux besoins du temps, et la pensée humaine, cherchant à sortir enfin de son esclavage, reprenait cette liberté qu'elle avait perdue depuis tant de siècles.

On conçoit qu'au milieu d'un mouvement de cette nature, les hommes à talens devaient tendre à se rapprocher l'un de l'autre. Dès l'année 1503, une société littéraire (*sodalitas litteraria Rhenana*) s'était formée sur les bords du Rhin, et florissait sous les auspices des princes du Palatinat. D'autres foyers de lumières s'établissaient dans plusieurs universités d'Allemagne ; et les voyages de gens de lettres, en entretenant parmi eux des relations plus ou moins étroites, favorisaient cette noble coalition, qui finit par triompher de l'ignorance. On a pu voir jusqu'ici, que *Hutten* n'était point resté inactif au milieu de

cette émulation générale. Il avait beaucoup étudié, beaucoup vu; il s'était mis en rapport avec ce qu'il y avait de plus distingué dans le monde savant; il avait écrit des ouvrages, qui tous attaquaient l'ignorance et les abus qui en découlent, lorsque ses liaisons avec l'un des membres de la société littéraire du Rhin lui fournirent une nouvelle occasion de déployer ses talens, et de porter un coup de plus aux adversaires de la raison et du mérite.

Il s'agissait d'une querelle suscitée par le fanatisme au célèbre *Reuchlin* de *Pforzheim*. Un Juif nommé *Pfefferkorn* avait embrassé le catholicisme; et soit par hypocrisie, soit par un zèle inconsidéré, il était devenu l'un des ennemis les plus acharnés de ses anciens coreligionnaires. Depuis long-temps il sollicitait l'empereur *Maximilien* à faire brûler tous les livres des Juifs, excepté la Bible; et ce prince chargea enfin l'archevêque de Mayence de faire examiner la chose avant de prendre une résolution définitive (1510). Quelques universités, ainsi que l'inquisiteur *Hoogstraten* et *Reuchlin*, furent chargés de donner leur avis dans cette affaire. *Reuchlin* conclut en faveur des Juifs, et motiva son opinion sur des raisons pleines de justesse et de tolérance. Aussitôt *Hoogstraten*, *Pfefferkorn*

et la foule des théologiens se récrient : la dispute s'échauffe, *Reuchlin* en appelle au pape ; celui-ci renvoie l'affaire à l'évêque de Spire, et en interdit la connaissance à tout autre. Malgré cette défense, cependant, les théologiens de Cologne condamnent l'écrit de *Reuchlin*, et le font brûler (1513). On parvient même, à force d'intrigues, à surprendre un jugement semblable à l'université de Paris, quoique l'évêque de Spire en eût rendu un tout contraire. Cette dispute occupa les esprits pendant plusieurs années : tout ce qu'il y avait d'hommes instruits en Allemagne, en France et en Italie se rangea du côté de *Reuchlin*, et les satires les plus mordantes furent dirigées contre les théologiens scolastiques qui s'étaient rendus odieux dans cette circonstance.

Aucune de ces satires n'eut autant de succès, et un succès plus mérité, que les *Epistolæ obscurorum virorum*, qui parurent sous l'anonyme, vers l'année 1516. On soupçonna bientôt *Hutten* d'en être l'auteur principal, et il l'était en effet. C'est peut-être de tous ses écrits celui qu'il a marqué le plus profondément du sceau de son caractère et de son génie. Il y traite sans ménagement, et l'ignorance, et les prétentions ridicules, et les vices honteux des théologiens et des moines : il emprunte leur langage barbare pour

rendre plus piquans les sarcasmes dont il les accable, et selon l'usage de son siècle, il va jusqu'à nommer les personnes.

Cet ouvrage exerça sur les esprits l'influence la plus marquée. Il alimenta cette fermentation générale, qui depuis long-temps se manifestait; et l'on peut même le regarder comme un des titres les plus réels de *Hutten* à figurer parmi les réformateurs.

De retour en Allemagne, il vint passer quelques mois avec sa famille au château de Steckelberg, où il se livra tout entier à l'étude (1517). Les muses charmaient sa retraite, et des recherches savantes lui fournissaient l'occasion de servir encore la cause des nouvelles lumières: ayant découvert, dans un château voisin de celui qu'il habitait, un écrit de *Laurentius Valla* sur la donation prétendue de *Constantin*, il le mit au jour, et le dédia au pape *Léon X*, dans l'espérance de l'amener à cette réformation que l'on sollicitait depuis tant d'années. Mais le ton sec et hardi qu'il prit dans sa dédicace n'était pas fait pour persuader le pontife : *Luther* même en désapprouva la violence. En 1518, *Hutten* visita Paris, et fit connaissance avec *Budée*, *Lefèvre d'Etaples*, et quelques autres savans. Il revint bientôt après à Mayence; puis accompagna l'é-

lecteur à la diète d'Augsbourg, où il publia une harangue dans laquelle il faisait un appel aux princes allemands, et les engageait à se réunir contre les Turcs. Son Dialogue sur la vie des cours, et plusieurs autres satires, furent composés dans le même temps (par exemple ses Dialogues sur la fièvre.) Dans toutes, on remarque une tendance décidée à faire tomber ses épigrammes sur ceux qui l'entouraient immédiatement, et sur les grands en particulier : il est toujours intrépide ; mais on pourrait désirer, peut-être, de le voir se renfermer plus souvent dans les bornes d'une discrétion délicate.

Outre ces travaux d'agrément, *Ulric* s'occupait aussi de choses plus sérieuses. Il fit paraître cette année (1518—1519) une édition de *Tite Live*, plus complète que celles qu'on avait eues jusqu'alors, et il la dédia à l'archevêque de Mayence, qui n'avait cessé de le protéger. Ce prélat lui accordait une pension assez forte pour assurer son indépendance, et l'on s'attendait désormais à le voir jouir tranquillement d'une fortune qu'il n'avait obtenue qu'après tant de traverses et d'agitations. Mais à peine *Hutten* semble-t-il fixé, qu'il s'échappe avec son impétuosité ordinaire, pour se jeter dans de nouveaux hasards.

Il n'avait pas oublié l'outrage fait à sa famille par *Ulric de Wirtemberg*, et toute sa haine se réveilla, lorsqu'en 1519, la ligue de Souabe tourna ses armes contre ce prince. Brûlant de venger son parent, il vole sous les drapeaux des confédérés commandés par Fr. de *Sickingen;* prend une part active à la guerre, déploie la valeur brillante dont il avait déjà donné quelques preuves; et l'expédition étant terminée selon ses désirs, il remercie les chefs qui l'avaient conduite, dans un discours éloquent, le cinquième de ceux qu'il écrivit à l'occasion du meurtre de *Jean de Hutten*. C'est alors qu'il fit imprimer un recueil de ces harangues, à la fin duquel se trouve une lettre adressée à *Fr. Piscator* (du 19 mai 1519), son ami, où il le prie de lui chercher une compagne. « Donnez-moi une épouse, lui dit-il; je » la veux jeune, jolie, bien élevée, gaie, ver- » tueuse et patiente : qu'elle ait assez de fortune » sans en avoir beaucoup. Je ne cherche point » les richesses : quant à la naissance, elle sera » toujours assez noble si elle est la femme de » *Hutten* (1). »

(1) « Tenet me quoddam tranquillitatis desiderium quam olim ineam. Ad hoc opus uxore est, quæ me curet. Nosti mores. Non facile solus esse possum, ne nocte quidem : facessant mihi enim

Après la campagne de Wirtemberg, *Ulric* revint à Mayence; mais son séjour n'y fut pas long: il obtint de l'électeur que sa pension lui serait continuée pendant son absence, et il se retira dans son château sur les bords du Mein. Là, il s'occupa, sans relâche, à aiguiser des traits contre la cour de Rome, pour laquelle son aversion croissait tous les jours. Il publia successivement, à peu de distance l'un de l'autre, plusieurs livres où il exprimait ses sentimens sans aucune espèce de retenue. Sa *Trias Romana*, et d'autres satires, un *traité de l'unité de l'Eglise*, joint à un ancien manifeste de l'empereur *Henri IV* contre le pape *Grégoire VII*, quelques anciennes lettres aussi inédites sur le schisme et sur la liberté ecclésiastique, furent imprimés à Mayence, et

---

prædicare quidam cœlibatûs bona, et solitudinis incommoda. Non videor esse capax. Me quidem habere oportet, ubi curas, et ipse ubi acriora etiam studia remittam; qui cum ludam, quo jocos conferam, amœniores et leviusculas fabulas misceam; ubi sollicitudinis aciem obtundam, curarum æstus mitigem. Da mihi uxorem, Friderice, et ut scias qualem, venustam, adolescentulam, probè educatam, hilarem, verecundam, patientem, satis habeat, non multum. Divitias non quæro enim, et ad genus quod pertinet, satis nobilem futuram puto, quæcumque Hutteno nupserit. »

Nous insérons cette lettre, parce qu'elle fait connaître sous plusieurs rapports le caractère de *Hutten*.

fixèrent plus que jamais sur l'éditeur l'attention inquiète du clergé. Cette fois, il avait terminé son livre par le mot célèbre : *Jacta est alea*,(1) qui fut dès-lors sa devise.

C'était une déclaration de guerre ouverte, et le pape *Léon X* répondit bientôt à l'appel, en lançant contre *Ulric* un bref, dans lequel il sommait l'archevêque de Mayence de punir un homme aussi dangereux, et de le bannir de ses états (juillet 1520).

Albert obéit, et *Hutten*, abandonné de son protecteur, voulut chercher un asile dans les Pays-Bas, à la cour de *Charles-Quint*. Mais la haine du souverain pontife l'y suivit. L'empereur reçut des instructions, et l'aurait livré à ses ennemis, si, averti à temps, il ne s'était réfugié au château d'Ebernbourg, qui appartenait à son fidèle ami *Sickingen*. Celui-ci fit des démarches auprès de *Charles V* en faveur du malheureux proscrit ; et *Charles V* décida que *Hutten* ne pourrait être condamné sans avoir été entendu.

Quelques semaines avant sa fuite de Mayence, *Ulric* était entré en relation avec *Luther*. Il existe de lui une lettre du 4 juin 1520, dans laquelle il lui offre ses services, et lui dit entr'autres

(1) Le sort en est jeté.

choses : « J'ai toujours partagé vos sentimens, » sans avoir avec vous le moindre rapport. Du » courage ! ne balancez point ! Je m'offre de » vous seconder. Confiez-moi tous vos projets; » je suis prêt à venger la liberté commune, à » délivrer ma patrie depuis long-temps oppri- » mée. Dieu est pour nous. Si Dieu est pour » nous, qui sera contre nous ? »

Arrivé dans sa solitude, il ne cessa de travailler à l'œuvre qu'il avait entreprise avec tant d'ardeur. Ses premiers ouvrages étaient tous écrits en latin : il se servit principalement de la langue allemande dans ceux qu'il composa depuis, afin de les rendre plus populaires, et d'atteindre mieux le but qu'il se proposait. Cette langue, qui prit dans les écrits de *Luther*, de *Hutten* et de quelques autres réformateurs, un développement qu'elle n'avait point avant cette époque, portait l'empreinte d'une mâle franchise, et convenait parfaitement pour exprimer les sentimens d'un homme enthousiaste de la liberté et du vrai. *Ulric* sut la manier avec toute l'originalité qui le distinguait. Un des beaux échantillons qui nous en restent, est la dédicace en prose qu'il fit à *Sickingen* de la traduction de ses Dialogues sur la fièvre, et une pièce de vers intitulée : *Complainte* de *Hutten* à la nation allemande, où il

exhorte ses compatriotes à secouer le joug de la tyrannie étrangère, et à sauver la religion, en la soustrayant à l'influence des ministres qui n'étaient plus dignes d'elle.

Différens traités contre les papes ; des commentaires sur la bulle impuissante de *Léon X* contre *Luther*, de nouveaux Dialogues satiriques, etc., etc., furent publiés par *Hutten* pendant son séjour dans la retraite d'Ebernbourg. Il adressa des lettres pathétiques à l'empereur, à l'électeur de Saxe, à l'archevêque de Mayence ; et fit son possible pour amener ce dernier à établir la réforme dans ses états. Mais la plupart de ces démarches n'eurent aucun succès. On dit qu'impatienté de la résistance qu'on opposait aux lumières nouvelles, il croyait nécessaire de les faire triompher par la force des armes, et qu'il forma différens plans dans ce but ; mais *Luther* désapprouva constamment de pareilles mesures, et *Sickingen* lui-même les regardait comme intempestives.

Cette époque de la vie de *Hutten* nous présente deux traits qui donnent une haute idée de son désintéressement : *François I^er^*. lui écrivit en 1522 pour lui offrir une pension et le titre de conseiller s'il voulait s'établir en France : *Ulric* refusa par amour pour son pays. Ses parens étant

morts, il hérita de leur succession toute entière; en sa qualité de fils aîné, et malgré la position critique où il se trouvait, il en fit l'abandon à ses frères, et poussa la sollicitude pour eux, jusqu'à exiger qu'ils s'abstinssent de lui écrire, afin de ne pas être enveloppés dans la proscription dont il était la victime.

Le temps était arrivé où cette proscription devait peser sur sa tête avec plus de rigueur que jamais. L'homme généreux qui lui avait donné l'hospitalité, *Sickingen*, fut tué au mois de mai 1523, en défendant le fort de Laudsteim contre l'électeur de Trèves et ses alliés; et dès ce moment *Hutten* n'eut plus d'asile en Allemagne.

Il s'enfuit à Bâle, où *OEcolampade* et quelques autres amis l'accueillirent avec la permission du magistrat. Parmi ses anciennes liaisons, *Erasme* fut le seul qui refusa de le voir, dans la crainte de se rendre suspect aux catholiques, et d'être obligé de lui prêter de l'argent (1). On dit même qu'il eut secrètement part aux persécutions dirigées par les prêtres contre *Hutten*. Ce dernier, chassé de Bâle, vint à Mülhausen, où il écrivit contre *Erasme* un opuscule virulent

(1) Voyez une lettre d'Erasme à Mélanchthon, dans le *Mag. Encyclop.* de *Millin*, 1805, t. 1, p. 93.

(*Expostulatio cum Erasmo Roterdamo.*) Il y dévoilait toute la bassesse de ses procédés ; et *Erasme*, en essayant de se disculper, ne fit qu'un méchant libelle, qui est loin d'honorer sa mémoire (*Spongia adversus aspergines Hutteni*) (1). *Ulric* ne put rester à Mülhausen : on excita la populace contre lui ; il fut contraint de fuir de nouveau, et réfugié à Zurich, auprès de *Zwingle*, il y fut encore atteint par la haine de ses ennemis. Enfin, il alla chercher un dernier asile dans une petite île du lac de Zurich (l'île Duffnau), où l'accueillit un respectable prédicateur, entre les bras duquel il mourut le 30 août 1523, les uns disent, de paralysie ; les autres, d'une maladie invétérée, dont il souffrait dès sa jeunesse. *Ulric de Hutten* fut pleuré de ses vrais amis : *Luther*, *Mélanchthon*, *Camérarius* (2), beaucoup d'autres savans distingués payèrent à sa mémoire un juste tribut de regrets ; ils regardèrent sa perte comme l'une des plus grandes que pût éprouver la cause de la réformation et des lumières. *Hutten* avait servi cette cause d'une manière brillante, et pou-

(1) *Luther* désapprouva fort cette dispute. Voyez *Mag. Encycl.*, 1805, t. 1, p. 96.

(2) *Camerarius*, in vita Melanchthonis, p. 90. *Helii Eobani Hessi*, epist. fam. 1, p. 35. Voyez *Mag. Encycl.*, 1805, p. 98.

vait la servir encore, si une mort prématurée ne l'avait arrêté au milieu de sa carrière.

On conçoit à peine comment, en si peu d'années, au milieu d'agitations continuelles, il avait pu suffire aux nombreux ouvrages qui restent de lui. Il ne fallait rien moins qu'un génie facile, qu'une verve pleine de chaleur et de vie, pour enfanter en aussi grande abondance des productions du premier mérite. Considérées sous le point de vue littéraire, ces productions font honneur au siècle qui les vit naître; et l'intérêt qu'elles inspirent, est augmenté par la fidélité du tableau qu'elles nous présentent de ce siècle. Elles nous en peignent les travers; elles en revêtent toutes les formes; et si ces formes ne sont pas toujours délicates, elles ont l'avantage d'être toujours vraies. La satire et l'invective, tel était à cette époque en Allemagne le genre d'esprit le plus ordinaire; et c'est aussi, chez presque tous les peuples modernes, celui qui s'est développé le premier, lorsqu'ils en sont arrivés à un certain point de leur histoire, où un nouvel ordre de choses travaillait à prendre la place de l'ancien. Entraîné dans cette direction, et par la force des événemens, et par la nature même de son caractère, *Hutten* la suivit avec toute l'impétuosité de la passion. Il ne garda point de ménagemens;

il se fit une multitude d'ennemis; et lors même que l'orage grondait sur sa tête avec le plus de fureur, sa franchise, loin de diminuer, redoubla de force et d'audace. Il y aurait souvent à blâmer dans la violence de ses procédés; mais toujours on est obligé d'admirer son zèle pour la vérité, son aversion profonde pour l'hypocrisie, son amour pour la patrie et la liberté.

Une invective écrite contre l'un de ses adversaires, *Jérome Aleander*, nous donne la mesure de sa fougue, et des excès auxquels il aurait pu se porter : « Ne t'imagine pas, lui dit-il, que tu en » seras quitte pour une guerre de plume : at- » tends-toi plutôt à mourir de la main des braves. »

Il y a, sans contredit, une analogie frappante entre *Ulric de Hutten* et *Martin Luther :* même courage de part et d'autre; même probité, même sincérité d'intentions; mais le premier fut souvent inconsidéré, le second fut presque toujours rempli de sagesse : *Hutten*, impatienté par la résistance, voulait la vaincre l'épée à la main; *Luther* avait en horreur l'effusion du sang, et l'épée de la parole fut la seule qu'il voulut jamais employer.

« Si les forces de *Hutten* avaient égalé ses » desseins, a dit *Camérarius*, il aurait boule- » versé le monde, etc. »

C. C.

N. B. Nous donnons ici une liste chronologique des ouvrages de *Hutten*, aussi complète que nous avons pu nous la procurer.

(Voyez *Niceron*, Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres dans la république des lettres. L'auteur y indique en détail les différentes éditions de chaque ouvrage.

Aloys Schreiber Gedichte von Ulrich von Hutten, etc., 1 vol. in-8°. Heidelberg, 1810.)

1. *Ars versificandi.* Wittebergæ, 1511.
2. *Vir bonus.* Bononiæ, 1513.
3. *Epigrammatum ad Maximilianum imperatorem*, liber. Aug. Vindel, 1519.
4. *Epistola Italicæ.* Bonon., 1516.
5. *Panegyricus in Albertum Mog.* Tubing, 1515, in-4°.
6. *Laurentii Vallæ de falso creditâ Constantini donatione, etc.* in-8°. (sine loco et anno).
7. *Epistola ad Hermannum de Neuvenar.* Mog. 1518, in-4°.
8. *Ad principes Germaniæ ut bellum Turcis invehant.* Aug. Vindel, 1518.
9. *Titus Livius, ex aut. cod.* Mog., 1518.
10. *Nemo seu satyra de ineptis sæculi studiis et veræ eruditionis contemptu.* 1513 — 1518.

    Cet ouvrage est une satire ingénieuse écrite en vers élégiaques.
11. *De Auld Dialogus.* Aug. Vindel, 1518 — 1519, in-4°.
12. *Prognosticon ad ann.* 1516, ad Leonem X. P. M. (en vers).
13. *Ad Bilib. Pirkheimer*, Epistola, vitæ suæ rationem exponens. Aug. Vind., 1518.
14. *J. Reuchlini Encomion.* in-4°. s. l. et a. (en vers).

15. *Obscurorum virorum epistolæ.* s. l. et a.
16. *Epist. de Pefferkornio, in ejus vitam exclamatio.*
17. *De guajaci medicinâ et morbo gallico.* Mog., 1519.
18. *Febris I.* Mog., 1519. *Febris II.* ib. eod.
19. *Super interfectione J. Hutteni deploratio c. a. ejusdem argumenti.* 1519.
20. *Dialogi : Fortuna, Trias romana. Inspicientes.* Mog., 1520.
21. *De Unitate Ecclesiæ et schismate inter Henricum IV et Gregor. VII.* Mog., 1520. (Découvert par Hutten dans la Bibliothèque de l'abbaye de Fulde).
22. *De Schismate extinguendo.* 1520.
23. *Ad M. Lutherum epistola.* 1520.
24. *Libellus conquestionum ad Carol. imp. princip. Germaniæ.* s. l. et a.
25. *Anzeig, wie sich die Baebst gehalten.* s. l. et a. C'est-à-dire : Examen de la conduite qu'ont tenue les papes envers les empereurs.
26. *Bulla Leonis X, etc.*
27. *In incendium Lutheranum exclamatio*, en latin et en allemand.
28. *Klag and Vormanung gegen die Gewalt des pabstes, etc.* prob. 1520.
29. *Dialogi Hutteni novi.* 1521.
30. *Concilia, wie man die halten soll.* 1521. (C'est-à-dire : sur la manière dont on doit tenir les conciles).
31. *In Hier. Aleandrum, et Mar. Caracciolum Leonis X oratores, ad Carol. V, pro Luthero, etc.* 1521.
32. *Ad M. Lutherum epistolæ duæ.* Wittemb. s. a.
33. *Beklagung der Freystutte teutscher nation.* 1521. (C'est-à-dire : Lamentation sur l'état de la nation allemande).
34. *Lebendige ab conterfactur des ganzen pabsthums* ou Peinture vivante du papisme, s. l. et a.

FRÉDÉRIC III,

SURNOMMÉ LE SAGE,

ÉLECTEUR DE SAXE.

FRÉDÉRIC III, né en 1463, était fils de l'électeur Ernest, dont le père, Frédéric II, margrave de Missnie, avait été investi de la dignité électorale de Saxe, par l'empereur Sigismond. Bien que le métier de la guerre fût le principal objet de l'éducation dans ces temps belliqueux, l'instruction littéraire, telle qu'on la concevait alors, n'était plus entièrement étrangère à la jeune noblesse. Le prince de Saxe avait lu les auteurs romains, et leurs maximes les plus conformes à son caractère s'étaient profondément gravées dans son âme. Le règne long et faible de l'empereur Frédéric III, et le désir inquiet d'agrandir sa maison, désir que nourrissait ce prince malgré son indolence, occasionnaient et fomentaient alors une suite non interrompue de

Frédéric le Sage.

Litho. de C. Mol

Dubois del.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ssensions et de guerres soit civiles soit étran-
:res. Le prince de Saxe paraît avoir fait ses pre-
ières armes sous le commandement de l'archi-
ac Maximilien, dont il avait dès-lors su se
ncilier l'estime et l'amitié, qu'il conserva tou-
urs depuis.

A l'âge de vingt-trois ans, Frédéric succéda à
on père, mort en 1486, et l'année suivante,
la diète de Nuremberg, il reçut l'investiture
es mains de l'empereur.

Ses états se composaient du cercle électoral,
t d'une grande partie de la Thuringe; le reste
e ce Landgraviat et la Missnie obéissaient à la
ranche cadette, appelée Albertine, d'Albert,
rère puîné d'Ernest, qui donnait son nom à la
ranche aînée.

Rien n'est plus disparate et plus confus que le
ableau que présente l'Allemagne à cette époque.
D'un côté, nous voyons l'autorité impériale ré-
luite presqu'à rien; les liens qui devaient unir
es différentes parties de l'empire en un seul
:orps, entièrement relâchés; tous les degrés de
la subordination renversés; chaque noble reven-
diquant les droits de souverain indépendant, dès
qu'il se sentait quelque force; de là un joug ac-
cablant qui pesait sur les classes inférieures de la
nation, des mesures arbitraires, des actes illé-

gaux, des guerres particulières, sans fin et sans nombre; d'un autre côté, des villes florissantes et libres, jouissant, grâces à leur industrie et à une sage administration, d'un haut degré de bonheur social; des constitutions, qui contribuaient au développement des plus belles facultés de la nature humaine, et accéléraient la civilisation; un commerce avantageux qui, malgré de nombreuses entraves, répandait l'aisance dans beaucoup de ces villes, l'opulence dans quelques-unes.

Cependant, si l'anarchie régnait dans une grande partie de l'Allemagne, des domaines plus étendus, des territoires moins morcelés, quelques gouvernemens plus vigoureux, différentes autres causes, contribuèrent à maintenir, dans plusieurs provinces, les anciens rapports de féodalité. La Saxe supérieure était de ce nombre, et l'électeur *Frédéric* n'eut pas à lutter contre des vassaux toujours prêts à prendre les armes. Sa prépondérance dans le nord de l'Allemagne, et plus encore ses qualités personnelles, la réputation d'une probité sans tache et d'une haute sagesse, le faisaient respecter de ses voisins, et procuraient à son pays tous les avantages d'une paix rarement interrompue.

Une circonstance curieuse, qui n'est pas sans

importance pour la connaissance du caractère personnel de ce prince, et du temps qui précède immédiatement la réforme, ne doit pas être omise. En 1493, *Frédéric*, suivant un usage qui n'était pas encore entièrement tombé en désuétude, fit un pélerinage à Jérusalem, voyage que le protestantisme est loin de condamner; mais il apporta de la Terre-Sainte une quantité de reliques, qu'il déposa dans la cathédrale de Wittenberg. Telle était alors sa conviction; et si dans la suite il envisagea ces pratiques extérieures d'une manière différente, il ne fit que reconnaître la nonvaleur d'un signe, et son sentiment restait le même.

Les années suivantes sont très-remarquables dans les annales de l'empire. Ces continuelles guerres particulières qui devaient décider de la justice des prétentions opposées, et vider toutes les contestations juridiques, excitèrent de plus en plus le désir ardent, et généralement prononcé, d'un état plus stable et plus paisible sous l'empire de la loi.

Jusqu'alors les trèves, commandées à différentes époques par l'empereur et la diète, avaient été peu respectées; et l'établissement d'une haute cour de justice, devant laquelle les états de l'empire devaient porter leurs différends, et qui

avait déjà été proposée sous le règne précédent; avait trouvé des difficultés insurmontables. Ce fut enfin à la diète de Worms, en 1495, qu'on put jeter les fondemens d'un ordre de choses plus stable et plus tranquille. La *paix perpétuelle* entre les états fut érigée en loi de l'empire, et la chambre impériale fut organisée en même temps pour connaître des causes qui surviendraient entre les membres de l'empire. L'électeur de Saxe, de retour de Jérusalem, assista à cette diète, où son amour du bien public, sa sagesse et sa connaissance des affaires trouvèrent un libre champ à se signaler. Dans les années suivantes, Maximilien, qui était monté sur le trône impérial en 1492, le nomma vicaire de l'empire, pendant ses absences fréquentes de l'Allemagne. Nous passons rapidement sur ces temps qui offrent peu de particularités relatives à *Frédéric*, pour arriver à l'époque de la réformation, où il eut plus d'occasion de montrer au grand jour ses principes, ses sentimens, son activité, toute son âme. Un événement, qui devint, en quelque façon, une des causes prochaines de la réforme, mérite cependant notre attention. En 1502, l'électeur fonda l'Université de Wittenberg, après que ce projet eût été long-temps discuté dans son conseil. Plusieurs savans qui vivaient à sa

cour, et son médecin sur-tout, participaient à cette ardeur pour les sciences qui s'était réveillée en Europe depuis le milieu du quinzième siècle, et faisaient de vives instances auprès de *Frédéric* pour l'engager à établir, dans ses états, un foyer pour l'instruction publique. *Frédéric*, assez éclairé pour sentir tous les avantages qui en résulteraient pour son pays, y était encore excité par les exhortations de l'empereur Maximilien lui-même, qui aimait les sciences, et désirait de les voir prospérer sur le sol germanique. Ces raisons, soutenues des instances d'un légat du pape, *Raymond Payrand*, prévalurent enfin dans l'esprit de *Frédéric*, sur les avis contraires de quelques conseillers qui l'en dissuadaient vivement. Les universités de Tubingue et de Leipsick, organisées d'après celle de Prague, servirent à leur tour de modèle à celle de Wittenberg, dont le premier recteur fut *Martin Mellerstaedt*, médecin de l'électeur, homme distingué par son érudition et aimé de son maître, auquel il avait eu le bonheur de sauver la vie. Le pape Jules II approuva la création de la nouvelle université, ne se doutant pas que la plus jeune des institutions consacrées aux sciences, serait la première à examiner les droits du siége de Rome, et qu'avec le flambeau de la critique et

de l'histoire, elle dissiperait bientôt les vieux prestiges sur lesquels se fondait son empire. Elle occupa, dès les commencemens, un rang distingué parmi les écoles d'Allemagne, et bientôt les noms de Luther et de Mélanchthon y attirèrent la jeunesse studieuse de toutes les parties de l'empire, et même de l'étranger, affluence qui, dans la suite, forma pour tous les pays des défenseurs de la réforme.

Ce fut donc dans les états d'un prince pieux, et sincèrement attaché à la foi de ses pères, que furent de nouveau et avec plus d'énergie que jamais révoqués en doute, et ensuite combattus victorieusement, les principes de l'ancienne hiérarchie; ce fut dans la plus jeune des universités d'Allemagne, fondée par un prince d'une force politique peu considérable, que s'engagea la lutte décisive avec une puissance forte de l'opinion des siècles, et dont les racines, répandues en mille ramifications, semblaient inséparables du sol auquel elles étaient attachées.

Quelle a été l'opinion que *Frédéric* conçut d'abord de la doctrine des réformateurs? quels furent les principes qui dirigèrent sa conduite, et quelle influence ses rapports politiques exercèrent-ils sur lui dans ces conjonctures? Voilà les questions auxquelles nous nous appliquerons à

répondre. Nous verrons comment ce prince sut, au milieu des circonstances nouvelles et délicates dans lesquelles il se trouva, conserver et accroître encore la réputation de sagesse dont déjà il jouissait.

Les thèses publiées par Luther contre les indulgences s'étaient répandues en peu de temps dans toutes les parties de l'Allemagne, et avaient excité une attention générale, lorsque ses imprudens adversaires l'engagèrent, par des propositions extravagantes, à étendre plus loin ses doutes et ses recherches. Bientôt, par une marche naturelle, le combat s'étant dirigé vers l'examen de l'autorité pontificale, Luther déclara que ni le pape ni les conciles n'étaient infaillibles. Si les déclamations furibondes et les accusations virulentes de ses antagonistes retentirent de toutes parts, d'un autre côté ses amis de Wittenberg manifestèrent, avec non moins de franchise, leur attachement pour Luther et leur adhésion à sa doctrine ; et il paraît que le prince ne jugea pas défavorablement de la cause de ce docteur, puisque dès le commencement il ne crut pas devoir intervenir avec son autorité dans ces disputes, qui déjà n'étaient plus seulement des discussions d'école. Une marque de bienveillance semblait même devoir rassurer Luther sur les senti-

mens de *Frédéric* à son égard. Car dans le printemps de 1518, Luther se rendant à Heidelberg pour assister à une assemblée générale de son ordre, l'électeur le recommanda fortement à la protection des princes par le territoire desquels il avait à passer.

Un prince sincèrement attaché à sa religion, dont il observait même, avec scrupule, toutes les pratiques extérieures (1), et qui, dans un âge avancé, voit des opinions presque généralement reçues, révoquées en doute dans le cœur de son pays, des opinions contraires publiées hautement et défendues avec chaleur par ses propres sujets, sans s'armer aussitôt de tout son pouvoir pour étouffer les nouvelles doctrines; ce phénomène, disons-nous, aurait de quoi nous surprendre, à moins d'accuser de mauvaise foi un caractère noble et généreux, si un coup-d'œil plus attentif, porté sur toute sa conduite d'une part, et sur l'histoire de l'Église en Allemagne de l'autre, ne suffisait pas pour tout expliquer, en nous dévoilant l'impression que son esprit dut recevoir des principes de la réformation.

Quoique la réputation d'orthodoxie intéressât

(1) Encore en 1516, il avait fait venir des reliques de Heidelberg.

encore vivement l'honneur d'un prince allemand, on ne craignait déjà plus de s'opposer aux décisions de la cour de Rome. Tel devait être nécessairement le résultat du siècle précédent, sans parler de ce schisme, si funeste à la considération du siége pontifical, et des vices de plusieurs des papes qui l'occupèrent ensuite. La cour de Rome avait montré trop ouvertement ses vues intéressées, et s'était trop livrée à tous les détours d'une politique astucieuse ; elle avait trop abusé de la patience des Allemands, sur-tout en frustrant depuis si long-temps leur Église de l'espoir d'une meilleure constitution ; en s'opposant opiniâtrement à faire cesser les abus révoltans qu'elle-même y avait introduits ; en donnant, dans toutes les négociations, des marques trop peu équivoques de son insatiable cupidité, pour qu'on n'eut pas dû commencer à se défier de toutes ses démarches, et à douter que la vérité dictât toujours les décisions qui partaient de Rome. Des hommes très-religieux même commençaient déjà à séparer, dans leurs affections, Rome d'avec la religion.

Tels devaient être sur-tout les sentimens d'un homme qui avait pris si long-temps part aux fastidieuses négociations des diètes avec le saint-siége, et des princes même qui s'opposaient à

la réformation, partageaient ces sentimens. L'électeur de Saxe, comme tous les princes de son temps, avait reçu une instruction très-bornée sur la religion; car les théologiens seuls en faisaient une étude approfondie, et n'exigeaient des fidèles qu'une foi implicite; mais sincèrement pieux, il remplissait, avec exactitude, tous les devoirs que lui imposait sa croyance. Ce zèle aurait pu nuire à la cause de la réformation, s'il avait été le partage d'un esprit faible; mais *Frédéric*, trop sage pour agir avec précipitation, avait trop de respect pour la vérité et trop peu de confiance en ses propres connaissances, pour s'arroger à lui-même la décision de questions aussi graves. L'extrême circonspection qui guidait tous ses pas, était aussi bien un effet de ses principes que de son caractère; il fallait, selon lui, attendre du temps que la vérité parût dans tout son jour, sans prétendre gêner son développement par la force. D'ailleurs, en se remettant à d'autres du soin d'examiner les dogmes contestés, il ne voyait qu'avec satisfaction l'instruction religieuse dégagée des subtilités scolastiques, et les efforts des réformateurs pour épurer le christianisme de toutes les additions humaines.

Aussi avouait-il, dès les premiers temps, qu'il

devait à Luther la première connaissance de la véritable doctrine de l'Evangile. Enfin, l'électeur voyait les premiers pas de Luther approuvés par plusieurs savans distingués, et la plupart de ceux qui jouissaient de toute sa confiance étaient les amis du réformateur. Le prédicateur de la cour, *Spalatin*, manifestait franchement son approbation. Il aimait Luther et était aimé de *Frédéric*. Il était le médiateur entre le prince et son ami, ce qui n'était pas toujours sans difficultés.

Comme de coutume, l'esprit de parti, au défaut de raisons, s'est attaché à jeter de la défaveur sur les motifs et les intentions des auteurs et des partisans de la réforme. C'est ainsi, qu'au dire de ses ennemis, le moine Augustin avait été porté par la jalousie à prêcher contre les indulgences, dont son ordre enviait aux Dominicains l'honorable trafic; de même *Frédéric* ne favorisait Luther que par haine pour Albert, archevêque de Mayence, qui était le plus intéressé à la vente de ces mêmes indulgences, et auquel il enviait, disait-on, l'archevêché de Magdebourg. Cette accusation, élevée dès les premiers temps, répétée avec éclat par Henri de Brunswic, fut reproduite par Varillas, (1) qui a essayé de lui

(1) Histoire des révolutions arrivées en Europe en matière de religion, 6 vol. in-4°.

donner plus de poids, par la supposition ridicule que l'archevêché de Magdebourg comprenait plus de la moitié de l'électorat de Saxe. Mais l'histoire, qui réforme les jugemens iniques de l'esprit de parti, ne constate nullement qu'il existât, à cette époque, aucune haine entre ces deux princes, et elle prouve incontestablement qu'aucun sentiment bas ou intéressé n'influa sur la conduite de *Frédéric*, qui ne changea point alors même que sa situation devint plus difficile, et que son cœur en souffrait.

A mesure que la cause de la réformation prenait un caractère plus grave, et qu'elle excitait un intérêt plus général, l'électeur reçut, des adversaires de Luther, des invitations toujours plus pressantes de réprimer par la force ces tentatives dangereuses. Bientôt la cour de Rome ne put plus se tromper sur la nature de la lutte qui venait de s'engager. Dès le printemps de 1518, *Frédéric* avait été exhorté au nom du pape par le cardinal Raphaël de la Rovère, à dissiper par un acte de vigueur le soupçon qu'il avait encouru de favoriser l'hérésie. L'électeur répondit avec autant de prudence que de dignité. D'un côté, il protesta de sa soumission parfaite en matière de religion à l'église générale; mais il rappelait en même temps au légat quelle était, selon lui,

la voie légitime qu'il fallait suivre dans les discussions sur la foi. « Je n'ai jamais prétendu défendre, dit-il, les écrits ou les sermons de Martin Luther ; cependant j'ai appris qu'il a offert de comparaître, avec un sauf-conduit, devant des juges impartiaux, pieux et instruits; de défendre devant eux sa doctrine, et de l'abandonner, si on lui prouvait qu'elle n'était pas fondée sur l'Ecriture. » Sans être préoccupé en faveur de Luther, sa demande avait un caractère de justice trop frappant, pour ne pas obtenir l'approbation d'un prince renommé pour sa sagesse et son équité. Mais ce n'était pas ainsi que les ennemis de Luther en voulaient agir avec lui. Il reçut, le 7 août, une citation pour comparaître à Rome même, devant une commission ecclésiastique, nommée pour le juger. Ce voyage eût été décisif, sa condamnation inévitable. Pour sortir de cet embarras, les amis de Luther chargèrent Spalatin d'engager l'électeur à lui refuser le sauf-conduit nécessaire pour ce voyage, et à lui fournir ainsi un prétexte de désobéir à la cour de Rome.

Frédéric se trouvait alors à la diète assemblée à Augsbourg. Les affaires politiques dont elle s'occupait, eurent une influence très-marquée sur les progrès de la réforme. Soit que la cause de Luther eût été présentée sous un jour très-

défavorable à l'empereur Maximilien, soit qu'il voulût se montrer complaisant envers le pape, dont il avait besoin pour l'exécution de ses projets politiques, il s'était prononcé assez fortement contre les réformateurs dans une lettre adressée à Léon X. Dans cette lettre, il paraît même désigner assez clairement l'électeur de Saxe, en parlant d'hommes distingués et d'un grand nom qui approuvaient la nouvelle hérésie. Cette diète devait couronner les vœux de Maximilien en assurant à sa maison le trône impérial; toutes ses démarches tendaient à faire reconnaître pour roi des Romains son petit fils Charles d'Espagne. Déjà il se croyait sûr de la majorité des électeurs; mais il fallait encore vaincre la répugnance des autres états, qui craignaient que cette élection ne fût préjudiciable à la liberté germanique; il fallait, sur-tout, s'assurer de l'assentiment du pape, qui devait être contraire à la nomination de Charles, qui régnait alors sur une partie de l'Italie. Fort du consentement de Rome, l'empereur espérait vaincre plus facilement la résistance des états. Mais il ne réussit ni auprès du pape ni auprès des princes de l'empire; et par un enchaînement singulier de circonstances, ces intrigues politiques servirent à tirer Luther de l'embarras où il se trouvait, en rendant le pape

plus facile envers l'électeur de Saxe. Celui-ci s'était constamment opposé au projet de Maximilien, qui lui paraissait incompatible avec la constitution de l'empire. Ce fut, pour la cour de Rome, un motif de ménager un prince dont les vues politiques s'accordaient si bien avec les siennes. Elle céda donc au désir de *Frédéric* que Luther pût plaider sa cause en Allemagne, et le cardinal de *Gaëte* fut envoyé pour l'entendre. A son départ de la diète, l'électeur fit assurer Luther qu'il ne souffrirait jamais qu'on le traînât à Rome, et lui fournit les moyens de faire le voyage d'Augsbourg, où la conférence devait avoir lieu; mais cette entrevue, loin de répondre aux espérances que ce prince en avait conçues, ne fit que hâter la rupture et la rendre irréparable. Luther s'y était rendu dans l'intention d'exposer sa doctrine et d'en développer les raisons; mais quelle fut sa surprise et son indignation, lorsque le cardinal commença par exiger de lui une rétractation absolue et générale de toutes les opinions qu'il avait émises, et qui étaient contraires au système reçu. Convaincu que toute discussion était désormais inutile, il partit brusquement d'Augsbourg, et retourna à Wittenberg.

L'électeur de Saxe fut péniblement affecté, en

voyant que telle était l'issue d'une conférence qu'il avait cru devoir concilier tous les différends. Dans les premiers momens, son âme s'exagérant les suites funestes qui pourraient en résulter pour lui et pour son pays, s'il continuait à protéger un homme qui avait presque publiquement rompu avec le pape, la crainte domina pendant quelque temps ses résolutions. C'est ainsi, du moins, que paraît devoir être expliquée la défense faite à Luther de publier les actes de la conférence d'Augsbourg, ainsi que le désir qu'il témoigna que Luther se retirât pour quelque temps de Wittenberg; mais bientôt, reprenant toute sa fermeté, *Frédéric* se rassura, et la lettre que lui adressa le cardinal de Gaëte, qui lui enjoignait de chasser Luther de ses états, ou de l'envoyer à Rome, acheva de le déterminer à lui continuer sa protection. Cette lettre, aussitôt envoyée à Luther, produisit une réponse, dont le caractère de vérité et de franchise contribua beaucoup à persuader l'électeur de l'inconvenance et de l'injustice des procédés du légat. Il ne dissimula point ses sentimens dans une lettre adressée au cardinal lui-même. Il lui témoignait sa surprise de la manière dont il en avait agi envers Luther, tandis que des hommes aussi distingués par leur intégrité que par l'étendue de

leurs connaissances, étaient loin de condamner sa doctrine, et que ses ennemis, au contraire, s'exposaient au soupçon de n'être mus à son égard que par des motifs d'intérêt. Il ajoutait que, quant à lui, il ne manquerait pas de faire tout ce qu'exigerait de lui sa qualité de prince chrétien, dès que Luther serait véritablement atteint et convaincu d'erreur; mais qu'il était indigne de lui de le chasser de son pays, ou de l'envoyer à Rome avant qu'il eût pu plaider sa cause en Allemagne même, d'autant plus que l'université de Wittenberg souffrirait beaucoup de sa perte.

En effet, l'université, où, depuis une année sur-tout, l'affluence des étudians était très-grande, intercéda vivement auprès du prince, pour un homme dont elle partageait en grande partie les opinions, et à qui elle était redevable de son état florissant.

Si la position du pape, relativement à l'empereur, le forçait d'avoir des ménagemens pour l'électeur de Saxe, et de paraître désapprouver la conduite hautaine du légat, la mort de Maximilien arrivée au commencement de 1519 lui en imposa doublement l'obligation.

Frédéric, devenu vicaire de l'empire pendant la vacance du trône, avait acquis bien plus d'influence sur les affaires de l'Allemagne, et sur-tout,

sur l'élection d'un nouvel empereur. Cet interrègne fut très-favorable au développement des projets de réforme, les intérêts politiques captivant presqu'exclusivement l'attention des états. Outre deux guerres particulières qui éclatèrent, l'une entre la ligue de Souabe et le duc Ulric de Wurtemberg, et l'autre entre les deux évêques-princes de Hildesheim et de Minden, la grande affaire de l'élection d'un empereur occupait tous les esprits.

Pendant que la protection que *Frédéric* accordait à Luther pouvait encore passer plutôt pour l'effet de la justice d'un prince sage et impartial, que de son approbation de la nouvelle doctrine, la cour de Rome tenta un nouveau moyen pour se l'attacher. Le pape avait coutume d'envoyer aux princes qu'il voulait honorer particulièrement, une rose d'or bénie de ses mains. *Frédéric* avait naguère témoigné le désir de recevoir cette marque de distinction, et en la lui accordant cette année, le pape espérait le prévenir favorablement pour la cause que devait plaider auprès de lui l'envoyé qui la lui apportait. Cette mission délicate fut confiée à Charles *Miltiz*, gentilhomme saxon, nonce et chambellan du pape, courtisan adroit et souple; mais il y a des situations où l'adresse ne suffit pas, et des personnes

auprès desquelles l'intrigue fait de vains efforts. Suivant ses instructions, *Miltiz* devait, avant tout, chercher à gagner le conseiller intime du prince, Pfeffinger, et Spalatin son confesseur. La rose d'or ne fut présentée que vers la fin de l'année ; mais le temps qui s'était passé en négociations sur la manière de la recevoir, *Miltiz* l'avait mis à profit pour l'objet principal de sa mission. Il proposa que Luther comparût devant l'archevêque de Trèves, lequel, disait-on, n'ayant aucune prévention contre lui, prononcerait selon la justice. Le cardinal de Gaëte appuya cette proposition ; mais l'électeur la rejeta, d'un côté, parce qu'il doutait que le pape y donnât son consentement, et que le changement subit du langage du cardinal fût sincère, et de l'autre, parce qu'il connaissait toute l'insuffisance de ce moyen de conciliation. Selon lui, toute cette cause devait être portée devant la première diète qui serait convoquée par le nouvel empereur.

L'attention de toute l'Europe était alors dirigée sur le choix que feraient les électeurs. Les trois princes les plus puissans du temps briguaient la dignité impériale avec une égale ardeur, non qu'elle fût en elle-même un bien si désirable, mais parce que chacun d'eux craignait l'accroissement de pouvoir et d'influence qu'elle

procurerait au rival qui en serait revêtu. L'inconstant Henri VIII, l'un de ces concurrens, abandonna néanmoins bientôt ce projet; mais François Ier. et Charles d'Espagne en devinrent d'autant plus ardens à le poursuivre. Présens, promesses, raisons politiques, tout fut mis en œuvre de part et d'autre pour gagner les électeurs. Les ambassadeurs de François Ier., qui jouissait alors d'une haute gloire militaire, vantant les exploits de leur maître, et sur-tout prodiguant l'or de la France, réussirent à acheter les suffrages des électeurs de Trèves et de Brandebourg. Charles alléguait, en sa faveur, sa naissance et l'intérêt des états héréditaires de sa maison intimement lié à celui de l'empire. Cependant le pape, qui aurait volontiers éloigné les deux rivaux, s'était déclaré ouvertement contre Charles, roi d'Espagne et de Naples, en signifiant aux électeurs qu'un roi de Naples, feudataire du saint-siége, ne pouvait porter la couronne impériale.

Au milieu de ce choc d'intérêts opposés et de ces menées plus ou moins secrètes, un seul homme, dont l'intégrité inaltérable ne reçut aucune atteinte des vues de l'ambition et de la cupidité, ne considérait que le salut de la patrie, et pesait consciencieusement les raisons alléguées de part et d'autre. Cet homme, dont l'ascendant

connu lui attirait les sollicitations des deux candidats, comme il fixait les regards des autres électeurs, c'était *Frédéric le Sage*. Sans ostentation, simple, incorruptible et constant dans ses principes, il se montrait plus que jamais digne de la haute estime de ses compatriotes, lorsque ses collègues, partagés entre les rois de France et d'Espagne, lui offrirent la couronne à lui-même. Il s'en montra plus digne encore, en la refusant, persuadé qu'il fallait un prince d'une maison plus puissante que la sienne, soit pour maintenir la paix dans l'intérieur de l'empire, soit pour le défendre contre ses ennemis extérieurs, sur-tout contre les Turcs. En refusant la couronne, il appuya de toute son influence le parti de Charles, qui, par sa naissance, appartenait de plus près à l'Allemagne, et qui, par la situation d'une partie de ses états héréditaires, était, plus que son compétiteur, intéressé à la défense de l'empire.

Ce fut donc principalement au suffrage de l'électeur de Saxe que Charles fut redevable de son élection; mais ce fut lui aussi qui proposa l'acte appelé *Capitulation*, que le nouvel empereur devait jurer. Cette garantie, fondée sur la bulle d'or de Charles IV, contenait aussi quelques articles relatifs aux circonstances : l'empereur s'engageait à abroger tout ce que la cour de Rome avait in-

lui adressait fréquemment sur les emportemens de Luther, il lui fit recommander plus de modération ; mais il répondit à un duc de Saxe, ennemi particulier du réformateur, que, quoique lui personnellement ne prétendît pas défendre les écrits de Luther, des hommes doctes et pieux les jugeaient conformes à l'Évangile. Rien n'était plus opposé que les caractères de ces deux hommes également vertueux. Luther, au-dessus de toute considération humaine, lorsqu'il s'agissait de manifester la vérité, taxait de timidité la sage circonspection de *Frédéric*, et ne suivait pas toujours les conseils que ce prince lui faisait donner, et l'électeur, respectant ses motifs, ne conçut aucun ressentiment de ses fréquentes désobéissances.

Cependant, le chargé d'affaires de Saxe à Rome avertit son maître qu'on y préparait la bulle d'excommunication contre Luther, et ne lui cacha point qu'on y était mécontent de l'électeur lui-même. *Frédéric* fit de nouveau assurer le pape que jamais il n'avait prétendu protéger la doctrine de Luther, qui la défendait seul à ses propres risques et périls ; que déjà ce dernier aurait quitté volontairement la Saxe, si le nonce ne l'avait conjuré de ne pas le laisser partir, de peur qu'ailleurs il n'écrivît avec bien

sité de ne rien précipiter à cet égard. Cependant la réformation prenait un caractère toujours plus décidé. La conduite passionnée de ses adversaires, en forçant Luther à pousser plus loin ses recherches, lui fit découvrir continuellement de nouvelles erreurs dans le système reçu, de nouveaux abus dans l'Église. Déjà il avait écrit contre la confession auriculaire et l'invocation des saints, et revendiqué le calice pour les laïques, lorsque la nouvelle que le pape allait lancer l'anathème contre lui l'engagea, en juin 1520, à publier son écrit intitulé : *Admonition à la noblesse chrétienne d'Allemagne.* C'était officiellement et irrévocablement déclarer la guerre à l'évêque de Rome et à sa hiérarchie. C'est là qu'il exposait à la nation allemande, en termes énergiques, tout ce que ses recherches historiques lui avaient fait découvrir d'abus dans l'Église, et qu'il exhortait, avec force, les peuples à se soustraire à la tyrannie de Rome, et à secouer le joug honteux que trop long-temps ils avaient porté avec une lâche patience.

Pendant tout ce temps, l'électeur de Saxe, fidèle à ses principes, sans seconder activement la réformation, s'opposa constamment aux voies illégitimes et arbitraires dont on voulait se servir contre le réformateur. Fatigué des plaintes qu'on

lui adressait fréquemment sur les emportemens de Luther, il lui fit recommander plus de modération ; mais il répondit à un duc de Saxe, ennemi particulier du réformateur, que, quoique lui personnellement ne prétendît pas défendre les écrits de Luther, des hommes doctes et pieux les jugeaient conformes à l'Évangile. Rien n'était plus opposé que les caractères de ces deux hommes également vertueux. Luther, au-dessus de toute considération humaine, lorsqu'il s'agissait de manifester la vérité, taxait de timidité la sage circonspection de *Frédéric*, et ne suivait pas toujours les conseils que ce prince lui faisait donner, et l'électeur, respectant ses motifs, ne conçut aucun ressentiment de ses fréquentes désobéissances.

Cependant, le chargé d'affaires de Saxe à Rome avertit son maître qu'on y préparait la bulle d'excommunication contre Luther, et ne lui cacha point qu'on y était mécontent de l'électeur lui-même. *Frédéric* fit de nouveau assurer le pape que jamais il n'avait prétendu protéger la doctrine de Luther, qui la défendait seul à ses propres risques et périls ; que déjà ce dernier aurait quitté volontairement la Saxe, si le nonce ne l'avait conjuré de ne pas le laisser partir, de peur qu'ailleurs il n'écrivît avec bien

plus de liberté encore. Dans cette même lettre; *Frédéric* rappelait au pape que Luther avait offert, à plusieurs reprises, de se rétracter dès qu'on l'aurait réfuté par le texte de l'Écriture. Il disait en même temps, dans une note confidentielle à son envoyé, que beaucoup d'honnêtes gens pensaient que Luther n'était entré dans ces discussions sur la papauté, que provoqué par les imprudentes attaques de ses adversaires; et qu'il craignait bien que si on continuait de se servir envers lui des peines ecclésiastiques, au lieu de le réfuter par les saintes Écritures, il n'en résultât une révolte ouverte contre le saint-siége, d'autant plus que déjà cette doctrine avait jeté des racines profondes dans beaucoup d'esprits.

Des raisons aussi sages ne furent point celles qui prévalurent à la cour de Rome. L'excommunication de Luther fut proclamée le 15 juin 1520. Le pape en envoya une copie à *Frédéric* de Saxe, avec une lettre dans laquelle, en paraissant supposer que ce prince désapprouvait la doctrine de Luther, l'hérésiarque était peint des plus noires couleurs. La bulle fut mal reçue en Allemagne par ceux-là mêmes qui ne favorisaient pas la réforme, et celui qu'elle devait écraser prouva bientôt, par une action éclatante, qu'elle avait fait naître en lui d'autres sentimens que la ter-

reur. Son effet dépendait sur-tout de la manière dont elle serait accueillie par l'électeur. Il avait assisté au couronnement de l'empereur à Aix-la-Chapelle, et se trouvait alors à Cologne, où il s'était arrêté pour cause de maladie. C'est là que deux légats du pape vinrent le trouver, et l'invitèrent, en exécution de la bulle, à faire brûler les ouvrages de Luther, à le punir lui-même ou à l'envoyer à Rome. Dans la réponse remise aux légats, le 4 novembre, en témoignant sa surprise et son indignation de la mesure qu'on avait prise, il déclara positivement qu'il ne pouvait consentir à ce que les écrits de Luther fussent brûlés, à moins que la doctrine qu'ils contenaient n'eût été examinée par des juges éclairés et justes, et réfutée par la sainte Écriture; qu'alors il ferait tout ce qui dépendrait de lui pour la supprimer; il y répéta, d'ailleurs, toutes les raisons tant de fois alléguées en faveur de Luther. Les légats répondirent que personne n'avait le droit d'examiner une doctrine une fois condamnée par le pape. Les négociations en restèrent là. Une circonstance ne contribua pas peu à confirmer l'électeur dans son opinion. Érasme se trouvait alors aussi à Cologne. *Frédéric* qui, ainsi que la plupart des princes de l'Europe, faisait le plus grand cas de ses connaissances, de son esprit, de son

impartialité, lui avait, dès les premiers mouvemens de Luther, demandé son avis sur cette importante affaire, et avait été rassuré par lui. Il le consulta encore dans cette occasion, et eut une entrevue avec lui. Après avoir hésité pendant quelques momens, « Luther a commis deux grandes fautes, dit Érasme à *Frédéric*, c'est d'avoir touché à la couronne du pape et à la panse des moines. » Puis, reprenant d'un ton plus sérieux, il manifesta son opinion avec la plus grande franchise. Ce sont les moines, dit-il, qui, ennemis des lettres renaissantes, et craignant pour leurs revenus et leur domination, ont les premiers élevé des plaintes contre Luther, dans des écrits désapprouvés par tous les amis de la religion et des lumières. Il témoigna à l'électeur, combien la demande d'un examen impartial lui paraissait juste, et combien il désapprouvait toutes les mesures dictées par la haine, et aussi contraires à l'esprit du siècle qu'à la raison et à la justice. Les paroles que proféra *Frédéric* dans cette entrevue sont remarquables : « J'aimerais mieux, dit-il, être englouti par la terre, que de protéger sciemment une doctrine fausse; mais si Luther nous conduit aux véritables sources de la vérité, je n'hésiterai pas, quelque grands que puissent être les périls auxquels je m'expose. »

Il retourna en Saxe, après avoir vivement recommandé Luther aux deux conseillers de Charles-Quint, Chièvres et le comte de Nassau.

Jusqu'alors la réformation n'avait paru qu'une affaire d'église; mais bientôt, par suite d'un événement important, elle devint encore une affaire d'état. La diète de Worms se réunit au commencement de l'année 1521; elle fut plus nombreuse qu'aucune des précédentes, à cause de l'importance des questions qui allaient y être discutées. L'empereur, qui avait à la fois à ménager la cour de Rome et l'électeur de Saxe, pour ne rien précipiter, avait différé de se prononcer relativement à la bulle d'excommunication, jusqu'à la tenue de la diète. Dès le mois de novembre 1520, il avait écrit à *Frédéric* pour l'engager à amener Luther à Worms, où sa cause devait être examinée par des hommes équitables et sages; il lui avait fait sentir que c'était par ménagement pour lui, qu'il n'avait pas encore permis, jusqu'alors, que les écrits de Luther fussent brûlés dans l'empire. Mais *Frédéric*, aussi peu rassuré sur les véritables intentions de l'empereur, que bien instruit de celles des légats, ne voulut pas exposer Luther sans précaution à tous les dangers qu'il courait dans ce voyage; en conséquence, il avait répondu à Charles, que sans s'ériger en dé-

fenseur de la doctrine de Luther ; il était de son devoir de détourner de lui une condamnation injuste ; que son voyage à Worms présentait évidemment les plus grands périls, puisque les légats avaient hautement manifesté leurs intentions hostiles, ayant osé, malgré la défense de l'empereur, faire brûler dans plusieurs villes de l'empire les écrits condamnés, action d'autant plus imprudente qu'elle pourrait bien exciter Luther à user de représailles. Cette dernière observation était plus qu'une supposition très-probable, car déjà *Frédéric* était informé que l'intrépide réformateur avait brûlé publiquement, aux acclamations de l'Université, et la bulle d'excommunication et le droit canon et les fausses décrétales.

La réponse de *Frédéric* n'était pas encore parvenue à l'empereur, lorsque déjà, par une seconde lettre, Charles l'avertit de laisser Luther à Wittenberg, attendu que le terme de soixante jours accordé pour la rétractation étant expiré, il se trouvait maintenant définitivement frappé de l'anathème. L'empereur avait cédé momentanément aux importunités des légats qui s'opposaient de toutes leurs forces à ce que Luther comparût à Worms, parce qu'ils regardaient comme attentatoire à l'autorité papale qu'une diète osât examiner une cause sur laquelle déjà le pape avait prononcé.

Cependant les conseillers de Charles imaginèrent un nouveau moyen de mettre fin à ces querelles, sans blesser l'électeur. Voici quel était leur projet. *Frédéric* devait proposer que toute l'affaire fût soumise à l'examen de quelques hommes doctes et pieux, au jugement desquels le pape et Luther devaient entièrement s'en rapporter; et pendant le temps que durerait l'examen, ce dernier s'abstiendrait d'écrire, et désavouerait même son ouvrage le plus véhément contre la cour de Rome. On choisit pour négociateur auprès de *Frédéric*, Glapion, confesseur de Charles, moine qui réunissait à l'apparence de la franchise une astucieuse dissimulation.

Frédéric ne goûta pas cette proposition, qui d'ailleurs n'eût été acceptée par aucune des deux parties. Il se contenta de faire répondre à l'empereur, que tout ce qu'il demandait en faveur de Luther, c'était qu'il ne fût pas condamné sans être entendu.

Charles-Quint, qui paraît n'avoir eu d'autre objet en proposant cet expédient, que de s'acquitter honnêtement envers l'électeur de Saxe, se montra dès-lors plus enclin à satisfaire aux demandes des légats; mais les états de l'empire, à la connaissance desquels l'affaire avait été

portée, insistèrent avec force sur ce que, avant de rien décider, Luther fût entendu, et qu'il lui fût envoyé un sauf-conduit, afin qu'il pût se présenter en toute sûreté devant la diète. Un cahier contenant cent et un griefs contre le siége de Rome, fut en même temps remis à l'empereur par les états. Luther fut sommé de comparaître à Worms, et le sauf-conduit fut expédié le 6 mars 1521. *Frédéric* n'ayant plus de raisons à opposer à ce voyage, laissa partir Luther, et ne s'occupa plus que des moyens de le préserver des dangers qui le menaçaient. La conduite magnanime, la noble fermeté du réformateur à la diète, ses éloquens discours, lui firent bientôt admirer un grand homme dans celui qu'il n'avait estimé jusqu'alors que comme un théologien distingué. La nuit qui suivit le jour où il s'était si noblement exprimé devant la diète, *Frédéric* marqua à Spalatin toute l'admiration que Luther lui inspirait de plus en plus, et concerta avec ses conseillers un projet pour le cacher, et le soustraire ainsi aux dangers qui l'attendaient à son retour de Worms. Toutes les négociations avaient été infructueuses. Luther reçut l'ordre de s'éloigner sous sauf-conduit; *Frédéric,* et plusieurs autres princes amis de la réforme, quittèrent la diète, qui, le 26 mai, proclama la mise

au ban de l'empire de Luther et de tous ses adhérens. Mis hors la loi, ce grand homme poursuivait sa route sans crainte, comme s'il avait été sans danger, lorsque tout-à-coup des cavaliers masqués l'entourent et s'emparent de lui. Mais le respect qu'ils lui témoignent le rassure bientôt sur leurs intentions. C'étaient des amis de *Frédéric,* qui le conduisirent à Wartbourg, château situé dans les montagnes de la Thuringe, non loin d'Eisenach. On a vu ailleurs comment il employa le temps qu'il passa dans cette retraite, quelles circonstances favorables retardèrent et modifièrent l'exécution de l'édit de Worms, et comment on ne put songer à employer la force contre les amis de la réforme, que lorsque déjà ceux-ci se trouvaient en état de résister.

Suivons l'électeur dans ses Etats, pour voir la conduite qu'il va tenir dans la situation difficile où il va se trouver. Il ne tarda pas à se convaincre que la majorité de ses sujets penchait pour la doctrine de Luther; lui-même était arrivé insensiblement à la regarder comme vraie, et à partager sa façon de penser (1). Il s'agissait

(1) *Frédéric*, en demandant sans cesse que la doctrine de Luther fût jugée d'après le texte de l'Ecriture, sans s'en douter

alors de mettre le culte en harmonie avec la nouvelle doctrine. Les moines Augustins de Wittenberg furent les premiers à demander que le culte public fût changé; ils demandèrent que la messe fût abolie, et que la sainte cène fût administrée selon la doctrine de Luther. L'opinion publique était favorable à ces changemens, mais ils étaient repoussés par le prieur de ce cloître et par d'autres membres du haut clergé, qui se plaignirent à *Frédéric* de ces innovations.

La plus grande prudence était nécessaire, si le gouvernement voulait prévenir tous les désordres. Il nomma une commission, dont faisaient partie le doux Mélanchthon et l'ardent Carlstadst, pour examiner cette affaire. Cette commission, dans son rapport, approuva la conduite des Augustins, et finit par conseiller au prince d'abolir la messe dans ses états. *Frédéric,* toujours fidèle à ses principes de modération, ennemi de toutes les mesures brusques et précipitées, exhorta les théologiens à prendre patience, à attendre que

---

peut-être, avait adopté dès le commencement la maxime fondamentale du protestantisme, le principe de toutes les démarches de Luther, et était ainsi un de ses partisans, alors même qu'il ne croyait encore observer à son égard que la seule justice. (*Note du Rédacteur.*)

le temps eût mieux préparé les esprits, et que la vérité eût été plus généralement reconnue, afin que les changemens qu'on méditait d'introduire dans le culte rencontrassent moins de résistance. Une autre considération arrêtait encore ce prince juste et consciencieux. Il était incertain sur l'emploi des biens de l'église, provenant de dotations pieuses, et il craignait, en abolissant les messes, de violer la volonté des donateurs, qui ne les avaient fondées que dans l'intention de les faire dire après leur mort, pour le repos de leurs âmes. En cédant aux raisons que les théologiens du parti de Luther opposaient à son scrupule, il leur permit de répandre parmi le peuple leur doctrine à cet égard, en leur ordonnant de s'abstenir provisoirement de toutes innovations ultérieures. Malgré la sagesse de ces dispositions, le calme fut de courte durée. Le fougueux Carlstadt, professeur de théologie à l'université de Wittenberg, s'irritant de cette sage temporisation, cédant à un zèle aveugle, regardant comme un crime de tolérer plus long-temps les abus qui affligeaient l'Eglise, communiqua à une grande partie des habitans de cette ville, l'ardeur qui l'embrâsait. Aussitôt les anciens autels sont renversés, les images brisées; toutes les cérémonies romaines abolies, et ce que la raison aurait seule

dû commander, la passion l'exécuta sans délai et sans ménagemens pour ceux qui n'étaient pas encore convaincus. D'autres villes de l'électorat imitèrent Wittenberg, et il fallait toute la fermeté et toute la vigilance des magistrats, pour prévenir des désordres plus graves. Mais, si par ordre de *Frédéric*, ils cherchaient à contenir les enthousiastes, par son ordre aussi ils se gardèrent bien de sévir contre les perturbateurs; persuadé que la violence ne servirait qu'à les enflammer davantage, et respectant le principe de leurs mouvemens désordonnés, il ne permit pas qu'on usât d'autres moyens pour les réprimer que des voies de la persuasion et de la douceur. L'arrivée de Luther acheva de calmer les esprits. L'électeur n'avait appris qu'avec un extrême regret le retour inopiné du réformateur, qui, sur la nouvelle des désordres excités par Carlstadt, avait quitté sa retraite à l'insçu de *Frédéric*. Quand il fut arrivé à Wittenberg, on exigea de lui une lettre, dans laquelle il exposât les motifs de son retour, et que dans le besoin on pût montrer à l'empereur.

Nous pouvons passer plus rapidement sur les années suivantes, pendant lesquelles *Frédéric* paraît rarement sur la scène. Ne dérogeant jamais à ses principes de circonspection et de mo-

dération, il suivait plutôt qu'il ne dirigeait le mouvement que les réformateurs avaient imprimé aux esprits. Attendant toujours qu'il fût lui-même convaincu, et que le plus grand nombre de ses sujets fût suffisamment préparé, il ne sanctionnait les changemens devenus nécessaires dans le culte et l'économie de l'Eglise, qu'après de longues et mûres délibérations. Cette conduite mesurée avait le double avantage d'établir le nouvel ordre de choses insensiblement, sans secousses et sans beaucoup de troubles, et de forcer les ennemis de la réformation à d'utiles ménagemens pour un prince qui ne semblait la seconder qu'à regret. Néanmoins la circonspection ne l'empêchait pas de manifester au besoin son attachement pour les principes des réformateurs. C'est ainsi qu'en 1522, il refusa de forcer deux prêtres mariés, ses sujets, de comparaître devant un tribunal étranger, une fois à la requête de l'électeur de Mayence, archevêque de Magdebourg, une autre fois à celle de l'évêque de Missnie ; et qu'il s'opposa à la destitution de plusieurs curés, amis de la réforme, que leurs évêques voulaient déposer. C'est ainsi encore qu'il fit poliment comprendre à Henri VIII, qu'il n'entendait rien aux discussions théologiques, lorsque ce roi théologien, irrité de la ré-

ponse peu respectueuse de Luther, eut demandé à *Frédéric* d'extirper par la force l'hérésie dans ses états, et qu'il refusa de le punir, quoique Luther eût répondu contre sa volonté, à son royal antagoniste. Mais, d'un autre côté, il refusa aussi de faire enlever tout d'un coup de la cathédrale de Wittenberg les reliques qu'il avait autrefois recueillies avec tant de zèle; il permit seulement qu'insensiblement on cessât de leur rendre un culte, et qu'on finît par ne plus les exposer aux regards du peuple. Il s'opposa à l'abolition de la messe dans la même cathédrale, malgré les vives et continuelles instances des réformateurs, aussi long-temps que la plupart des chanoines persistaient à vouloir la conserver, et il ne donna enfin un consentement tacite à l'abrogation définitive de cette pratique, qu'après que le doyen des chanoines lui eut écrit, vers la fin de 1524, qu'il était persuadé enfin qu'on ne pouvait plus long-temps la défendre contre l'opinion publique.

On ne se méprenait pas cependant sur ses véritables sentimens. Le nouveau pape, élu au commencement de 1522, Adrien VI, d'un génie étroit, mais d'une piété sincère, sentant la nécessité d'une réforme, mais ennemi déclaré de celle de Luther, demanda à la diète, assemblée à

Nuremberg, qu'elle fît exécuter l'édit de Worms, en annonçant qu'on procéderait incessamment à la réforme des abus de l'Eglise. En même temps il adressa un bref menaçant à *Frédéric* de Saxe. « Faites pénitence, disait-il dans cette impolitique missive, vous et vos Saxons égarés, de peur que les deux glaives réunis de l'empire et de l'église, ne viennent vous frapper. »

L'envoyé de Saxe fut chargé de répondre que l'électeur ne pouvait se persuader qu'une telle lettre pût venir du pape, et qu'il la croyait forgée à Nuremberg. Les arrêtés de la diète qui avait une seconde fois exposé au pape les cent et un griefs de la nation allemande, furent assez favorables au progrès de la réformation. Un concile général assemblé dans un ville d'Allemagne, devait examiner l'affaire de Luther et procéder à la réforme; en attendant, il serait permis de prêcher le pur Evangile, mais les théologiens du parti du réformateur s'abstiendraient d'écrire jusqu'à la tenue du concile. Le ministre saxon protesta contre ce dernier article; il fallait bien que Luther pût se défendre, puisqu'on n'avait pas imposé silence à ses ennemis. L'injustice de cette disposition était trop évidente, pour que *Frédéric* pût y consentir. En novembre 1523, Clément VII succéda à Adrien VI, et suivit une

marche toute opposée à celle de son prédécesseur. Il envoya en Allemagne le cardinal Campeggio, qui mit en œuvre toute la mauvaise foi et toute la ruse de la politique italienne. Le pape adressa deux brefs à l'électeur de Saxe, dans lesquels il feignait d'ignorer tout ce qui s'était passé. Le récès de la diète de cette année fut moins favorable à la réformation que celui de la précédente. Influencée par Charles-Quint, qui avait alors besoin du pape, elle arrêta que l'édit de Worms serait exécuté sans délai. *Frédéric* protesta de nouveau; ce qui lui attira sans doute la lettre menaçante que lui adressa alors l'empereur. Mais *Frédéric*, aussi inaccessible aux menaces qu'à la corruption, lui répondit qu'en protestant contre les résolutions de la diète, il n'était que conséquent avec lui-même, puisqu'il n'avait pris aucune part à l'édit de Worms, et qu'il avait également protesté contre le récès de la diète de Nuremberg; que du reste sa conduite serait toujours conforme à ce qu'exigeraient de lui l'intérêt de la religion et le maintien de la paix.

Les craintes que commençait à faire naître la ligue de Ratisbonne, formée sous les auspices du cardinal Campeggio, par les ennemis de la réformation, furent suspendues pour quelque

temps, par l'insurrection des paysans de Souabe; qui éclata vers ce temps, et qui fut aussitôt imitée par ceux d'une grande partie de l'Allemagne. Déjà Thomas Munzer, un de leurs principaux chefs, avait formé de nombreux attroupemens dans la Saxe, et avait même osé destituer de son propre chef le magistrat de la ville de Muhlhouse, et l'électeur n'avait encore pris aucune mesure pour prévenir la sédition. Les langueurs d'une maladie mortelle dont il était attaqué ne furent pas la seule cause de cette inaction. Trop juste et trop clairvoyant pour ne pas reconnaître les véritables causes de ces soulèvemens, il ne pouvait se défendre d'une pitié généreuse pour ce peuple que la misère seule rendait séditieux et barbare, et que l'ignorance et la crédulité avaient seules égaré. Il espérait pouvoir ramener à l'ordre ceux de ses sujets qui imiteraient ces funestes exemples, en faisant cesser une partie des maux qui les accablaient. Ces sentimens se trouvent exprimés dans des lettres, que peu de jours encore avant sa mort il écrivit à ce sujet à son frère, qui devait lui succéder.

Sentant sa fin s'approcher, il donna ordre de faire venir Luther, qu'il n'avait vu que deux fois en sa vie. Malheureusement Luther était absent de Wittenberg; il accourut, mais il arriva trop

tard, et n'eut pas la satisfaction de recueillir les dernières paroles de cet excellent prince; il le trouva expiré. Avant de mourir, *Frédéric* avait reçu l'eucharistie, selon le rite renouvelé par la réformation. Il cessa de vivre le 5 mai 1525, à l'âge de soixante-trois ans. Ses derniers momens furent ceux d'un homme qui avait fait de la vertu et de la religion la sérieuse occupation de toute sa vie. Il avait fait, à des époques différentes, trois testamens, qui marquent les changemens qu'avaient éprouvé successivement ses idées religieuses. Le second était de 1517, et était encore entièrement conçu dans le sens de l'Eglise romaine, quant aux dispositions relatives à la religion. Le noble testateur finissait par une prière adressée à son frère, de rechercher scrupuleusement les injustices qui auraient pu être commises sous son règne, et de les réparer autant que possible, s'il s'en trouvait. Dans le troisième testament, fait la veille de sa mort, tout ce qui se rapportait aux rites particuliers de l'Eglise catholique romaine fut omis.

Ses dépouilles mortelles furent transportées de Lochau, où il était mort, à Wittenberg, et rendues sans pompe à la terre. Luther et Mélanchthon, qui présidèrent à cette touchante cérémonie, célébrèrent ses vertus, l'un dans deux

sermons allemands, l'autre dans un discours latin.

En jetant un dernier regard sur l'ensemble de la vie de *Frédéric III*, électeur de Saxe, si justement surnommé *le Sage*, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il n'est pas un des acteurs les moins remarquables de ce siècle de la réformation, si fécond en grands hommes. Sans avoir occupé le premier rang parmi eux, et sans avoir été doué de qualités extraordinaires, il remplissait noblement la tâche importante qui lui était indiquée par sa situation et par son caractère. Une conscience délicate fut le principe de sa conduite. Circonspect, irrésolu, timide aussi long-temps qu'il n'était pas intimement convaincu de la justice des actions sur lesquelles il délibérait, il se montrait ferme dans ses résolutions, dès qu'il lui était démontré qu'elles étaient dictées par la raison et par l'intérêt de la vérité. Se méfiant de ses propres lumières, il consultait avidement des hommes éclairés, et attendait, pour prendre une détermination, que la conviction fût descendue dans son cœur.

Ce qui l'avait prévenu dès les commencemens pour la réformation, c'était qu'elle s'appuyait sur le texte de l'Evangile; et aussi long-temps qu'il n'était pas entièrement convaincu de la

vérité de la nouvelle doctrine, son amour de la justice et son esprit de tolérance l'empêchaient de la réprimer par la force. Enfin, quand, malgré son âge avancé et la force de l'habitude, il se fut rangé parmi les disciples de Luther, sa modération l'empêcha de rien précipiter, et d'établir violemment le nouvel ordre des choses. Ce respect religieux pour la liberté des consciences, était une de ses qualités distinctives, et un des principaux mobiles de sa conduite; si les principes de la tolérance n'étaient pas encore distinctement présens à son esprit, au moins ils étaient déjà dans son cœur, et il exerçait pleinement cette éminente vertu.

Si la réformation ne trouva pas en lui un partisan ardent et passionné, elle possédait en lui, ce qui valait infiniment mieux, un protecteur sage et un judicieux modérateur, sous les auspices duquel elle put se développer librement, et s'établir sur des bases aussi larges que solides.

Quant à sa conduite comme prince de l'empire et comme souverain, elle était constamment dirigée par les mêmes principes de justice et de droiture. Il fit à son pays tout le bien que sa constitution, qu'il lui était impossible de changer, lui permettait de faire, et il travaillait sérieusement à soulager la misère du peuple : il exerçait

une surveillance sévère sur ses ministres. Philosophe sur le trône, il était exempt de ce fol orgueil qui souvent fait oublier aux princes absolus qu'ils sont hommes, et qu'ils ont des devoirs à remplir. Il se plaisait à répéter souvent ces maximes des sages de l'antiquité : Plus vous êtes puissans, plus vous devez faire preuve de modération et de patience; un bon prince doit être comme un bon père; un gouvernement ne saurait être stable qu'autant qu'il est fondé sur la piété et sur la justice; veiller sur la patrie, respecter et consoler les malheureux, maintenir la paix, voilà la vertu suprême; voilà la route qui conduit aux demeures célestes. *Frédéric* fit mieux que proclamer souvent la vérité de ces maximes, il les pratiqua avec une constante et scrupuleuse fidélité.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE DU PREMIER VOLUME.

AVIS.

En offrant au publie la première partie du Musée des Protestans célèbres, les éditeurs ont à lui donner quelques explications sur les retards que cette publication a éprouvés. La nécessité de suivre un plan strictement chronologique, que les éditeurs se sont imposée, sur la demande d'un grand nombre de souscripteurs, est la principale cause de ces retards. Par là, les matériaux qu'ils avaient préparés se trouvaient insuffisans; il a fallu y suppléer. Le désir de ne donner que des portraits très-fidèles, et copiés sur les originaux, fut une autre cause de retards, sur-tout pour cette première partie, dont tous les personnages sont des étrangers.

L'étendue des matières qui doivent entrer dans le premier volume, a engagé les éditeurs à le diviser en deux parties, dont celle-ci est la première. La seconde est sous presse, et suivra de près la première. On en agira de même pour les volumes suivans.

Tout le Musée se composera de six à sept volumes.

Le prix de chaque volume est de 9 francs pour les souscripteurs, de 10 francs pour les non souscripteurs.

La souscription reste ouverte jusqu'au 31 décembre 1821.

Liste des personnages qui entreront dans la seconde partie du premier volume.

Ulric Zwingli. — OEcolampade. — Bucer. — Mélanchthon. — Jean le Constant et Jean-Frédéric, électeurs de Saxe. — Philippe de Hesse. — Maurice de Saxe. — Sleidan. — Gustave Wasa. — Frédéric et Chrétien III, rois de Danemarck.

Le volume suivant renfermera les Réformateurs français et anglais de la première période.

On souscrit à Paris, chez MM. Weyer frères et Comp., négocians, rue de l'Echiquier, n°. 4;

Et chez les Libraires désignés à la tête du présent volume.

ERRATA.

Page VI, ligne 23, après ces mots : *le monde*, ajoutez *chrétien*.
Page 15, ligne 17, lisez : *choses*, pour *chose*.
Page 68, ligne 13, après le mot *composes*, ajoutez ceux-ci : *sur ce sujet*.
Page 112, ligne 4, lisez : *Le Pogge*, au lieu de *Poge*.
Page 200, ligne 26, lisez : *courrait*, au lieu de *courait*.
Page 213, ligne 11, lisez : *eprouvés*, au lieu de *éprouvé*.

MUSÉE

DES

PROTESTANS CÉLÈBRES,

OU

Portraits et Notices biographiques et littéraires des personnages les plus éminens dans l'histoire de la réformation et du protestantisme.

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES,

Et publié par Mr. G. T. DOIN.

Nulle puissance humaine ne peut forcer le retranchement impénétrable de la liberté du cœur.... Accordez à tous la tolérance civile, non en approuvant tout comme indifférent, mais en souffrant avec patience tout ce que Dieu souffre.

FÉNÉLON, *Direction pour la conse. d'un Roi.*

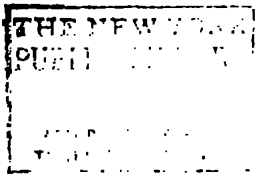
TOME PREMIER.

DEUXIÈME PARTIE.

A PARIS,

CHEZ
- WEYER frères et Compe., Négocians, rue de l'Echiquier, No. 4;
- TREUTTEL et WURTZ, Libraires, rue de Bourbon, No. 17;
- SCHERFF, Libraire, rue de l'Oratoire, No. 6;
- GUITEL, Libraire, rue J. J. Rousseau, No. 5.

1822.



Bucer.

Meheus del

Lith. de

MUSÉE

DES

PROTESTANS CÉLÈBRES.

MARTIN BUCER.

Aux noms de Luther et de Mélanchton, on voit avec plaisir s'associer dans l'histoire de la réforme celui de *Martin Bucer*. Ami des premiers réformateurs, leur émule sous le rapport des lumières, du courage et de l'habileté; leur égal sous le point de vue des sentimens religieux et de l'amour de la vérité, *Bucer* consacra comme eux sa vie toute entière à combattre les erreurs et les innovations qui avaient jusques là défiguré la religion de J. C., et à dégager l'Evangile des voiles dont l'avaient couvert l'ignorance et l'esprit servile des siècles précédens.

Il était né à Schlettstadt, en Alsace, l'an 1491: son nom de famille était Kühhorn. Il trouva bon, à l'exemple d'un grand nombre d'hommes de lettres de son siècle, de le traduire en grec, en

adoptant celui de *Bucer*. Ayant pris, dès 1506, l'habit religieux de Saint-Dominique, il se voua à l'état ecclésiastique; mais à cette époque où déjà de nombreux moyens s'offraient à quiconque désirait de s'avancer dans la carrière des sciences, et où l'on voyait de toutes parts se manifester le mouvement des esprits qui tendaient à un meilleur ordre de choses, un homme doué des facultés éminentes que possédait *Bucer*, ne pouvait se borner aux connaissances communes qu'acquéraient les habitans du cloître.

L'ordre des Dominicains était d'ailleurs en possession de fournir aux chaires chrétiennes des prédicateurs, à qui la négligence habituelle des curés et des pasteurs en titre abandonnait l'importante fonction d'instruire le peuple. Cette carrière était digne de *Bucer;* une taille haute, une voix sonore, une très-grande facilité d'élocution, une prodigieuse abondance d'idées; telles étaient les qualités qui la lui indiquaient. Bientôt il sut se tirer de la foule par l'ardeur de son zèle, et par l'intrépidité avec laquelle il censura les vices régnans; la douceur évangélique dont il savait user en même temps, et l'affabilité de sa conversation lui concilièrent tous les cœurs, et on ne tarda pas à remarquer dans ses prédications le fruit des connaissances qu'il avait acquises.

Bucer avait senti la nécessité d'étudier dans les langues originales les saintes écritures, d'où il devait tirer la substance de ses sermons; il avait compris combien cette étude est indispensable au prédicateur qui cherche à se bien pénétrer lui-même de la force et de la plénitude du sens de la parole divine, afin de faire passer ensuite dans l'âme de ses auditeurs les mouvemens qu'elle lui inspire.

Distingué dans la carrière de la prédication, *Bucer* fut recherché par les hommes du premier rang; plusieurs d'entre eux croyaient s'honorer eux-mêmes en rendant hommage aux lumières et aux talens. François de Sickingen, l'un de ceux qui savaient le mieux l'apprécier, le recommanda vivement à Frédéric, frère de l'Electeur palatin, et ce prince le nomma son aumônier. A la suite de son protecteur, il prêcha dans plusieurs villes d'Allemagne, et en particulier à Heydelberg. Ce fut dans cette ville que *Bucer*, après avoir entendu une thèse de Luther sur le libre arbitre, conçut le premier germe des opinions qu'il professa dans la suite sur le dogme de la justification. Il avait lu auparavant plusieurs écrits du réformateur saxon; il avait parcouru les ouvrages d'Erasme; divers doutes s'étaient élevés dans son esprit sur plusieurs articles

de croyance de l'église romaine, mais déjà il ne lui en restait plus aucun sur le danger de ces pratiques vaines par lesquelles on croyait alors pouvoir racheter le péché, en obtenir le pardon, et se procurer le repos de la conscience, quoiqu'on ne se mît nullement en peine d'accomplir les conditions de la repentance, de la foi, et de l'amendement prescrites par les saintes écritures. Les erreurs généralement répandues sur ce point étaient nécessairement du nombre de celles qu'un vrai ministre de J. C. ne pouvait se dispenser de combattre.

Bucer leur porta, dans ses fréquentes prédications, des coups répétés, et dès-lors il ne dut plus attendre que des rigueurs de l'autorité qui les avait prises sous sa protection. La franchise avec laquelle il s'exprimait ne pouvait plus s'accorder avec la servitude à laquelle ses vœux l'avaient astreint; il jeta un regard sur ses fers, et résolut de les briser en se dégageant des nœuds qui l'attachaient à l'ordre des Dominicains. Instruits de son dessein, ceux-ci n'hésitèrent point à conjurer la perte de l'homme distingué qu'il ne leur était plus possible de retenir; des embûches furent dressées à *Bucer,* et il se vit obligé de chercher son salut dans la fuite. François de Sickingen le reçut à bras ouverts, et la retraite qu'il

fit dans son château fut le moment de loisir qu'il sut mettre à profit pour mûrir ses idées, et pour se rendre plus familière l'étude des livres saints. Déjà la diète de Worms (1521) était convoquée; Luther s'y rendait pour soutenir les opinions qu'il avait émises; *Bucer* ne put résister au désir de le voir, et les conversations qu'il eut avec lui, achevèrent de le déterminer; dès-lors, il fit ouvertement profession de son attachement aux principes de la réforme. Deux ans après, *Bucer* s'étant retiré à Strasbourg, s'y réunit aux prédicateurs du pur Evangile, et souscrivit avec ses collègues la déclaration des motifs qui les avaient engagés à renoncer aux abus que le siége de Rome avait jusqu'alors propagés. La réforme avait fait dans cette ville impériale des progrès si rapides, que par une délibération solennelle des magistrats, le cérémonial du culte romain y fut aboli, et remplacé par le culte en langue vulgaire, caractère spécial des églises qui adoptaient les principes de Luther et de Zwingli. Quelque droit qu'eussent les gouvernemens légitimes de prendre des résolutions de cette nature, ceux qui s'y étaient décidés n'en furent pas moins obligés de présenter aux diverses diètes de l'empire l'apologie de leur conduite. Cette mission ne pouvait être confiée qu'à des hommes qui réunissent

à l'habileté exigée de tout négociateur, un esprit de conciliation, et une parfaite connaissance des matières sur lesquelles les opinions étaient alors divisées. *Bucer* possédait à un haut degré ces diverses qualités; les autorités des villes impériales de Strasbourg, Constance, Memmingen et Lindau, ne crurent pouvoir choisir de meilleur interprète que lui, et le chargèrent d'exprimer leur manière de voir à la diète d'Augsbourg. Il y parut en leur nom, et rédigea la confession de foi qui fut présentée de leur part à l'empereur et à l'assemblée. Cette pièce ne fut pas généralement approuvée des théologiens protestans; on accusa son auteur d'avoir poussé trop loin les ménagemens qu'il croyait devoir garder envers les catholiques romains, en se servant d'expressions ambiguës sur l'article de la justification. En général, le désir qu'avait *Bucer* de rapprocher autant que possible les opinions divergentes, désir qu'il avait déjà manifesté lors des conférences de Marbourg, entre Luther et Zwingli, le rendit, jusqu'à un certain point, suspect aux partis opposés. La situation particulière dans laquelle se trouvaient les protestans ne leur permettait point d'user de termes mitigés envers une communion déterminée à ne les ménager sous aucun rapport; ils se trouvaient contraints non-seulement de dire

leur pensée toute entière, mais encore de l'exposer avec énergie et de la manière la plus positive, lors même qu'ils pouvaient prévoir que leurs expressions ne manqueraient pas de choquer leurs adversaires. Les théologiens d'alors avaient d'ailleurs pris, dans les écoles où ils avaient été instruits long-temps avant la naissance de la réforme, et l'habitude de la dispute et le ton exclusif et magistral dont se servit toujours la communion, qui prétend que hors d'elle il n'est point de salut; ils n'avaient pu, même en s'attachant à de nouveaux principes, se défaire entièrement de cette âpreté que leur avait laissée leur première éducation; l'aigreur avec laquelle ils se virent assaillis de toutes parts ne tendait pas sans doute à l'adoucir, et il n'y a par conséquent nul lieu d'être surpris de ce que ceux qui parmi eux essayèrent de se charger du rôle de pacificateur, l'aient trouvé difficile et fécond en dégoûts de toute espèce. Ces difficultés cependant ne pouvaient effrayer un homme tel que *Bucer:* si ses efforts ne purent amener les esprits au degré d'unité qui faisait l'objet de tous ses vœux, ils eurent du moins pour résultat d'empêcher long-temps encore les deux branches de la réforme de se désunir entièrement et de se traiter en ennemies; il sut les justifier en même temps du reproche

qu'on leur faisait de ne fonder la justification que sur une foi purement spéculative, et de dédaigner les bonnes œuvres, comme inutiles au salut. Les autres réformateurs sentaient sans doute aussi bien que *Bucer* de quelle importance il était d'unir les vertus chrétiennes à une vive confiance aux mérites de J. C.; ils distinguaient comme lui ces bonnes œuvres véritables des pratiques corporelles, des jeûnes, des abstinences qu'on avait auparavant désignées sous ce beau nom; ils pensaient comme lui que les vertus même les plus éminentes n'ont point devant Dieu ce mérite qui lui imposerait des obligations envers l'homme, et qui pourrait prétendre à une récompense éternelle; ils croyaient comme lui qu'elles n'ont de valeur que comme preuves et comme fruits d'une foi sincère devant le Dieu qui, par sa grâce, les produit lui-même dans le cœur de ses serviteurs, et que si elles doivent être couronnées un jour, ce n'est que par un effet de la miséricorde que le juge éternel nous promet en son adorable fils; mais de tous les réformateurs, *Bucer* était le seul qui se servit, pour exprimer ces vérités, de termes analogues à ceux dont usaient les théologiens romains, et il n'était pas possible d'adopter à cet égard des locutions et des formules à l'abri desquelles les opinions de la communion ro-

maine sur le mérite des œuvres pussent désormais se glisser dans le sein de la réforme. Bucer exposa donc, sans pouvoir la faire goûter, sa manière de voir à cet égard aux conférences de Leipsick, en 1539. Il n'avait pas été plus heureux dans les tentatives qu'il avait faites en 1537 pour rapprocher les opinions de Luther et de Zwingli sur l'article de la sainte Cène. S'étant rendu à cette époque, au nom des villes impériales, à Smalkalde, il adhéra à la résolution qui fut prise à l'unanimité par les princes et états protestans, de refuser de reconnaître le concile que le pape Paul III venait de convoquer à Mantoue; par la raison qu'il devait se tenir hors d'Allemagne, que les théologiens protestans ne pourraient s'y rendre en sûreté, et que le pape, qui prétendait le présider, venait de flétrir d'avance du nom d'hérésies les opinions qui devaient y être examinées et jugées. A cette occasion *Bucer* revit Luther; il lui mit sous les yeux des lettres dont l'avaient chargé pour lui les théologiens helvétiques, et auxquelles le réformateur saxon s'empressa de répondre; il lui proposa enfin, sur l'article de la croyance concernant la sainte Cène, une nouvelle rédaction qui lui paraissait pouvoir être adoptée unanimement par toutes les branches de la réforme. Luther et Mélanchton y souscrivirent, mais elle fut rejetée

ensuite par la classe de Zurich, à laquelle *Bucer*, pénétré de l'espoir le plus flatteur, l'avait communiquée aussitôt.

Le réformateur ne perdait rien pourtant de la considération dont il jouissait; le collège de Strasbourg venait de prendre une forme nouvelle; *Bucer* y fut nommé professeur en théologie, et trouva dans ces nouvelles fonctions l'occasion de rendre à sa patrie adoptive les services les plus signalés: bientôt il se vit appelé par Henri, frère et successeur du duc Georges de Saxe, à établir, de concert avec Luther, la réformation à Leipsick; l'empereur même jeta les yeux sur lui pour l'inviter, avec Mélanchton, aux conférences qu'il fit tenir à Ratisbonne, en 1541, afin d'essayer encore de mettre un terme aux dissentions religieuses. Ces deux docteurs montrèrent en cette occasion plus qu'en toute autre, l'esprit conciliateur qui les distinguait; ils firent aux théologiens catholiques romains toutes les concessions qu'il fut possible de leur faire sans porter atteinte à la doctrine des saintes écritures; mais lorsque l'ordre de la discussion amena les questions relatives à l'autorité de la Cour de Rome et des conciles, il fut reconnu que la division était désormais trop prononcée pour qu'on pût tomber d'accord.

Les conférences néanmoins avaient produit une telle impression, et *Bucer* et Mélanchton s'y étaient si honorablement distingués, qu'ils furent invités l'un et l'autre, en 1543, par Hermann, comte de Wied, archevêque et électeur de Cologne, à venir établir la réforme dans ses états. Les chanoines de Cologne ne manquèrent pas de s'opposer à ce projet, avec toute l'activité que l'intérêt pouvait donner à leur zèle. Ne pouvant résister à l'évidence des raisons alléguées par *Bucer*, ils prirent le parti de soulever le préjugé contre lui, en lui reprochant d'avoir rompu ses vœux par le mariage qu'il avait contracté avec une religieuse. Mélanchton prit la défense de son collègue; il démontra que le célibat des ecclésiastiques n'avait été qu'une source de désordres et de scandales, et que des vœux qui conduisaient à de tels résultats ne devaient point être tenus. Néanmoins les travaux des deux réformateurs n'eurent aucun succès; l'empereur appuya de son autorité les chanoines de Cologne, le pape excommunia l'archevêque, et le contraignit à donner sa démission, et la force prévalut ainsi contre les lumières de l'Evangile. Elles se répandirent avec plus de succès dans le Palatinat; la masse du peuple avait adopté dans ce pays les opinions des réformateurs, et l'élec-

teur Frédéric, éclairé de plus en plus par ses conversations avec *Bucer,* ne fit que céder au vœu de ses sujets, en établissant dans leurs églises le culte en langue vulgaire, et la prédication du pur Evangile. Heureux d'avoir obtenu de si beaux résultats, *Bucer* fut de nouveau invité aux conférences que l'empereur fit bientôt r'ouvrir à Ratisbonne. Les princes et états protestans venaient de déclarer à la diète de Worms, en 1546, qu'ils ne reconnaîtraient point le concile convoqué par le pape. L'empereur désirait avec une vive ardeur de parvenir au rétablissement de l'harmonie en Allemagne, sans recourir au pontife romain; il prévoyait que l'intervention d'une autorité étrangère ne pourrait qu'affaiblir la sienne; il connaissait les prétentions que les papes ne manquaient jamais de faire valoir en pareil cas; il savait avec quelle violence ils avaient l'habitude de procéder, et dès-lors il devait comprendre que la paix qui lui tenait si fort à cœur ne pourrait jamais s'établir par l'intermédiaire de la Cour de Rome. Les nouvelles conférences de Ratisbonne furent donc un nouvel essai que Charles-Quint résolut de faire pour parvenir à ses fins. *Bucer,* en cette occasion, entra en lice avec Malvenda, sur l'article de la justification, et quelles que fussent les subtilités auxquelles recourut son

adversaire, il sut le réfuter avec tant de force et de précision, qu'il s'attira les suffrages unanimes de l'assemblée. Le cardinal Contarini, qui avait assisté à cette conférence, rendit au réformateur le témoignage d'être un homme d'une telle fécondité soit en théologie soit en philosophie, et d'une telle subtilité dans la dispute, qu'il pourrait à lui seul tenir tête à tous les docteurs du parti catholique-romain.

Le dernier essai de conciliation que l'empereur avait tenté n'ayant pas réussi mieux que les précédens, il céda enfin à l'impulsion de la cour de Rome, qui ne cessait de le solliciter à user du glaive contre les princes protestans; ceux-ci, voyant le chef de la confédération dont ils faisaient partie se disposer à méconnaître leurs droits de souveraineté et à les opprimer, crurent devoir prendre de leur côté leurs mesures en se liguant à Smalkalde; leur résolution mal concertée ne fit que hâter le moment de l'explosion qu'ils redoutaient; Charles, les ayant vaincus, et ayant jeté plusieurs d'entre eux dans les fers, se crut désormais à même de commander aux consciences. Il publia ce fameux édit d'*intérim* qui traçait la règle de foi et de culte à laquelle il ordonnait à toute l'Allemagne de se soumettre en attendant la décision définitive d'un concile; les théolo-

giens qui refusèrent d'y souscrire furent chargés de chaînes. Cette persécution n'ébranla pas néanmoins la constance des prédicateurs des villes impériales; *Bucer*, à la tête des théologiens de Strasbourg, persista dans ses principes, et rejeta l'*intérim*, malgré les sollicitations et les menaces que lui fit l'électeur de Brandebourg. Enfin, pour se soustraire aux mesures violentes dont il ne pouvait manquer d'être l'objet désormais, il prit le parti de se retirer, avec Fage, en Angleterre, où l'archevêque de Cantorbéry, Thomas Cranmer, les appelait l'un et l'autre. Arrivé à Londres, en 1549, il fut accueilli avec joie et nommé de suite professeur à l'Université de Cambridge. Cependant les chagrins qu'il avait éprouvés et le changement de climat avaient entièrement détruit sa santé; le zèle avec lequel il s'acquittait de ses nouvelles fonctions acheva d'épuiser ses forces; il mourut le 27 février 1551, dans les sentimens de religion et de piété qui l'avaient toujours soutenu dans ses adversités, et qui avaient fait à la fois sa consolation et la gloire de sa vie. Ses obsèques furent célébrées avec pompe; plus de trois mille personnes suivirent son cercueil, mais ses restes inanimés ne purent échapper à la fureur de la reine Marie. Sous son règne sanguinaire, les ossemens

ucer furent exhumés et jetés au feu ; la reine abeth fit réhabiliter sa mémoire, mais ses im- tels travaux l'avaient d'avance élevé au-des- les atteintes qu'avait essayé de lui porter une bre et fanatique persécution.

BOISSARD.

ULRIC ZWINGLI.

Si le plus beau de tous les titres, le seul qui ne s'accorde qu'au mérite, le titre de grand homme, est dû à ceux qui, réunissant les talens et les vertus, se proposèrent un but éminemment utile à l'humanité et l'atteignirent à travers mille obstacles et mille dangers; s'il est dû de préférence à ceux qui, doués des plus belles facultés de l'esprit humain, consacrèrent leurs travaux à les développer chez leurs contemporains et attachèrent leur nom à une grande révolution morale, sans doute le réformateur de Zurich a mérité que la postérité reconnaissante lui décernât cet insigne honneur.

Né de parens obscurs, simple curé d'une ville peu considérable, il sut, par la seule force de son génie et par l'énergie de sa volonté, se placer au premier rang parmi ceux qui firent du seizième siècle l'époque la plus remarquable de l'histoire moderne. Après avoir voué à la défense des droits de l'humanité une vie irréprochable, bien

Ulric Zwingle

Dubois del. Litho de C. Motte

Ces mêmes Dominicains, qui, quelques années après, devinrent si honteusement célèbres (1), désiraient gagner pour leur ordre ce talent naissant. Trop jeune encore, *Zwingli* ne sentit point le danger de cette liaison; ignorant la glorieuse vocation à laquelle la providence le destinait, il ne se montra pas fort opposé à cet engagement. Mais son père, plus clairvoyant, rappela son fils de Berne, et l'envoya continuer ses études à l'université de Vienne, en Autriche, qui jouissait alors de quelque célébrité. Il y fut initié dans la vaine science qu'on appelait encore philosophie, et dont il ne retira d'autre utilité que celle de pouvoir, par la suite, combattre ses adversaires avec leurs propres armes. Il y acquit aussi quelques connaissances en astronomie et en physique.

De retour dans sa patrie, en 1502, le goût de l'étude le ramena bientôt à Bâle, où on lui confia une place de régent. Il enseigna le latin, en s'y perfectionnant lui-même. Il se livra en même

---

(1) On trouve des détails assez exacts sur cette scandaleuse affaire, dans l'Essai sur les mœurs et l'esprit des nations, par *Voltaire*, ch. CXXIX. Du reste, *Voltaire* a traité l'histoire de la réformation avec une légèreté inconcevable. Il n'a su ni apprécier cette grande révolution en général, ni rendre justice aux hommes qui la firent.

temps à l'étude de la théologie, sous les auspices de Thomas Wyttenbach, professeur distingué, qui déjà répandait des principes fort opposés aux idées dominantes. *Zwingli* faisait passer dans l'âme de ses élèves les lumières nouvelles à mesure qu'il les acquérait. Associant les jeux aux études, il savait gagner ses disciples à la vérité, par une méthode lumineuse et entraînante, par l'égalité et la douceur inaltérables de son caractère. Il se délassait lui-même de ses travaux par la musique, dans laquelle il excellait. En 1506, il venait de prendre le grade de maître-ès-arts, lorsque la commune de Glaris le nomma son pasteur. S'étant fait administrer les ordres par l'évêque de Constance, il se rendit à son nouveau poste, qu'il occupa près de dix années.

Placé ainsi, à peine âgé de vingt-deux ans, à la tête d'un nombreux troupeau, *Zwingli* sentit la haute importance de ses fonctions, et mit tous ses soins à les remplir avec fidélité.

Pour satisfaire en même temps la passion de s'instruire, et pour éclaircir les doutes qui déjà commençaient à s'élever dans son esprit, il employa ses loisirs à perfectionner et à étendre ses connaissances. Il s'appliqua sur-tout à l'étude du grec, dont il n'avait pu acquérir à Bâle que les premiers élémens. Bientôt, grâce à sa persévé-

rance, il se vit en état de lire dans leur propre langue les écrits de ces beaux génies de l'antiquité, dignes dans tous les siècles de servir de maîtres aux générations successives, et qui, après avoir été les instituteurs et les délices de leurs contemporains, devaient encore, après deux mille ans, exercer une si grande influence sur la civilisation moderne. Le naïf et sublime Homère, le sage Xénophon, l'austère Thucydide, le bon Plutarque, le divin Platon, le satirique Lucien, firent tour-à-tour naître dans son âme de douces émotions, des pensées fortes et des résolutions généreuses.

Il puisa dans la reconnaissance qu'ils lui inspirèrent la consolante pensée que les payens vertueux étaient dignes d'entrer dans le royaume des cieux, puisque, suivant l'expression d'un Père de l'Eglise, ils ont été *chrétiens avant Jésus-Christ.* Il disait de Platon que lui aussi avait puisé dans une source divine, et de tous les poètes grecs, Pindare était celui qu'il estimait le plus, et qu'il aimait à comparer au psalmiste et à l'auteur du livre de Job.

Mais un fruit plus précieux qu'il tira de l'étude de la langue grecque, ce fut de pouvoir lire le Nouveau-Testament dans l'original. Il consulta les commentaires et les interprétations des Pères, et sur-tout les notes d'Erasme, qui venait de pu-

blier la première édition du texte grec. Il entra même en correspondance avec cet illustre contemporain, dont il fit, en 1515, la connaissance personnelle. Pour mieux se pénétrer des épîtres de saint Paul, on dit qu'il les copia de sa propre main, et qu'il les apprit par cœur.

Une étude aussi approfondie des livres saints, qu'il parvint bientôt à regarder comme l'unique règle de la foi des chrétiens, dut lui faire découvrir de bonne heure de nombreuses erreurs dans le système dominant, et des vérités conformes à l'Ecriture dans des doctrines condamnées par l'Eglise. C'est ainsi qu'il se préparait dans le silence aux importantes fonctions dont il devait un jour s'acquitter avec tant de succès et de gloire. Dans ses prédications, il est vrai, il ne se permettait pas encore d'attaquer directement la doctrine romaine; il se bornait à s'abstenir soigneusement de vanter au peuple le mérite des reliques et des pélerinages, et de nourrir la superstition publique par les récits fabuleux de la légende; il s'appliquait sur-tout à enseigner à ses auditeurs en quoi devait consister la vraie piété. Bientôt il porta ses regards sur l'ensemble des intérêts de sa patrie; il commença, dans les dernières années de son séjour à Glaris, à s'élever contre l'usage que suivaient dès-lors les Cantons

de trafiquer du sang de leurs guerriers, usage qu'il regardait comme une cause puissante de corruption et de décadence ; il déplorait avec douleur et indignation, un abus aussi déshonorant pour sa nation, si glorieusement affranchie du joug étranger, et aussi funeste pour les mœurs autrefois si simples et si pures.

En 1512, il eut occasion d'en voir par lui-même les déplorables effets. Le pape Jules II, dont l'ambition bouleversait l'Europe, avait réussi, par les intrigues de son légat, Schinner, depuis évêque de Sion, à détacher les Cantons de l'alliance avec la France. Au printemps de 1512, vingt mille Suisses descendirent dans le Milanais, pour en chasser les Français. *Zwingli* accompagnait, comme aumônier, les troupes de Glaris; il assista, en cette qualité, à la bataille de Novarre, qui fut si fatale à la France. En 1515, François Ier. ayant succédé à Louis XII dans ses prétentions sur le Milanais, trente mille Suisses marchèrent au secours du duc Maximilien Sforze. Le roi de France réussit à en détacher une grande partie; mais ceux d'Uri, de Schwytz, d'Unterwalden et de Glaris se refusèrent à ses propositions. Vainement *Zwingli* chercha-t-il, à Monza, à leur persuader de suivre l'exemple de leurs compatriotes : la bataille de Marignan leur fit expier

chèrement leur courageuse obstination. De retour à Glaris, *Zwingli*, qui avait acquis une sorte de célébrité dans cette expédition, reprit ses fonctions pastorales, et tonna avec plus de force que jamais contre l'immoralité et sur-tout contre l'usage de se mettre à la solde de l'étranger, dont il avait vu de si près les tristes conséquences. Il publia contre cet abus un apologue très-ingénieux, intitulé : *La Fable du bœuf et de quelques autres animaux*. Le bœuf vaillant, mais débonnaire, est sorti victorieux de la lutte avec quelques animaux étrangers ; il les a repoussés loin de ses pâturages ; mais ensuite séduit par eux, il sort de son empire, où il était invincible, pour acquérir des avantages chimériques sur le sol étranger. Sourd aux avertissemens salutaires du pasteur, il court au-devant de sa ruine. L'application était facile.

En 1516, *Zwingli* quitta Glaris, où il paraît que la franchise avec laquelle il censurait les abus, lui avait suscité quelques inimitiés. Il se rendit à Notre-Dame-des-Ermites ; il venait d'y être nommé pasteur. Ce changement de séjour eut pour lui des conséquences importantes; il semble que la providence voulut le rapprocher de plus en plus du but où devaient aboutir ses efforts.

L'abbaye de Notre-Dame-des-Ermites, bien qu'elle fût un des centres de la superstition du moyen âge, renfermait alors plusieurs hommes distingués par leurs lumières. A leur tête se trouvait l'abbé lui-même, Conrad de Rechberg, vieillard sage et éclairé, et sur-tout le baron de Géroldseck, administrateur de l'abbaye, ami passionné des lettres, et destiné à devenir un jour victime de son enthousiasme pour la vérité. Ce n'était pas sans dessein qu'ils avaient appelé *Zwingli*, dont ils connaissaient et partageaient la façon de penser, et dont ils honoraient la courageuse opposition aux abus corrupteurs.

Géroldseck contracta avec *Zwingli* une de ces amitiés rares, cimentées par la vertu, et dont la mort elle-même ne peut rompre les liens éternels. Ils se communiquèrent toutes leurs pensées et tous les résultats de leurs études. Ils relurent ensemble les Saintes Ecritures et les Pères; ils étudièrent les ouvrages de plusieurs de ces écrivains dont les idées libérales, opposées au système romain, avaient été frappées d'anathème. Les sujets habituels de leurs fréquens entretiens furent la corruption de l'Eglise, les maux qu'enfantent l'ignorance et la superstition, la nécessité d'une réforme. Bientôt ils ne se bornèrent plus à des vœux stériles. Insensiblement la plus grande

partie des reliques fut soustraite, par leurs soins, aux hommages de la multitude, et ils firent effacer l'inscription qui, gravée sur le portail de l'abbaye, annonçait aux pélerins qu'on y *dispensait des indulgences plénières*. Encouragé par ses nobles amis, *Zwingli* commença, du haut de la chaire et dans le confessional, à censurer librement les abus et les erreurs de l'Eglise. Il fit plus : il profita d'une occasion solennelle pour proclamer enfin hautement ce que, depuis plusieurs années, il reconnaissait pour vrai. Suivant une tradition ancienne, la chapelle du monastère, dédiée à la Vierge, avait été consacrée par des anges. En commémoration de cette inauguration miraculeuse, on célébrait tous les sept ans une fête, pendant laquelle une multitude innombrable de pélerins affluait à Notre-Dame-des-Ermites, pour obtenir des indulgences, et l'enrichissait de ses offrandes. C'est de cette solennité, depuis si long-temps consacrée à la superstition, que, du consentement des administrateurs, *Zwingli* résolut de profiter, dans l'intérêt de la vérité. Secondé de plusieurs fonctionnaires de l'abbaye, il commença par préparer les esprits dans l'intimité du confessional. Mais ce fut surtout dans le sermon qu'il prononça le jour de la fête, qu'il rendit un témoignage éclatant à la

vérité dont la sainteté avait été si long-temps méconnue. L'inutilité des pénitences corporelles, des pélerinages, des donations intéressées, faites aux églises et aux cloîtres, des indulgences obtenues à prix d'argent et de l'adoration des images; la nécessité d'un vrai repentir et de la foi intérieure : tel fut le contenu de son mémorable discours. Il ne craignit pas même de blâmer ouvertement l'esprit général du clergé, qui exploitait à son profit la riche mine de la superstition.

C'est de ce sermon, prononcé en 1516, qu'on pourrait dater la réformation, si heureusement achevée par *Zwingli*. Elle était tout entière dans ce sermon. Aussi, dit-il, dans un de ses écrits : J'ai commencé à prêcher l'Evangile en 1516. Il devança donc d'une année l'illustre réformateur de la Saxe, dont toutefois cette observation ne saurait diminuer la gloire, puisqu'en attaquant l'année suivante la vente des indulgences, il ignorait encore ce qui venait de se passer en Suisse. Mais un avantage réel que *Zwingli* eut sur Luther, c'est d'avoir découvert la vérité dans son ensemble, et de n'avoir jamais varié dans son enseignement. *Zwingli* dut son mérite à des maîtres éclairés, à une éducation classique, à un jugement sain et à un esprit cultivé; Luther, ne le dut qu'à son propre génie et à l'énergie de son

caractère. Mais leur gloire est égale, puisque tous deux aimèrent la vérité, et qu'ils l'exposèrent avec le même courage et avec le même désintéressement. Ils ont également bien mérité de l'humanité.

Par cet éclatant manifeste, *Zwingli* avait ouvertement déclaré la guerre aux abus et à ceux qui s'en nourrissaient. Le nombre de ses ennemis s'en accrut, ainsi que celui de ses admirateurs. Une conséquence immédiate de cette déclaration fut que beaucoup de pélerins s'en retournèrent aussitôt, remportant leurs offrandes, et allant répandre au loin la nouvelle de la lumière qui venait de s'élever sur l'Helvétie.

Géroldseck et *Zwingli*, encouragés par ce premier succès, résolurent d'avancer dans la carrière, sans égard pour les cris que, sous le voile de la religion, commençaient à jeter la superstition et l'imposture alarmées. Ils réformèrent un couvent de femmes, qui ressortissait de l'abbaye. Ils permirent aux récluses la lecture de l'Ecriture et même à quelques-unes d'entre elles de quitter le voile et d'aller remplir d'autres devoirs plus sacrés. *Zwingli*, dans le désir de rendre plus générale ces mesures salutaires, crut devoir préalablement recourir aux chefs de l'Eglise helvétique. Il s'adressa au cardinal de Sion, et le con-

jura d'user de son autorité pour le salut de l'Eglise ; il somma l'évêque de Constance, Hugues de Landenberg, de permettre dans son diocèse la libre prédication de l'Évangile, et de remédier à des abus généralement reconnus ; lui déclarant du reste que, quant à lui, il continuerait à tout prix de combattre de toutes ses forces les superstitions et les prévarications romaines. De vagues promesses furent tout ce qu'il put obtenir de l'un et de l'autre.

La cour de Rome et les princes de l'Eglise, loin de céder aux vœux d'une grande partie de la chrétienté, qui depuis si long-temps réclamait une réforme, loin d'user au moins de circonspection et de modération, dans un siècle si différent de ceux de Grégoire VII et de Boniface VIII, semblaient au contraire vouloir braver l'opinion publique soulevée, en rendant plus manifeste et plus scandaleux l'abus qui la révoltait le plus. Un digne émule du dominicain Tetzel, Bernard Samson, moine déchaussé de Milan, vint, pendant l'été de 1518, vendre des indulgences aux crédules habitans de Schwytz et d'Uri ; *Zwingli*, suivant l'exemple de Luther, ou plutôt cédant à sa propre indignation, prêcha avec force contre ce pernicieux trafic.

Vers le même temps, un de ses nombreux par-

tisans, Oswald-Miconius, directeur d'une école à Zurich, employa son crédit pour le faire nommer pasteur à la cathédrale de cette ville. *Zwingli* s'empressa d'obéir à cette vocation, qu'il regardait comme un appel de la Providence. Il quitta, je ne dis pas une place très-lucrative, ce qui n'était rien pour une âme comme la sienne, mais un séjour chéri et des amis vertueux, pour aller prêcher l'Evangile dans une cité populeuse et libre. Il y arriva en décembre 1518. Présenté au chapitre assemblé, il déclara qu'il avait fermement résolu d'enseigner la pure doctrine de l'Evangile, sans égard pour les prétentions ultramontaines.

Il fit la même déclaration à son troupeau, dans son sermon d'inauguration, prononcé le 1^er^. janvier 1519, qui était en même temps le trente-cinquième jour anniversaire de sa naissance. Après avoir attiré un nombreux auditoire par la nouveauté des sujets de ses discours, il se l'attacha par la manière lumineuse et entraînante dont il les traitait. Il commença par expliquer l'Evangile selon saint Matthieu, et après avoir mis ses auditeurs à même de comparer la doctrine de l'Ecriture avec celle des prêtres romains, il passa à l'explication des actes des apôtres, exposa la constitution de l'Eglise primitive, et démontra

combien l'Eglise romaine s'en était éloignée.

C'est ainsi que, sans attaquer encore directement le papisme, il le sapait par ses fondemens. Il cherchait aussi, dans des entretiens particuliers avec les artisans aussi bien qu'avec les premiers de la république, à préparer les esprits pour la réforme qu'il méditait; et quelquefois, dans des brochures lues avidement, il faisait justice des abus, avec l'arme du ridicule et de la satire.

Le premier fruit de sa prédication à Zurich, fut l'accueil peu favorable que l'on y fit à Bernard-Samson, qui y arriva au printemps de 1519. L'autorité supérieure lui ordonna de sortir de la ville et du canton, sans lui laisser le temps de débiter sa pernicieuse marchandise.

Dans la même année, une maladie contagieuse se déclara dans la ville, et fournit à *Zwingli* l'occasion de prouver à ses concitoyens, que s'il aimait à rappeler la doctrine des apôtres, il savait aussi les imiter dans sa conduite. A peine eut-il appris cette funeste nouvelle, qu'il accourut de la campagne où il s'était retiré pour prendre quelque repos, et il offrit aux souffrans les consolations de la religion. Guéri de la maladie qu'il s'était attirée par son dévouement et qui avait mis sa vie en danger, il reprit ses travaux contre le clergé romain. Il s'éleva avec plus de force et

de succès contre de vaines cérémonies, d'inutiles pratiques et de funestes abus. Un des sujets les plus fréquens de ses discours, c'étaient les devoirs d'un bon pasteur. « Au lieu de prétendre forcer les hommes à croire, disait-il, qu'il les éclaire, qu'il leur présente le pur Evangile, qu'il ne leur enseigne rien qui ne soit conforme à l'Ecriture; qu'il les dirige avec douceur vers le bien, qu'il cherche à leur faire aimer tout ce qui est vrai, honnête et juste ; qu'avant tout il s'applique lui-même à une conduite sans reproche, à la chasteté, à la tempérance, à l'humilité; s'il a d'ailleurs de la prudence et de l'expérience, s'il sait donner de bons conseils pour la vie commune; s'il est doux, sociable, non moins empressé pour les pauvres que pour les riches; si, au-dessus de l'éloge et du blâme, l'accomplissement de ses devoirs est l'essentiel pour lui, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune; s'il se glorifie peu du bien qu'il peut faire, en rapportant tout à la gloire de son Dieu; s'il s'abstient de toute intrigue et de toute haine; si toujours il est charitable et affectueux; qu'il soit le bien-venu, l'homme de Dieu : c'est un pasteur selon l'Evangile. Ouvrez vos cœurs à ce médecin des âmes; c'est un digne disciple de J. C. et des apôtres; devenez semblables à lui. » *Zwingli,*

sans le vouloir, se peignait lui-même, en traçant ce tableau, en même temps qu'il faisait aux yeux de ses auditeurs la satire de la plupart des prêtres de son temps.

Quand il crut les esprits suffisamment préparés, il commença la réforme de l'aveu et avec la coopération des magistrats de Zurich. En 1520, il obtint du sénat un décret, par lequel il était ordonné à tous les curés du canton d'expliquer au peuple le Nouveau-Testament, et de ne rien enseigner qui n'y fût conforme. La nécessité d'un pareil décret prouverait seule au besoin combien la réformation était nécessaire. En même temps, le gouvernement de Zurich défendit à tous les citoyens d'accepter désormais des pensions de l'étranger. *Zwingli*, après avoir provoqué ce décret, renonça aussitôt à la pension de cinquante florins, qu'il recevait annuellement du pape. C'est ainsi que ce grand citoyen embrassait tous les intérêts de son pays; mais l'objet principal de ses nobles efforts était la réforme de l'Eglise.

Jusqu'en 1522, il s'était contenté d'éclairer et de préparer les esprits, sans introduire dans l'organisation extérieure du culte et dans la discipline des innovations considérables; mais vers cette époque les choses prirent une tournure telle qu'il fallait ou renoncer à faire triompher la vérité,

ou provoquer des changemens et établir des institutions qui la consacrassent. Dans un de ses sermons, il avait avancé que l'abstinence des viandes à certaines époques, loin d'être ordonnée par le Nouveau-Testament, était une pratique inutile, et contraire à l'esprit du christianisme. Quelqu'innocente qu'elle soit en elle-même, il la condamnait, parce qu'il savait par expérience, ce que Montesquieu (1) a fait observer depuis, que lorsque les hommes mettent trop d'importance à des choses indifférentes, ils oublient volontiers ce qui est vraiment essentiel. Plusieurs habitans de Zurich se permirent dès-lors de négliger cette pratique. Les prêtres en ayant porté plainte, un anonyme prit, dans un écrit, la défense des citoyens prévenus de cette infraction à la discipline. La question fit assez de bruit, pour que l'évêque de Constance jugeât nécessaire d'envoyer à Zurich son grand-vicaire, Jean-Faber. Celui-ci, en présence du chapitre et des commissaires du gouvernement, soutint avec la logique propre à tous ceux qui défendent les abus, que l'abstinence de la chair à certains jours de la semaine était la source de toutes les vertus,

(1) L'Esprit des Lois, liv. XXIV, ch. 14 et 22 : « Qu'importe qu'on vive vertueusement ou non? on se fera jeter dans le Gange. »

et que l'abolition de cette utile pratique entraînerait infailliblement le désordre et l'anarchie. *Zwingli* démontra facilement l'absurdité de ces assertions. Il disait que l'Evangile qu'il prêchait était bien plus propre à maintenir l'organisation sociale et à faire naître des vertus publiques et privées, que toutes ces vaines pratiques que la cour romaine avait imposées aux chrétiens. Les prévenus ayant été néanmoins punis suivant les règles existantes, *Zwingli* publia un écrit sur le *libre choix des mets*, dans lequel il développait particulièrement l'idée de la *liberté chrétienne*. L'évêque de Constance ayant alors lancé un mandement contre lui, et l'ayant menacé de la destitution, *Zwingli* fit paraître une défense, composée de soixante-neuf articles, et connue sous le nom d'*Archeteles*. Il alla plus loin; il adressa à l'évêque et à la diète helvétique, une pétition signée de dix autres ecclésiastiques du canton, dans laquelle il demandait qu'on permît la libre prédication de l'Evangile, et qu'on abolît le célibat des pasteurs. Il savait bien que les curés mariés redeviendraient citoyens, et cesseraient de faire une caste à part. D'ailleurs l'immoralité des prêtres, produite en grande partie par le célibat, étant une des causes principales de la décadence de la religion, il était nécessaire que la réforme commençât par eux.

Cette dernière démarche de *Zwingli* acheva de montrer aux partisans de l'ancien système, quel était le but du réformateur. Pour le prévenir, ils employèrent tour-à-tour les menaces et la séduction. Mais *Zwingli* était également inaccessible à la crainte et à la corruption. A Zurich, comme ailleurs, les ennemis de la réformation prouvèrent, par les moyens dont ils se servirent pour l'empêcher, que ce n'était pas l'intérêt seul de la religion et de la vérité qui les inspirait. *Zwingli* eut à se garantir des assassins. Plusieurs fois on attenta à sa vie. Pour le préserver du poignard de ses ennemis, les magistrats de Zurich furent obligés de placer toutes les nuits une garde devant sa demeure.

Les moyens de séduction ne réussirent pas mieux. Au commencement de 1523, le pape Adrien VI, successeur de Léon X, envoya un nonce extraordinaire à Zurich, et adressa à *Zwingli* un bref, dans lequel il lui offrait une nouvelle pension et les plus grands honneurs, s'il voulait consentir à se taire et à se dévouer au service de la cour romaine. « Ta fidélité et ton zèle, lui disait-on, nous ont engagés à te donner cette marque particulière de notre confiance. Nous avons ordonné à notre nonce de te remettre les présentes en personne, et de t'assurer

de notre bienveillance. Nous sommes persuadés que tu travailleras aussi fidèlement pour nos intérêts, que nous sommes à notre tour disposés à te combler d'honneurs et de récompenses. » Loin de se prêter à d'aussi honteuses transactions, *Zwingli* résolut au contraire de donner à ses opinions la plus grande publicité possible, et de hâter la réforme.

Il était urgent en effet de fixer enfin l'opinion publique, flottante incertaine entre l'ancien système et le nouveau. Une sorte d'anarchie régnait dans l'Eglise helvétique comme dans celles de presque toute l'Europe. Les anciennes formes subsistaient encore, tandis que l'état des lumières en réclamait de nouvelles. Il en naissait momentanément quelques désordres, dont les ennemis de *Zwingli* ne manquèrent pas de l'accuser. Pour sortir de cet état, le gouvernement de Zurich, sur la demande du réformateur, convoqua, pour le 29 janvier 1523, une conférence entre lui et ses adversaires. Tous les ecclésiastiques du canton y furent invités, ainsi que les membres de la diète et l'évêque de Constance. La séance s'ouvrit en présence du grand conseil de Zurich, des envoyés du prélat, et de près de six cents autres personnes. *Zwingli*, qui avait fait imprimer soixante-sept articles, dont il offrait de prouver

la conformité avec l'Ecriture, était assis seul à une table, sur laquelle on avait placé la Bible, en hébreu, en grec et en latin. Un des magistrats ayant exposé l'objet de la réunion, le vicaire-général, Faber, déclara que ses collègues et lui n'étaient point venus pour disputer, mais pour terminer à l'amiable les différens qui s'étaient élevés; il ajouta que la grave discussion qu'on proposait ne pourrait avoir lieu que devant un concile, ou dans une université célèbre, telle que celle de Paris ou de Louvain. *Zwingli* proposa ironiquement l'université d'Erfurt ou celle de Wittenberg, et Faber ayant répondu que Luther était trop près de là, un rire général éclata dans l'assemblée, et annonça d'avance quelle serait l'issue de cette conférence. Ce ne fut qu'avec peine qu'on put engager les délégués de l'évêque à entamer la discussion. Enfin Faber, prenant la parole, essaya de défendre le célibat des prêtres, les cérémonies attaquées, et spécialement la messe. *Zwingli* réfuta facilement, par des preuves tirées de l'Écriture et du simple bon sens, une doctrine soutenue sans vigueur, devant des auditeurs prévenus, et qui déjà demandaient d'autres raisons que celles que pouvaient fournir l'autorité des papes et des traditions incertaines et contradictoires.

Le grand conseil déclara que personne n'ayant démontré que les assertions de *Zwingli* fussent contraires aux saintes écritures, il pouvait continuer sans crainte la prédication de l'Evangile : il ordonna de nouveau à tous les pasteurs du canton de ne rien enseigner qui ne s'accordât avec les livres sacrés.

Le procès-verbal de cette conférence, répandu avec profusion, confirma dans leur croyance les partisans de la réforme, et en accrut le nombre. *Zwingli* publia en même temps un ouvrage contenant le développement et la démonstration biblique de ses soixante-sept thèses. C'est un monument remarquable de sa haute sagesse, de sa modération et de sa tolérance, en même temps que de sa hardiesse et de son zèle.

Outre ses opinions sur l'autorité exclusive de l'Evangile et sur la personne de Jésus-Christ, sur la véritable Eglise universelle, les traditions ecclésiastiques, les prétentions du pape et du clergé ; sur la messe, le purgatoire, l'invocation des saints, les indulgences ; sur les excommunications, le célibat des prêtres, les vœux monastiques : opinions qui lui étaient communes avec tous les réformateurs de ce siècle, et qui sont la base du protestantisme ; cette profession de foi renferme plusieurs articles qui méritent une atten-

tion particulière, comme donnant la mesure des lumières de *Zwingli*.

Après avoir établi dans l'article 36 que les privilèges du clergé étaient une usurpation sur le pouvoir séculier, il ajoute que tous les chrétiens, sans exception, sont tenus d'obéir à leurs gouvernemens, si toutefois ceux-ci ne commandent rien qui soit *contre Dieu*, c'est-à-dire, contraire aux lois éternelles de la morale. Tout en recommandant de respecter les scrupules des âmes faibles et d'éviter de scandaliser personne, il insiste pour qu'on éclaire les consciences sur leurs véritables devoirs. L'article 50 est une preuve de sa modération philosophique relativement à des pratiques innocentes, ou à des questions qu'on ne saurait résoudre avec les données de l'Ecriture ou avec les lumières de la raison. « Je ne condamne point, dit-il, l'usage d'implorer la miséricorde divine pour les âmes des morts; mais de prétendre assigner arbitrairement un terme à leurs souffrances, et de mentir ainsi pour de l'argent, c'est ce que je regarde comme impie et comme sacrilège. » Il finit par recommander la tolérance envers ceux qui persisteront dans ce qu'il nomme l'erreur; ce qui lui fait d'autant plus d'honneur, que cette vertu était plus rare dans son siècle, et qu'il avait plus de zèle pour la vérité. « Qu'on les laisse

mourir en paix, dit-il, et qu'on abandonne à Dieu seul le soin de les punir ou de les absoudre; mais, ajoute-t-il, que ceux à qui est confié le gouvernement de l'Eglise, cessent enfin de s'opposer à une réforme devenue nécessaire » : *la coignée a déjà entamé la racine de l'arbre.*

Le résultat de cette mémorable conférence fut la fondation de la réformation helvétique. Le gouvernement de Zurich avait, peut-être sans s'en douter, commencé à exercer les fonctions épiscopales; le peuple voyant la nouvelle doctrine sanctionnée par ses magistrats suprêmes, s'y abandonna avec plus de confiance. La majorité des prêtres séculiers se déclara dès-lors sans crainte pour une réforme qui, outre qu'elle était raisonnable et conforme à l'Ecriture, ne leur ôtait rien et leur permettait de redevenir hommes et citoyens.

Quelques mois après, le zèle immodéré d'un habitant de Zurich donna lieu à une seconde conférence. Un ecclésiastique de cette ville avait fait paraître une brochure contre l'adoration des images. Un cordonnier, nommé Nicolas Hottinger, d'un caractère ardent, animé par la lecture de cet écrit, renversa, de concert avec plusieurs autres, une croix érigée en place publique. Le conseil, incertain sur le parti à prendre, fit arrêter

ces enthousiastes, et convoqua un nouveau colloque pour le 26 octobre 1523. *Zwingli* et son collègue Léon Jude, réfutèrent si victorieusement les défenseurs du culte des images, qu'il fut reconnu contraire au texte de l'Ecriture et à l'esprit du christianisme; ils furent également victorieux le second jour de la conférence où il s'agissait de la messe et de la sainte Cène. Le résultat de ces deux journées fut que le conseil chargea *Zwingli* de composer pour les curés du canton une instruction sur leurs fonctions pastorales, et qu'il envoya des commissaires visiter et réformer toutes les églises du pays.

Cependant la messe, qui était en quelque sorte la base de l'ancien système, avait encore des partisans jusque parmi les collègues de *Zwingli*. Une troisième conférence eut lieu le 13 janvier 1524: elle fut un nouveau triomphe pour le réformateur, à la conduite duquel le sénat et le peuple de Zurich s'abandonnèrent désormais entièrement.

La réforme préparée avec tant de soins, fut enfin consacrée par des faits et par des institutions. *Zwingli* se maria le 2 avril 1524, avec Anne Reinhard, veuve d'un noble nommé Mayer. Hottinger et ses compagnons furent mis en liberté; seulement on condamna le premier à

deux années de bannissement pour avoir troublé l'ordre public. Ce jugement lui fut fatal; saisi par les émissaires des magistrats de Lucerne, et jugé par ordre de la diète, il subit la mort comme sacrilège.

Cependant la réforme avançait rapidement à Zurich. On abolit successivement toutes les cérémonies et toutes les pratiques condamnées par *Zwingli*. Ces changemens dans le culte public se firent sans trouble, grâces aux sages précautions qu'on avait prises. La messe fut supprimée la dernière. Enfin, le jeudi saint de 1525, on célébra pour la première fois la sainte Cène, selon la doctrine de *Zwingli*, c'est-à-dire comme un simple acte de commémoration de la mort de J. C.

Après avoir établi le culte réformé, il fallut mettre la hiérarchie et la discipline ecclésiastique en harmonie avec ce culte. *Zwingli*, du consentement de ses collègues, proposa de faire rentrer le clergé dans le droit commun, et de mettre les biens de l'Eglise à la disposition de l'Etat. Le chapitre fut dissous; les plus âgés des prébendaires reçurent une honnête pension; les autres furent nommés pasteurs, professeurs et instituteurs. Tous les domaines et revenus des églises de Zurich furent déclarés biens de l'Etat, et le clergé renonça à ses privilèges.

Les principes de la réforme pénétrèrent dans les cloîtres. L'abbesse, Catherine de Zimbern, en donna le premier exemple. Elle transmit à l'Etat tous les droits et tous les biens du monastère qu'elle avait administré, sous la condition expresse que ces revenus seraient désormais employés à la fondation de nouvelles écoles et de maisons de charité. Les fonds destinés à d'aussi nobles usages furent bientôt considérablement augmentés par la dissolution successive de toutes les autres congrégations religieuses du canton. Ainsi la patrie s'enrichit à la fois de citoyens, d'institutions utiles et de lumières. Le tout se fit avec un ordre admirable; la nation aurait travaillé en paix à son perfectionnement, et *Zwingli* eût joui tranquillement de sa gloire, en consolidant son ouvrage, sans la lutte qu'il eut à soutenir d'un côté avec ses adversaires catholiques, et de l'autre avec les théologiens qui suivaient la doctrine de Luther, et sans la guerre qui éclata bientôt entre les Cantons favorables à la réforme, et ceux restés fidèles à l'ancienne Eglise.

Un des reproches le plus universellement dirigés contre les réformateurs et le plus souvent reproduits depuis contre le protestantisme en général, c'était que la nouvelle doctrine tendait à nourrir dans ceux qui l'embrassaient un esprit

d'indépendance et d'insubordination, et un désir vague d'innover, incompatibles avec l'ordre public et la stabilité des gouvernemens. On espérait, par ces perfides insinuations, intéresser le pouvoir à une cause qu'on désespérait de soutenir par les armes de la vérité. On montrait les paysans de Souabe soulevés contre leurs seigneurs, dans le moment même où Luther commençait à prêcher la réforme; et de la coïncidence de sa prédication avec la révolte, on voulait faire conclure que l'une était l'effet inévitable de l'autre; comme si ces malheureux paysans, qui cherchaient à secouer le joug de leurs maîtres, et à qui le ressentiment et le désespoir faisaient exercer sur eux des vengeances atroces, avaient été pénétrés des principes du christianisme renouvelé; comme si ce soulèvement des serfs d'Allemagne avait été le premier de ce genre, et qu'il n'eût pas été précédé par des événemens semblables arrivés en Flandre, en France, en Angleterre, long-temps avant qu'il ne fût question de réforme. *Zwingli* repoussait avec indignation cette absurde inculpation : il la combattit sur-tout dans un sermon qu'il prononça à Zurich, et qu'il publia sous le titre : ***De la Justice divine et de la Justice humaine.*** Il y définit d'un côté la *liberté du chrétien* en matière

de religion, et de l'autre il y fait sentir la nécessité d'obéir aux gouvernemens légitimes, obligation qu'il prouvait par l'exemple de J. C. et les préceptes formels de saint Paul. On a vu plus haut quelle était en général son opinion sur les droits et les devoirs mutuels des gouvernemens et des sujets, opinion qu'il ne défendait pas comme réformateur religieux, mais comme citoyen d'un état libre, et qui par conséquent ne peut pas être attribuée à tous les protestans indistinctement. C'est ici le lieu d'indiquer une différence essentielle qui existait entre Luther et *Zwingli*. Le réformateur saxon, né sous un gouvernement monarchique et élevé dans le cloître, réformait plus en théologien et en pasteur chargé de veiller à la pureté de la foi et à la morale publique, qu'en citoyen et en politique; le réformateur de Zurich, au contraire, agissait plus, ou autant du moins, en patriote et en homme d'Etat qu'en théologien. Ce n'est pas qu'on ne trouve dans les ouvrages de Luther des choses excellentes sur les devoirs réciproques des gouvernemens et des sujets, qu'il n'aimât ardemment sa patrie, et que la considération du bien public n'entrât pour beaucoup dans les motifs de sa conduite; mais il se renfermait davantage dans les devoirs de pasteur, et subordonnait tout à la vérité religieuse, à

la régénération de l'Eglise. Ce n'est pas non plus, quant à *Zwingli*, qu'il regardât la religion simplement comme un moyen politique, et qu'il la fît plier à ses vues patriotiques : il est certain qu'il en demandait la réforme autant par respect pour la vérité que dans l'intérêt de sa patrie. Il regardait sa doctrine comme la seule vraie, mais aussi comme la plus favorable au développement des facultés humaines et à la prospérité publique. Il embrassait dans ses vues la religion comme vérité divine, son propre pays et l'humanité tout entière. Il était à la fois théologien rigoureux, ami passionné des lumières, moraliste austère et citoyen incorruptible. Les premières exhortations qu'il adressa à ses compatriotes lui avaient été inspirées par l'amour de la vertu et de l'indépendance de sa patrie ; et quand par suite de ses prédications, l'Eglise eut cédé ses richesses à l'Etat, il les fit consacrer à la fondation d'écoles publiques et de maisons de bienfaisance.

Un autre reproche que lui adressèrent les partisans de l'ancien système, celui qu'essuyèrent avant lui et Socrate, le plus religieux des philosophes, et J. C. lui-même et les premiers chrétiens, fut celui d'irreligion et de sacrilège.

Il y répondit dans un ouvrage publié l'année même qui avait vu s'accomplir la réforme ; il est

intitulé : *de la vraie et de la fausse religion*(1). Ce serait trop long de citer ici tout ce qu'il y a d'excellent dans cet écrit. Rien n'égale la franchise avec laquelle l'auteur y met à découvert la fausseté de l'ancien système, si ce n'est l'énergie avec laquelle il expose ce qui lui paraissait la vérité, et la piété noble et pure qui se manifeste dans ce qu'il dit sur ce qu'il regardait comme la vraie religion. Ce qui réfute encore mieux cette absurde accusation, c'est la ferveur avec laquelle il s'acquitta de ses augustes fonctions, c'est le culte simple et noble à la fois qu'il institua, c'est enfin la pieuse résignation avec laquelle il mourut pour la cause à laquelle il avait consacré sa vie.

Dans ce même écrit, que la nature des circonstances et du sujet rendait nécessairement polémique, il exposa sa doctrine sur l'Eucharistie, en contradiction avec celle de *Luther* autant qu'avec celle de l'ancienne église; ce qui donna lieu à des discussions fâcheuses, mais inévitables, entre deux chefs d'opposition indépendans l'un de l'autre, qui étaient arrivés à leurs opinions par des voies différentes, qui respectaient la vé-

(1) *De verâ et falsâ religione Huldrichi Zwinglii commentarius. Tiguri, in ædibus christophori Fraschover, anno* 1525.

gieux emploi de tous ses momens, dans une heureuse facilité pour le travail et sur-tout dans un ardent amour du bien public, les moyens de suffire à tant de travaux. Heureux si la fureur des ennemis du nouvel ordre de choses que la marche irrésistiblement progressive de l'esprit humain tendait à établir, lui avait permis de poursuivre sans interruption sa carrière bienfaisante! Mais tel ne fut pas son sort. Les révolutions ne se font pas à si peu de frais. De quelque prudence que *Zwingli* eût usé, en procédant à la réforme, avec quelque sage temporisation qu'il eût introduit des innovations utiles, indispensables, il ne put le faire impunément. Ceux qui avaient consenti à se nourrir de honteux abus, vont mettre tout en œuvre pour les maintenir, en s'appuyant sur le fanatisme et sur l'ignorance.

A des succès glorieux pour *Zwingli* vont se joindre de rudes épreuves et de grands revers; des dangers personnels et des calamités publiques vont désormais cruellement agiter sa vie. Ami de l'ordre et de la paix, il verra l'anarchie et la guerre menacer de détruire à-la-fois la confédération helvétique et la réformation si glorieusement commencée; animé du plus ardent amour de la patrie, il aura la douleur de la voir déchirée par la discorde civile; ennemi du fanatisme, il le

tien, dit-il, est aussi un bon citoyen et un bon magistrat, et la meilleure cité, c'est une cité vraiment chrétienne.» Il définit la vraie liberté. « Elle ne consiste pas à pouvoir satisfaire sans obstacle à tous ses désirs et à toutes ses passions, ce qui serait une tyrannie pire que le despotisme d'un seul ou de plusieurs; mais elle existe là où on laisse un libre cours à la vérité et à la justice, et où règne une égalité entière de droits et de devoirs. »

Les magistrats de Zurich, dont le gouvernement était aussi conforme à ces principes d'une sage liberté, que l'état des lumières du siècle le permettait, appréciant de plus en plus les précieuses qualités de *Zwingli*, le nommèrent cette même année (1525) recteur du Gymnase. Il répondit à cette nouvelle preuve de la confiance de ses concitoyens, en s'acquittant de ces importantes fonctions avec tout le zèle et toute l'énergie qui lui étaient propres. Non-seulement il fit appeler des professeurs habiles aux principales chaires du collége, mais encore il en institua une nouvelle, consacrée à l'explication des saintes Ecritures, et se chargea lui-même de cette partie de l'enseignement. Cumulant ainsi les fonctions de prédicateur, d'écrivain et de professeur, il trouvait dans la force de sa volonté, dans le reli-

gieux emploi de tous ses momens, dans une heureuse facilité pour le travail et sur-tout dans un ardent amour du bien public, les moyens de suffire à tant de travaux. Heureux si la fureur des ennemis du nouvel ordre de choses que la marche irrésistiblement progressive de l'esprit humain tendait à établir, lui avait permis de poursuivre sans interruption sa carrière bienfaisante! Mais tel ne fut pas son sort. Les révolutions ne se font pas à si peu de frais. De quelque prudence que *Zwingli* eût usé, en procédant à la réforme, avec quelque sage temporisation qu'il eût introduit des innovations utiles, indispensables, il ne put le faire impunément. Ceux qui avaient consenti à se nourrir de honteux abus, vont mettre tout en œuvre pour les maintenir, en s'appuyant sur le fanatisme et sur l'ignorance.

A des succès glorieux pour *Zwingli* vont se joindre de rudes épreuves et de grands revers; des dangers personnels et des calamités publiques vont désormais cruellement agiter sa vie. Ami de l'ordre et de la paix, il verra l'anarchie et la guerre menacer de détruire à-la-fois la confédération helvétique et la réformation si glorieusement commencée; animé du plus ardent amour de la patrie, il aura la douleur de la voir déchirée par la discorde civile; ennemi du fanatisme, il le

verra dans toute sa fureur, et il en sera une des premières et des plus déplorables victimes.

La condamnation de Hottinger de Zurich; en 1523, par la diète assemblée à Lucerne, avait prouvé que les *orthodoxes* y étaient en majorité. En 1524 la même diète envoya des députés à Zurich, ainsi qu'à Schafhouse, et à Appenzel, pour se plaindre des innovations *dangereuses* que ces trois cantons qui venaient d'embrasser la réforme avaient introduites dans l'Eglise, et pour les menacer de les exclure de la confédération, si sans délai ils ne remettaient toutes choses sur l'ancien pied. En 1525, le supplice de plusieurs réformés, condamnés par la diète, attesta de nouveau les sentimens qui animaient cette assemblée. Notre réformateur lui-même fut brûlé en effigie à Lucerne. Cependant, malgré ces supplices et ces menaces, la réforme acquit tous les jours de nouveaux partisans. Un ami de *Zwingli*, Œcolampade, secondé plus tard par l'infatigable Farel, la prêchait à Bâle; Berchtold Haller, à Berne, le docteur Wyttenbach, à Bienne, travaillaient dans le même esprit et avec le même succès. Saint-Gall, Glaris, Mulhouse, se montraient plus ou moins empressés à accueillir les nouvelles doctrines, qui, sans rien ôter à la piété véritable, étaient plus en harmonie avec la rai-

son et les saintes Ecritures, et plus favorables à la prospérité publique.

Pour arrêter les progrès de la réformation, ses ennemis engagèrent les Cantons à tenir une conférence générale, dans une autre ville que Zurich. L'évêque de Constance, du consentement de la majorité des Cantons, fixa pour le lieu de la réunion la ville de Bade, dans l'Argovie. *Zwingli* fut invité à s'y rendre; et peut-être y eût-il consenti, malgré les dispositions hostiles de ceux qui devaient dominer à Bade, et la haine violente qui éclatait dans les lettres d'invitation même, si le gouvernement de Zurich n'avait cru de son devoir de lui défendre formellement de se rendre dans un lieu où il ne pourrait plus le protéger contre la fureur de ses ennemis.

La conférence eut lieu au mois de mai 1526. Les champions du catholicisme furent le grand-vicaire Faber, et le fougueux docteur Eck, d'Ingolstadt, qui avait tant de fois signalé sa fureur contre Luther, et livré plus d'une victime au glaive du fanatisme. Les défenseurs de la réformation furent : Œcolampade de Bâle, Haller de Berne, et *Zwingli* lui-même, qui, malgré son absence, les dirigeait et leur fournissait des argumens. Mais ces sortes de combats se décident rarement par la force des raisons alléguées de

part et d'autre. La majorité avait formé son opinion d'avance ; les catholiques l'emportèrent : l'assemblée déclara les réformateurs dûment convaincus d'hérésie, condamna leur doctrine, et défendit la lecture de leurs écrits. *Zwingli* fut mis hors la loi.

Cette sentence de condamnation, prononcée par une assemblée de quelques centaines d'individus qui prétendaient arrêter l'esprit du temps dans sa marche triomphante, ne put empêcher la réformation de s'établir dans les cantons disposés à l'embrasser, ni *Zwingli* de continuer ses travaux, sous la protection de son gouvernement. Dans le cours de l'année 1527, il publia plusieurs écrits, dans lesquels il développait et défendait sa doctrine sur la Sainte-Cène, non-seulement contre les catholiques, mais encore contre Luther, qui l'avait attaqué à ce sujet avec son impétuosité ordinaire. Il écrivit aussi contre les anabaptistes, et dévoila la tendance anti-sociale de leurs opinions. Le gouvernement de Zurich, de son côté, prit, de concert avec Berne, Bâle, Schafhouse et Saint-Gall, des mesures énergiques contre cette secte, qui, sous prétexte de réforme, appelait le désordre et la licence. Ces mêmes cantons, auxquels se joignit encore celui de Glaris, renouvelèrent dès 1526 la con-

fédération, dont les sept autres cantons cherchaient à les faire exclure.

De leur côté, les cinq cantons les plus attachés au catholicisme, Uri, Schwytz, Zug, Unterwald et Lucerne, pour maintenir la religion de leurs pères, non-seulement se liguèrent ensemble, mais encore contractèrent une alliance avec cette même maison d'Autriche, qu'autrefois leurs ancêtres avaient si vaillamment combattue.

Cependant, les réformateurs poursuivaient avec ardeur leurs nobles travaux. Farel eut de grands succès dans le pays de Vaud et à Neuchâtel, et Haller continuait de prêcher avec fruit l'Evangile à Berne, qui avait été vingt ans auparavant le théâtre d'une scène scandaleuse, jouée par les Dominicains. Rome, à la vérité, les avait fait punir du dernier supplice ; mais ce crime honteux, commis par un ordre d'ailleurs si dévoué au saint-siége, n'en avait pas moins contribué à rendre odieux un système dont les Dominicains étaient les défenseurs les plus zélés.

Le grand-conseil de Berne, disposé à admettre la réforme, à l'exemple du gouvernement de Zurich, convoqua une conférence à laquelle furent invités les notables de tous les Cantons, et les quatre évêques de la Suisse : elle eut lieu en janvier 1528. *Zwingli* s'y rendit, escorté de trois

cents hommes. Assisté de Haller, d'Œcolampade, de Bucer et de Capiton de Strasbourg, il démontra la vérité de la nouvelle doctrine, et la nécessité de la réforme avec tant de succès, que le grand-conseil, à la majorité des suffrages, proclama l'adoption de la réformation, et qu'il introduisit aussitôt dans le culte et dans la hiérarchie ecclésiastique les mêmes changemens qu'avait subis l'Eglise de Zurich.

De retour dans cette ville, après trois semaines d'absence, *Zwingli* termina en quelque sorte son ouvrage, par l'institution des synodes annuels, composés de tous les pasteurs du canton, et devant lesquels devaient être portées toutes les affaires générales de l'Eglise.

Cependant, de plus en plus irrités des progrès continuels de la réforme, ceux qui dominaient dans les conseils des cinq cantons, sévissaient avec cruauté contre les réformés qu'ils pouvaient atteindre : ils ne se contentaient plus de les réprimer chez eux, ils les persécutaient aussi dans les pays sujets communs de toute la confédération. Les cantons protestans, assemblés en diète, envoyèrent une députation aux cantons catholiques, et s'efforcèrent vainement de les rappeler à des sentimens plus pacifiques, et de les faire renoncer à leur alliance avec Ferdinand

d'Autriche. Les cinq cantons, au lieu d'entrer en négociation avec leurs anciens alliés, renvoyèrent avec mépris leurs députés, et bientôt après violèrent ouvertement l'acte de confédération. Un pasteur réformé, sujet de Zurich, fut enlevé, transporté à Schwytz, et mis en jugement. Zurich réclama vainement contre cette odieuse usurpation; il fut condamné et livré aux flammes. Dès-lors, le silence des réformés eût été une lâche faiblesse; *Zwingli* lui-même, malgré son amour de la paix, malgré son horreur pour les discordes civiles, ne s'y opposa plus. La guerre fut solennellement déclarée. L'armée des Zurichois, réunie aux troupes auxiliaires de Berne, de Bâle, de la ville de Saint-Gall et de Mulhouse, se mit en marche en juin 1529 : elle rencontra les ennemis près de Cappel. Déjà tout était prêt pour le combat : le sang helvétique allait couler, versé par des Helvétiens, lorsque le sage Jean Æppli, landamman de Glaris, se présente, et, par ses prières, engage les deux partis à conclure une trève, à laquelle les cantons catholiques se prêtèrent d'autant plus volontiers, que les réformés leur étaient supérieurs en nombre. Ils consentirent à tout. La paix succéda à cette trève, le 29 juin, mais elle était trop favorable aux réformés pour être durable. Les can-

tons catholiques, qui n'y avaient consenti que pour gagner du temps, furent condamnés à payer les frais des préparatifs de la guerre ; une autre stipulation du traité enjoignait à tous les membres de la confédération de renoncer aux pensions étrangères : cet article déplut sur-tout à ceux qui avaient le plus d'influence dans les cinq Cantons. Ainsi, la paix laissait subsister toutes les passions qui avaient amené les premières hostilités. Aussi, *Zwingli* fut-il loin de l'approuver : non qu'il n'eût voulu assurer par son propre sang l'exécution fidèle des conditions toutes raisonnables qu'elle imposait aux deux partis, mais parce qu'il prévoyait qu'elle ne serait pas exécutée.

De retour à Zurich de cette campagne, à laquelle il avait assisté comme aumônier, il fut appelé à un autre combat, moins dangereux à la vérité, mais qui ne fut guère plus décisif.

La diète de Spire (1529) venait de prendre des résolutions très-défavorables aux partisans de la réformation. Ceux-ci *protestèrent* et formèrent une ligue défensive, dont l'électeur de Saxe et le landgrave de Hesse étaient les chefs. Ce dernier, dans l'intention d'unir plus étroitement les *Protestans*, partagés, sur l'article de la Sainte-Cène, entre Luther et *Zwingli*,

invita les deux réformateurs à une entrevue qui devait avoir lieu à Marbourg. *Zwingli* s'y rendit en septembre 1529 avec Œcolampade, Bucer et Hédion. On fut bientôt d'accord sur tous les points de la foi chrétienne, à l'exception de l'eucharistie, sur laquelle les deux réformateurs, incapables de trahir, pour quelqu'intérêt que ce fût, ce qui, après un mûr examen, leur paraissait la vérité, persistèrent dans leurs opinions respectives. Et gardons-nous de blâmer leur inébranlable fermeté ; c'est à elle que nous devons ce que ces deux hommes immortels ont produit de grand, d'utile et de durable. D'ailleurs ni l'un ni l'autre ne prétendait à l'infaillibilité. Ces variations, dont on a prétendu tirer un puissant argument contre les réformateurs, ne prouvent rien contre eux : elles se trouvent partout et dans tous les temps; elles sont une suite naturelle de la diversité des esprits, et inséparables de l'imperfection de la nature humaine. — L'interprétation des paroles de l'institution de la Sainte-Cène fut laissée à la conscience de chacun ; les deux partis se séparèrent en se promettant une amitié mutuelle ; et en effet ils vécurent en paix jusqu'après la mort de *Zwingli*.

L'année suivante, les protestans du parti de Luther ayant présenté à la diète germanique la

confession dite d'Augsbourg, *Zwingli* crut devoir y envoyer aussi la sienne. Dans le même temps il travailla à son dernier ouvrage sur *la foi chrétienne*, qu'il dédia à François Ier. (1), et qu'il remit à l'ambassadeur français auprès des Cantons. Cependant les ennemis de la réformation helvétique, toujours plus irrités de ses progrès, travaillaient, avec un zèle infatigable à amener une rupture entre les deux partis. Il y en avait encore un petit nombre à Zurich même. *Zwingli* sur-tout était l'objet de leur haine, et même de leurs insultes. Il se trouva de nouveau menacé du fer des assassins. Ce qui lui fit plus de peine encore, fut que ses ennemis l'accusaient hautement d'être l'unique cause de tous les désordres et de tous les malheurs que l'inimitié des deux partis présageait aux peuples confédérés. Profondément affligé de ces injustes accusations, de cette haine intéressée, et des calamités qu'il prévoyait, sa fermeté l'abandonna pour quelque temps. La tristesse s'empara de son âme. Au mois de juillet 1531, il supplia le grand-conseil de lui permettre de se retirer. Le conseil, loin d'ac-

(1) Cet ouvrage, qui ne parut qu'en 1536, est intitulé : *Christianæ fidei a Huldrycho Zwinglio predicatæ brevis et clara expositio.*

cepter sa démission, lui envoya une députation, pour l'engager à conserver sa place. Déjà il avait repris courage; il consentit à rester au poste honorable, mais périlleux, que la Providence lui avait assigné.

La guerre paraissait inévitable. Les cinq cantons, mécontens d'avoir été condamnés à payer les frais de la première expédition, mécontens sur-tout de ce que, sans leur aveu, les cantons de Zurich et de Glaris avaient réformé le pays dépendant de l'abbaye de Saint-Gall, et de ce qu'ils refusaient de reconnaître le nouvel abbé que les moines dissidens avaient élu, prenaient une attitude hostile. Les cantons évangéliques, de leur côté, pour forcer leurs ennemis à des sentimens plus pacifiques, avaient défendu l'exportation des grains dans les cinq cantons. Cette mesure, désapprouvée par *Zwingli*, ne fit qu'aigrir davantage les esprits. Vainement les Cantons restés neutres et l'ambassadeur français se placèrent-ils entre les deux partis, également irrités. Les Cantons catholiques, renforcés par ceux du Vallais, déclarèrent la guerre à Zurich et à ses alliés. Ceux-ci étaient loin d'avoir fait les préparatifs nécessaires. Cette négligence ne saurait être expliquée que par les intrigues des ennemis secrets de la réformation, qui, bien qu'ils l'eus-

sent extérieurement adoptée, ne pouvaient lui pardonner la perte de leurs pensions. Cette circonstance leur a aussi fait attribuer l'adoption de la mesure inhumaine et impolitique qui amena la guerre. Quoiqu'il en soit, l'armée catholique ravageait déjà les baillages réformés avec toute la cruauté qu'inspire le fanatisme, lorsqu'un corps peu nombreux de Zurichois se mit seulement en campagne. *Zwingli*, qui devait accompagner l'armée en qualité d'aumônier, quitta cette fois sa famille et Zurich avec une émotion extraordinaire, comme s'il eût pressenti qu'il ne reverrait plus les lieux où, en si peu d'années, il avait accompli de si grandes choses. L'armée ennemie, forte de huit mille hommes, rencontra les Zurichois près de Cappel, à trois lieues de Zurich. C'était le 10 octobre 1531. Fatigués par une marche forcée à travers les montagnes, ils allaient se retrancher, attendant de nouveaux secours et l'arrivée des troupes auxiliaires de Berne, qui s'avançaient, lorsque tout-à-coup ils se virent attaqués avec impétuosité. La supériorité du nombre donna la victoire aux catholiques : la défaite des Zurichois, enveloppés de toutes parts, fut complète. Les plus courageux périrent. Parmi eux se trouvèrent un grand nombre de membres du gouvernement,

Biographie de Zwingli, par M. Hess.

Ulrich Zwingli, etc., par *M. Richard* (aujourd'hui professeur du dogme réformé à la faculté de Strasbourg.) Strasb. 1819.

Melchior *Schuler*, Huldreich Zwingli; deuxième édition, Zurich, 1819.

Depuis 1819, M^rs. L. Usteri et S. Vogelin de Zurich, publient, en allemand, un extrait des œuvres complètes de Zwingli, rangées par ordre de matières. Il en a paru jusqu'ici (1821) quatre parties. Zwingli ne serait pas aussi célèbre, que ses œuvres n'en offriraient pas moins une des lectures les plus attachantes et les plus instructives.

réunis concoururent à la restauration du christianisme et à l'émancipation de l'esprit humain; le seul qui puisse être mis à peu près au même rang que Luther. S'il n'eut point l'éloquence hardie et impétueuse, le génie fier et sublime, le zèle ardent et intrépide qui caractérisent le réformateur saxon, il l'égala par son désintéressement, la pureté de ses intentions et l'amour de la vérité, peut-être même le surpassa-t-il en sagesse et en lumières. Il périt; mais la cause sacrée à laquelle il voua sa vie, et pour laquelle il mourut en héros, la cause de la raison, de l'humanité et de la vraie piété, ne succomba pas avec lui : elle finit par triompher de ses ennemis. Le succès des cantons catholiques n'eut pas le résultat qu'ils s'en étaient promis. Une paix durable mit fin à la guerre civile, et assura aux deux formes de religion des droits égaux et une égale liberté.

J. WILLM.

On peut consulter sur la vie et les écrits de Zwingli :

Myconius, de vitâ et obitu Zwinglii. Myconius a été le contemporain et l'ami du réformateur.

Abrah. *Ruchat*, Histoire de la Réformation de la Suisse.

Henr. *Hottinger*, Helvetische Kirchenge-schichte.

Biographie de Zwingli, par M. Hess.

Ulrich Zwingli, etc., par *M. Richard* (aujourd'hui professeur du dogme réformé à la faculté de Strasbourg.) Strasb. 1819.

Melchior *Schuler*, Huldreich Zwingli; deuxième édition, Zurich, 1819.

Depuis 1819, M^rs. L. Usteri et S. Vogelin de Zurich, publient, en allemand, un extrait des œuvres complètes de Zwingli, rangées par ordre de matières. Il en a paru jusqu'ici (1821) quatre parties. Zwingli ne serait pas aussi célèbre, que ses œuvres n'en offriraient pas moins une des lectures les plus attachantes et les plus instructives.

PHILIPPE DIT LE MAGNANIME,

LANDGRAVE DE HESSE.

PHILIPPE LE MAGNANIME naquit le 13 novembre 1504, à Marbourg. Il était fils de Guillaume II, prince que l'histoire de son pays nomme avec honneur, et qui avait réuni toute la Hesse en 1500. Il succéda à son père dès 1509, sous la tutelle de sa mère Anne de Mecklenbourg. A peine sorti de l'enfance, il saisit d'une main ferme les rênes du gouvernement, et ne tarda pas à occuper un rang distingué parmi les princes de l'empire, moins encore par l'étendue considérable de ses états et le naturel belliqueux de ses sujets, que par la force de son caractère et sa bravoure personnelle.

Il signala la première année de son règne (1522) par des exploits militaires. Il marcha contre le brave François de Sickingen, qui avait attaqué la Hesse pendant sa minorité, et qui alors assiégeait la ville de Trèves. Il le vainquit; mais l'histoire lui reproche d'avoir manqué

de générosité envers ce héros, dont les amis de la liberté révèrent, avec raison, la mémoire.

Malgré les efforts réunis de sa mère et de son beau-père, Georges, duc de Saxe, *Philippe*, après un mûr examen, embrassa de bonne heure les principes de la réformation, et se dévoua à sa défense avec toute l'ardeur qui le caractérisait. Mais avant de tirer l'épée pour la liberté religieuse, il fut appelé en 1525 à défendre la cause des princes et des gouvernemens contre la licence et l'anarchie.

Soit lassitude du joug féodal (1), soit sugges-

(1) Il serait facile de prouver par des documens authentiques que l'oppression politique sous laquelle gémissaient les classes inférieures, fut presque partout la cause première de ces soulèvemens. Nous n'en citerons qu'un seul exemple. Parmi les villes qui tombèrent entre les mains des rebelles, se trouva aussi Erfurt. Dès 1510, les paysans et les artisans s'y soulevèrent contre le pouvoir arbitraire du sénat, tout composé de patriciens. Ils s'insurgèrent de nouveau en 1525, et s'emparèrent de la ville, au nombre de onze mille. Après la défaite et la dispersion de leur parti, par la bataille de Frankenhausen, les paysans et les bourgeois réunis, présentèrent au conseil une pétition composée de vingt-huit articles, dont ils demandaient l'exécution. Le conseil ayant consulté Luther sur cette pétition, le réformateur en désapprouva vingt-trois articles, et, dans sa réponse, ajouta avec humeur : « On a omis une stipulation essentielle ; c'est que le sénat n'ait plus aucune autorité dans la ville, mais qu'il soit comme une vaine idole, sans

tions perfides de quelques hommes remuans ou fanatiques, auxquels la misère et l'ignorance livraient une multitude crédule et avide de changemens, soit enfin exagération et fausse application des principes de la réforme, les paysans de la Souabe se soulevèrent contre leurs maîtres, et exercèrent sur eux à-peu-près les mêmes cruautés que les paysans français et anglais, successivement poussés à la révolte par des causes semblables, avaient exercées au quatorzième siècle sur leurs seigneurs. En peu de temps, la sédition se répandit comme un torrent en Franconie et en Thuringe. Les théologiens réformateurs écrivirent contre les rebelles, et des princes favorables à la réforme les combattirent. Parmi eux, se distingua sur-tout *Philippe de Hesse*. Il fit prisonniers six mille paysans à Fulde, et assista à la bataille décisive de Frankenhausen, au printemps de 1525.

---

action et sans pouvoir; qu'il gouverne, les pieds et les mains liés; que la voiture conduise les chevaux, et que les chevaux bident et dirigent le voiturier. Tout ira bien alors, et sera conforme à ces articles. » Les documens de ces faits se trouvent dans un petit ouvrage récemment publié à Erfurt même, sous le titre : *Anecdotorum ad historiam Erfurtensem pertinentium particula prima, aut. D. Herrmann, Erf.* 1820, *in*-8°.

Après avoir harangué les troupes, il défit complètement Thomas Munzer, chef des insurgés. Cinq mille d'entre eux périrent dans le combat, trois cents par le glaive de la loi (1).

En 1526, il fit adopter à la majorité de ses sujets, sans la moindre violence, la réforme de Luther. Si, plus tard, la sécularisation des monastères et des biens de l'Église donna lieu à quelques injustices, et si quelques princes en profitèrent pour s'enrichir, ce reproche ne tombe pas sur les premiers temps, ni sur-tout sur *Philippe de Hesse*. Le public seul en profita. Les religieux sécularisés et les prêtres émérites reçurent d'honnêtes traitemens. Les revenus de deux couvens furent affectés à l'éducation et à la dotation des demoiselles nobles, mais pauvres; ceux des autres furent consacrés à la fondation de l'Université de Marbourg et de quatre hôpitaux. C'est avec cet esprit de sagesse, de justice et de tolérance que la réformation fut établie dans la Hesse (2).

---

(1) *Sleidani* de statu religionis et reipublicæ Commentarii, anno 1525.

(2) Voyez Histoire généalogique de la maison souveraine de Hesse (2 vol. in-8°. Strasbourg, chez Levrault, 1819) vol. 1, page 430.

Cependant, la scission des deux partis religieux et politiques entre lesquels l'Allemagne était divisée depuis la diète de 1521, devenait de jour en jour plus grande et plus irréparable. Charles-Quint, au lieu de tenir la balance entre eux, afin de prévenir la guerre civile, comme il convenait au chef de l'empire, aima mieux se faire le chef du parti catholique, espérant profiter de la division, pour détruire les libertés germaniques, et pour établir sur leurs ruines le pouvoir absolu. *Philippe* devint l'âme du parti favorable à la réforme. Les catholiques ayant, dès 1525, formé à Dessau une ligue pour le maintien de l'ancienne forme de religion, *Philippe* contracta une alliance semblable à Torgau avec l'électeur de Saxe, pour protéger les nouveaux intérêts nés de la réformation.

Plusieurs circonstances néanmoins empêchèrent long-temps les deux partis d'éclater, et donnèrent à la réforme le temps de se développer et de s'affermir. L'appel à un concile futur, prononcé par la diète de Spire en 1526; les fréquentes absences de l'empereur, ses guerres continuelles avec François Ier., sa querelle avec Clément VII; enfin, le danger toujours imminent d'une invasion des Turcs dans les États héréditaires de la maison d'Autriche; telles

furent les causes qui retardèrent la guerre civile jusqu'au milieu de ce siècle.

Cependant, dès 1528, *Philippe de Hesse* prouva qu'il était prêt à prendre les armes pour la cause de la réformation, si on osait l'attaquer. Le docteur Pack, chancelier de Georges, duc de Saxe, ennemi mortel de Luther, et beau-père du landgrave, avertit ce dernier que les princes catholiques venaient de former une ligue offensive, et qu'ils ne tarderaient pas à se mettre en campagne. Aussitôt *Philippe* leva des troupes, et se disposa à prévenir ses ennemis. Mais soit que Pack lui en eût imposé, on ne sait trop par quels motifs, soit que les princes catholiques ne jugeassent pas le moment favorable pour l'exécution de leurs desseins, ce qui s'explique beaucoup plus facilement, puisqu'ils ne pouvaient plus surprendre un ennemi sans défense, ils accusèrent le docteur Pack d'imposture. *Philippe* consentit à licencier ses troupes, moyennant cent mille pièces d'or que les évêques de Mayence, de Bamberg et de Wurzbourg se résignèrent à lui payer (1).

En 1529, *Philippe*, qui venait de signer l'acte de protestation contre les résolutions de

(1) Sleidan, liv. VI.

la diète de Spire, désirant resserrer les liens des partisans de la réforme, malheureusement divisés sur l'article de la sainte Cène, convoqua à Marbourg les chefs des deux partis ; et si la docilité de Luther et de Zwingli ne répondit pas à sa sage et conciliante politique, du moins les deux réformateurs promirent de ne plus se traiter en ennemis.

Ce fut dans le même but que l'année suivante, de retour d'Augsbourg, où les protestans avaient présenté leur confession, il contracta une alliance défensive avec Zurich, Bâle et Strasbourg, et qu'il accéda, en 1531, à la première ligue de Smalcalde, formée par les signataires de la confession d'Augsbourg.

Rassuré pour quelque temps sur les interêts de la réformation, par cet acte même, par la convention conclue à Nuremberg entre les deux partis, en 1532, et par l'absence de Charles-Quint, *Philippe* jugea les conjonctures favorables pour rétablir dans ses États son ami Ulric de Wurtemberg, que la ligue des villes de Souabe en avait chassé en 1519. L'empereur avait saisi son duché, et malgré les pressantes instances de plusieurs princes de l'empire, en faveur d'Ulric, avait donné ce pays à son frère Ferdinand. *Philippe*, secondé par l'argent de

la France, entra à main armée dans le Wurtemberg, battit à Laufen les troupes de Ferdinand, en mai 1534, et réintégra Ulric dans l'héritage de ses pères (1). Un traité consacra le résultat de la guerre. Ulric avait commis des fautes graves, mais il les expia par ses malheurs.

Vers le même temps, *Philippe* se trouva mêlé à un autre épisode de l'histoire de ce seizième siècle si fécond en événemens, dont quelques-uns furent nécessairement malheureux, mais dont le résultat définitif fut heureux pour l'humanité. Un homme, non moins audacieux et non moins insensé que Thomas Munzer, Jean de Leyde, tailleur de profession, sut, par un mélange singulier de fanatisme et d'imposture, se mettre à la tête des anabaptistes, et en faire un parti politique d'autant plus redoutable, que la misère et l'ignorance des peuples les portaient plus à la révolte. Il vint s'établir à Munster en Westphalie, acquit en peu de temps un empire absolu sur les esprits, et chassa ou fit périr tous ceux qui s'opposaient à ses fureurs. On sait qu'il prit le titre de roi, annonçant qu'il était destiné à régner sur toute la terre, et déclarant la guerre à toutes les lois humaines et divines. Il

(1) Sleidan, lib. IX.

était si peu favorable aux réformateurs, qu'il condamnait également le pape et Luther, en disant que le dernier était le pire des deux. Assiégé étroitement par l'évêque de Munster, il écrivit au landgrave de se convertir et de rendre hommage à la vérité. *Philippe* répondit aux anabaptistes, et chercha vainement à les ramener à la raison. La prise de la ville mit un terme à la royauté à-la-fois ridicule et atroce de Jean de Leyde, qui a peut-être fourni à l'histoire l'exemple le plus remarquable de ce que peut le fanatisme uni à l'ignorance (1).

L'année suivante, *Philippe* renouvela avec les signataires de la confession d'Augsbourg, la ligue de Smalcalde (10 juillet 1539).

Bien que diverses circonstances empêchassent encore les deux partis d'éclater, l'irritation allait néanmoins toujours en croissant, et la guerre devenait de plus en plus inévitable. Henri, duc de Brunswic, qui persécutait avec acharnement les protestans qu'il pouvait atteindre, alluma le premier le feu de la guerre civile. Ayant dressé des embûches à *Philippe*, troublé la Saxe par des incendiaires, et fait plusieurs in-

(1) On trouvera plus de détails sur les anabaptistes, dans la vie de *Mennon Simons*. Voyez *Sleidan*, lib. X.

cursions sur le territoire de Goslar et de Brunswic, villes qui faisaient partie de la ligue de Smalcalde, les confédérés marchèrent contre lui et s'emparèrent de son duché en 1542. S'étant remis à la tête d'une armée en 1545, ce prince fut battu une seconde fois par *Philippe*, et fait prisonnier.

Cependant des bruits sinistres se répandirent sur les desseins hostiles de l'empereur contre la ligue de Smalcalde. Tout en assurant sans cesse le landgrave et l'électeur de Saxe, qu'il ne songeait pas à leur faire la guerre, Charles-Quint méditait leur ruine. La paix de Crespy (1544) le laissait tranquille du côté de la France, et il n'avait plus besoin des princes protestans. Il leva le masque à la diète de Ratisbonne, en 1546. *Philippe* se prépara à la guerre avec son ardeur ordinaire, et se mit en campagne, après avoir envoyé son fils Guillaume, en sûreté, à Strasbourg. Les confédérés de Smalcalde eurent d'abord quelques succès, mais leurs opérations manquaient de l'unité nécessaire. Vainement *Philippe* conseilla-t-il de livrer bataille avant que l'empereur eût réuni toutes ses forces. La première campagne se passa sans résultat. L'empereur réussit à diviser les confédérés, en allant attaquer l'électorat de Saxe. Les deux chefs princi-

paux, mis au ban de l'empire, se séparèrent pour défendre chacun ses propres états. Après la malheureuse bataille de Muhlberg, où Jean Frédéric de Saxe fut défait, et après avoir vu tomber Darmstadt au pouvoir de l'ennemi, *Philippe*, cédant à la nécessité et se fiant sur les promesses de son gendre Maurice de Saxe, allié de l'empereur, consentit à se soumettre au vainqueur.

Il se rendit à Halle, sur l'assurance positive que ni sa liberté, ni sa vie ne courraient aucun danger. Mais après s'être soumis au traitement le plus humiliant, il fut retenu prisonnier par Charles-Quint, qui abusa lâchement de sa fortune. Au mépris de l'acte de soumission, signé par *Philippe*, et de la vive intercession de Maurice, le landgrave subit une dure captivité de cinq années, pendant lesquelles il fut traîné comme en triomphe à la suite de l'empereur. Son refus constant de donner son adhésion à la loi, dite de l'*intérim*, par laquelle Charles prétendait faire rétrograder la réformation, aggrava encore son sort. Il ne sortit de prison qu'après le traité de Passau, en 1552, par lequel Maurice de Saxe, vainqueur de Charles dans la politique et dans la guerre, s'acquitta de sa parole, répara ses torts, et procura aux protestans la liberté de religion.

Philippe, de retour dans ses états, consacra le reste de sa vie aux soins du gouvernement et à la consolidation de la réforme, et n'intervint plus que rarement dans les affaires du dehors. Une seule fois encore il prit les armes : ce fut contre le fameux Albert de Brandebourg, qui troublait le nord de l'Allemagne, et dont la bande de brigands fut exterminée par Maurice. En 1562, il envoya quelques secours aux protestans de France.

Il ne cessa, pendant les dernières années de sa vie, de prendre un vif intérêt aux changemens introduits dans la religion, et il y mit la dernière main, dans son pays, par la publication d'une liturgie générale, en 1566. Il termina sa carrière active, et en général glorieuse et honorable, le 31 mars 1567.

Sa vie présente une particularité singulière, qu'il est nécessaire de rapporter avant d'asseoir un jugement définitif sur son caractère.

Il avait épousé, fort jeune encore, Christine, fille de Georges, duc de Saxe; il en avait eu plusieurs enfans; elle méritait toute son estime par ses vertus. Mais, vers 1539, il conçut une vive passion pour Marguerite de Saal, fille d'un gentilhomme. Trop faible pour vaincre son amour, mais aussi trop consciencieux pour le satisfaire

aux dépens de celle qu'il aimait, et d'un autre côté, n'ayant aucun motif légitime pour répudier sa femme, il crut moins blesser la morale ainsi que ses propres intérêts, en se mariant secrètement avec Marguerite, et en laissant néanmoins le titre et les droits d'épouse à Christine, qui consentit de bonne grace à ce partage. Luther, Mélancthon et Bucer, pour éviter de plus grands malheurs, et s'appuyant sur des exemples tirés de l'ancien Testament, approuvèrent ce double mariage, bien qu'à regret, et après de longues hésitations.

Si nous n'avions à défendre que l'intérêt d'un parti, nous pourrions faire valoir la force des circonstances, le silence des livres du Nouveau-Testament, relativement à la polygamie; nous pourrions citer le grand nombre de femmes de Charlemagne, dont néanmoins l'Eglise a fait un saint, et ces trop fréquens exemples d'incontinence, donnés par des princes, dont cependant l'Eglise catholique révère la mémoire. Mais l'intérêt de la morale publique, dont la fidélité conjugale est une des bases fondamentales, nous est plus cher que l'intérêt d'un parti quelconque, et nous défendrons la vérité aux dépens même de *Philippe* et de nos illustres réformateurs.

Nous déclarons donc que le premier eût été

plus digne encore du nom de *magnanime*, s'il avait su vaincre ses passions avec la même bravoure que ses ennemis; et nous comptons le consentement des réformateurs à cet acte irrégulier et immoral, parmi le petit nombre de fautes qu'ils ont apportées en tribut à la faiblesse humaine. La démarche de *Philippe* était encore plus contraire à l'esprit du christianisme, que conforme à l'ancien Testament. La religion chrétienne, ennemie de tout esclavage, a réintégré la femme dans ses droits primitifs, tout en maintenant la subordination établie par la nature. D'accord avec l'intérêt de la société, elle condamne absolument la polygamie, aussi incompatible avec la dignité humaine, que peu favorable à la prospérité publique et à la pureté des mœurs. Les réformateurs eurent donc tort de consentir à la bigamie de *Philippe*, dont il résulta d'ailleurs plus de scandale que d'avantages pour leur cause. Mais en rendant cet hommage à la vérité, il nous sera aussi permis d'insister ici avec plus de force sur les services signalés que d'ailleurs ces mêmes réformateurs rendirent directement et indirectement à la morale publique.

Ceux qui louent sans cesse la pureté des mœurs du moyen âge, ne font que prouver par là leur complète ignorance de ces temps barbares. En

général (1), les mœurs, pour avoir été grossières, n'en étaient pas plus pures; quelques vertus, qui étaient plutôt un effet de l'ignorance que d'une volonté libre et éclairée, se trouvaient plus que compensées par des vices peu communs aujourd'hui ou relégués dans les dernières classes du peuple. Le passage sur-tout de la barbarie aux premiers commencemens de la civilisation avait été marqué par de grands excès et de grands débordemens. Aussi les réformateurs s'appliquèrent-ils autant à épurer les mœurs que la foi. Il est même à remarquer que leurs premières démarches furent occasionnées par les dangers auxquels la vente des indulgences exposait la morale publique. Loin de rendre *la dévotion aisée* (2) pour se faire des partisans, ils se montraient censeurs aussi sévères pour les autres qu'ils étaient austères pour eux-mêmes. D'ailleurs, en dispensant ceux qui se rangeaient sous leur bannière, d'une infinité de devoirs factices, de pénitences corporelles, de pratiques inutiles, ils

---

(1) Il faut excepter quelques peuples libres et laborieux, tels que les Suisses et quelques autres.

(2) On sait que le jésuite *Le Moine* publia, en 1652, un livre intitulé : *la Dévotion aisée*, dans lequel il facilitait aux gens du monde les voies étroites du salut.

leur recommandaient d'autant plus fortement les véritables vertus.

La bigamie de *Philippe*, dont on a fait un si grand crime aux réformateurs qui l'approuvèrent, ne prouve donc rien contre la tendance morale de la réforme. Elle ne rendit pas non plus ce prince infidèle à la cause du protestantisme, comme quelques historiens récens ont prétendu l'établir. Ils ont cru voir dans la conduite que *Philippe* tint depuis son mariage avec Marguerite de Saal, de l'incertitude et une grande facilité à négocier avec Charles-Quint, dont, disent-ils, il pouvait être recherché pour ce crime. Mais il est constant que ses négociations avec l'empereur n'avaient d'autre but que d'éviter la guerre civile; que lorsqu'elle était inévitable, il se présenta au combat avec la même ardeur que ses alliés, et que, lorsqu'il fut tombé entre les mains du vainqueur, parmi les prétendus crimes qu'on lui imputait, il ne fut jamais question de son double mariage. Enfin, la rigueur avec laquelle il fut traité pour s'être révolté contre la majesté impériale, prouve qu'il n'existait aucun traité secret entre lui et l'empereur. Son attachement pour la réforme fut sincère et constant. Il l'établit dans son pays avec sagesse et modération. Malgré l'ardeur qui

lui était propre, il connut et exerça la tolérance. Il aimait les lettres, et chercha à les fixer dans ses Etats, en fondant l'Université de Marbourg, en 1529. Il gouverna avec douceur, et se fit aimer de ses sujets. Il publia, en 1535, un code criminel, conforme, en général, à celui de Charles-Quint, mais dont il adoucit considérament les dispositions pénales. Le président de Thou fait un grand éloge de ce prince, dans le livre 41 de son histoire. « *Philippe*, dit un historien plus récent, avait l'esprit grand et élevé ; il fut éloquent, brave et ardent à la tête de ses troupes, modéré et humain dans la victoire ; grand dans l'infortune qui ne l'abattit jamais ; actif et pénétrant pendant la paix; jugeant bien les événemens, examinant tout par lui-même ; violent par tempérament, mais sachant se modérer; conciliant tant qu'il y avait quelqu'espoir de rapprochement. » Ainsi, chère aux protestans, sa mémoire n'est pas moins en honneur dans l'histoire de son pays; et si les réformés le comptent avec raison parmi leurs héros, la Hesse, qu'il rendit heureuse et florissante, le nomme à plus juste titre encore parmi ses meilleurs princes (1).

J. Willm.

(1) Voyez Histoire généalogique de la maison de Hesse, citée ci-dessus, t. 1, p. 453.

PHILIPPE MÉLANCHTHON.

Il faut des génies entreprenans et des âmes fortes pour commencer les grandes réformes; il faut des esprits calmes pour les diriger. Celle du seizième siècle fut le résultat d'une heureuse réunion de talens et de caractères divers, que la Providence fit rencontrer ensemble à la même époque, et dans les mêmes lieux. A la tête des chefs de la réformation, en Allemagne, se présentent toujours, et inséparablement associés, les noms de Luther et de *Mélanchthon*, également remarquables et par leurs grandes qualités personnelles, et par la différence de leurs caractères, et par la destinée qui les rapprocha et par les effets qui résultèrent de cette union. Luther était fait pour donner la première impulsion, et de là vient que, sans le vouloir, et même contre son gré (1), il a attaché son nom à l'une des branches de la réformation. Mais qui peut dire

(1) Voyez la Notice sur Luther, p. 141.

ce qu'il aurait fait sans *Mélanchthon?* Qui peut assigner la part précise qu'eut chacun de ces deux grands hommes dans l'œuvre qu'ils accomplirent ensemble? Qui sait combien de partisans peut-être furent gagnés à la réforme par ces vertus douces et ces qualités aimables qui ornaient chez *Mélanchthon* les dons éminens de l'esprit et du savoir, et qui lui valurent l'estime et la confiance de tous les partis? Son nom seul semble fait pour réveiller toutes les idées de sagesse, de modération, de bonté, de véritable tolérance chrétienne : on peut dire qu'il fut le saint Jean de la réformation.

Philippe Mélanchthon naquit à Bretten, petite ville du Bas-Palatinat, le 16 février 1497, quatorze ans après Luther. Son père, originaire d'Heidelberg, fabricant d'armes distingué dans sa profession, honoré de l'estime et de la familiarité de plusieurs princes de son temps, était un homme laborieux, rempli de sens, de droiture et de piété. Sa mère, fille d'un magistrat de Bretten, était une femme bonne, sensible, quelquefois jusqu'à la faiblesse. Leur fils reçut d'eux les exemples et les habitudes du bien, et il semble qu'il réunit dans son caractère les qualités de l'un et de l'autre.

Jean Reuter, son aïeul maternel, surveilla sa première éducation. De bonne heure on re-

marqua chez lui de brillantes dispositions, jointes à un aimable naturel. Mais, à l'âge de onze ans, ayant perdu, presque en même temps, son père et son aïeul, il fut envoyé à Pforzheim, école alors renommée, et placé chez une parente, sœur du célèbre Reuchlin. Reuchlin, occupant un emploi dans le duché de Wurtemberg, venait souvent voir sa sœur et sa ville natale. Il distingua son jeune parent, fut enchanté de ses progrès, et lui fit présent, entre plusieurs livres, d'une grammaire et d'un dictionnaire grecs : avec cette provision, il se mit bientôt en état de faire des vers grecs et latins, dont Reuchlin fut si content, qu'il lui donna son bonnet de docteur comme un gage de son estime. Ce fut lui qui l'engagea à changer son nom de famille, Schwarzerd, contre le nom grec *Mélanchthon*, qui en est la traduction, comme lui-même s'appela souvent Capnion, et comme plusieurs des savans de ce siècle en donnèrent l'exemple (1).

Au bout de deux ans, *Mélanchthon* passa à Heidelberg, où il demeura chez Pallas, l'un des professeurs les plus distingués de cette acadé-

(1) *Schwarzerd*, *Mélanchthon*, signifient *terre noire*; *Reuchlin*, *Capnion*, *fumée*. Ainsi, *Œcolampade* est la traduction du nom *Hausschein*, *Xylander de Holzmann*, etc., etc.

mie. Il avait à peine quatorze ans lorsqu'on lui confia le soin d'instruire deux jeunes seigneurs, et qu'on lui donna le grade de bachelier. Mais bientôt il aspira à celui de maître de philosophie, qui lui fut refusé à cause de son âge. Piqué de ce refus, croyant d'ailleurs que l'air d'Heidelberg était contraire à sa santé, il en partit, après un séjour de trois ans, pour se rendre à Tubingue, dont l'université, fondée depuis trente-six ans, et puissamment favorisée par le duc Ulrich, jouissait d'une réputation toujours croissante. Il y resta cinq ou six ans, rechercha la société des savans, entendit les professeurs les plus distingués, donna lui-même des leçons sur Virgile, Térence, Cicéron, Tite-Live, et sut encore trouver le temps de diriger une imprimerie. Mais, tandis que son activité curieuse parcourait avidement toutes les sciences, la littérature était son étude favorite, et déjà un attrait secret le portait vers la théologie. Ce n'était pas celle qu'on enseignait alors qui pouvait satisfaire cet esprit lumineux, aimant la clarté dans les idées et le langage, qui avait formé son jugement et son goût à l'école des grands écrivains de l'antiquité. Il sentait déjà à quelle source on doit puiser la science de la religion : on s'étonnait de lui voir souvent dans les mains, à

l'église, un livre qui ne ressemblait pas aux Heures; c'était une Bible de poche, que dès-lors il porta constamment avec lui, et qu'il avait chargée de remarques.

Mélanchthon, à dix-huit ans, était annoncé par Erasme, au monde savant, comme un prodige naissant de talent, de savoir et de modestie (1). A vingt-deux ans (1518), il fut appelé pour professer le grec à la nouvelle université de Wittenberg; son discours d'ouverture eut un brillant succès. On oublia bientôt sa jeunesse et sa taille, qui n'était pas grande. De tous les pays de l'Europe, de la Grèce même, on venait pour entendre ses leçons; les princes lui envoyaient des jeunes gens pour les placer sous ses soins; il compta, dit-on, jusqu'à deux mille cinq cents auditeurs, qu'il remplissait d'enthousiasme pour la langue et la littérature grecques, et qui allaient ensuite en répandre le goût; et au milieu de cette admiration universelle, le jeune professeur, aussi modeste que savant, sut jouir de sa gloire sans exciter l'envie, et se faisait chérir également de ses collègues et de ses disciples. Il ne se borna pas à la branche qui lui était spécialement con-

(1) Dans la préface de son édition du Nouveau-Testament. 1515.

fiée; il donna des leçons sur l'*Encyclopédie des sciences*, les embrassant toutes sous un point de vue général. Il composa sur plusieurs des livres élémentaires, remarquables par l'ordre et la clarté. On s'en est long-temps servi dans les écoles publiques, en France même, quoiqu'on n'osât plus en avouer l'auteur, et l'on trouve souvent, dans les anciennes bibliothèques, de ces ouvrages classiques de *Mélanchthon*, d'où son nom a été soigneusement effacé.

C'est ainsi que *Mélanchthon*, lorsqu'il croyait n'aller à Wittenberg que pour y enseigner le grec, était, sans le savoir, conduit par la Providence auprès de l'homme qu'il était destiné à seconder dans la plus grande œuvre qui ait été exécutée depuis la fondation du christianisme. Luther venait d'en appeler de la religion de l'Eglise à celle de l'Evangile (1517). Dès qu'il eût vu *Mélanchthon*, il comprit tout son mérite, comme le prouvent les lettres où il rend compte de son début à l'Université : il semble qu'il pressentit à l'instant quelle assistance il pourrait tirer d'un savoir déjà si étendu, d'un esprit si élevé, d'un caractère si noble, si bien pénétré de tous les sentimens aimables et généreux; il l'accueillit non point comme un jeune collègue, mais comme un ami, comme un collaborateur que le

ciel lui envoyait. *Mélanchthon*, de son côté, reconnut peut-être dans Luther l'homme qu'il lui fallait pour donner à ses moyens naturels tout leur développement, pour exciter son activité et son courage; ils se sentirent, en un mot, comme entraînés l'un vers l'autre, par cet attrait irrésistible qui rapproche les grandes âmes; et il s'établit bientôt entre eux une liaison intime, qui dura autant que leur vie. Dès ce moment, on les voit toujours ensemble dans toutes les affaires de la religion et de l'Eglise. De la force et de la vivacité de l'un, de la douceur et de la prudence de l'autre, jointes à une égale pureté de vues, à une droiture invariable, à cette profonde et sincère piété qui fait le caractère distinctif des grands hommes de ce siècle, il se formait, ainsi qu'on l'a remarqué, un composé de sagesse, d'habileté, de fermeté, et comme une personne morale qui fît, par ce doublement de forces, ce qu'un homme seul n'aurait peut-être pu ni entreprendre ni exécuter.

Ainsi la diversité d'inclinations et de caractères qui, entre des âmes communes, pouvait élever une multitude de nuages, contribua peut-être à resserrer l'union de ces deux grands hommes, parce que tout pleins de l'intérêt sacré auquel ils s'étaient entièrement voués, chacun sentait quel

puissant secours il trouvait dans son ami. Bien des gens ont eu peine à croire à l'amitié de deux hommes si différens; on a affecté de relever quelques discussions qu'ils eurent ensemble. Luther reprocha quelquefois à *Mélanchthon* d'être trop timide; *Mélanchthon* eut peut-être à se plaindre de quelques vivacités de son ami. Mais les nobles sentimens qui les unissaient étaient plus forts que ces mécontentemens passagers. L'estime et l'attachement réciproques ne souffrirent jamais d'altération; ils eurent les mêmes ennemis et furent constamment unis pour la cause commune, toujours prêts à remplir les devoirs de l'amitié. *Mélanchthon* tombe malade à Weimar (1539); Luther accourt auprès de lui, lui prodigue ses soins, relève son courage; et quand Luther mourut, les regrets que lui donna *Mélanchthon* témoignèrent assez qu'il ne croyait pas être débarrassé d'un censeur ou délivré d'un rival.

On a beaucoup parlé de la timidité de *Mélanchthon*. Il nous semble plutôt qu'il y avait dans son caractère un peu d'irrésolution peut-être, mais moins de faiblesse qu'un grand éloignement pour la dispute, un extrême amour de la paix, qui le portait à entrer aisément dans toutes les voies de conciliation, à distin-

guer les points moins importans ; sur lesquels il croyait pouvoir céder sans mentir à sa conscience. Peut-être alla-t-il un peu loin dans cette distinction : mais il fit voir assez à Augsbourg, à Ratisbonne et dans d'autres occasions, qu'il n'était pas disposé à se relâcher sur ce qu'il regardait comme les grands intérêts de la vérité. Il aurait voulu réformer l'Eglise par la persuasion, sans qu'il y eût un schisme : il fit ce qu'il put pour empêcher la guerre entre les princes (et, à cet égard, Luther pensait comme lui) : mais il ne songea point à se ménager lui-même, à épargner son temps et sa santé, à se soustraire aux périls ; et sa timidité ne ressemblait pas à celle d'Erasme, qui voyait la vérité, et lui préféra son repos ; qui estimait ces grands hommes, et n'osa pas se joindre à eux, et par cette pusillanime dissimulation, priva la réforme d'un auxiliaire qu'elle dut bien regretter.

Mélanchthon ne reçut point les ordres sacrés : ce ne fut point par état qu'il s'appliqua à l'étude de l'Ecriture sainte et de la théologie, mais par l'impulsion de ce sentiment religieux qui le dominait ; parce qu'il mettait au-dessus de toutes les sciences celle de la religion ; parce qu'il sentait en lui le besoin de l'enseigner autrement qu'on ne l'avait fait jusqu'alors, et de

la ramener à son véritable but, le perfectionnement moral de l'homme. « Je puis me rendre le » témoignage, disait-il, de n'avoir jamais étu- » dié la théologie qu'en vue de me rendre meil- » leur (1); » parole qui devrait être écrite dans le cœur de tous les théologiens. Cet esprit se fait sentir dans l'abrégé de la doctrine chrétienne qu'il publia à Wittenberg, en 1521, sous le nom de *Loci communes theologici*. C'était la première fois que l'on voyait la religion présentée de cette manière. Luther n'avait encore que peu publié. Aussi, cet ouvrage fit-il une grande sensation : il fut réimprimé soixante-cinq fois pendant la vie de l'auteur; et il a servi longtemps de texte pour l'enseignement théologique. Calvin, quoiqu'ayant sur quelques points des idées différentes, le traduisit en français, et y mit une préface où il donne de grands éloges à l'auteur, pour son savoir, sa modestie, sa piété; et le loue de ce que dans son écrit il enseigne « ce qu'un chrétien doit savoir pour se guider » au chemin du salut;.... et n'a pas voulu en- » trer en disputes subtiles, n'ayant égard qu'à » la seule édification. C'est certes la façon et

(1) Lettre à Camérarius. 1524.

» le style que nous aurions tous à tenir, etc. (1). »
Dans les premières éditions sur-tout, il avait traité succinctement certaines matières, sur lesquelles il se crut ensuite obligé, par les circonstances, d'insister davantage.

Mélanchthon se maria en 1520, avec Catherine Crapp, fille d'un magistrat de Wittenberg, et digne, par ses vertus, d'être l'épouse d'un tel homme. Il la perdit, après trente-sept ans d'heureuse union, pendant qu'il était en voyage: elle lui avait donné deux fils et deux filles, dont l'une, sa bien-aimée Anne, épousa le poète George Sabinus, et mourut à vingt ans : l'autre fut mariée à Gaspard Peucer, habile médecin. On ne dit rien de ses fils.

Le bonheur domestique était fait pour une âme comme celle de *Mélanchthon*. Bon époux, père tendre, il oubliait, au milieu des siens, ses soucis et ses fatigues. Un voyageur français entrant un jour dans son cabinet, le trouva, d'une main tenant un livre et de l'autre berçant un de ses enfans. *Mélanchthon* vit sa surprise, et lui dit des choses si belles sur les

(1) La Somme de Théologie, ou les Lieux communs de Mélanchthon, traduits du latin par Jéhan Calvin. Genève, 1546, in 8°.

devoirs et les plaisirs d'un père de famille, que l'étranger sortit, disait-il lui-même, plus instruit qu'il n'était entré. Sa conversation était gaie, assaisonnée quelquefois d'une raillerie fine, mais sans malice. Il aimait à voir quelques amis à sa table, les engageait à lire un morceau de vers ou de prose, et faisait asseoir au haut bout celui qui avait mérité le plus d'applaudissemens. C'était là sa principale distraction d'une vie extrêmement laborieuse; il avait coutume de se coucher de bonne heure, et de se lever vers deux ou trois heures du matin, habitude qu'il conserva jusque dans un âge avancé. Sa maison était un abord continuel d'étrangers empressés de le connaître, de jeunes gens qu'il accueillait toujours avec bonté, et dont il aimait à encourager les progrès, de malheureux qui n'imploraient jamais en vain sa bienfaisance, de solliciteurs et souvent d'importuns, qui abusaient de son excessive facilité. Aussi sa fortune s'en ressentit : car il négligea toujours ses intérêts pécuniaires. Les contemporains ont conservé le nom de son fidèle serviteur Jean Koch, qui avait toute sa confiance, qui vieillit dans sa maison, et auquel il éleva un tombeau.

Nous nous arrêtons avec d'autant plus de plaisir sur ces détails des mœurs de *Mélanchthon,*

qu'elles furent celles de la plupart des premiers réformateurs, et qu'il n'est pas inutile de les rappeler, puisqu'on entend encore répéter de nos jours des calomnies cent fois réfutées, et qu'il faudrait laisser aux Garasse et aux Maimbourg, qu'on copie sans les croire.

Pour nous renfermer dans les bornes de cette notice, nous ne pouvons que parcourir les principaux traits de la vie publique de *Mélanchthon*, en choisissant ceux qui servent le mieux à le faire connaître. Dès l'âge de vingt-deux ans, il avait accompagné Luther à Leipsick, où ils eurent une conférence avec Eckius, théologien d'Augsbourg. Eckius, embarrassé par les argumens du jeune professeur, demanda qu'on le fît sortir, parce qu'il était trop subtil. Dans le funeste soulèvement des paysans d'Allemagne (1525), *Mélanchthon* fut chargé de réfuter les raisons de ces fanatiques rebelles : mais il fallut recourir à d'autres armes, et cinquante mille hommes périrent victimes de cette frénésie. D'autres guerres menacèrent bientôt l'Allemagne. Les protestans, alarmés des ligues secrètes qu'on faisait contre eux, à l'instigation du pape, pensèrent à leur défense. *Mélanchthon* et Luther firent tous leurs efforts pour les porter à la paix, qui fut maintenue par la prudence

de l'électeur Palatin et de celui de Saxe. Telle était l'influence que ces deux hommes avaient acquise dans les états protestans, que les princes les consultaient souvent sur leurs affaires, et leurs vœux, leurs conseils furent toujours pour la paix. Luther ne craignait pas moins que *Mélanchthon*, que l'épée n'intervînt dans des questions qui devaient être décidées autrement, et une guerre de religion leur paraissait le comble de l'infortune. Si les nobles efforts du premier contribuèrent peut-être à lui épargner la douleur d'être témoin d'un tel fléau, *Mélanchthon* fut moins heureux : il vit éclater la guerre après la mort de son maître.

De toutes les parties de l'Allemagne on réclamait ses lumières, on sollicitait sa présence : deux années de suite, il fit le voyage de Nuremberg, à la prière du sénat, pour y diriger l'établissement d'un collége.

En 1527, il fut un des inspecteurs envoyés par Jean, électeur de Saxe, pour visiter les églises de son électorat. Il y trouva beaucoup à faire, beaucoup à réformer, beaucoup de difficultés à vaincre. Il traça dans une instruction pour les pasteurs, un abrégé de la doctrine, insistant sur ce qu'il regardait comme l'essentiel, les exhortant à éviter, en chaire, les contro-

verses, les déclamations contre le pape et le clergé catholique ; c'était, disait-on, leur faire retrancher les trois quarts de leurs discours. Ce petit ouvrage de *Mélanchthon* est un de ceux dont il parlait avec le plus de satisfaction.

Il accompagna l'électeur à la seconde diète de Spire (1529), où la fameuse protestation des princes protecteurs de la réforme fit naître le nom de *protestans*. Peu après, il fut appelé à Marbourg par le landgrave de Hesse, Philippe-le-Magnanime, qui voulut entendre les premiers théologiens de Saxe, et ceux de Suisse et de Strasbourg, discuter ensemble la principale question qui les divisait, celle de la sainte Cène. Luther et *Mélanchthon* d'un côté, Zwingle et Œcolampade de l'autre, assistés encore de Bucer et de quelques autres docteurs, disputèrent pendant quatre jours, s'accordèrent sur quelques points, mais non sur la présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. *Mélanchthon* parla peu dans ces conférences, mais on a le compte qu'il en a rendu. Il se rangea toujours du côté de Luther, quoiqu'il ait paru, dans la suite, modifier son opinion sur l'Eucharistie. Quoiqu'il en soit, on se promit mutuellement une charité chrétienne. Les Suisses sur-tout s'y montrèrent disposés, et Luther leur rendit

te témoignage dans un sermon qu'il prononça à son retour à Wittenberg, où il déclara que leur modestie et leur douceur avaient passé son attente ; que s'il n'y avait pas entre les partis union fraternelle, il y avait du moins concorde et bienveillance. « Quand on est d'accord sur » l'essentiel de la religion, écrivait Zwingle » au landgrave, quelque diversité d'opinion sur » le reste ne doit jamais rompre le lien de la » paix et de la charité. »

Pendant que *Mélanchthon* était à Spire, il fit un voyage dans sa ville natale, pour laquelle il conserva toujours un vif attachement. Ce fut alors qu'il vit sa mère pour la dernière fois : elle mourut peu de temps après. On a mal compris, ou mal représenté, le conseil qu'il lui donna, quand elle lui demanda quel parti elle devait prendre, relativement à la religion nouvelle. Il se fit lire les prières dont elle se servait, et n'y trouvant que de la piété sans superstition, il l'engagea à continuer, sans troubler ses dernières années par la controverse : conseil assurément fort sage pour la personne à laquelle il fut donné, et où l'on ne peut voir ni indifférence pour la religion, ni aucun regret sur la route dans laquelle il s'était engagé.

Ce fut à la diète d'Augsbourg (1530) que le talent de *Mélanchthon* se déploya tout entier. Les amis de la paix demandaient en vain au pape, Clément VII, d'assembler un concile. Charles-Quint, qui désirait de pacifier la querelle, convoqua une diète de l'empire à Augsbourg, et ordonna aux protestans d'y exposer leur doctrine. Les princes et les députés des villes s'y rendirent avec leurs théologiens. On crut que la présence de Luther pourrait déplaire à l'empereur; il resta au château de Cobourg, assez près pour suivre tout ce qui se passait: et *Mélanchthon* se trouvant, par là, le chef des docteurs réformés à Augsbourg, connu d'ailleurs pour le plus savant et le plus modéré d'entre eux, fut chargé de dresser la confession de foi qui devait être présentée. Il répondit pleinement à cette confiance, et, tout en se livrant à son désir naturel de concilier les partis, en accordant autant que l'amour de la vérité le permettait, en évitant habilement tout ce qui pouvait blesser sans fruit, en prenant soin de s'appuyer toujours sur les expressions mêmes de l'Ecriture, « il satisfit à tout, » entraîna tous les suffrages, et fit de la nou» velle confession un chef-d'œuvre de clarté,

» de concision, d'élégance et de mesure (1). « Il prit, pour base de son travail, les articles que Luther avait rédigés l'année précédente à Schwabach et à Torgau, en y faisant des changemens qui eurent la pleine approbation de Luther.

Cette fameuse *Confession d'Augsbourg* fut lue solennellement devant la diète assemblée (le 25 juin 1530), et fit une profonde impression, même sur des esprits prévenus. On en présenta ensuite à l'empereur deux exemplaires, en allemand et en latin. *Mélanchthon* pensait que c'était aux théologiens seuls à signer ce symbole; les princes voulurent le présenter en leur nom, pour lui donner plus d'éclat (2).

Les docteurs catholiques firent une réponse qui fut lue aussi à la diète (le 5 août), mais on ne voulut pas la donner par écrit; ce qui n'empêcha pas *Mélanchthon* de la réfuter de mémoire. S'en étant ensuite procuré une copie, il

---

(1) Villers : Précis historique sur la confession d'Augsbourg, etc. Strasbourg, 1817.

(2) Les villes de Strasbourg, Constance, Memmingen et Lindau, envoyèrent leur confession de foi, rédigée par Bucer, et qui passe aussi pour un chef-d'œuvre; c'est ce qu'on appelle la confession Tétrapolitaine. Zwingle fit parvenir sa confession particulière.

étendit et perfectionna sa réplique, et la publia, en 1531, avec d'autres pièces, sous le titre d'*Apologie de la confession d'Augsbourg* (1).

On essaya de nouvelles conférences. On nomma sept députés, qu'on croyait les plus propres à rapprocher les opinions. Leur nombre fut ensuite réduit à trois, entre lesquels *Mélanchthon* représentait seul son parti. Tous les moyens furent employés pour ébranler cette colonne de la réforme, dont les talens et les vertus donnaient tant d'éclat à la cause protestante. On se

---

(1) Ces écrits, les trois *Symboles Œcuméniques*, les *Articles de Smalcalde*, dressés par Luther, en 1537; les deux *Catéchismes* de Luther, et la *Formule de Concorde*, rédigée plus tard (1577), forment ce qu'on appelle les *Livres symboliques* des protestans de la confession d'Augsbourg. Au reste, il est essentiel d'observer que ces écrits ne furent donnés par leurs auteurs que comme des *déclarations de foi*. Si leurs successeurs ont voulu en faire des *règles de foi*, et substituer une autorité à une autre, ils ont agi contre le principe fondamental de la réforme, et contre l'intention de ses chefs, bien clairement exprimée dans le préambule de la *Formule de Concorde*. « La sainte Ecriture est reconnue par nous » la seule règle, et comme la pierre de touche à laquelle tous les » dogmes doivent être éprouvés. Les symboles et autres écrits » n'ont point l'autorité de juges : ils rendent seulement témoignage » de notre croyance, et montrent comment les points en litige, dans » l'Eglise de Dieu, ont été compris et expliqués en divers temps, » par les docteurs qui vécurent alors. »

flatta presque de l'avoir fléchi; mais dès qu'on lui laissa voir ce qu'on exigeait de lui, il parut un autre homme. « Tous ses discours et ses actions » ne respirèrent plus que le zèle et l'indépen- » dance, et il regarda d'un œil de mépris les » flatteries ou les menaces de l'autorité, les dé- » dains de la fortune et les horreurs de la mort: » tant il est vrai que ce grand homme joignait » à la facilité naturelle de son caractère, une fidé- » lité inviolable et un attachement invincible » pour la vérité (1).. » La diète finit par un décret sévère contre les opinions nouvelles. Les protestans s'alarmèrent, mais Luther ranima leur courage, et les princes formèrent à Smalcalde une ligue défensive. Ils s'adressèrent aux rois d'Angleterre et de France, pour les engager dans leurs intérêts. La trêve de Nuremberg (1532) calma pour un temps les esprits et favorisa les progrès de la réformation.

Henri VIII qui, soit qu'il se déclarât le défenseur de la foi catholique, soit qu'il abolît l'autorité du pape dans son royaume, n'avait au fond d'autre règle que ses passions et ses caprices, conçut le désir de voir *Mélanchthon* en Angleterre (1535); mais ce projet n'eut pas de suite.

---

(1) Mosheim : Histoire Ecclésiastique.

Celui d'un voyage en France, dans la même année, parut plus près de s'exécuter. Quand on voit François I^er^. écrire lui-même à *Mélanchthon*, dans les termes les plus flatteurs, pour l'inviter à venir l'aider à guérir les maux de l'Eglise; lui faire porter cette lettre par un gentilhomme, chargé de diriger le voyage, on ne peut s'empêcher de regretter qu'il n'ait pas eu lieu; on pense qu'il aurait pu apporter quelqu'adoucissement aux barbaries qui s'exerçaient en France contre les protestans, s'il n'avait pas eu des suites plus importantes encore. *Mélanchthon* le désirait; plusieurs amis l'y encourageaient; mais l'électeur n'en jugea pas ainsi, ou peut-être ne crut pas, dans sa position politique, qu'il fût prudent de le permettre. Il écrivit au roi de France pour excuser son refus. Ce projet ne sert donc que comme un témoignage de l'estime dont *Mélanchthon* jouissait dans toute l'Europe.

Il serait difficile de rapporter toutes les affaires auxquelles *Mélanchthon* eut part, toutes les conférences où il fut appelé, tous les voyages qu'il eut à faire pour la cause de la religion. Rien de ce qui y avait rapport ne se traitait sans lui; son histoire est celle de la réformation d'Allemagne, pendant tout le temps de sa vie. On le voit tour-à-tour à Smalcalde, à Hagenau, à Francfort, à Worms,

aux conférences de Ratisbonne (1541), tenues en présence de l'empereur, sans autre résultat que d'en appeler au futur concile. En 1543, Hermann, électeur-archevêque de Cologne, prince éclairé et religieux, désirant introduire des réformes dans son Eglise, fit venir auprès de lui Bucer et *Mélanchthon*. On dressa un plan qui ne satisfit pas Luther, parce qu'il ne réformait pas assez; qui souleva le clergé de Cologne, par la raison contraire ; attira sur le respectable prélat les foudres de l'Eglise et les vengeances de l'empereur, et l'obligea enfin à se démettre de sa dignité, en laissant son diocèse privé pour toujours du bien qu'il aurait voulu lui faire.

Mais jamais *Mélanchthon* et Luther ne reçurent une commission plus difficile que lorsqu'ils furent appelés avec d'autres docteurs, par le landgrave Philippe, à lui donner leur avis sur le second mariage qu'il voulait contracter, sa première épouse étant encore vivante (1540); question bien singulière à présenter aux chefs d'une réforme qui n'était pas moins morale que religieuse. Leur réponse a été un sujet de reproches qu'il serait difficile de repousser, mais qui ne doivent pas retomber sur la réformation. Nous n'hésitons pas à la condamner, avec les plus sages écrivains protestans ; et nous ne pen-

sons pas qu'elle puisse être excusée suffisamment ni par le besoin de ménager à la réforme un appui aussi important que Philippe, ni par la violence connue des passions du prince et la crainte d'autres scandales, plus grands encore, qu'il pourrait donner, ni par le secret dont on espérait que cette transaction resterait à jamais couverte. Ils firent fléchir, sous des considérations particulières, une règle qui, de sa nature, est inflexible; mais que pourrait-on conclure de cette faute? Rien contre leurs mœurs personnelles; l'histoire en atteste la régularité : rien contre la morale qu'ils professèrent; on peut la juger dans leurs écrits : rien contre la réformation elle-même; on sait assez quelle sévérité de mœurs elle a fait régner dans son sein; et n'est-ce pas plutôt une preuve frappante de la force de ces mœurs et de l'influence de la doctrine, qu'un exemple donné par un prince illustre et fortifié par des autorités aussi respectables ne se soit jamais renouvelé? Il est probable que les réformateurs eux-mêmes ne l'auraient pas donné une seconde fois, et que ce ne fut qu'après de violens combats qu'ils firent ce trop grand sacrifice à l'intérêt de leur cause; car *Mélanchthon* en eut ensuite tant de chagrin, qu'il tomba dans une maladie dangereuse.

En 1546, il eut la douleur de perdre l'ami dont il partageait les travaux depuis vingt-huit ans (1), avec lequel il avait opéré de si grandes choses, et dont la mort le laissait seul, privé des encouragemens qu'il avait si souvent reçus de lui, et dans un moment où les agitations qui déjà se manifestaient, la guerre qui allait désoler l'Allemagne, lui en faisaient encore plus sentir le besoin. En effet, comme si la présence de Luther et ses vives exhortations avaient suffi pour suspendre la fureur des partis, sa mort parut être le signal de la guerre.

Charles, vainqueur du landgrave de Hesse et de l'électeur de Saxe, par la trahison de Maurice, gendre du premier et neveu du second, et maître de leurs personnes, fit recevoir à la diète d'Augsbourg, (1548) le formulaire connu sous le nom d'*intérim*, parce qu'il devait servir de règle pour la foi et la discipline, en attendant un concile. C'était la doctrine de l'Eglise romaine, adoucie par l'artifice et l'ambiguité des expressions. Cet ouvrage, comme on devait s'y attendre, déplut à tous les partis, et l'obstination qu'on mit à le faire adopter produisit beaucoup de maux. Maurice qui, en devenant infidèle à la cause des pro-

(1) Voyez la notice sur Luther.

testans, n'avait pas abjuré leur croyance, ou qui, après s'être rendu l'instrument de Charles, pour satisfaire sa propre ambition, songeait dès-lors à recouvrer son indépendance, Maurice convoqua la noblesse et le clergé de Saxe, pour délibérer sur les circonstances. *Mélanchthon* chercha un parti mitoyen, fut d'avis que les réformés ne pouvaient adopter l'intérim dans son entier, mais qu'il fallait se soumettre pour les choses indifférentes, appelant ainsi les cérémonies de l'Eglise romaine. Ces ménagemens n'apaisèrent pas l'empereur, et produisirent dans l'Eglise protestante un schisme qui pouvait lui devenir funeste, si ses adversaires avaient su le mettre à profit. Les intentions de *Mélanchthon* étaient pures ; sa sincérité ne peut être mise en doute ; l'idée de permettre plus de latitude aux opinions sur quelques objets moins nécessairement liés à l'essence de la religion, pouvait lui paraître un grand moyen de maintenir l'union des esprits ; mais peut-être les esprits n'étaient-ils pas encore assez mûrs, ou assez calmes, pour établir clairement cette distinction ; peut-être aussi, comme nous l'avons déjà observé, étendit-il un peu loin le domaine des choses indifférentes. Quoiqu'il en soit, cette discussion lui attira beaucoup de chagrins, fut la cause ou le prétexte

d'attaques aussi violentes qu'injustes contre lui; et, après sa mort, fit encore outrager sa mémoire. Ce n'est pas ici le lieu de s'étendre sur les querelles qu'il eut avec le fougueux Flacius Illyricus, avec Nicolas Gallus, et d'autres; mais nous ne pouvons nous refuser à transcrire un passage d'une lettre qu'il écrivait au premier. « Quel est le combattant qui ne s'arrête et » ne pose les armes, quand son ennemi lui cède » la victoire? qu'elle soit à vous, j'y consens; je » ne conteste plus pour les cérémonies, et je ne » désire que la paix des Eglises. J'avoue que j'ai » eu tort (et j'en demande pardon à Dieu) de ne » pas fuir ces dangereuses discussions. Je ne ré- » pondrai plus qu'aux imputations fausses que » vous avancez contre moi. » Céder ainsi la victoire, c'est se l'assurer dans l'esprit de tous les hommes sages.

Enfin ce concile, tant de fois demandé, promis, ouvert à Trente (1545), transféré à Bologne, suspendu pendant le pontificat de Paul III, fut rappelé à Trente, par son successeur Jules III (1551). Les Saxons chargèrent *Mélanchthon*, et les Wurtembergeois, Brentius, de composer chacun une déclaration de foi, à présenter au concile, et ces écrits furent approuvés réciproquement. *Mélanchthon* et les autres députés de Saxe allèrent

jusqu'à Nuremberg, où ils attendaient des ordres pour continuer leur voyage. La guerre qui éclata entre Maurice et Charles, les rappela en Saxe, et l'on regretta que la voix de *Mélanchthon* n'eût pas pu se faire entendre au concile. La paix de Passau (1552) arrêta la guerre entre les deux principaux combattans, sans rendre encore le repos à l'Allemagne ; mais enfin la diète d'Augsbourg (1555) termina ces déplorables scènes, en assurant aux protestans le libre et plein exercice de leur religion, toutefois avec des avantages pour ceux de la confession d'Augsbourg, qui laissaient imprudemment au milieu de l'Allemagne de nouveaux germes de division.

Les dernières années de la vie de *Mélanchthon* présentent des travaux utiles, mais moins éclatans, des discussions religieuses, quelques ouvrages composés, quelques voyages dans les lieux où l'on réclamait ses lumières, et toujours la même activité d'esprit, le même dévouement à la sainte cause de la religion, le même zèle pour tous ses devoirs. Sa constitution n'était pas naturellement vigoureuse ; ce fut à sa sobriété et à la régularité de son régime, qu'il dut la force de suffire à tant de travaux. Mais depuis la mort de sa femme (1557), sa santé parut s'affaiblir par degrés. Le spectacle de la désunion dans l'Eglise,

les querelles dans lesquelles il fut entraîné malgré lui, répandirent beaucoup de tristesse sur ses dernières années. On trouva dans ses papiers une feuille sur laquelle il avait écrit les motifs qui le détachaient de la vie. C'étaient, d'un côté, les maux dont la mort le délivrerait, le péché et la haine des théologiens; de l'autre, les biens dont elle le ferait jouir, la contemplation de Dieu, la connaissance des mystères, tels que celui de notre existence et de l'union des deux natures en Jésus-Christ. Aussi il vit sans regret, comme sans crainte, s'avancer son déclin; conserva, dans un corps qui s'affaiblissait, toutes les forces de son esprit; donna, le 12 avril 1560, sa dernière leçon, et le 19 suivant, rendit paisiblement son âme à Dieu, au milieu de quelques amis avec lesquels il s'entretint, jusqu'au dernier moment, avec le plus grand calme, de sa fin prochaine, entendant de leur bouche et récitant lui-même des paroles de l'Ecriture. L'un d'eux lui demandait s'il avait encore quelque chose à désirer. « Rien, dit-il, que l'union de l'Eglise. » Il avait vécu, comme Luther, soixante-trois ans.

Dès que la nouvelle de sa mort se répandit dans la ville, la douleur fut universelle. Des étudians, des citoyens, des étrangers accoururent à sa maison. Pendant deux jours, on leur permit

de le voir : bien des larmes coulèrent devant ces restes vénérables et ce visage dont la mort n'avait point altéré la douceur et la sérénité naturelles. Chacun cherchait à se procurer quelques-uns des plus petits objets qui lui avaient appartenu. Un nombreux cortège suivit son convoi, en recevant sur son passage les marques de l'affliction de toutes les classes des habitans. Son corps fut déposé dans le temple du château, auprès de celui de Luther, pour qu'il lui fût uni dans sa mort comme dans sa vie. On lui érigea un monument, et pendant assez long-temps l'anniversaire de sa mort a été célébré, comme un jour de deuil, dans l'Académie de Wittenberg. Le savant Joachim Camérarius, son ami intime et digne de l'être, a donné un récit intéressant de sa vie.

Nous avons parlé de quelques-uns de ses ouvrages : le nombre en est immense, en y comprenant tous ses écrits de circonstance, les opuscules académiques, etc. : un auteur en désigne trois cent quatre-vingt-cinq. Ils embrassent la plupart des sciences : l'édition la plus complette, celle de Wittenberg, 1680—83, comprend quatre volumes in-folio. Parmi ses écrits les plus estimés on distingue, outre ceux que nous avons nommés, sa *Vie de Luther*, ses *Commentaires*

sur quelques livres de l'Ecriture, ses *Discours*, (*Declamationes*), ses *Lettres*, dont le recueil est fort intéressant. Il eut part à cette fameuse traduction de la Bible, qui, après trois siècles, fait compter encore Luther, son principal auteur, parmi les maîtres de la langue allemande.

Tous les hommes, même les esprits supérieurs, sont dominés, plus ou moins, et sans qu'ils s'en doutent, par les opinions de leur temps, et les préjugés dont leur enfance a été bercée. C'est ainsi qu'il faut expliquer quelques traits de la vie de *Mélanchthon*, qui prouvent qu'il n'était pas exempt des superstitions populaires sur l'astrologie, sur les présages qu'on croyait pouvoir tirer des songes, de quelques phénomènes extraordinaires, des apparences célestes. Ces faiblesses, qu'il partageait avec plusieurs de ses contemporains, appartenaient moins à eux qu'à leur siècle, et nous étonneraient moins, si nous ne jugions pas trop souvent les temps passés par celui où nous sommes.

C'est par une erreur semblable, mais plus grave par son objet, qu'on a reproché si amèrement, soit à la réformation, soit à l'un de ses plus illustres chefs, la condamnation de Servet. Ce sera ailleurs le lieu de faire voir que ce jugement ne

fut pas l'ouvrage de Calvin, mais celui du magistrat de Genève; qu'il était conforme aux principes et aux exemples de la jurisprudence du temps contre les hérétiques; que le conseil de Genève ne le prononça qu'après avoir consulté les cantons protestans de la Suisse, et que Calvin se montra vrai ministre de l'Evangile par les efforts qu'il fit pour adoucir la rigueur du supplice; mais la vie de *Mélanchthon* nous fournit la meilleure preuve de la justesse de notre apologie. Quand on voit le sage et doux *Mélanchthon* se joindre à tous les plus respectables théologiens du temps pour approuver ce jugement, écrire à Calvin, et même, suivant Melchior Adam, composer un livre, dans ce sens, « s'étonner que cette sévérité trouve des censeurs, »(1) on n'en déplore pas moins la fatale erreur qui alluma le bûcher de Servet; mais on est forcé d'y reconnaître l'esprit général de son siècle. Cet esprit, formé de celui des siècles précédens et des superstitions sous lesquelles l'Evangile avait été si long-temps étouffé, était encore trop fortement empreint dans les âmes, pour qu'elles pussent le

(1) Lettres de Mélanchthon à Calvin et à Bullinger, dans le recueil des lettres de Calvin. — Melchior Adam, Vie de Mélanchthon.

secouer tout à la fois. Mais les réformateurs préparèrent le retour à des idées plus conformes à la religion et à l'humanité, quoiqu'elles ne dussent se développer entièrement qu'après eux; leur doctrine amena peu à peu le règne de la véritable tolérance chrétienne, et c'est d'eux que nous avons appris à condamner aujourd'hui ces maximes rigoureuses qu'eux-mêmes n'avaient pas encore abjurées.

MONOD.

JEAN, DIT LE CONSTANT,

ÉLECTEUR DE SAXE.

Ce prince, frère et successeur de Frédéric-le-Sage, naquit à Missnie, le 30 juin 1467. Associé par son frère au gouvernement des états de la branche Ernestine, il régna avec lui pendant trente années dans le plus parfait accord. Ainsi que son frère, il aimait les lettres et les sciences, quoiqu'il eût passé la plus grande partie de sa jeunesse dans les camps. Il servit avec distinction sous Maximilien Ier., en Italie, dans les Pays-Bas, en Hongrie, et donna plusieurs preuves éclatantes de sa valeur. C'est ainsi qu'à l'assaut de Belgrade il fut le premier sur la muraille, et obtint pour cette action une couronne murale.

Devenu électeur, par la mort de son frère (1525), son premier acte fut de marcher contre les paysans soulevés. Il concourut avec Philippe de Hesse et d'autres princes, à la défaite des rebelles à Muhlhausen et à Frankenkausen.

De retour de cette expédition, il ne s'occupa

plus, pendant tout son règne, que de consolider la réformation, commencée sous son frère. Il se déclara pour elle avec plus de franchise que Frédéric, en fut le constant protecteur, et mérita d'être appelé, sur une médaille, *le plus invincible confesseur de l'Evangile.*

Il commença par confirmer les priviléges de l'Université de Wittenberg, berceau de la réforme, et pourvut à ses besoins d'une manière encore plus sûre et plus libérale que son prédécesseur.

A l'exemple du prince, tous les sujets de l'électorat se déclarèrent pour la réforme. Ce qui contribua sur-tout à l'établir solidement, fut la tournée qu'il ordonna, en 1527, à Luther et à Mélanchthon de faire dans toute l'étendue de ses états, pour visiter les églises et les écoles. Le résultat de cette opération, qui dura trois années, fut une connaissance exacte de l'état moral du peuple et de ses besoins, l'établissement des *Consistoires,* en un mot la réorganisation de l'Eglise dans l'esprit des nouvelles doctrines. En même temps les réformateurs améliorèrent partout les écoles déjà existantes, et en établirent beaucoup de nouvelles pour l'instruction élémentaire du peuple. Enfin les revenus des cloîtres furent déclarés acquis à l'Etat, et employés aus-

sitôt à des institutions plus analogues à l'esprit du temps et plus généralement utiles. Quelque difficile que fût cette réforme, elle se fit néanmoins avec le plus grand ordre, grâce à la prudente fermeté avec laquelle l'électeur seconda les travaux de Luther.

Des mesures aussi décisives, qui coïncidaient avec la réforme de Zurich et de Berne, et avec celle de la Hesse, par Philippe-le-Magnanime, irritèrent de plus en plus le parti catholique. Dès 1525, les ennemis les plus animés de la réformation, qu'ils affectaient d'accuser de l'insurrection des paysans, avaient formé la ligue de Dessau. De leur côté, les partisans de Luther, ayant *Jean-le-Constant* à leur tête, avaient fait une alliance semblable à Torgau. Ils ajoutèrent à l'animosité de leurs adversaires en *protestant* solennellement contre les résolutions de la diète de Spire (1529). Dans toutes ces occasions l'électeur *Jean* donna l'exemple à ses coreligionnaires.

Charles-Quint, pour la seconde fois victorieux de François I^er^., revint en Allemagne, après la paix de Cambray, et convoqua la diète à Augsbourg (1530).

La conduite ferme et courageuse des protestans à Spire l'avait irrité contre eux. Il ordonna aux princes de paraître en personne à Augsbourg.

Jean-le-Constant obéit à cette injonction, malgré les dangers qu'on lui faisait craindre, et malgré le mécontentement que lui avait témoigné Charles-Quint, qui ne croyait pas lui devoir les mêmes ménagemens qu'à Frédéric-le-Sage. On sait avec quelle prudence et avec quelle fermeté à-la-fois les états protestans se conduisirent à la diète d'Augsbourg, où, en présence de l'empereur et des princes de l'empire, le chancelier de l'électeur de Saxe fit lecture de leur confession, rédigée par Mélanchthon. Luther, toujours banni, n'y parut pas en personne, mais son esprit semblait animer ses amis et ses disciples. Bien plus, l'électeur *Jean* montra dans une occasion plus de fermeté que le réformateur lui-même. L'empereur avait prétendu interdire les prédications des ministres protestans, dans la ville d'Augsbourg, pendant la tenue de la diète, s'arrogeant ainsi une autorité que la constitution ne lui accordait pas. Plusieurs théologiens réformés, Luther lui-même, qui jusqu'à cette époque professait un respect sans bornes pour le chef de l'empire, conseillaient à l'électeur d'obéir et d'imposer un silence momentané à ses prédicateurs. Mais *Jean*, secondé de Philippe-de-Hesse, se refusa à cette complaisance, et maintint avec succès ses droits; seulement, par déférence pour l'empereur, il consen-

tit à interdire la chaire à quelques prédicateurs peu modérés. Ces deux dignes chefs des protestans refusèrent également d'assister à la célébration de la Fête-Dieu, à laquelle l'empereur les fit inviter.

Toute la conduite de l'électeur pendant la durée de la diète d'Augsbourg fut également ferme et généreuse, et servit autant la cause de la réformation, que la confession qui fut alors présentée et qui devait la fixer.

L'empereur ayant fait lire à son tour une prétendue réfutation de la confession des protestans, et leur ayant ordonné, du ton le plus absolu, et sous les peines les plus graves, de retourner à l'obéissance due à l'Eglise romaine, l'électeur *Jean*, indigné, quitta la diète avant qu'elle ne fût terminée, et déclara qu'il perdrait plutôt la vie que de renoncer à ce qu'il reconnaissait pour être la vérité.

Une conséquence de cet événement fut son union plus étroite avec Philippe-de-Hesse, et la confédération de Smalcalde, formée en 1531. Jusqu'alors *Jean-le-Constant*, suivant les conseils pacifiques de Luther et de Mélanchthon, avait montré une grande aversion pour une ligue armée contre le chef de l'empire. Mais depuis la déclaration hautaine et inconstitutionnelle de

Charles, à la diète d'Augsbourg, il se montra prêt à défendre sa foi, les armes à la main, si l'empereur avait essayé d'exécuter ses menaces.

L'attitude courageuse que prirent dès-lors les protestans, la constance que montra l'électeur *Jean*, et plus encore les guerres étrangères dont la maison d'Autriche se trouvait de nouveau menacée, inspirèrent plus de modération à Charles-Quint et au parti catholique. Une convention fut conclue à Nuremberg, en 1532; elle devait assurer la paix, jusqu'à ce qu'un concile assemblé dans des temps moins orageux pût mettre un terme aux différends qui s'étaient élevés.

Ainsi l'électeur *Jean*, malgré quelques hésitations dont les conseils de ses théologiens furent presque toujours la cause, eut la gloire d'attacher son nom à trois événemens qui furent décisifs pour la réformation. Par la *visitation* des églises et la création d'écoles nouvelles, ou la réorganisation des anciennes, il acheva de consolider dans ses fondemens la réforme de la Saxe. Par la *Confession d'Augsbourg*, à laquelle il eut plus de part qu'aucun de ses alliés, il donnait aux protestans un symbole très-nécessaire dans ces premiers temps, et qui pût servir de point de ralliement. Enfin par sa fermeté et sa constance, il concourut puissamment avec Phi-

lippe de Hesse à obtenir de l'empereur la *paix de Nuremberg*, qui assura aux états protestans le libre exercice de leur religion, pour plusieurs années, pendant lesquelles la réforme eut le temps de s'affermir par des institutions analogues, et de s'enraciner par l'habitude dans l'esprit des peuples.

Aidé des circonstances, il sut, par un heureux mélange de prudence et de fermeté, d'actes de fierté et de concessions conciliatrices, faire ajourner à des temps plus reculés la guerre civile prête à éclater, et dont l'issue malheureuse eût alors été beaucoup plus funeste qu'elle ne le fut vingt ans plus tard.

Peu de temps après la conclusion du traité de Nuremberg, le 16 août 1532, l'électeur *Jean*, à juste titre surnommé le *Constant*, termina, au château de Schweinitz, près de Wittenberg, sa vie et son règne, court à la vérité, mais qu'aucune action lâche n'avait déshonoré et qu'aucun malheur n'avait traversé.

Luther et Mélanchthon, en célébrant ses vertus près de ses restes inanimés, n'eurent pas besoin d'avoir recours aux vains déguisemens et aux amplifications mensongères de l'éloquence ; ils n'eurent simplement qu'à dire sa vie, et ils purent le présenter comme un modèle à son suc-

cesseur. Sa dépouille mortelle repose auprès de celle de son frère, dans l'église du château de Wittenberg.

Prince consciencieux, il marcha sur les traces de Frédéric-le-Sage, et suivit fidèlement les conseils que cet excellent prince lui avait donnés en mourant (1). Il fut le père de ses sujets, et travailla sans relâche à assurer leur prospérité.

Plus vif, mais non moins vertueux que son frère, il fut comme lui juste, pieux et d'une intégrité à toute épreuve. Bien différent en cela de Charles-Quint, il ne pratiqua jamais d'autre politique que celle de l'honnête homme, qui peut bien écouter la prudence et attendre les événemens, consulter ses intérêts et y pourvoir par des moyens légitimes, mais qui déteste les intrigues, ne compose pas avec sa conscience, et n'abandonne jamais le droit chemin de la justice, la conquête du monde dût-elle en être le prix.

Placé dans des circonstances extraordinaires, et dépourvu de cette force de caractère qui sait les maîtriser ou s'y brise, il se montra quelquefois irrésolu, embarrassé; mais revenant toujours à son naturel, et se confiant à la bonté de sa

(1) Voyez la Vie de Frédéric-le-Sage, fin.

cause, il sut se tirer de sa position critique, par le seul bon sens et par la seule franchise de son caractère.

Jean-le-Constant avait épousé en premières noces Sophie, fille du duc Magnus de Mecklenbourg. Il en eut un fils, *Jean-Frédéric*, qui lui succéda, et qui fera le sujet d'un des articles suivans. Il laissa, en outre, deux fils et deux filles de sa seconde femme, Marguerite, fille du prince Woldemar d'Anhalt.

J. Willm.

JEAN SLEIDAN,

HISTORIEN CONTEMPORAIN DE LA RÉFORMATION.

La petite ville de Sleiden, située dans les montagnes de l'Eiffel, non loin de Cologne, vit naître, au commencement du seizième siècle, deux hommes, Jean-Sturm et *Jean-Sleidan*, qui tous deux devinrent illustres dans les lettres, le premier, comme professeur de langues anciennes; le second, comme historien des mémorables révolutions de son siècle.

Jean-Philippsohn, plus connu sous le nom de *Sleidanus*, dérivé de celui du lieu de sa naissance, naquit en 1506. On ne sait rien de ses ancêtres, si ce n'est que son grand-père quitta Duren, pour venir s'établir à Sleiden. On ne sait pas même si le nom qu'il porta dans les commencemens, était le véritable nom de sa famille. Il l'échangea à Cologne, où il publia quelques épigrammes contre celui qu'il a depuis illustré.

Il fréquenta d'abord, avec son ami Jean-Sturm, l'école de sa ville natale, et alla ensuite

avec lui à Liège, où, pendant trois années, il fit assez de progrès pour pouvoir se rendre, âgé de seize ans, à l'université de Cologne, où Jacques-Sabius, Jean-Cesarius, Phryssemius et Barthelémy-Latomus, interprétaient Tite-Live, Pline, Homère et Horace.

Jean-Sturm, qui était encore resté à Liège après le départ de son ami, le revit en passant par Cologne, pour se rendre à Strasbourg. A son grand étonnement il le trouva malade, sans que lui ni ses parens n'en eussent rien appris. Vraisemblablement la crainte d'être rappelé par eux ou de leur faire de la peine, l'avait empêché de leur parler de sa maladie. Sturm, à son retour du Haut-Rhin, ne voulant pas qu'il souffrît loin de lui, l'amena à Louvain, où, grâces aux tendres soins de l'amitié, plus encore qu'aux remèdes de la médecine, sa santé se rétablit.

A peine avait-il passé six mois dans cette université, que le comte régnant, de Manderscheid, qui résidait à Sleiden, le rappela dans sa patrie, pour lui confier l'éducation de son fils. Mais après peu d'années de séjour dans cette petite cour, *Sleidan*, impatient de connaître par lui-même la vie littéraire et scientifique qui régnait alors à Paris, et dont Jean-Sturm, dans les lettres écrites de cette capitale, lui peignait l'activité et

les charmes, il demanda et obtint sa démission pour aller rejoindre son ami. A Paris, il trouva plusieurs autres savans allemands, tels que Jean-Latomus, natif de Strasbourg, et depuis professeur à Schlettstadt, Jean-Winter d'Andernach, docteur en médecine, et autres, avec qui il vécut dans la plus grande intimité, et au milieu desquels il retrouvait sa patrie.

Le désir de perfectionner ses études l'engagea à se rendre pour quelques années à l'Ecole de Droit d'Orléans, si célèbre alors. Il y étudia la jurisprudence, et y prit le grade de licentié, sans toutefois se destiner à la pratique de cette science; mais les fruits les plus précieux de son séjour en France, furent une étude plus approfondie des langues latine et française, et ces formes extérieures et cette connaissance du monde, qui le distinguèrent depuis comme historien et comme négociateur.

Après trois années de séjour à Orléans, il retourna à Paris, où il trouva encore son ami Jean-Sturm, qui bientôt après, en 1537, fut appelé à Strasbourg, pour être recteur du nouveau collége qui venait d'y être fondé (1). Cependant avant

(1) Voyez *Bayle*, art. JEAN STURMIUS.

de partir, celui-ci eut encore le temps d'introduire *Sleidan* dans les cercles élevés de la société. Il le recommanda si fortement à Jean-du-Bellay, archevêque de Paris (qui, ainsi que son frère, partagea plus tard les sentimens religieux de Marguerite, sœur de François Ier., et eut un commerce épistolaire avec Mélanchthon), que ce cardinal lui assigna, on ne sait à quel titre, une pension annuelle. *Sleidan* aimait à se rappeler le souvenir des temps qu'il passa dans le tourbillon du monde, à Paris, et qui furent pour lui une école si instructive, et d'autant plus utile qu'il se destinait à l'histoire. C'est là qu'il apprit à démêler les trames qui, ourdies avec plus ou moins de finesse, sont presque toujours invisibles pour le vulgaire, qui ne voit que les faits qu'elles amènent; à connaître les hommes en général, et à juger les hommes d'état. C'est là, sans doute, qu'il acquit ce coup-d'œil juste et sûr, avec lequel il savait apprécier tout ce qui parvenait à sa connaissance, en ne donnant que pour des conjectures, ce dont il n'avait pas la certitude. Il apprit à concilier une sage discrétion avec une noble franchise, la retenue avec la clarté, qualités qui distinguent si éminemment cet historien, et qui lui firent rechercher la vérité avec tant de soin et éviter à-la-fois les juge-

mens téméraires et les réticences pusillanimes.

François Ier., à qui, malgré ses nombreuses fautes politiques, on ne peut refuser le mérite d'avoir bien saisi son siècle et d'en avoir secondé la tendance, en protégeant les lettres renaissantes, s'attacha *Sleidan* en qualité d'interprête. Ces fonctions, qui lui assignaient un rôle dans la vie politique, lui furent plus utiles encore, en l'initiant dans les relations étrangères des divers états de l'Europe, que par le traitement assez considérable qui y était attaché. Il occupait cette place depuis trois années, lorsque le roi l'envoya avec une ambassade à la diète assemblée à Haguenau. Si près de Strasbourg, il ne put se refuser le plaisir d'aller embrasser son ami Sturm. Il retourna à Paris, mais plein du désir de revenir parmi ses compatriotes; et lorsque l'année suivante il eut encore assisté à la diète de Ratisbonne, ce ne fut qu'avec douleur qu'il quitta les bords du Rhin pour retourner à la cour de France. A l'amour de la patrie, si puissant sur les âmes bien nées, une autre raison se joignit probablement pour lui faire accepter l'invitation de son ami qui l'appelait à Strasbourg : c'était la crainte des troubles religieux dont la France était menacée, et des persécutions qu'y éprouvaient les partisans de la réforme; car il y avait

long-temps que sans qu'il se fût prononcé publiquement à cet égard, il était attaché à ce parti.

Arrivé à Strasbourg, en 1542, sur l'espérance d'y trouver une place par les soins de Jean-Sturm, il s'occupa d'abord de la publication de quelques écrits, sur-tout d'une excellente traduction latine des mémoires de Philippe-de-Comines. Alors seulement cette source si précieuse pour l'histoire de Louis XI et de Charles VIII, devint accessible aux savans de toutes les nations. Des Français même, tels que De Thou, préféraient alors la traduction de *Sleidan* à l'original, écrit dans un langage barbare.

Ce fut par cet ouvrage sur-tout qu'il s'attira l'estime de Jacques-Sturm de Sturmeck, premier sénateur et syndic de la ville libre de Strasbourg, principal fondateur de l'académie de cette ville, et l'un des plus beaux caractères de cette époque. Ce magistrat, qui avait déjà fait donner le rectorat à Jean-Sturm, fit encore nommer son ami, *Sleidan*, professeur d'histoire à ce même établissement. Il l'engagea à publier d'autres écrits, et mérita la reconnaissance de la postérité par les services qu'il lui rendit, dans la composition de son ouvrage principal, les *Commentaires sur l'état de la Religion et de la République, sous l'empe-*

reur Charles-Quint (1). Il le proposa aux députés des confédérés de Smalcalde, pour historiographe de l'église protestante, place à laquelle était en même temps attachée l'obligation de se charger des commissions diplomatiques que la confédération jugeait à propos de lui confier.

« Dites à *Sléidan*, écrivit Jacques Sturm à Bucer, le 2 mai 1545, de Smalcalde, que j'ai traité pour lui avec les confédérés, et qu'ils lui ont alloué unanimement la somme de 250 fl., afin qu'il trace, de concert avec moi, l'histoire de la religion renouvelée, et qu'il les serve dans toute autre chose où il pourra leur être utile.» Maurice de Saxe, qui avait déjà ses raisons pour se rendre l'historien favorable, promit d'ajouter encore 100 fl. à cette pension (2).

Nous manquons des données nécessaires pour indiquer ici avec quelqu'exactitude l'histoire de ses *Commentaires;* mais il paraît certain qu'ils ne furent pas l'ouvrage de peu d'années; que depuis long-temps il travaillait avec Jacques Sturm à en rassembler les matériaux, et que celui-ci ne le fit

(1) Commentarii de statu religionis et reipublicæ Carolo Quinto Cæsare.

(2) Du reste, Maurice de Saxe ne fut jamais membre de la confédération de Smalcalde. (*Note du traducteur.*)

[illegible] historiographe que pour le mettre en [illegible] mieux suivre la marche des affaires. Dès-[illegible] les archives lui furent ouvertes, et Jac-[illegible] Sturm fut en outre chargé de lui procurer [illegible] les pièces relatives à la confédération.

Bientôt aussi les confédérés firent usage de la aculté qu'ils avaient de l'employer à des missions. Ses liaisons avec la cour de France le rendaient sur-tout propre aux négociations des protestans d'Allemagne avec François Ier. Il fut en effet envoyé à Paris, avec le conseiller wurtembergeois de Venningen, et Jean Braun de Nydbruck, pour travailler à la réconciliation de ce prince avec le roi d'Angleterre, Henri VIII. Ce voyage influa d'une manière heureuse sur les destinées de *Sléidan*. Le baron de Nydbruck, pénétré d'estime pour lui et désirant se l'attacher plus intimement, lui offrit à Metz la main de sa fille Iola. Cette alliance avec un homme aussi considérable, et qui depuis plusieurs années était le négociateur de la confédération protestante, était trop honorable pour que *Sléidan* ne s'empressât pas de l'accepter (1546). La plus tendre amitié anime les lettres que s'écrivirent ces deux hommes. Le vieux Braun de Nydbruck quitta sans regret les lieux de sa naissance dans l'intention de suivre son gendre au concile de Trente. Mais il paraît

qu'il n'alla que jusqu'à Strasbourg, où l'histoire le perd de vue. *Sléidan* eut trois filles de cette union, qui fit son bonheur pendant neuf années.

Les lettres qu'il écrivit de Trente, où il assistait au concile comme envoyé de Strasbourg, sont très-intéressantes pour l'histoire de son temps, et offrent de nouveaux détails sur plusieurs des événemens racontés dans les *Commentaires.* Il y a même des faits qui ont été ou omis ou seulement légèrement indiqués dans ce dernier ouvrage, et qui néanmoins jettent une lumière nouvelle sur les rapports politiques de ce siècle. C'est ainsi qu'on y voit avec surprise, que les premiers avis que non-seulement les pères du concile et les ambassadeurs de l'empereur, mais encore les envoyés des états protestans et même ceux de Saxe reçurent à Trente des projets et des préparatifs de l'électeur Maurice de Saxe, contre Charles-Quint, leur vinrent de la cour de Rome. Cette particularité prouve avec quel art, même avant l'institution des Jésuites, la politique romaine savait pénétrer les secrets des cabinets de l'Europe.

Dans ces mêmes lettres on voit encore par quels motifs Georges de Brandebourg, qui désirait si ardemment de procurer à sa maison l'ar-

chevêché de Magdebourg, se montra si irrité contre les protestans.

Sléidan ne resta pas long-temps à Trente. Il y était arrivé le 21 novembre 1551, et la dernière de ses lettres, datée de cette ville, est du 8 mars de l'année suivante. Parti de Trente le 1^er^. avril 1552, et revenu par Tubingue à Strasbourg, il manda, dans une lettre du 16 avril de cette même année, au docteur Marbach, autre député des états protestans à Trente, dans quelle confusion la marche subite de Maurice contre Charles-Quint avait jeté l'Allemagne.

Henri II, à la tête d'une forte armée, traversa les Vosges, pour appuyer ses alliés allemands sur les bords du Rhin. Le 2 mai, son avant-garde se trouvait déjà à Saverne: son quartier-général fut établi à Saarbourg. Il demanda à la ville de Strasbourg le libre passage sur son territoire, et des vivres pour tout le temps où il s'effectuerait. La réquisition ayant paru trop forte aux magistrats, ceux-ci envoyèrent au roi une députation, à la tête de laquelle se trouvaient *Sléidan* et Pierre Sturm, fils du syndic. Ils négocièrent d'abord avec le connétable de France, qui rejeta durement leurs offres; mais s'étant le lendemain adressés au roi lui-même, ils s'accordèrent facilement avec lui. Henri II demanda aussi le

passage par la ville même ; mais les députés, éclairés par l'exemple de Metz, rejetèrent cette demande, et la ville de Strasbourg ferma ses portes pendant que l'armée française passait par son territoire. Peu après son arrivée dans le Palatinat, le roi reçut des courriers de Maurice qui lui annoncèrent que ce prince venait de signer les préliminaires de la paix. Sa retraite délivra Strasbourg du voisinage de ce dangereux allié.

Vers le commencement de l'année 1556, *Sléidan* tomba subitement malade, ce que plusieurs attribuèrent au poison, sans néanmoins donner des preuves suffisantes de ce crime. Ce qui est remarquable, c'est que sa mémoire en fut tellement affaiblie, qu'il ne put plus même se souvenir des noms ni des traits de ses amis les plus intimes. Une maladie contagieuse qui ravagea ces contrées dans l'automne de la même année, le ravit le 31 octobre, à ses travaux et à sa famille désolée. Son fidèle ami sur-tout, Jean Sturm, dut souvent sentir, avec amertume, toute la grandeur de sa perte, et les persécutions qui plus tard troublèrent sa vie laborieuse, durent encore ajouter à la vivacité de ses regrets.

Les principaux ouvrages de *Sléidan*, sont :

1°. *Orationes duæ, prima ad Carolum quintum, altera ad principes Germaniæ imperii.*

Cet écrit, qui traite des causes de l'accroissement du pouvoir des papes, fut probablement composé à l'époque de la diète de Ratisbonne, et d'abord publié en français. Les premières éditions portent le nom de *Baptista Lasdenus*, sorte d'anagramme de celui de *Sleidanus*. Il traduisit ensuite ces deux discours en latin, et les publia à Strasbourg, 1544, in-4°. Ils parurent aussi à Helmstadt, 1598, et on les retrouve dans la collection *Opusculorum Sleidani*, Hanau, 1608, in-8°.

2°. Il existe aussi plusieurs éditions de sa traduction abrégée des Mémoires de Commines, sous le titre : *Comminæi Commentarii de bello neapolitano*, libri V.

3°. Il traduisit l'ouvrage de Claude de Seyssel, intitulé la *Grande Monarchie de France*, et devenu très-rare à cause de la liberté avec laquelle l'auteur s'exprimait sur l'Etat et sur l'Eglise. Cette traduction se trouve dans la collection de Hanau, déjà citée.

4°. Il publia en latin un extrait des ouvrages de Platon, sur la république et sur les lois, sous le titre : *Summa doctrinæ Platonis de republica et legibus.*

5°. Une traduction latine abrégée de la chronique de Froissard, qui se trouve dans une

Hans Friderici

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

l'abri de la protection énergique à-la-fois et prudente de Jean-le-Constant, la réformation fut éprouvée et affermie par les malheurs de *Jean-Frédéric*. Elle résista à l'adversité, et fut fortifiée par ses revers mêmes. Elle était l'ouvrage des siècles et fondée sur la nature des choses.

Jean-Frédéric, fils de Jean-le-Constant, vit le jour à Torgau, le 30 juin 1503. Jeune encore quand la réformation commença, il fut élevé dans ses principes par le sage Spalatin. Il s'accoutuma de bonne heure à se regarder comme le défenseur né de la cause des protestans. A peine sorti de la première jeunesse, il entra dans les conseils de son père. Il l'accompagna dans l'expédition contre les paysans révoltés, en 1526, et assista avec lui aux délibérations de la mémorable diète d'Augsbourg, en 1530. Il protesta en son nom contre l'élection de Ferdinand, déclaré roi des Romains par le parti catholique, et présida aux négociations de Schweinfurt, qui amenèrent le traité de Nuremberg de 1532. Devenu électeur et l'un des chefs des confédérés de Smalcalde, en août de la même année, il convoqua ses alliés pour concerter avec eux la réponse à faire au légat du pape, relativement au concile qui devait mettre fin au schisme. Les négociations furent infructueuses, parce que les protes-

tans demandaient un concile libre, que Clément VII était bien éloigné de vouloir accorder.

Nous passerons rapidement sur les dix premières années du règne de *Jean-Frédéric*, dont les événemens ont déjà été exposés dans cet ouvrage. Sa vie ne devient vraiment intéressante que vers la fin. Au-dessous peut-être de sa position par ses talens, peu fait par son caractère pour le rôle difficile de chef de parti, il ne se montra grand que dans le malheur, et on peut dire de lui qu'il dut sa gloire à ses revers.

On a fait des reproches graves à ce prince, relativement à sa conduite politique; on a voulu lui imputer en grande partie la catastrophe qui détruisit la confédération de Smalcalde. Sans doute son peu d'harmonie avec Philippe-de-Hesse, effet de l'opposition de leurs caractères, ses démêlés avec Maurice de Saxe, ses hésitations dans les momens décisifs; son obstination quand il avait enfin pris un parti, les demi-mesures dont souvent il se contenta, nuisirent momentanément à la cause que d'ailleurs il défendit avec tant de bonne foi et de désintéressement. Mais il aurait été plus prévoyant, plus grand politique, moins malheureux, que les résultats principaux auraient été probablement les mêmes. La réformation amenée par la force des choses,

voulue par la grande majorité de la nation, déjà profondément enracinée dans les esprits des peuples, était nécessaire et irrésistible comme la nécessité. Indépendante des calculs et des petits efforts de quelques individus, conduite par le génie de Luther, nulle puissance n'était capable de l'arrêter et de la réprimer. D'ailleurs les événemens qui pouvaient en ralentir ou en hâter les progrès, étaient déterminés par les rapports des grands états de l'Europe, par la rivalité de Charles-Quint et de François Ier., par les passions fougueuses et inconstantes de Henri VIII, par les envahissemens de la puissance ottomane sur les pays soumis à la domination autrichienne, enfin par les intrigues des papes comme souverains d'une partie de l'Italie. Quelle qu'eût été la conduite de *Jean-Frédéric* et de la ligue de Smalcalde, les grands résultats en eussent été peu modifiés. Les malheurs qu'il ne sut ni prévoir ni éviter, laissèrent peu de traces; tandis que la grandeur d'âme qu'il y montra, la constance avec laquelle il resta fidèle à ses principes, en servant d'exemple à ses contemporains et à la postérité, fit sa gloire et porta des fruits impérissables.

Accoutumé par son père et par son oncle, le sage Frédéric, à préférer les voies de conciliation aux moyens violens, mais sans avoir la cir-

conspection de l'un ni la fermeté de l'autre, *Jean-Frédéric* crut devoir suivre leur exemple, tandis que les circonstances n'étaient plus les mêmes, et recourir aux négociations lorsqu'il fallait agir. Le traité de Nuremberg n'était qu'une trève imposée aux deux partis par les circonstances. Il laissait subsister tous les griefs, et loin d'apaiser les passions, il ne fit qu'ajouter à leur animosité. Les catholiques se plaignaient, et non sans raison, de ce que la réformation ne se tenait pas dans les bornes que le traité lui avait prescrites. Elle devait rester stationnaire jusqu'à la réunion d'un concile général; c'était commander à un torrent de s'arrêter, en attendant qu'on pût lui opposer une digue, et le resserrer dans de justes limites. Les protestans, de leur côté, avaient à se plaindre des injustices commises à leur égard par la chambre impériale, presque toute composée de catholiques et de créatures de la maison d'Autriche. Enfin la réintégration du duc Ulric de Wurtemberg, par les armes de Philippe-de-Hesse, fournissait de nouveaux alimens à la haine réciproque des deux partis. Vainement *Jean-Frédéric*, pour aplanir les difficultés, reconnut-il Ferdinand pour roi des Romains; vainement se rendit-il lui-même à Vienne pour présenter à ce prince les griefs des protestans

contre la chambre impériale; vainement Ferdinand leur accorda-t-il des conditions raisonnables : le légat du pape vint protester contre la paix faite avec les hérétiques, et ranimer les passions ennemies.

La guerre eût probablement éclaté dès 1535, si Charles-Quint, de nouveau brouillé avec François Ier., n'avait eu besoin de ménager les confédérés de Smalcalde, auprès de qui ce prince venait d'envoyer Guillaume du Bellay pour contracter une alliance avec eux. On a blâmé *Jean-Frédéric* de s'être refusé aux propositions du roi de France, ainsi qu'à celles de Henri VIII; mais on oublia qu'il était peut-être du devoir d'un prince de l'empire de rejeter l'alliance des ennemis de l'empereur; qu'il était bien naturel de la part d'un chef des protestans de se méfier des offres d'un prince qui livrait aux plus affreux supplices les protestans de ses états; enfin quel fonds faire sur l'inconstance de Henri VIII, qui cédait toujours aux inspirations du moment, et qui sacrifiait tout à la mobilité de ses passions? D'ailleurs Charles-Quint eût pu vaincre et François Ier. et ses auxiliaires, ou bien faire une paix séparée avec le premier, qui n'aurait pas hésité de sacrifier à ses propres intérêts ses trop confians alliés.

Mais ce qu'il serait plus difficile de justifier, c'est le refus de *Jean-Frédéric* de se liguer, à l'exemple de Philippe-de-Hesse, avec la Suisse réformée, parce qu'elle n'avait pas adopté la confession d'Augsbourg. Il était entièrement dévoué à la réformation, mais il ne la concevait que telle que Luther l'avait faite. Loin de saisir tout l'esprit du protestantisme, il s'attachait à un système exclusif, qu'il aurait voulu rendre aussi stationnaire, aussi immobile que l'ancien.

En renonçant ainsi à tout secours étranger, il aurait fallu au moins rendre la confédération elle-même aussi formidable que possible, et c'est ici qu'on peut, avec le plus de justice, taxer *Jean-Frédéric* de maladresse et d'impolitique. Il est vrai qu'il fit renouveler, en 1536, la ligue de Smalcalde pour dix années; elle prit même un caractère plus menaçant par l'admission de plusieurs nouveaux membres (1), et par la fixation des contingens de troupes que chacun devait fournir en cas de guerre. Mais son organisation restait vicieuse. On n'avisa pas aux moyens de donner à ses opérations l'unité et la prompti-

(1) Les princes d'Anhalt, les ducs de Wurtemberg, de Poméranie, de Deux-Ponts; les villes d'Augsbourg, de Francfort, de Hambourg, d'Hanovre.

tude nécessaires. Elle avait plusieurs chefs, et ces chefs étaient peu d'accord entre eux. Philippe-de-Hesse eut souvent à se plaindre des irrésolutions et de l'inaction de *Jean-Frédéric*. La grande erreur de ce dernier fut de croire trop long-temps à la bonne foi de l'empereur et à la possibilité de terminer tous les différends à l'amiable. Il n'aurait voulu former contre les desseins de Charles et contre le parti catholique qu'une opposition constitutionnelle, et toujours prête à repousser par les armes toute attaque sérieuse contre la liberté germanique, ou contre les signataires de la confession d'Augsbourg.

Cependant, à peine Charles-Quint eut-il conclu avec le roi de France la trève de Nice, en 1538, qu'il reprit envers les princes protestans un ton plus menaçant, et de nouveaux incidens semblaient devoir hâter la catastrophe. Le vice-chancelier Held forma, avec l'autorisation de l'empereur, la *Sainte-Ligue* de Nuremberg, dont le duc de Bavière devait être le chef (1).

(1) Elle se composait des évêques de Mayence et de Salzbourg, du duc de Bavière, de Georges, duc de Saxe, et des princes Eric et Henri de Brunswick. Il est remarquable que presque tous les princes séculiers et presque toutes les villes libres impériales se déclarèrent pour la réformation.

La chambre impériale mit la ville de Minden au ban de l'empire, pour avoir embrassé la réforme. Les hostilités commencèrent même entre les confédérés de Smalcalde et Henri de Brunswick, qui avait maltraité des villes protestantes.

La guerre allait devenir générale ; mais Charles s'occupait alors de son expédition en Afrique ; la paix fut renouvelée à la diète de Ratisbonne, en 1541, et maintenue, grâce à la nouvelle rupture de ce prince avec François Ier., et aux dangers dont Solyman, allié de la France, menaçait de nouveau la maison d'Autriche.

Vers le même temps (1542) *Jean-Frédéric* eut avec son cousin, Maurice de Saxe, cette malheureuse querelle de famille, qui devint si funeste à la confédération de Smalcalde. L'humeur ambitieuse de Maurice en fut la cause ; une frontière litigieuse lui servit de prétexte. Ils étaient prêts d'en venir aux mains, lorsque le landgrave de Hesse et Luther parvinrent à les apaiser. Mais la haine restait au fond des cœurs, et d'anciens conseillers de Georges, ennemis secrets de la réforme, eurent soin de nourrir les ressentimens et les projets d'agrandissement de Maurice.

Cependant l'union était plus nécessaire que jamais. La paix de Crespy, de 1544, permit enfin

à Charles de songer sérieusement à dissoudre la ligue de Smalcalde, qu'il regardait comme une rebellion. Il vint en 1545 à la diète de Worms, pour engager les protestans à reconnaître le concile qui allait s'ouvrir à Trente. Ils refusèrent de se soumettre à une assemblée disposée d'avance à les condamner. Mais en se privant ainsi forcément du dernier moyen de conciliation, ils ne prirent pas les mesures nécessaires pour faire respecter leur indépendance.

La sévérité avec laquelle Charles-Quint traita à cette même diète le vertueux archevêque de Cologne, Hermann de Wied, qui avait essayé d'introduire la réforme dans son électorat, les cruautés qu'il exerça contre les protestans des Pays-Bas; les informations que les confédérés de Smalcalde reçurent du roi d'Angleterre, de leurs amis d'Italie et de Flandres, sur les desseins hostiles de l'empereur, sur ses négociations avec le pape, sur les préparatifs de guerre, ne devaient plus leur laisser aucun doute sur ses intentions.

Ils se réunirent à Francfort au commencement de 1546. Malheureusement le terme de dix années pour lequel la ligue avait été formée en 1536, allait expirer. Plusieurs de ses membres profitèrent de cette circonstance pour laisser un libre cours à leurs mécontentemens personnels

contre Philippe de Hesse et *Jean-Frédéric*. L'opposition des principes et des caractères de ces deux chefs de la confédération était d'ailleurs plus prononcée que jamais. Tandis que le premier conseillait de rechercher l'alliance de l'étranger et sur-tout de la Suisse, celui-ci, qui partageait la généreuse mais imprudente confiance de Luther, ne voulait rien devoir qu'à sa seule épée et qu'à la bonté de sa cause. Oubliant que c'est par les hommes que la Providence conduit les choses humaines, il se reposait en quelque sorte sur elle seule du soin de protéger la réformation contre ses ennemis. « Il semblait croire, dit Robertson (1), que les intérêts de la religion devaient être conduits par des maximes et des principes totalement différens de ceux qui s'appliquent aux affaires ordinaires de la vie. » C'était une erreur, puisque tous les intérêts, quels qu'ils soient, doivent être conduits par des moyens légitimes et avoués par la morale; mais c'était une erreur respectable qui attestait la piété sincère de ce prince et la pureté de ses motifs. L'obstination qu'il mit à s'opposer à la politique plus large de Philippe, quelqu'excusable qu'elle fût dans son principe, devint funeste à la cause de la

(1) *Robertson*, Histoire de Charles-Quint, liv. VII, ann. 1546.

réforme, en relâchant les liens qui l'attachaient à ce prince et en empêchant des mesures que conseillait la prudence, que réclamait la nécessité, et qu'une morale éclairée ne condamnait pas.

Les confédérés se séparèrent sans être convenus de prolonger leur union au-delà du terme qui était sur le point d'expirer, et sans avoir rien conclu pour contracter des alliances avec les puissances étrangères. Ils quittèrent Francfort, mal unis, mais en se promettant toutefois de se secourir mutuellement à l'heure du danger, de ne pas souffrir que l'électeur de Cologne fût opprimé, et de persister dans leur refus de reconnaître la jurisdiction du concile de Trente. La profonde dissimulation de Charles et de son ministre Granvelle ajouta encore à la négligence des protestans. Le landgrave lui-même y fut trompé, et communiqua sa sécurité aux confédérés assemblés à Worms au mois d'avril de la même année. Elle fut bientôt troublée par les anathèmes lancés contre eux au concile de Trente, composé dans les premiers temps d'un petit nombre seulement de prélats italiens et espagnols, et par l'excommunication que le pape Paul III prononça contre l'électeur de Cologne, et qu'on était fondé à regarder comme autorisée par l'empereur. En effet, vivement pressé par le

pontife de tourner enfin ses armes contre les chrétiens réformés de l'empire, après avoir fait une trève avec les Turcs, bien moins odieux à la cour romaine, et après avoir attiré dans son parti Maurice de Saxe et plusieurs autres princes protestans, Charles cessa de feindre, se déclara hautement à la diète de Ratisbonne contre la confédération de Smalcalde, leva des troupes et les fit avancer vers l'Allemagne, enfin conclut un traité d'alliance avec le Saint-Père pour l'extermination de l'hérésie, tandis qu'il assurait ses alliés protestans qu'il voulait seulement châtier les confédérés de Smalcalde, et rétablir l'autorité impériale, méprisée par eux. Le pape qui, de son côté, avait accordé à l'empereur, pour le seconder dans cette pieuse entreprise, un secours de douze mille hommes, de fortes sommes d'argent et la moitié des revenus annuels de l'église espagnole, hâta l'explosion de la guerre civile en publiant le traité, que le dissimulé Charles aurait voulu tenir secret, et en prêchant une croisade contre les protestans. L'empereur continua cependant de déclarer qu'il n'en voulait pas à la liberté religieuse des Allemands, et de fournir ainsi à une partie des états réformés un prétexte plausible pour trahir la cause commune. Cependant les forces des confédérés de Smalcalde, qui ouvrirent

enfin les yeux, auraient été plus que suffisantes pour triompher de leur ennemi, qui était encore loin de pouvoir tenir la campagne. Ils levèrent en peu de temps une armée de soixante-dix mille hommes et de quinze mille chevaux; mais au lieu de marcher directement contre l'empereur, ils perdirent un temps précieux en vaines négociations. *Jean-Frédéric* sur-tout semblait avoir du regret à commencer la guerre civile et à tirer l'épée pour une cause que les armes de la raison auraient seules dû décider.

Enfin, mis au ban de l'empire, le 20 juillet 1546, l'électeur de Saxe et le landgrave de Hesse déclarèrent la guerre à Charles, et commencèrent leurs opérations. Mais cette première campagne ne fut de la part des confédérés qu'une suite de fautes, dues, les unes, aux vices de leur organisation et à la division du commandement, et les autres à l'irrésolution et à l'obstination de *Jean-Frédéric*, à qui sa dignité donnait une influence prépondérante dans les conseils de guerre. Personnellement brave, mais dénué de tous les talens du général, et néanmoins jaloux de son autorité, il refusa d'abandonner le commandement suprême à Philippe de Hesse plus hardi et plus habile. C'est à lui sur-tout qu'on impute la faute irréparable d'avoir laissé échapper la seule

occasion de terminer promptement la guerre à l'avantage de la confédération, en écrasant l'empereur, qui n'avait encore que peu de troupes, et qui occupait près d'Ingolstadt un camp mal fortifié. Il fallait une résolution prompte, puisqu'une seule nuit suffisait à Charles pour se retrancher. L'électeur s'y refusa; l'empereur répara promptement sa négligence, évita soigneusement une bataille rangée, et donna ainsi aux troupes du pape et des Pays-Bas, le temps de venir le joindre. Cependant il refusa toujours le combat, espérant que les confédérés seraient bientôt forcés de se séparer. Tout l'automne s'était ainsi passé sans résultat, lorsque tout-à-coup un événement imprévu, pour les alliés de *Jean-Frédéric*, mais non pour Charles, changea entièrement la face des affaires. L'électeur apprit, au mois de novembre, que son parent Maurice, à qui, en partant pour l'armée, il avait confié la garde de ses états, venait de les envahir, sous prétexte de les mettre à l'abri de l'invasion de l'étranger. Il s'était secrètement allié avec l'empereur et avec Ferdinand, et, de concert avec ce dernier, avait battu les troupes que *Jean-Frédéric* avait laissées dans l'électorat, et s'était emparé de tout le pays, à l'exception de quelques places fortes.

A cette funeste nouvelle, les confédérés, après

de vaines tentatives de faire la paix avec l'empereur, se séparèrent, les uns pour suivre *Jean-Frédéric*, qui brûlait du désir de reconquérir ses états et de délivrer ses sujets de l'occupation ennemie; les autres pour retourner chez eux. Cette imprudente séparation dans un moment aussi critique fut la cause de la ruine de la confédération de Smalcalde. Charles-Quint réussit facilement à en détacher plusieurs membres, soit par des promesses, soit par la force, et le landgrave de Hesse et l'électeur de Saxe restèrent presque seuls exposés à ses coups. Cependant ce dernier, arrivé sans danger sur les frontières de la Saxe, recouvra facilement ses états, conquit même toutes les possessions de Maurice, excepté Dresde et Leipzig, l'assiégea dans sa capitale, et défit Albert de Brandenbourg, que l'empereur avait envoyé au secours de son allié. Sa perte était inévitable, et peut-être même, si *Jean-Frédéric* avait su profiter de ses succès et des nouveaux embarras de Charles-Quint, la ligue de Smalcalde eût encore pu ressaisir la victoire. L'empereur, qui avait traité avec la plus grande rigueur les villes protestantes qui étaient tombées entre ses mains, et les princes qui s'étaient soumis, et qui avait forcé l'électeur de Cologne de se démettre de sa dignité, se trouvait pour le moment hors d'état de marcher au

secours de Maurice, et d'assouvir sa vengeance sur *Jean-Frédéric* et le landgrave. Il avait renvoyé les troupes flamandes, et Paul III, sacrifiant le pape au souverain de Rome, rappela les siennes, commandées par Farnèse, son petit-fils, et révoqua l'autorisation qu'il avait accordée à Charles-Quint de se servir de la moitié des revenus ecclésiastiques de l'Espagne. Ce prince, d'ailleurs affaibli par de nombreuses garnisons, fut donc obligé de lever de nouvelles troupes, et de différer son expédition contre l'électeur de Saxe. Il était enfin alarmé par les démarches que François Ier., jaloux de ses succès, faisait faire auprès du pape, de Solyman, et des rois d'Angleterre et de Danemarck, pour lui susciter de nouveaux ennemis, et de ses négociations avec les princes protestans d'Allemagne. *Jean-Frédéric*, au lieu de profiter de ces conjonctures et de presser ses opérations avec vigueur, accorda un armistice d'un mois à Maurice, et détacha une partie de son armée vers les frontières de la Bohême, pour opérer sa jonction avec les mécontens de ce royaume. Pendant ce temps, la mort de François Ier., arrivée au mois de mars 1547, avait délivré l'empereur de ses inquiétudes, et lui permit de marcher contre la Saxe. *Jean-Frédéric*, toujours plus incertain et plus irrésolu à

mesure que le danger approchait, résista mollement. Le 24 avril, Charles força le passage de l'Elbe, près de Muhlberg, grâce à l'ardeur de ses Espagnols et à la trahison d'un meûnier des environs. L'électeur, soit mauvaise foi de quelques-uns de ses généraux, soit aveuglement de sa part, ne prit aucune des mesures nécessaires dans un si grand danger, dont il fut instruit trop tard, et enfin ordonna la retraite sur Wittenberg. Mais suivi de près par l'empereur, et voyant qu'un combat était inévitable, il reprit toute son énergie et rangea son armée en bataille. Après une résistance opiniâtre, les Saxons furent taillés en pièces. *Jean-Frédéric,* qui avait combattu avec la plus grande bravoure, et qui était resté le dernier sur le champ de bataille, au milieu d'une troupe peu nombreuse, mais fidèle, se voyant enveloppé de toutes parts, blessé au visage, et épuisé de fatigue, se rendit prisonnier. Il fut aussitôt conduit devant son vainqueur, et conservant toute sa dignité : « La fortune de la guerre, lui dit-il en l'abordant, m'a fait votre prisonnier, très-gracieux empereur, j'espère être traité par vous en prince. » Mais Charles l'interrompit avec hauteur, et sans respect pour sa situation, lui répondit : « Vous serez traité comme vous le méritez. » Son frère, Ferdinand, se montra en-

core moins généreux envers le noble captif, qui, plus grand dans ce moment que ses vainqueurs, reçut en silence leurs insultes, et se soumit sans murmure à sa rigoureuse destinée. Traîné en triomphe, à la suite de ses ennemis, insulté par eux en présence de ses sujets, il semblait étranger aux traitemens qu'il recevait. On lui en réservait de plus cruels encore. Charles-Quint assiégeait Wittenberg, place très-forte et défendue par l'héroïque Sybille de Clèves, la digne épouse de *Jean-Frédéric*, et par une population dévouée. Désespérant de la prendre par la force, il eut recours à une ruse cruelle, bien digne de la politique immorale de ce prince, qui avait d'ailleurs de si grandes qualités. Il menaça Sybille de Clèves d'en punir son époux si elle persistait dans son refus de lui livrer Wittenberg. En effet, au mépris de toutes les lois humaines et divines, et de toutes les formes constitutionnelles de l'empire, il nomma une cour martiale, composée d'officiers espagnols et italiens, pour juger, ou plutôt pour condamner *Jean-Frédéric*. Cette commission, présidée par le féroce duc d'Albe, prononça la peine de mort contre lui (le 10 mai 1567). On vint lui annoncer cette sentence au moment où il était occupé à une partie d'échecs avec le prince Ernest de Brunswick, pri-

sonnier comme lui. Sans être ni étonné, ni effrayé de cette communication : « Je vois quelles sont les intentions de l'empereur, dit-il; il est clair, il veut me faire mourir, parce que Wittenberg ne veut pas se rendre. Je renoncerai volontiers à la vie, si par ce sacrifice je puis sauver la dignité de ma maison, et transmettre leur héritage à mes enfans. Plaise au ciel, ajouta-t-il, que cette nouvelle n'affecte pas plus ma femme et mes fils, qu'elle ne m'intimide moi-même, et que, pour ajouter quelques jours à une vie déjà trop longue, ils ne renoncent pas à leurs droits! » Après avoir prononcé ces paroles avec calme et simplicité, il se remit à sa partie, joua avec le même sang-froid qu'à l'ordinaire et la gagna. Ensuite il se retira dans son appartement pour se livrer aux exercices religieux, et pour se préparer à la mort.

Il ne savait pas que ce n'était qu'une menace, puisque l'électeur de Brandebourg et Maurice, alliés de l'empereur, l'ignoraient eux-mêmes, et sollicitaient sa grâce. *Jean-Frédéric*, insensible à sa propre infortune, ne put résister aux larmes de sa femme et de ses enfans, et se prêta aux accommodemens que Charles, qui feignait de céder aux instances de ses alliés protestans, lui fit proposer. Il résigna la dignité électorale

entre les mains de l'empereur, consentit à lui livrer Wittenberg et Gotha, et promit de se soumettre aux décisions de la chambre impériale et de renoncer à toute confédération dirigée soit contre le chef de l'empire, soit contre le roi des Romains. Charles, de son côté, s'engagea à l'investir du duché de Saxe-Gotha, et de lui faire payer sur les revenus de l'électorat, une pension annuelle de 50,000 fl. *Jean-Frédéric* consentit à tout, même à rester toute sa vie prisonnier de l'empereur ; mais ni promesses, ni menaces, ne purent l'engager à renoncer à son indépendance religieuse et à reconnaître l'autorité du pape et du concile. Il sacrifia tous ses intérêts pour rester fidèle à la vérité, et pour conserver la paix de sa conscience.

Lorsqu'on le pressait de promettre du moins d'adhérer par la suite à tout ce que l'électeur de Brandebourg et Maurice de Saxe feraient relativement au concile, il répondit : « Je ne puis m'en rapporter à la fermeté d'aucun homme, quel qu'il soit, ni rien résoudre avant d'avoir vu les décisions du concile. »

Si quelque chose avait pu ébranler son courage, lorsqu'il souffrait pour une si noble cause, ç'aurait été la nécessité où il se trouvait d'orner en quelque sorte le triomphe de Maurice, de le

voir se mettre en possession de ses états, et revêtu de la dignité dont on l'avait lui-même dépouillé.

Traîné à la suite de ses vainqueurs avec Philippe de Hesse, le compagnon de sa disgrâce, il se vit contraint d'être témoin, à Augsbourg, de la solennité dans laquelle l'empereur conféra à Maurice la dignité électorale, sans que cet outrage parût lui faire la moindre peine, ou pût lui arracher un signe d'indignation.

La loi de l'*interim*, promulguée après la diète de 1548, par l'empereur, qui, brouillé avec Paul III, en appelait maintenant lui-même à un concile libre, et qui croyait que sa victoire lui donnait le droit d'imposer des lois aux deux partis, fut une nouvelle épreuve pour *Jean-Frédéric*, et lui offrit une nouvelle occasion de prouver sa constance. Il se trouva d'autant plus exposé aux persécutions de Charles à ce sujet, que celui-ci savait bien que son exemple serait une autorité pour le reste des protestans. Mais ce fut précisément une raison de plus pour *Jean-Frédéric* de résister à ses promesses et à ses menaces, et de rejeter une proposition qu'il condamnait. « Je ne puis pas, disait-il, dans ma vieillesse, abandonner les principes pour lesquels j'ai combattu de si bonne heure, et je ne

veux point, pour obtenir la liberté quelques jours plutôt, trahir la cause pour laquelle j'ai tant souffert, et suis toujours prêt à souffrir. J'aime mieux dans cette solitude jouir de l'estime des hommes de bien et de l'approbation de ma propre conscience, que de retourner dans le monde, où, coupable d'apostasie, je passerais le reste de mes jours dans la honte et dans l'amerture. » L'empereur irrité le fit traiter désormais avec plus de rigueur; il lui retira une partie de ses serviteurs, éloigna de lui les ecclésiastiques réformés, et lui enleva juqu'aux livres de piété qui le consolaient dans sa retraite. Mais il ne put lui ravir la paix avec lui-même, le plus précieux de tous les biens, ni le respect de ses contemporains et l'admiration de la postérité.

Enfin, après cinq années de captivité à la suite de l'empereur, il fut mis en liberté, au moment où ce prince, poursuivi par son ancien allié, Maurice de Saxe, se vit contraint de quitter Inspruck, et de chercher son salut dans la fuite. Mais, craignant de tomber entre les mains de son rival, *Jean-Frédéric* accompagna l'empereur et resta auprès de lui jusqu'après la conclusion des préliminaires de Passau. Rendu, au mois de septembre 1552, aux embrassemens de sa famille et aux vœux des sujets qui lui étaient restés, il montra

la même égalité d'âme que dans ses malheurs.

A la mort prématurée de Maurice (1553), qui ne laissait pas de fils, il essaya de rentrer dans ses droits et de recouvrer la dignité électorale. Les prétentions d'Auguste, frère de Maurice et gendre du roi de Danemarck prévalurent. Enfin, un traité conclu sous la médiation de ce prince, réconcilia d'une manière durable les deux branches de la maison de Saxe. Peu de temps après, le 4 mars 1554, *Jean-Frédéric* termina, dans la ville de Weimar, une carrière glorieuse, autant qu'infortunée.

Epoux fidèle et bon père, prince aimant ses sujets, brave, mais indécis à la tête des armées, vivement attaché à la cause de la réformation, lui sacrifiant tous ses intérêts, mais manquant de la plupart des talens nécessaires au chef d'un grand parti, modéré dans la prospérité, sublime dans l'infortune; si l'histoire n'a pu le mettre au rang des grands princes, il a mérité d'être compté parmi les hommes qui honorent le plus l'espèce humaine; on peut dire de lui que sa vie offrit ce qu'un ancien appelait le spectacle le plus digne des dieux, la vertu aux prises avec l'adversité, et sortant victorieuse de ce combat.

Il respectait les mœurs et fortifiait la morale

Maurice de Saxe.

Litho de C. M[illegible]

MAURICE DE SAXE.

L'HISTOIRE est un tribunal où sont appelés tour-à-tour les différens personnages qui, par leurs vertus, leurs talens, leurs bienfaits ou leurs crimes, ont joué un rôle important sur la scène du monde. L'historien remplit les fonctions d'un juge : il doit être étranger aux passions humaines; juger les hommes d'après leurs actions; tenir compte des temps où ils ont vécu, des lois auxquelles ils furent soumis, des événemens qui ont pu les influencer; voir le but qu'ils voulaient atteindre, et non celui où ils sont parvenus, souvent contre leur volonté; leur savoir gré du bien qu'ils ont fait, sans passer sous silence les maux dont ils ont été la cause; et deviner, d'après leurs actions, leurs mœurs, leur caractère et leurs talens, les motifs qui ont pu les porter à embrasser telle ou telle cause, tel ou tel parti; il doit enfin chercher à pénétrer dans le secret de leur pensée, à lire dans le fond de leur cœur. C'est cette tâche difficile que je vais chercher à remplir à l'égard de

Maurice, qui, tour-à-tour allié fidèle et ennemi dangereux du célèbre Charles-Quint, adversaire redoutable de la ligue de Smalcalde et chef heureux des protestans, assura, par une victoire brillante, le triomphe des réformés d'Allemagne, qu'une autre victoire, à laquelle il avait puissamment concouru, avait failli anéantir.

Né le 21 mars 1521, *Maurice* était fils de Henri, frère de Georges, duc de cette partie de la Saxe, qui échut en partage à la branche Albertine, et dont les villes principales étaient Dresde et Leipsick.

Les historiens ne nous ont laissé aucuns documens sur les premières années de la vie de ce prince. On le voit seulement, en 1538, à l'âge de dix-sept ans, figurer à la suite de son père, lors de la réunion des princes protestans à Brunswick, et se faire remarquer déjà par sa tournure noble, sa figure imposante et belliqueuse, et son attachement aux principes de la réformation. Rien pourtant alors ne pouvait faire présager les hautes destinées auxquelles il serait appelé un jour ; il semblait par sa naissance trop éloigné du trône ducal pour s'y asseoir jamais, et ses opinions religieuses paraissaient sur-tout devoir l'en exclure.

En effet, Georges, son oncle, était resté at-

:taché à la foi catholique et à la cour de Rome. Il avait fait tous ses efforts pour fermer ses états au protestantisme, et s'était constamment montré l'ennemi des réformateurs et de Luther en particulier, auquel il avait voué une haine qu'il emporta jusque dans la tombe. Ce prince, à qui la mort avait enlevé ses deux fils, et qui sentait sa fin prochaine, fit un testament par lequel il abandonnait ses états à son frère, et après lui à ses neveux, y mettant pour condition qu'on n'apporterait aucuns changemens à la religion qu'il avait toujours suivie. Dans le cas contraire, il nommait l'empereur et le roi des Romains ses héritiers, et leur abandonnait son duché, jusqu'à ce qu'un de ses descendans se fût soumis à sa volonté.

Il voulut que son testament fut rendu public, et que les différens ordres de l'état jurassent de le faire exécuter. Avant de prêter ce serment, ses sujets, qui redoutaient une guerre civile, désirèrent connaître les intentions de son frère Henri, et attendre le retour des députés qu'ils lui avaient envoyés. Mais pendant ces négociations qui n'avaient amené aucun résultat, le 24 avril 1539, Georges expira, et son frère, secondé par la ligue de Smalcalde qui voyait en lui un allié de plus, et sur-tout par l'électeur

Jean-Frédéric, se fit proclamer duc de Saxe, et reçut le serment de fidélité de ses sujets.

Le premier soin de Henri en montant sur le trône fut d'appeler Luther, qui vint prêcher la réforme à Leipsick, et ne tarda pas à convertir tout un peuple qui avait adopté avec empressement les principes du protestantisme, mais dont l'élan généreux avait été comprimé par son souverain. Cet événement était d'une haute importance pour les protestans, puisqu'en perdant un ennemi dangereux qui se trouvait en quelque sorte au milieu d'eux, ils formaient alors une ligue presque continue, depuis les bords du Rhin jusqu'aux rives de la mer Baltique.

Maurice, doué d'un caractère actif et d'une grande énergie, ne pouvait s'accoutumer au repos et à l'inaction de la cour de son père. Il avait épousé, en 1541, Agnès, fille du landgrave de Hesse, et cherchait partout les occasions d'acquérir de la gloire et de donner l'essor à ce génie militaire, qui eut plus tard une si grande influence en Allemagne. En 1543, on le voit figurer comme volontaire dans l'armée que Charles-Quint avait envoyée en Hongrie pour s'opposer aux progrès de Soliman, et qui, à moitié détruite par le fer des Ottomans, et par une épidémie cruelle, fut forcée de rentrer en Autriche, et laissa au pouvoir

du sultan plusieurs places importantes et une partie des états de Ferdinand.

Un jour qu'emporté par son courage, il s'était écarté du camp, suivi d'un seul homme, il tomba au milieu de plusieurs cavaliers turcs, les attaqua avec vigueur, et serait peut-être parvenu à les repousser si son cheval ne s'était abattu et ne l'avait renversé. Il allait périr, lorsque celui qui l'accompagnait, et dont l'histoire n'a pas conservé le nom, se précipite sur lui, le couvre de son corps, reçoit les coups qui lui étaient destinés, et donne à quelques cavaliers du camp impérial le temps d'accourir et de délivrer le jeune prince. Ce noble dévouement méritait un meilleur sort; le compagnon de *Maurice,* malgré tous les secours qui lui furent prodigués, ne put survivre aux nombreuses blessures qu'il avait reçues, et mourut quelques heures après avoir été transporté dans sa tente. Les princes ont si rarement des amis, qu'on doit concevoir une opinion favorable de celui qui sut, à vingt-deux ans, faire naître un attachement aussi profond, et exciter un dévouement dont l'histoire offre peu d'exemples.

Maurice, par son courage, ses brillantes qualités, son adresse dans les exercices militaires, avait su captiver les bonnes grâces de l'empereur.

Il l'avait souvent accompagné au milieu des camps, et lui avait même plusieurs fois amené des renforts. Vers la fin de l'année 1543, Henri, son père, étant mort, il devint duc de Saxe. Il annonça de suite les grands desseins qu'il devait exécuter un jour. On le vit refuser d'entrer dans la ligue de Smalcalde, et pourtant rester fidèle à la foi protestante, qu'il maintint de tout son pouvoir, mais dont il jugea contraire à ses intérêts d'épouser les querelles. Cette ligue, d'ailleurs, avait cessée d'être unie, et elle avait pour chefs deux princes, remarquables par leurs qualités personnelles, mais qui s'entendaient rarement.

Il n'avait point oublié une ancienne discussion (1) qui s'était élevée entre lui et l'électeur de Saxe, Jean-Frédéric, et qui avait laissé dans son âme le désir de la vengeance. Il voulait soutenir ses droits les armes à la main, et aurait déclaré sur-le-champ la guerre à son parent, sans l'intercession du landgrave de Hesse, et des autres membres de la ligue, qui n'auraient vu qu'avec douleur une rupture parmi les princes protestans. Il attendit donc les événemens, et donna tous ses soins à l'administration intérieure de son

(1) Il s'agissait seulement d'une limite de territoire, et d'une petite ville, dont les deux princes se disputaient la propriété.

duché, et à l'amélioration des lois qui le régissaient.

Ce n'est pas sans étonnement qu'on voit un souverain de vingt-deux ans devenir législateur, et briller par la sagesse de ses institutions. On le voit successivement fonder des écoles pour l'éducation de la jeunesse, augmenter les revenus des académies, abolir la mendicité et pourvoir aux besoins des pauvres, et se servir, pour ces nombreuses fondations, des revenus si longtemps inutiles des couvens et des abbayes. Il recommande aux ministres d'enseigner aux fidèles la morale pure et sublime de l'Evangile; il les engage à servir, par leur conduite, d'exemple à la multitude. Il veut qu'on cherche à ramener par la douceur ceux qui se rendent coupables de quelque faute, et qu'on ne les livre à la rigueur des lois que lorsque l'on aura épuisé les armes de la persuasion. Enfin, à ces institutions bienfaisantes, à ces conseils paternels, il ajoute des lois pénales, afin de punir les crimes, et sur-tout l'adultère et la séduction, qu'il regarde comme les plus dangereux, puisqu'ils détruisent l'harmonie des familles, et excitent des haines trop souvent implacables.

Cependant les protestans n'avaient encore aucune garantie; leur croyance n'était que

tolérée, et ils voulaient qu'elle fût reconnue par l'empire. Le concile qui devait prononcer sur cette grande question était attendu depuis long-temps, le pape venait enfin d'en fixer l'ouverture pour le printemps de l'année 1546. La diète de Worms, assemblée en 1545, pour préparer les voies d'accommodement, pour déterminer d'avance les questions dont on s'occuperait, et pour aviser aux moyens de repousser les Turcs, n'eut aucun résultat. Les protestans refusèrent de reconnaître l'autorité d'un concile assemblé non pour les juger, mais pour les condamner, puisque le pontife romain qualifiait d'hérésie leurs opinions religieuses.

Maurice, malgré son attachement sincère au protestantisme, consentit à reconnaître l'autorité du concile, et à fournir des secours contre les Turcs. Cette démarche lui assura de plus en plus les bonnes grâces de l'empereur, mais son exemple n'eut aucune influence sur les autres protestans; ce qui engagea Charles-Quint à renoncer à ses projets, et à indiquer une nouvelle diète pour l'année suivante, à Ratisbonne.

Cependant le concile s'assemblait à Trente, mais les partis étaient loin d'être d'accord. Tous les princes qui avaient adopté les principes de la réformation, firent paraître à cette époque un

long manifeste, où ils protestèrent contre cette assemblée.

Depuis long-temps Charles-Quint avait formé le dessein d'anéantir la ligue de Smalcalde, mais les guerres étrangères dans lesquelles il avait constamment été entraîné l'en avait toujours empêché. Enfin il touchait au moment d'exécuter ce projet. Il venait de conclure une trève de cinq ans avec Soliman, était en paix avec la France, et avait le pape pour allié. Il lui importait encore de désunir les protestans, et il y parvint. *Maurice de Saxe*, dans des vues que la suite fit connaître, Jean et Albert de Brandebourg, par intérêt pour le duc de Brunswick, prisonnier des confédérés, se réunirent à l'empereur.

Les protestans auxquels Charles avait longtemps dérobé ses desseins, les découvrent enfin, et se préparent à une vigoureuse résistance. Réduits à leurs seules forces, ils réunissent une armée formidable, et auraient à coup sûr triomphé s'ils avaient su profiter de leurs avantages, et combattre au lieu de négocier. Mais les deux chefs cessent bientôt de s'entendre, plusieurs membres de la ligue se retirent; on perd un temps précieux, Charles reçoit ses renforts d'Italie et des Pays-Bas, met au ban de l'empire l'électeur de Saxe et le landgrave de Hesse, et ne tarde pas à

attaquer ceux à qui, naguères, il n'aurait pu disputer la victoire. Cependant malgré les succès de l'empereur, et les fautes nombreuses des princes protestans, rien ne pouvait encore faire prévoir qu'elle serait l'issue de cette campagne, lorsque *Maurice*, par une entreprise hardie, amena la ruine de la confédération.

Il avait su depuis long-temps gagner la confiance de l'empereur, et se l'assura encore davantage en embrassant sa cause dans la grande lutte qui venait de s'ouvrir, et en se déclarant sur-tout un des premiers. C'était dans ce dessein qu'il avait été rejoindre l'empereur à Ratisbonne, dans le mois de mai 1546, et qu'il avait conclu avec lui un traité secret par lequel il s'engageait à le servir contre l'union protestante, dont son beau-père faisait partie. Pour prix de ce dévouement à sa personne, Charles lui assurait d'avance le titre et les dépouilles de l'électeur de Saxe.

Maurice sut dérober à tous les yeux les motifs qui le faisaient agir, et mit tant d'adresse et de dissimulation dans sa conduite, que malgré ses assiduités auprès de Charles-Quint, et son refus de se joindre à la ligue de Smalcalde, il n'inspira aucun soupçon aux confédérés. Leur sécurité était si grande, que l'électeur Jean-Frédéric, en par-

tant pour l'armée, ne balança pas à lui confier ses états. *Maurice* feignit de remplir sa promesse, mais prit avec le roi des Romains des mesures pour s'emparer du dépôt qu'on lui avait confié. Par suite de ces mesures, l'empereur lui envoya copie du ban de l'empire porté contre l'électeur de Saxe, et lui ordonna de se saisir des terres confisquées; le menaçant des mêmes peines s'il refusait d'obéir. Il eut encore la précaution de consulter les états de son duché, et tout en paraissant n'agir que d'après leurs conseils et les ordres de l'empereur, il exécutait le plan qu'il avait conçu depuis si long-temps.

Sourd aux remontrances de son beau-père et des autres princes protestans, il assemble douze mille hommes, envahit l'électorat, défait les troupes que l'électeur avait laissées pour garder ses frontières, et s'empare de tout le pays, à l'exception de quelques places fortes qui refusèrent d'ouvrir leurs portes, et dont il lui était impossible de s'emparer de vive force.

La nouvelle de cette usurpation répand la consternation et la terreur parmi les confédérés. Le nom de *Maurice* n'y est plus prononcé qu'avec horreur. L'électeur, justement irrité de ce manque de foi, veut partir sur-le-champ pour aller délivrer ses sujets de l'oppression de *Mau-*

rice, et ce n'est qu'avec peine qu'il consent à retarder son départ, et à attendre l'issue des négociations qu'on vient d'entamer avec l'empereur, et dont on a chargé l'électeur de Brandebourg. Mais dès que Charles-Quint s'aperçoit de ce changement, et qu'il voit la ligue lui faire les premières propositions, il prend le ton d'un vainqueur, et exige qu'avant tout l'électeur de Saxe se mette lui et ses états entièrement à sa disposition. Ces conditions sont rejetées, mais la ligue se divise, et l'électeur retourne rapidement en Saxe. Charles se met en marche, et ne trouvant plus d'ennemis pour arrêter ses pas, s'empare de tout le pays qu'on semble lui abandonner, soumet tout à sa puissance, et n'accorde la grâce des chefs que lorsqu'ils l'ont implorée à genoux, et qu'il en a reçu des sommes considérables.

Pendant ce temps, l'électeur marche sur la Saxe, surprend son rival presque sans défense, pénètre dans son duché, le force à s'enfermer dans sa capitale, défait un faible secours que l'empereur lui envoyait, et se serait emparé de sa personne, s'il avait su agir avec promptitude. Mais il eut la faiblesse d'écouter des ouvertures d'accommodemens, de perdre un temps précieux en négociations inutiles, que *Maurice* sut prolonger avec adresse, enfin, de laisser s'échapper

le moment où Charles ne pouvait s'opposer à ses progrès.

En effet, l'empereur venait de licencier ses troupes des Pays-Bas ; le pape, jaloux de ses succès, lui avait retiré son armée ; François Ier. se préparait à lui faire la guerre, et dans le même moment la conspiration de Fiesque avait failli enlever Gênes à sa domination, et peut-être lui faire perdre tous ses états d'Italie. Mais toutes ces craintes étant évanouies par la mort du roi de France, et celle du chef des conjurés de Gênes, Charles se détermine à se porter vers la Saxe, et malgré l'affaiblissement de son armée, il marche de succès en succès jusqu'à la bataille de Muhlberg, qui fut toute à l'avantage des impériaux, et où Jean-Frédéric fut blessé et fait prisonnier. Pour terminer la conquête de l'électorat il fallait encore s'emparer de Wittenberg, qui en était la capitale, et dont la défense avait été confiée à une forte garnison, encouragée par la présence de la femme de l'électeur. Une ruse cruelle la fit tomber en son pouvoir.

Charles, une fois maître des états et de la personne de l'électeur, voulant récompenser le zèle et le dévouement de *Maurice*, et reconnaître les nombreux et importans services qu'il en avait reçus, exécuta fidèlement les clauses du traité

qui les unissait, et lui abandonna toutes ses conquêtes dans la Saxe.

Ce ne fut que l'année suivante, le 24 février 1548, jour anniversaire de sa naissance, qu'il lui donna l'investiture de la dignité électorale. Cette cérémonie se fit avec une pompe extraordinaire, et tous les princes y déployèrent un luxe qui formait un contraste affligeant avec l'état de misère et d'oppression dans lequel gémissait depuis long-temps la plupart de leurs sujets.

Maurice était alors arrivé à ce but qu'il avait si ardemment désiré; son ambition devait être satisfaite, sa fortune, en effet, était aussi brillante qu'inattendue. Né dans la branche cadette de la famille de Saxe, il semblait ne devoir jamais parvenir au trône ducal, et se trouvait, par une révolution rapide, revêtu, avant trente ans, de la dignité électorale, possesseur d'un vaste territoire, et l'un des plus puissans princes de l'Allemagne.

Dès ce moment il changea totalement de conduite; il avait eu besoin de l'empereur pour arriver à ce haut degré de puissance, et il avait payé cet appui par son assiduité auprès de Charles-Quint, et un zèle apparent pour sa cause. Maintenant que tous ses désirs personnels étaient satisfaits, et que le rang auquel il venait

de monter lui donnait une grande influence, ses vues furent constamment dirigées vers sa religion, sa patrie et sa famille, qui toutes avaient besoin de son secours. En effet, l'empereur avait juré l'anéantissement de la foi protestante; on devait craindre qu'il n'aspirât à la souveraineté absolue de l'Allemagne dont il avait déjà restreint les libertés, enfin, contre le droit des gens, sa promesse et les prières de tous les princes protestans, il retenait le landgrave de Hesse dans une dure captivité. La politique, l'intérêt de sa croyance, son attachement à son beau-père, tout le portait à se déclarer contre Charles-Quint. Mais comment le faire sans être secondé par les protestans, et comment obtenir la confiance de ceux qu'il avait si cruellement trompés, et qui pouvaient lui attribuer une grande partie des maux qui les accablaient? Cette idée eût arrêté tout autre que *Maurice;* lui seul osa former un projet que tout semblait devoir rendre impossible, et qui ne tarda pas à être couronné du plus heureux succès.

Afin de ne pas amener une rupture prématurée entre l'empereur et lui, il établit dans ses états ce terme moyen, cette espèce d'accommodement, cet *interim* (1) enfin, que Charles impo-

(1) Charles, dont le caractère altier ne pouvait souffrir aucune

sait aux protestans par la violence ou la persuasion, et dont l'adoption lui semblait d'autant plus agréable, qu'il regardait cet acte comme son ouvrage, et qu'il l'avait fait sans l'intervention du pape ou d'un concile.

Maurice eut dans ce cas recours à l'esprit conciliant et faible de Mélanchthon, qui n'étant plus soutenu par la mâle énergie de Luther, se prêta à ces moyens apparens de conciliation, et les fit adopter par une partie du clergé.

Cependant ce nouvel ordre de choses déplaisait à tous les protestans zélés : *Maurice*, afin de les

---

résistance, ennuyé des lenteurs qu'on apportait à la réunion d'un concile, mécontent du pape qui avait rappelé ses troupes au moment décisif, et qui avait tenté d'établir à Bologne cette assemblée qu'il aurait plus facilement influencée encore qu'à Trente, résolut de faire préparer, par des théologiens, et sous sa direction, un système de doctrine auquel les peuples seraient tenus de se conformer, jusqu'à ce qu'on eût convoqué un concile tel qu'on le désirait. Cet acte fut rédigé par deux dignitaires de l'Eglise romaine, *Pflug* et *Helding*, et par un théologien protestant, *Agricola*, qu'on accuse de s'être laissé séduire par des présens. Il contenait la plupart des articles qui avaient été présentés en 1541 à la diète de Ratisbonne. Ce système de doctrine, qui n'était que provisoire, reçut le nom d'*interim*, mais il eut le sort de la plupart des plans de conciliation, il déplut également aux deux partis, ne fut adopté que par ceux qui redoutaient la colère de l'empereur, et rejeté par tous ceux qui pouvaient braver sa puissance.

ramener à lui, publie un manifeste rempli de preuves d'attachement aux principes de la réformation, et en même temps comme pour détruire les impressions fâcheuses que cette profession de foi pouvait faire naître dans l'esprit de l'empereur, il se charge de soumettre la ville de Magdebourg, qui refusait opiniâtrement d'admettre l'*intérim*. A cette nouvelle, les protestans qui espéraient le voir revenir à la cause de la réformation, conçurent de nouveaux doutes sur sa franchise. On se plaignit hautement de sa conduite, et l'Allemagne fut inondée d'écrits où on le représentait comme le plus redoutable ennemi de la foi protestante.

C'est alors qu'il fit déclarer par ses ambassadeurs, à la diète, qui s'occupait de ramener le concile à Trente, qu'il ne reconnaîtrait l'autorité de ce concile qu'aux conditions suivantes : Qu'on soumettrait à une nouvelle discussion tous les points de controverse dont on s'était déjà occupé; que les théologiens protestans auraient voix délibérative, et que le pape renoncerait à présider l'assemblée, releverait les évêques de leur serment d'obéissance, et s'engagerait à se soumettre aux décrets du concile. Ces demandes hardies, que personne n'aurait osé faire, contre-balancèrent dans l'esprit des protestans la fâcheuse

impression qu'y avait laissée ses projets contre Magdebourg. L'empereur, qui blâmait la conduite du pape, approuva cette protestation, et applaudit au choix de la diète, qui avait nommé *Maurice* pour commander les troupes destinées à faire le siège de Magdebourg.

Le nouvel électeur ne tarda pas à aller se mettre à la tête de son armée, mais il ne pressa pas beaucoup le siège, se contentant de bloquer la ville et de la priver de toute communication extérieure. Après plusieurs mois de blocus, la garnison et les habitans, en proie à toutes les horreurs de la famine, demandèrent à capituler. *Maurice* aurait désiré éloigner le moment où il devait quitter le commandement de son armée; mais ne pouvant pas prolonger davantage le siège de cette ville sans exciter les soupçons de l'empereur, le 3 novembre 1551, il consentit à un arrangement. Il imposa aux habitans des conditions sévères en apparence, mais dont il espérait bien ne pas exiger l'exécution. Pendant les conventions, il avait eu plusieurs conférences avec ceux qui commandaient dans la ville; il leur avait fait connaître le projet qu'il avait conçu depuis long-temps de rendre au corps germanique son indépendance, d'assurer le triomphe de la foi protestante, et d'arrêter les usurpations de l'empereur.

Les habitans de Magdebourg, pour s'assurer sa protection, lui décernèrent la dignité de burgrave, qui avait jadis appartenue aux électeurs de Saxe, et qui lui donnait une grande influence sur la ville et sur son territoire. Il mérita ces nouveaux honneurs en garantissant à la ville de Magdebourg des droits que tant d'autres avaient perdus, et sut en même temps conserver la confiance de l'empereur, en faisant valoir à ses yeux la reddition d'une place qui s'était si vaillamment défendue, et un traité qui paraissait en tout conforme à ses vues.

Il lui fallait une armée pour exécuter ces grands desseins, et pour ne pas allarmer l'empereur, il se trouvait forcé de licencier celle dont il avait le commandement. Il renvoya donc les Saxons dans leurs foyers, et fit passer ses mercénaires au service de Georges de Mecklembourg, qui paraissait les prendre pour appuyer des prétentions sur une partie des états de son frère. Mais Georges était son allié secret, ces troupes restaient à sa disposition, et quant à ses sujets, il était sûr de les réunir au premier signal.

Charles-Quint était alors retiré à Inspruck, dans le Tyrol; il avait choisi cette résidence pour se rapprocher de l'Italie, sans pourtant s'éloi-

gner trop de l'Allemagne, et là, toute son attention était absorbée par les discussions du concile. *Maurice*, afin de prolonger cet état de chose qui servait merveilleusement ses projets, avait eu l'adresse de faire naître des difficultés qui, plusieurs fois, avaient exigé l'intervention de l'empereur. Il feignait en outre d'être exclusivement occupé des affaires de Trente et de l'expédition des saufs-conduits, qui donnait lieu à un grand nombre de réclamations. Il avait même fait partir pour l'Italie, Mélanchthon et plusieurs autres théologiens, chargés d'y soutenir les intérêts religieux de la Saxe, et, afin d'entretenir la sécurité de Charles-Quint, il témoignait le désir de le rejoindre, et s'était fait préparer un hôtel à Inspruck.

Cependant il allait bientôt être prêt à agir; par ses soins et ceux d'Albert de Brandebourg, un traité secret avait été conclu avec le roi de France, Henri II, et ce prince, en reconnaissant *Maurice* pour chef de la ligue, s'était engagé à fournir des subsides en argent et à attaquer l'empereur dans la Lorraine, pendant que les princes protestans l'attaqueraient dans ses états d'Allemagne. L'électeur de Saxe, dont les vues étaient plus grandes, et la politique plus large que celle des princes qui avaient comman-

de la ligue de Smalcalde, n'avait pas dédaigné l'alliance d'un prince étranger et catholique. Il aurait bien voulu aussi être soutenu par l'Angleterre, mais les troubles que faisait naître dans ce royaume la minorité d'Edouard VI, le privèrent de l'appui des Anglais.

Toutes ces négociations avaient échappé à l'œil clairvoyant et soupçonneux de l'empereur. Ce monarque, qui passait à bon droit pour le plus fin politique de son siècle, alors exclusivement occupé des affaires de l'Eglise, et fatigué par de fréquentes attaques de goutte, se reposait depuis quelque temps des soins de l'administration sur Granvelle, évêque d'Arras, son premier ministre. Celui-ci, qui possédait à fond toutes les ruses de la politique la plus déliée, regardait tous les Allemands comme incapables de former un projet dont il ne pût à l'instant pénétrer l'existence et arrêter l'exécution. Il se croyait sur-tout parfaitement instruit de ce qui se passait à la cour de l'électeur de Saxe. En effet deux des ministres de *Maurice* lui étaient vendus, et l'instruisaient chaque jour de tout ce qui se traitait dans le conseil de leur maître. Malheureusement pour l'évêque d'Arras, *Maurice*, à qui rien n'échappait, avait deviné cette intelligence secrète. Loin de renvoyer les perfides qui cherchaient à le

tromper, il avait su tourner à son profit la ruse de Granvelle. Les deux traîtres étaient comblés d'honneurs et de marques de confiance; il les admettait en apparence dans ses conseils les plus secrets, mais il leur avait caché ses grands projets; il ne leur avait dit que ce qu'il voulait faire connaître, et ce qu'il jugeait capable d'éloigner les soupçons et d'entretenir la sécurité de l'empereur.

Enfin, avant de se déclarer ouvertement, *Maurice* fit, en décembre 1551, une dernière tentative en faveur du landgrave de Hesse, et, malgré l'intercession de la plupart des princes protestans, et celle du roi des Romains, qui s'était joint à eux pour plaider la cause d'un prince qui gémissait dans une injuste captivité, il ne put obtenir aucun adoucissement au sort de son beau-père. Mais le refus de Charles-Quint lui servit de prétexte pour déclarer la guerre à ce monarque et pour rompre une alliance qui avait été si fatale à la cause des protestans.

Enfin, le moment d'agir est arrivé: *Maurice*, dont les projets sont toujours ignorés, annonce qu'il va faire le voyage d'Inspruck; il part en effet, vers la fin de mars 1552, accompagné d'un des ministres chargés de l'observer, mais à quelque distance de sa capitale il feint d'être fatigué, s'ar-

rête pour prendre du repos, et envoie à la cour de l'empereur ce surveillant qui le gêne, et qu'il charge de faire connaître les motifs de son retard. Une fois seul, il monte à cheval, vole vers la Thuringe, se met à la tête d'une armée de vingt-cinq mille hommes dont cinq mille de cavalerie, et commence la campagne.

C'est de là qu'il publie un manifeste où il expose les motifs qui l'ont engagé à prendre les armes. Défendre la religion protestante menacée d'une destruction prochaine, préserver l'Allemagne de la domination d'un monarque absolu, délivrer le landgrave des horreurs d'une longue et injuste captivité; telles sont les raisons qu'il allègue, et dont il avait avec adresse calculé l'effet d'avance. La première soulevait en sa faveur les nombreux partisans de la réformation; la seconde lui assurait l'appui de tous les amis de la liberté, tant catholiques que protestans, et la troisième devait rattacher à sa cause tous ceux qui gémissaient des longues souffrances du landgrave, et que la conduite de l'empereur avait indignés. Deux autres manifestes furent publiés presque dans le même moment, l'un, par Albert de Brandebourg, qui venait de rejoindre *Maurice*, à la tête d'un corps d'aventuriers; l'autre, par Henri II, où ce prince s'intitulait *le protecteur*

des libertés de l'Allemagne et de ses princes captifs.

Maurice, qui se montrait aussi hardi et aussi entreprenant à la tête des armées, qu'il avait été rusé et circonspect dans le cabinet, se dirige rapidement vers la haute Allemagne. Toutes les villes le reçoivent en libérateur ; partout il rétablit dans leurs fonctions et dans leurs temples, les magistrats et les ministres de la religion que Charles-Quint avait destitués, partout il trouve des alliés et des gens prêts à le seconder. Après deux jours de siège, il entre, le 1^er^. avril, dans Augsbourg, que la garnison impériale venait d'abandonner, prend possession de cette grande ville, et y opère les mêmes changemens que dans celles où il avait déjà passé.

Mais qui pourra peindre l'étonnement et la consternation dont Charles-Quint fut saisi à la nouvelle des succès de *Maurice* et de l'agression de Henri II? Attaqué en même temps par l'Allemagne et par la France, il ne pouvait opposer à ses nombreux ennemis que des troupes à peine suffisantes pour garder sa personne; ses trésors étaient épuisés, il ne recevait rien du Nouveau-Monde, et Gênes et Venise refusaient de lui avancer les fonds dont il avait besoin. Il ne lui restait qu'à négocier, et il s'y décida. *Mau-*

rice, malgré ses succès, ne fut pas sourd aux propositions qui lui furent faites. Il espérait, par une apparente facilité à écouter les premières ouvertures d'accommodement, ralentir les préparatifs que l'empereur ferait pour sa défense. Il consentit donc à une entrevue avec le roi des Romains, dans la ville de Lintz, en Autriche. Mais ces conférences n'eurent aucun résultat. *Maurice* fit en faveur de ses alliés des demandes si exagérées, qu'il était impossible que Charles-Quint y accédât. Cependant comme il manifestait constamment le désir de voir tous ces différends se terminer à l'amiable, Ferdinand crut devoir proposer une nouvelle entrevue à Passau, pour le 26 mai; l'électeur de Saxe y consentit, et il fut convenu en outre qu'à dater de ce jour, il y aurait une trève, qui durerait jusqu'au 10 juin, afin qu'on eût le temps de discuter tous les points qui faisaient le sujet de la contestation.

Maurice quitte Lintz; le 9 mai il rejoint son armée qui s'était avancée jusqu'à Gundelfingen, sous la conduite de Georges de Mecklembourg, et dès le lendemain il marche en avant. Seize jours devaient s'écouler jusqu'à l'ouverture des conférences de Passau, et il avait résolu d'en profiter pour accroître ses avantages, et pour pouvoir imposer des conditions plus rigoureuses.

Son désir le plus vif était de surprendre l'empereur, qui n'avait pas encore songé à se mettre sur la défensive. Il se dirige donc sur Inspruck; le 18, il arrive devant Fiessen, poste important à l'entrée du Tyrol, et que défendait une garnison de huit cents hommes. *Maurice* l'attaque avec une telle impétuosité, qu'il s'en rend promptement maître, ainsi que d'un autre poste auprès de Ruten, où les fuyards de Fiessen avaient déjà semé l'épouvante. Il fallait encore s'emparer du château d'Ehrembergh, et cette conquête paraissait presqu'impossible. Ce fort, situé sur un roc escarpé, n'était accessible que par un seul point, et toutes les mesures avaient été prises pour en rendre l'abord impossible. Le hasard ici vint au secours de *Maurice*. Un pâtre, en poursuivant une de ses chèvres, avait découvert un sentier par lequel on pouvait monter au sommet du rocher, et vint en donner avis au chef des confédérés. Georges de Mecklembourg, accompagné de quelques hommes déterminés, suivit ce sentier, et vint, pendant la nuit, après avoir couru les plus grands dangers, occuper une plate-forme qui dominait le château. Le lendemain, au point du jour, *Maurice* donne le signal de l'assaut; la garnison du fort se prépare à une vigoureuse résistance; mais se voyant

tout-à-coup attaquée par un point qu'on avait négligé de défendre, parce qu'on le jugeait inabordable, la terreur s'en empare, et elle met bas les armes. *Maurice*, après un succès aussi grand qu'inespéré, et ne se trouvant plus qu'à deux journées d'Inspruck, y vole avec son infanterie, qui seule pouvait le suivre dans les défilés des montagnes. Il y serait arrivé avant la nouvelle de ses succès, et aurait certainement surpris l'empereur au milieu d'une ville ouverte et sans défense, sans la mutinerie d'un de ses bataillons de volontaires, qui refusa de marcher, si on ne lui payait à l'instant ce qui lui était dû, et qu'il ne put apaiser que par des promesses, et en perdant un temps précieux.

L'empereur, averti de l'approche des confédérés, sortit du lit où il était retenu par la goutte, se fit porter dans une litière, et s'enfuit précipitamment, au milieu de la nuit et à la clarté des flambeaux, jusqu'à Villach, dans la Carinthie, où il ne parvint qu'avec des peines infinies et par des sentiers presqu'impraticables.

Maurice, désespéré d'un retard si funeste, entre à Inspruck quelques heures seulement après le départ de Charles-Quint. Il n'y reste qu'un instant, et après avoir livré au pillage les bagages de l'empereur et ceux de ses courtisans,

après avoir fait respecter tout ce qui appartenait au roi des Romains ou aux habitans, le 23 mai il part pour Passau, où il devait se réunir à Ferdinand, le 26. Avant son départ il avait donné ordre à son armée de rentrer dans la Bavière, et publié un manifeste par lequel il était enjoint aux ministres réformés, et aux instituteurs qui avaient été destitués et chassés par Charles-Quint, de reprendre l'exercice de leurs fonctions.

Ces conquêtes rapides avaient eu une grande influence sur les affaires d'Italie. A la nouvelle des succès de *Maurice*, le concile de Trente s'était séparé en désordre. En France, Henri II ne trouvant presqu'aucun obstacle, s'était emparé des villes de Metz, Toul et Verdun, et, en Allemagne, Albert de Brandebourg, à la tête de ses aventuriers, ravageait impitoyablement les terres des riches catholiques, et refusait de se soumettre aux ordres que ne cessaient de lui envoyer *Maurice* et les confédérés.

Tous les yeux étaient fixés sur Passau, où allaient s'agiter tant et de si grands intérêts. L'électeur de Saxe et le roi des Romains venaient d'y arriver, et la plupart des princes d'Allemagne et des villes libres y avaient envoyé des députés.

Maurice, après avoir exposé les motifs qui l'avaient porté à prendre les armes, après avoir rappelé les torts de Charles-Quint, et les atteintes qu'il avait portées à la constitution de l'empire, répéta ce qu'il avait dit dans son manifeste, et déclara qu'il ne déposerait les armes, et ne signerait la paix que si l'empereur accordait aux protestans l'exercice public et tranquille de leur religion, s'il rendait aux états de l'Allemagne leurs droits et leurs libertés, enfin s'il mettait un terme à la captivité du landgrave de Hesse. Ces demandes furent appuyées par tous les princes protestans qui aspiraient depuis si long-temps à la liberté de conscience, par tous les membres de la confédération germanique, qui rentraient dans tous leurs droits et qui se trouvaient par là préservés des exactions d'Albert de Brandebourg, enfin par le roi des Romains, qui craignait que son frère ne parvînt à faire passer la couronne impériale sur la tête de son fils Philippe, et qui, se trouvant menacé par Soliman, dans la Hongrie, comptait sur le secours de *Maurice* pour défendre ses états.

Mais Charles-Quint était trop fier, trop inflexible pour renoncer de suite à un plan qu'il avait suivi avec tant de constance ; il refusa de faire droit à la plupart des réclamations des con-

fédérés, et voulut même imposer des conditions que sa position actuelle ne pouvait justifier.

Maurice, sourd aux prières de Ferdinand, et persuadé que l'empereur ne veut que gagner du temps et se mettre en état de combattre, quitte brusquement Passau, rejoint son armée à Merghentheim, en Franconie, et recommence les hostilités. Trois mille hommes, à la solde de l'empereur, s'étaient jetés dans Francfort sur le Mein : il y court et presse le siège de cette ville avec tant de vigueur, que Charles-Quint, effrayé d'une telle promptitude, et renonçant à l'espoir d'arrêter *Maurice* par de fausses négociations, sent enfin la nécessité d'un accommodement et consent à un traité qui fut signé à Passau, le 2 août 1552. Il fut convenu que les confédérés quitteraient les armes le 12 août; que le landgrave de Hesse serait mis en liberté; qu'une diète se rassemblerait dans six mois pour aviser aux moyens de mettre fin à toutes les querelles de religion; que jusque là les protestans et les catholiques jouiraient du libre et tranquille exercice de leur culte; que les clauses favorables aux protestans conserveraient toute leur force si la diète ne parvenait pas à terminer les différends religieux; que la chambre impériale, composée de membres pris dans les deux partis, adminis-

trerait la justice, avec impartialité, à tous les sujets de l'empire; enfin qu'Albert de Brandebourg serait compris dans le traité s'il consentait à licencier ses troupes comme les autres confédérés.

Tel fut le célèbre traité de Passau, qui donna à la religion protestante une consistance qu'elle n'avait point encore eue en Allemagne, qui renversa les grands projets de l'empereur, et rendit au corps germanique toutes ses libertés. C'est à *Maurice* qu'appartient toute la gloire de cette importante révolution; seul il l'avait méditée, seul il l'exécuta. Aussi sa conduite dans cette circonstance fit-elle oublier celle qu'il avait tenue lors de la ligue de Smalcalde, et lui donna-t-on autant d'éloges après la signature du traité de Passau, qu'on lui avait adressé de reproches après la bataille de Muhlberg.

Dès que *Maurice* vit la paix assurée en Allemagne, il ne songea plus qu'à remplir les promesses qu'il avait faites à Ferdinand, et à la tête de trente mille hommes, il se mit en marche pour la Hongrie. Mais son armée, composée de soldats de plusieurs nations, de mercenaires qui se révoltaient et refusaient de marcher dès qu'on cessait de les payer, ne tarda pas à se débander. Contrarié par Castaldo, qui ne lui cédait qu'à

regret le commandement en chef, abandonné par les Hessois, qui retournaient dans leur patrie pour y recevoir leur souverain dont la longue captivité venait enfin de finir, et par un grand nombre de volontaires, que l'amour du pillage entraînait sous les drapeaux d'Albert de Brandebourg, *Maurice* ne put disputer à Soliman ses conquêtes, et retourna dans ses états, sans avoir rien fait qui fût digne de sa haute réputation.

Cependant Albert de Brandebourg avait refusé d'accéder au traité de Passau. A la tête d'une armée formidable que son courage et son audace semblaient avoir rendu invincible, il parcourait l'Allemagne, mettait les villes à contributions, s'emparait de plusieurs provinces et le plus souvent livrant tout au pillage, semait sa route de cendres et de cadavres.

Maître d'une partie des états des évêques de Bamberg et de Wurtzbourg, il espérait conserver ces conquêtes dont l'empereur lui avait fait l'abandon pour le récompenser des secours qu'il en avait reçus lors de ses vaines tentatives contre Metz. Enhardi par ses succès et par cette espèce de protection, Albert se refusait à tous les arrangemens que lui proposaient les princes de l'Allemagne. Ceux-ci, justement alarmés de ses envahissemens, s'adressèrent à la chambre impériale

et demandèrent sa mise au ban de l'empire. La chambre chargea *Maurice* du soin de réprimer l'audace d'Albert et de mettre un terme à ses forfaits.

L'électeur de Saxe accepta avec empressement des fonctions périlleuses à la vérité, mais qui lui fournissaient l'occasion de rendre un nouveau service à sa patrie et de montrer sa soumission aux lois de l'empire. Nommé, le 2 avril 1553, généralissime des troupes qu'on opposait à Albert, il fit ses préparatifs de guerre, et rassembla une armée avec cette activité peu commune dont il avait déjà donné des preuves, et se trouva prêt à attaquer au moment où son adversaire croyait le surprendre sans défense et le vaincre avant qu'il eût été secouru par ses alliés.

Les deux armées se rencontrèrent à Sievershausen ; elles étaient fortes chacune de vingt-quatre mille hommes environ, et brûlaient du désir de combattre. Après quelques négociations qui n'amenèrent aucun résultat, parce qu'Albert, loin d'être intimidé par les préparatifs que l'on faisait contre lui, était moins que jamais disposé à se relâcher de ses prétentions; on en vint aux mains le 9 juillet 1553, et de part et d'autre on se battit avec acharnement. Long-temps les deux chefs, avec une habileté presqu'égale, disputè-

rent le terrain pied à pied, long-temps la victoire resta indécise; enfin elle se déclara pour l'électeur de Saxe, et Albert fut forcé de fuir en désordre avec les débris de son armée, laissant au pouvoir des vainqueurs son camp, ses bagages et son artillerie. Cet avantage fut bien chèrement acheté. Les confédérés perdirent dans cette affaire, deux fils du duc de Brunsvick, un duc de Lunebourg, plusieurs officiers distingués et un grand nombre de soldats; mais la perte la plus cruelle, fut celle de *Maurice.* Ce prince avait reçu une balle dans le ventre, au moment où, pour la seconde fois, il conduisait sa cavalerie à la charge. Il ne survécut que deux jours à sa blessure, et mourut le 11 juillet 1553, regretté des protestans et des catholiques d'Allemagne, dont il avait conquis l'estime par ses talens, ses hauts faits et son généreux dévouement à la cause publique. Ce prince, revêtu de la dignité électorale depuis six ans, n'était que dans la trente-deuxième année de son âge. Il laissa une fille unique, mariée à Guillaume, prince d'Orange, et eut pour successeur dans ses états et dans sa dignité, son frère Auguste, qui l'emporta sur ses concurrens.

Tels sont les principaux événemens de la vie d'un prince, que la postérité a dû placer au rang

des hommes qui ont eu le plus d'influence sur les grands événemens du seizième siècle. Partisan sincère de la réformation, mais devenu par politique l'allié d'un souverain dont tous les efforts tendaient à l'anéantissement du protestantisme, s'il transigea quelquefois avec ses opinions religieuses, il n'alla jamais jusqu'à les trahir ouvertement, et préparait le triomphe de la réformation alors même qu'il paraissait l'avoir abandonnée. Doué de grands talens, courageux jusqu'à l'audace, constant dans ses projets, ferme dans ses résolutions, il voulut sortir du rang subordonné auquel sa naissance semblait le condamner, et ses premières années furent consacrées à l'ambition. Sa conduite avec Jean-Frédéric, et les moyens dont il se servit pour s'emparer de ses dépouilles et pour arriver à l'électorat, sont une tache dont il est impossible de laver sa mémoire. Cependant lorsqu'on considère l'état désespéré de la ligue de Smalcalde, la désunion et les fautes des chefs qui la commandaient, la puissance colossale de celui qui venait la combattre, il est permis de penser que *Maurice*, en abandonnant cette cause, avait su prévoir les revers dont elle serait accablée; et que si Charles-Quint, en recevant quelques protestans parmi ses alliés, espérait vaincre la ligue, et les écraser

ensuite tour-à-tour; *Maurice*, non moins dissimulé, en se servant de la puissance de l'empereur pour obtenir l'objet de son ambition, comptait que la jalousie des princes de l'Europe pourrait un jour lui fournir l'occasion de faire triompher le protestantisme. D'ailleurs sa désertion alors peu importante, puisque son rang et les forces dont il pouvait disposer ne lui donnaient que peu d'influence, servit utilement la réformation. La guerre qui d'abord pouvait passer pour une guerre religieuse, devint par cela même une querelle politique. Après la ruine de la ligue, *Maurice*, fidèle à sa croyance, conservait aux protestans un puissant protecteur, et l'empereur, en acceptant ses secours et son alliance, semblait avoir renoncé à renverser le protestantisme.

Une fois revêtu de la dignité électorale, sans armée et presque sans crédit, il osa concevoir le projet d'attaquer Charles-Quint, au sein même de ses états, et de le contraindre, par la force des armes, à accorder aux réformés les libertés qu'ils réclamaient en vain depuis si long-temps. Il mit tant d'adresse et de prudence dans sa conduite, qu'il parvint à tromper le prince le plus artificieux de l'Europe. Si, à Muhlberg, il avait combattu pour lui seul, dans la campagne qui amena

le traité de Passau, il n'eut en vue que l'intérêt de la réformation, et celui de l'Allemagne entière.

Lorsqu'en vainqueur il dicta la paix à l'orgueilleux Charles-Quint, il s'oublia pour ne songer qu'à sa patrie opprimée, à ses co-religionnaires en butte aux persécutions, et l'avantage qu'il retira de sa victoire fut commun à tous les princes de l'empire, à tous les protestans.

Législateur profond, adroit politique, intrépide soldat, général habile, *Maurice* peut à juste titre être regardé comme un des plus grands bienfaiteurs des protestans auxquels il assura une paix de plus d'un demi-siècle. Enfin il racheta le crime d'une politique intéressée, par des succès glorieux, et l'expia, en mourant en héros pour la cause de la justice et de la patrie.

G. T. Doin.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES

Contenues dans le premier volume.

PREMIÈRE PARTIE.

INTRODUCTION. (WILLM.) I à XLIV.

Arnaud de Brescia. — Pierre Waldo. — Jean Wiclef. (WILLM.) 1

Jean Huss. 84

Jérôme de Prague. (C. C.) 102

Jean Ziska. (C. C.) 113

Luther. (BOISSARD.) 123

Ulric de Hutten. (C. C.) 144

Frédéric-le-Sage. 172

DEUXIÈME PARTIE.

Martin Bucer. (BOISSARD.) 1

Ulric Zwingli. (WILLM.) 16

Philippe-le-Magnanime, landgrave de Hesse. (WILLM.) 65

Philippe Mélanchthon. (MONOD.) 82
Jean-le-Constant, électeur de Saxe. (WILLM.) 114
Jean Sléidan. (JUNG.) 123
Jean-Frédéric, électeur de Saxe. (WILLM.) 136
Maurice de Saxe. (DOIN.) 161

ERRATA.

PREMIÈRE PARTIE.

Page VI, ligne 23, après ces mots : *le monde*, ajoutez *chrétien*.
Page 15, ligne 17, lisez : *choses* pour *chosés*
Page 68, ligne 13, après le mot *composés*, ajoutez ceux-ci : *sur ce sujet*.
Page 112, ligne 4, lisez : *le Pogge*, au lieu de *Poge*.
Page 200, ligne 26, lisez : *courrait*, au lieu de *courait*.
Page 213, ligne 11, lisez : *éprouvés*, au lieu de *éprouvé*.

DEUXIÈME PARTIE.

Page 10, ligne 17, lisez *dissensions*; au lieu de *dissentions*.
Page 74, avant-dernière ligne : *en faisant*, au lieu de *en allant*.
Page 105, ligne 15, lisez : *cousin*, au lieu de *neveu*.
Page 123, ligne 16, placez une virgule après le mot *épigrammes*.